



Accessions

153.688

Shelf No.

4051.1

Barton Library: Vol. 7



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

OEUVRES
COMPLÈTES
DE SHAKSPEARE.

TOME SEPTIÈME.

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

OEUVRES DRAMATIQUES DE SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

Précédées d'une Notice biographique et littéraire sur SCHILLER, et ornées
d'un beau portrait.

Six vol. in-8°. Prix, pour les souscripteurs, 5 fr. le vol.

La sixième livraison paraîtra le 20 septembre prochain.

(On distribue le prospectus chez l'éditeur.)

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

44
1050
OEUUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME VII.

A PARIS,
CHEZ L'ADVOCAT, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

153,688

May. 1873

BEAUCOUP DE BRUIT

POUR RIEN,

COMÉDIE.



NOTICE

SUR

BEAUCOUP DE BRUIT

POUR RIEN.

L'HISTOIRE de Ginevra, dans le cinquième chant de l'*Arioste*, a quelque rapport avec la fiction romanesque de cette pièce; plusieurs critiques, et entre autres Pope, ont cru que le Roland Furieux avait été la source où Shakspeare avait puisé. On remarque aussi dans plusieurs anciens romans de chevalerie des épisodes qui rappellent la calomnie de don Juan, et la mort supposée d'Héro; mais c'est dans les histoires tragiques que Belleforest a empruntés à Bandello qu'on trouve la nouvelle qui a évidemment fourni à Shakspeare l'idée de *Beaucoup de bruit pour rien*.

« Pendant que Pierre d'Aragon tenait sa cour à Messine, un certain baron, Timbrée de

Cardonne , favori du prince , devint amoureux de Fénicia , fille de Léonato , gentilhomme de la ville : sa fortune , la faveur du roi , et ses qualités personnelles , plaidèrent si bien sa cause , que Timbrée fut en peu de temps l'amant préféré de Fénicia , et obtint l'agrément de Léonato pour l'épouser.

La nouvelle en vint aux oreilles d'un jeune gentilhomme appelé Girondo-Olerio-Valentiano , qui depuis long-temps cherchait vainement à faire impression sur le cœur de Fénicia. Jaloux du bonheur de Timbrée , il ne songe plus qu'à le traverser , et met dans ses intérêts un autre jeune homme qui , affectant pour Timbrée un zèle officieux , va le prévenir qu'un de ses amis faisait de fréquentes visites nocturnes à sa fiancée , et il offre de lui donner le même soir les preuves de sa perfide.

Timbrée accepte ; il suit son guide qui lui fait voir en effet son prétendu rival , qui n'était qu'un valet travesti , montant par une échelle de corde dans l'appartement de Fénicia. Timbrée ne veut pas d'autre éclaircissement , et dès le lendemain il va retirer sa parole , et révèle à Léonato la trahison de sa fille.

Fénicia , accablée de cet affront , s'évanouit et ne reprend ses sens qu'au bout de sept heures. Tout Messine la croit morte , car elle-même , résolue de renoncer au monde , se fait transporter secrètement à la campagne , chez un de ses oncles , pendant qu'on célèbre ses funérailles.

Le remords poursuit partout Girondo ; il se décide à faire à Timbrée l'aveu de sa coupable calomnie ; il le mène à l'église , auprès du tombeau de Fénicia , se met à genoux , présente un poignard à son rival , et , lui découvrant son sein , le conjure de frapper le meurtrier de la fille de Léonato.

Timbrée lui pardonne , et court lui-même chez Léonato lui offrir toute sa fortune en réparation de sa crédule jalousie ; le vieillard refuse , et n'exige de Timbrée que la promesse d'accepter une autre épouse de sa main.

Quelque temps après il le conduit à sa campagne et lui présente Fénicia sous le nom de Lucile , et comme sa nièce. Fénicia était tellement changée , qu'elle ne fut reconnue qu'à la fin de la noce , et lorsqu'une tante de la mariée ne put garder plus long-temps le secret : » tel est

l'extrait succinct de la nouvelle du prolix *Bandello*.

On verra quel intérêt dramatique le poète a ajouté à ce récit déjà intéressant. La scène de l'église où *Claudio* accuse hautement *Héro*, est vraiment tragique. Combien est touchant l'appel que fait la fille de *Léonato* à son innocence! Quelle profonde connaissance du cœur humain décèle le caractère de ce *don Juan*, cet homme essentiellement insociable, pour qui faire le mal est un besoin, et qui se révolte contre les bienfaits de son propre frère!

Mais les personnages les plus brillans et les plus animés de la pièce sont *Bénédict* et *Béatrice*. Que d'originalité dans leurs dialogues, où l'on trouve quelquefois, il est vrai, un peu trop de liberté! Leur aversion pour le mariage, leur conversion subite, fournissent une foule de situations des plus comiques. Les deux constables, *Dogberry* et *Verges*, avec leur insuffisance, leur grave niaiserie et leurs lourdes bévues, sont des modèles de naturel.

Il y a dans cette pièce un heureux mélange de sérieux et de gaieté qui en fait une des plus riches de *Shakspeare* : c'est encore une de celles

que l'on revoit avec le plus de plaisir sur le théâtre de Londres. Bénédict était un des rôles favoris de Garrick , qui y faisait admirer toute la souplesse de son talent.

Selon le docteur Malone , la comédie de *Beaucoup de bruit pour rien* aurait été composée en 1600 , et imprimée la même année.

A. P.



BEAUCOUP DE BRUIT

POUR RIEN.

PERSONNAGES.

DON PÈDRE, prince d'Aragon.

LÉONATO, gouverneur de Messine.

DON JUAN, frère naturel de don Pèdre.

CLAUDIO, jeune seigneur de Florence, favori de don Pèdre.

BÉNÉDICK, jeune seigneur de Padoue, autre favori de don Pèdre.

BALTHAZAR, domestique de don Pèdre.

ANTONIO, frère de Léonato.

BORACHIO, } attachés à don Juan.

CONRADE, }

DOGBERRY, } deux constables.

VERGES, }

UN SACRISTAIN.

UN MOINE.

UN VALET.

HÉRO, fille de Léonato.

BÉATRICE, nièce de Léonato.

MARGUERITE, } dames attachées à Héro.

URSULE, }

MESSAGERS, GARDES ET VALETS.

La scène est à Messine.

BEAUCOUP DE BRUIT

POUR RIEN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Terrasse devant le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, HÉRO, BÉATRICE et autres
avec UN MESSAGER.

LÉONATO.

CETTE lettre m'annonce que ce soir don Père
d'Arragon sera arrivé dans Messine.

LE MESSAGER.

Au moment où je vous parle, il doit en être fort
près. Nous n'en étions pas à trois lieues lorsque je
l'ai quitté.

LÉONATO.

Combien avez-vous perdu de guerriers dans cette
affaire?

LE MESSAGER.

Très-peu d'officiers de grade et aucun de nom.

LÉONATO.

C'est une double victoire, quand le vainqueur ramène au camp ses bataillons entiers. Je lis ici que don Pèdre a comblé d'honneurs un jeune Florentin nommé Claudio.

LE MESSENGER.

Bien mérités de sa part et bien reconnus par don Pèdre. — Claudio a surpassé les promesses de son âge; avec les traits d'un agneau, il a fait les exploits d'un lion. Oh! il a vraiment dépassé toutes les espérances de manière à ne pas vous permettre d'espérer que je puisse vous en faire le récit.

LÉONATO.

Il a ici dans Messine un oncle à qui ces nouvelles vont donner bien de la joie.

LE MESSENGER.

Je lui ai déjà remis des lettres, et il a paru éprouver beaucoup de joie, et même à un tel excès, que cette joie n'aurait pas témoigné assez de modestie sans quelque signe d'amertume.

LÉONATO.

Il a donc laissé couler des larmes?

LE MESSENGER.

En abondance.

LÉONATO.

Doux épanchemens d'un cœur plein de tendresse! Il n'est pas de visages plus francs que ceux qui sont ainsi baignés de larmes. Ah! qu'il vaut bien mieux pleurer de joie que de rire de ceux qui pleurent!

BÉATRICE.

Je vous supplierai de m'apprendre si le signor Montanto ⁽¹⁾ revient de la guerre ici ou non.

LE MESSAGER.

Je ne connais point ce nom, madame. Nous n'avions à l'armée aucun officier de marque connu sous ce nom.

LÉONATO.

De qui vous informez-vous, ma nièce ?

HÉRO.

Ma cousine veut parler du seigneur Bénédict de Padoue.

LE MESSAGER.

Oh ! madame, il est revenu ; et tout aussi plaisant qu'il ait jamais été.

BÉATRICE.

Il fit un jour courir des billets ⁽²⁾ dans Messine, et défia Cupidon dans l'art de tirer des flèches ; le fou de mon oncle qui lut ce défi répondit sous le nom emprunté de Cupidon, et le défia à la flèche ronde. — Ah ! de grâce, combien a-t-il exterminé, dévoré d'ennemis dans cette guerre ? Dites-moi simplement combien il en a tué, car j'ai promis de manger tous les morts de sa façon.

LÉONATO.

En vérité, ma nièce, vous provoquez trop le seigneur Bénédict ; mais il saura bien se défendre ; n'en doutez pas, il est bon pour vous.

LE MESSAGER.

Il a servi, madame, avec beaucoup d'éclat dans cette campagne.

BÉATRICE.

Oui, vous aviez des vivres gâtés, et il vous a aidé à les consommer. C'est à table un brave héros; il a un vaillant estomac.

LE MESSAGER.

Il est aussi bon soldat, madame.

BÉATRICE.

Bon soldat près d'une dame; mais en face d'un homme, qu'est-il?

LE MESSAGER.

C'est un brave devant un brave, un homme en face d'un homme. Il y a en lui l'étoffe de toutes les vertus de l'honneur.

BÉATRICE.

C'est cela en effet; Bénédick n'est rien moins qu'un homme étoffé⁽³⁾: mais quant à l'étoffe; — fort bien; nous sommes tous mortels.

LÉONATO

Monsieur, je vous conjure de ne pas juger mal de ma nièce. Il règne une espèce de guerre enjouée entr'elle et le seigneur Bénédick. Jamais ils ne se rencontrèrent sans qu'il y ait entr'eux quelque escarmouche d'esprit.

BÉATRICE.

Hélas! il ne gagne rien à cela. Dans notre dernier combat, quatre sens des cinq dont se compose son esprit, s'en allèrent tout éclopés, et le brave homme n'en a plus qu'un pour se gouverner. Or, s'il lui donne encore assez d'instinct pour se tenir chaudement, laissons-le-lui comme l'unique différence qui le distingue de son

palefroi : car c'est le seul bien qui lui reste et qui lui donne encore quelque droit au nom de créature raisonnable. — Et quel est son compagnon maintenant ? car chaque semaine il se donne un nouveau frère d'armes.

LE MESSENGER.

Est-il possible ?

BÉATRICE.

Très-possible. Ses amitiés ressemblent à son chapeau, qui change de forme à chaque nouveau moule.

LE MESSENGER.

Madame, je le vois bien, ce gentilhomme n'est point inscrit sur vos tablettes.

BEATRICE.

Oh ! non ; si j'y trouvais jamais son nom, je brûlerais toute la bibliothèque. — Mais dites-moi donc, je vous prie, quel est son frère d'armes ? N'avez-vous pas dans vos bandes quelque jeune écervelé qui veuille faire avec lui un voyage chez le diable ?

LE MESSENGER.

Il se plaît surtout dans la compagnie du noble Claudio. Ils ne se quittent point.

BÉATRICE.

Bonté du ciel ! il s'attachera à lui comme une maladie. On le gagne plus promptement que la peste ; et quiconque en est pris extravague à l'instant. Que Dieu protège le noble Claudio ! Si par malheur il est *pris* du Bénédict, il lui en coûtera mille livres pour s'en guérir.

LE MESSENGER.

Je veux, madame, être de vos amis.

BÉATRICE.

Je vous y engage , mon cher ami !

LÉONATO.

Pour vous , ma chère nièce , je ne crois pas que vous deveniez jamais folle.

BÉATRICE.

Non , tant que la canicule ne viendra pas en janvier.

LE MESSAGER.

Voici don Père qui s'approche.

(Entre don Père, accompagné de Balthazar et autres domestiques ; Claudio, Bénédict, don Juan.)

DON PÈRE.

Seigneur Léonato, vous venez vous-même chercher les embarras. Le monde est dans l'usage d'éviter les occasions de dépense. Mais vous, vous courez généreusement au-devant.

LÉONATO.

Jamais les embarras n'entrèrent chez moi sous la forme de votre excellence ; car, après leur départ, on trouverait à leur place le contentement. Mais quand vous partez de ma maison, le regret s'y établit et le bonheur me quitte.

DON PÈRE.

Vous vous présentez à ce fardeau de trop bonne grâce. Je ne crois pas me tromper, c'est là votre fille.

LÉONATO.

Sa mère du moins me l'a dit plus d'une fois.

BÉNÉDICK.

Aviez-vous lieu d'en douter pour lui faire si souvent cette demande ?

LÉONATO.

Nullement , seigneur Bénédict ; car alors vous n'étiez encore qu'un enfant.

DON PÈDRE

Ah ! la botte a porté , Bénédict. Nous pouvons juger par-là de ce que vous valez à présent que vous êtes un homme. — En vérité , ses traits nomment son père. Vivez heureuse , madame , vous êtes l'image vivante d'un père plein d'honneur.

(Don Pèdre s'éloigne avec Léonato.)

BÉNÉDICK.

Si le seigneur Léonato est son père , je gage tout Messine qu'elle n'aurait pas sur ses épaules une tête aussi ressemblante à lui qu'elle l'est elle-même.

BÉATRICE.

Je m'étonne que le seigneur Bénédict ne se rebute point de parler. Personne ne prend garde à lui.

BÉNÉDICK.

Ha , ma belle dédaigneuse , quoi ! vous vivez encore ?

BÉATRICE.

Et comment la dédaigneuse mourrait-elle , lorsqu'elle trouve à ses dédains un aliment aussi inépuisable que le seigneur Bénédict ? La galanterie même ne peut tenir en votre présence ; il faut qu'elle finisse par le dédain.

BÉNÉDICK.

La galanterie est donc déserteur ? — Mais tenez pour certain que , vous seule exceptée , je suis aimé de toutes les dames , et je voudrais que mon cœur se laissât persuader d'être un peu moins dur pour elles ; car franchement je n'en aime aucune.

BÉATRICE.

O bonheur précieux pour les femmes ! Sans cela , elles seraient importunées par un pernicieux soupirant. Je remercie Dieu et la froide température de mon sang ; je suis là-dessus de votre humeur. J'aime mieux entendre mon chien japper après un corbeau , qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BÉNÉDICK.

Que Dieu vous maintienne toujours dans ces sentimens. Ce seront quelques honnêtes gens de plus dont le visage échappera aux égratignures.

BÉATRICE.

Si c'étaient des visages comme le vôtre , une égratignure ne pourrait les rendre pires.

BÉNÉDICK.

Fort bien ; vous êtes une excellente institutrice de perroquets.

BÉATRICE.

Un oiseau de mon babil vaut mieux qu'un animal du vôtre.

BÉNÉDICK.

Je voudrais bien que mon cheval eût la vitesse de votre langue et votre longue haleine. — Al-

lons , au nom de Dieu , continuez votre rôle ; moi j'ai fini.

BÉATRICE.

Vous finissez toujours comme une rosse , par quelque algarade ; je vous connais de loin.

DON PÈDRE.

Voici le précis de notre entretien. — Seigneur Claudio et seigneur Bénédict , mon digne ami Léonato nous a tous invités. Je lui dis que notre séjour chez lui sera au moins d'un mois ; il prie le sort d'amener quelque événement qui puisse nous y retenir davantage. Je jurerais que ses vœux ne sont point hypocrites et qu'ils partent du fond de son cœur.

LÉONATO.

Si vous le jurez , monseigneur , vous ne serez point parjure. (*A don Juan.*) — Souffrez que je vous félicite , seigneur : puisque vous êtes réconcilié au prince votre frère , je vous dois mon dévouement.

DON JUAN.

Je vous remercie : je ne suis point un homme à longs discours ; je vous remercie.

LÉONATO.

Plaît-il votre excellence de passer devant ?

DON PÈDRE.

Léonato , donnez-moi la main ; nous entrerons ensemble.

(Tous entrent dans la maison, excepté Bénédict et Claudio.)

CLAUDIO.

Bénédict , avez-vous remarqué la fille du seigneur Léonato ?

BÉNÉDICK.

Je ne l'ai pas remarquée , mais je l'ai regardée.

CLAUDIO.

N'est-ce pas une jeune personne modeste ?

BÉNÉDICK.

Me questionnez-vous sur son compte , en honnête homme , pour savoir le jugement impartial et sincère que j'en porte , ou bien voudriez-vous m'entendre parler , suivant ma coutume , comme le tyran déclaré de son sexe ?

CLAUDIO.

Non : je vous prie , donnez-moi votre jugement raisonnable.

BÉNÉDICK.

Hé bien ! en conscience , elle me paraît trop petite pour un grand éloge , trop brune pour un bel éloge ⁽⁴⁾. Toute la grâce que je peux lui accorder , c'est de dire que si elle était tout autre qu'elle est , elle ne serait pas belle ; et étant ce qu'elle est , elle ne me plaît pas.

CLAUDIO.

Vous croyez que je veux rire. De grâce , dites-moi sincèrement comment vous la trouvez.

BÉNÉDICK.

Voulez-vous en faire emplette , que vous demandez son prix ?

CLAUDIO.

Les trésors du monde entier suffiraient-ils à payer un pareil bijou ?

BÉNÉDICK.

Oh ! sûrement , et même encore un étui pour le mettre. — Mais parlez-vous sérieusement , ou prétendez-vous faire le mauvais plaisant pour me débiter que l'amour sait très-bien trouver des lièvres , et que Vulcain est un habile charpentier ? Allons , dites-nous sur quelle gamme il faut chanter pour être d'accord avec vous.

CLAUDIO.

Cette beauté est à mes yeux la plus aimable que j'aie jamais vue.

BÉNÉDICK.

Je vois encore très-bien sans lunettes , et je ne vois rien de cela : il y a sa cousine qui , si elle n'était pas possédée d'une furie , la surpasserait en beauté autant que le premier jour de mai l'emporte sur le dernier jour de décembre ; mais j'espère que vous n'avez pas dans l'idée de vous faire mari ? Serait-ce votre intention ?

CLAUDIO.

Quand j'aurais juré non , je me méfierais de moi-même , si Héro voulait être ma femme.

BÉNÉDICK.

Quoi ! en êtes-vous à ce point ? d'honneur ? Quoi ! n'est-il donc pas un homme au monde qui veuille porter son bonnet sans ombrage ? Ne reverrai-je de ma vie un garçon de soixante ans ? Allez , puisque vous voulez absolument vous mettre sous le joug , portez-en la triste empreinte , et passez les dimanches dans les soupirs. — Mais voilà don Père qui revient vous chercher lui-même.

(Don Père rentre.)

DON PÈDRE.

Quel mystère vous arrêtaït donc ici , que vous ne nous avez pas suivis au palais de Léonato ?

BÉNÉDICK.

Je voudrais que votre excellence m'imposât la loi de parler.

DON PÈDRE.

Je vous l'ordonne , sur votre fidélité.

BÉNÉDICK.

Vous entendez , comte Claudio. Je puis être aussi discret qu'un muet de naissance , et c'est là l'idée que je voudrais vous donner de moi. — Mais *sur ma fidélité* : remarquez-vous ces mots ? *Sur ma fidélité*. — Il est amoureux , seigneur. De qui ? Ce serait maintenant à votre excellence à me faire la question. Observez comme la réponse est laconique. — D'Héro , la fille laconique de Léonato.

CLAUDIO.

Si la chose était , il vous aurait déjà révélé mon secret.

BÉNÉDICK.

C'est comme le vieux conte , monseigneur : « Cela n'est pas , cela n'était pas. » Mais en vérité , Dieu vous garde que cela arrive.

CLAUDIO.

Si ma passion ne change pas bientôt , Dieu me garde que la chose n'arrive pas.

DON PÈDRE.

Ainsi soit-il , si vous l'aimez ; car la jeune personne mérite bien qu'on l'aime.

CLAUDIO.

Vous parlez ainsi pour me sonder, seigneur ?

DON PÈDRE.

Sur mon honneur, j'exprime ma pensée.

CLAUDIO.

Et sur la foi de mon cœur, j'ai exprimé la mienne.

BÉNÉDICK.

Et moi, par ma foi présente et passée, je dis aussi ce que je pense.

CLAUDIO.

Je sens que je l'aime.

DON PÈDRE.

Je sais qu'elle en est digne.

BÉNÉDICK.

Qu'on puisse l'aimer, qu'elle puisse en être digne, c'est là l'opinion que le feu ne pourrait détruire en moi. Je mourrai dans mon dire, me mettrait-on à la question.

DON PÈDRE.

Tu fus toujours un hérétique envers la beauté.

CLAUDIO.

Et jamais il n'a pu soutenir son rôle qu'aux dépens de sa conscience.

BÉNÉDICK.

Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie. Je lui adresse aussi mes humbles remerciemens pour m'avoir mis au jour. Mais que je refuse de porter sur mon front une corne pour appeler les chasseurs, ou suspendre mon cor à un baudrier invisible, c'est ce

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN ,
que toutes les femmes me pardonneront. Comme je ne veux pas faire aux femmes l'affront de me défier d'une seule, je veux me donner à mon tour le droit de ne me fier à aucune; et ma peine (dont je ne serai que plus présentable) sera de vivre garçon.

DON PÈDRE.

Avant que je meure, je vous verrai pâle d'amour.

BÉNÉDICK.

De maladie, de faim ou de colère, seigneur; mais jamais d'amour. Prouvez-moi que l'amour me coûte plus de sang qu'un flacon de vin ne m'en saurait rendre, et alors je vous permets de me crever les yeux avec la plume d'un auteur d'*élégies*, et de me suspendre à la porte d'un mauvais lieu comme l'enseigne de l'aveugle Cupidon.

DON PÈDRE.

Bien! si jamais tu trahis ce vœu, tu nous fourniras un fameux argument.

BÉNÉDICK.

Si je le trahis, pendez-moi comme un chat dans une bouteille ⁽⁵⁾, et tirez-moi dessus; et que celui qui me touchera soit frappé sur l'épaule et appelé Adam ⁽⁶⁾.

DON PÈDRE.

Allons, le temps en décidera : *Avec le temps le buffle sauvage en vient à porter le joug.*

BÉNÉDICK.

Le buffle sauvage, oui : mais si le sensé Bénédick porte jamais un joug, de votre main transplantez sur

mon chef l'arme du buffle; qu'on fasse de moi un tableau grossier, et, en lettres aussi grosses que celles où l'on écrit, *ici bon cheval à louer*, faites tracer sous ma figure : *Ici vous voyez Bénédict, l'homme marié.*

CLAUDIO.

Si jamais cela t'arrive, tu seras fou à lier.

DON PÈDRE.

Bon ! si Cupidon n'a pas encore épuisé son carquois dans Venise, il te fera bientôt trembler.

BÉNÉDICK.

Je m'attends aussitôt à un tremblement de terre.

DON PÈDRE.

Eh bien, temporez d'heure en heure ; mais cependant, seigneur Bénédict, entrez chez Léonato, rendez-lui mes civilités, et dites-lui que je ne manquerai point de me trouver au souper ; car il a fait de grands préparatifs.

BÉNÉDICK.

J'ai presque tout ce qu'il me faut pour faire un tel message ; ainsi je vous recommande....

CLAUDIO.

A la garde de Dieu, daté de ma maison, si j'en avais une.

DON PÈDRE.

Le six de juillet, votre féal ami, Bénédict.

BÉNÉDICK.

Ne raillez pas, ne raillez pas ; le cours de votre discours est souvent vêtu de simples franges dont

26 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN ,
les fragmens sont très-légèrement faufileés ; ainsi ,
avant de lancer de nouveau de vieux sarcasmes ,
examinez votre conscience ; et là-dessus je prendrai
congé de vous.

(Bénédict sort .)

CLAUDIO.

Mon prince , votre excellence peut maintenant
faire mon bonheur.

DON PÈDRE.

C'est à toi d'instruire mon amié ; apprends-lui
seulement comment elle peut te servir , et tu verras
combien elle sera docile à retenir tout ce qui pourra
faire ton bonheur , quelque pénible que soit la leçon.

CLAUDIO.

Léonato a-t-il des fils , mon seigneur ?

DON PÈDRE.

Il n'a d'autre enfant que Héro. Elle est son unique
héritière ; vous sentez-vous du penchant pour elle ,
Claudio ?

CLAUDIO.

Ah ! seigneur , quand vous passâtes pour aller
terminer cette guerre , je vis Héro ; mais je ne la vis
alors que de l'œil d'un soldat qui sentait naître un
goût dans son cœur , et qui avait à remplir une
tâche plus sérieuse que celle de changer ce goût en
amour ; à présent que je suis revenu ici , et que
les pensées guerrières ont laissé mon cœur va-
cant , elles y sont remplacées par une foule de ten-
dres désirs qui tous me vantent la beauté d'Héro et
me disent que je l'aimais avant d'aller au combat.

DON PÈDRE.

Te voilà bientôt amant parfait. Déjà tu fatigues l'oreille de ton confident d'un volume de paroles. Si tu aimes Héro, hé bien, aime-la. Je ferai les ouvertures auprès de cette belle et de son père, et tu l'obtiendras. N'est-ce pas dans ces vues que tu entames une si belle histoire?

CLAUDIO.

Quel doux remède vous offrez à l'amour! A son premier aspect vous nommez son mal. De peur que mon penchant ne vous parût trop soudain, je me serais aidé d'un plus long entretien.

DON PÈDRE.

Et pourquoi faut-il que le pont soit plus large que la rivière? Le meilleur titre pour demander, c'est la nécessité d'obtenir. Tout ce qui peut ici te servir est convenable. En deux mots, tu aimes, et je vais te donner le remède à cela. — Je sais qu'on nous apprête une fête cette nuit; j'emprunterai ton nom sous un déguisement, et je dirai à la belle Héro que je suis Claudio; j'épancherai mon cœur dans son sein, je captiverai son oreille par l'énergie et l'ardeur de mon récit amoureux; ensuite je vais aussitôt en faire l'ouverture à son père; et pour conclusion, tu obtiens Héro. Allons de ce pas mettre ce plan en exécution.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Appartement dans la maison de Léonato.

LÉONATO et ANTONIO paraissent.

LÉONATO.

Hé bien, mon frère, où est mon neveu votre fils ?
A-t-il rassemblé ces musiciens ?

ANTONIO.

Il en est très-occupé. — Mais, mon frère, j'ai
à vous apprendre une nouvelle à laquelle vous
n'avez sûrement pas rêvé encore.

LÉONATO.

Est-elle bonne ?

ANTONIO.

Ce sera suivant l'événement ; mais elle a un aspect
favorable et s'annonce bien. Le prince et le comte
Claudio se promenant tout à l'heure ici vers cette
allée sombre qui borde mon verger, ont été secrète-
ment entendus par un de mes gens. Le prince dé-
couvrait au comte qu'il aimait ma nièce votre fille ;
il se proposait de lui déclarer son amour cette nuit
pendant le bal, et s'il la trouvait consentante, il pro-
jetait de saisir l'occasion aux cheveux et de s'en ou-
vrir, sans tarder, à vous-même.

LÉONATO.

L'homme qui vous a dit ceci a-t-il un peu d'in-
telligence ?

ANTONIO.

. C'est un garçon adroit et rusé. Vous l'interrogerez vous-même.

LÉONATO.

Non , non. Regardons la chose comme un songe , jusqu'à ce qu'elle se montre elle-même. Je veux seulement en prévenir ma fille ; afin qu'elle s'attende à l'entretien , s'il a lieu , et soit mieux préparée à sa réponse. (*Plusieurs personnes traversent le théâtre.*) Allez devant et avertissez-la. — Cousins, vous savez ce dont vous êtes chargés. — Mon ami, je vous demande pardon ; venez avec moi , et j'emploierai vos talents. — Mes chers cousins , daignez m'aider dans ce moment d'embaras.

(Tous sortent.)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans la maison de Léonato.

Entrent DON JUAN et CONRADE.

CONRADE.

De quoi s'agit-il , seigneur ? D'où vous vient cette tristesse extrême ?

DON JUAN.

Comme la cause de mon chagrin n'a point de bornes , ma tristesse est aussi sans mesure.

CONRADE.

Vous devriez écouter la raison.

DON JUAN.

Et quand je l'aurais écoutée , quel fruit m'en reviendrait-il ?

CONRADE.

Sinon un remède actuel , du moins la patience.

DON JUAN.

Je m'étonne qu'étant né , comme tu le dis , sous le signe de Saturne , tu veuilles appliquer un topique moral à un mal désespéré. Je ne puis dissimuler ce que je suis ; il faut que je sois triste lorsque j'en ai sujet. Je ne sais point sourire aux bons mots d'aucun homme. Je veux manger quand j'ai appétit , sans attendre le loisir de personne ; dormir lorsque je me sens assoupi , et ne jamais veiller pour les intérêts d'un autre ; rire quand je suis gai , et ne flatter jamais le caprice de mon semblable.

CONRADE.

Oui , mais vous ne devez pas montrer votre caractère à découvert que vous ne le puissiez sans blâme. Naguère vous avez pris les armes contre don Pèdre , et il vient de vous rendre ses bonnes grâces ; il est impossible que vous preniez racine dans son amitié , si vous ne prenez vous-même les soins qui peuvent la faire croître. C'est à vous de préparer la saison qui doit favoriser votre récolte.

DON JUAN.

J'aimerais mieux être la chenille de la haie qu'une rose par ses bienfaits. Mon humeur se trouve mieux du dédain général que du soin de me composer un extérieur propre à ravir l'amour de qui que ce fût.

Si l'on ne peut me nommer un flatteur honnête homme, du moins on me doit le titre d'ennemi franc. Oui, l'on se fie à moi en me muselant, ou l'on m'affranchit en me donnant des entraves. Ainsi, j'ai résolu de ne point chanter dans ma cage. Si j'avais la bouche libre, je voudrais mordre; si j'étais libre, je voudrais agir à mon gré: jusque-là, laissez-moi rester ce que je suis; ne cherchez point à me changer.

CONRADE.

Ne pouvez-vous tirer aucun parti de votre mécontentement?

DON JUAN.

J'en tire tout le parti possible, car c'est tout ce qui m'occupe. — Qui vient ici? Quelles nouvelles, Borachio?

(Entre Borachio.)

BORACHIO.

J'arrive ici d'un grand souper. Léonato traite le prince votre frère avec un appareil royal, et je puis vous donner connaissance d'un mariage projeté.

DON JUAN.

Est-ce une base sur laquelle on puisse fonder quelque méchanceté? Nomme-moi le fou qui est si impatient de se fiancer à l'inquiétude.

BORACHIO.

Eh bien! c'est le bras droit de votre frère.

DON JUAN.

Qui? le merveilleux Claudio?

BORACHIO.

Lui-même.

DON JUAN.

Aimable écuyer ! à qui , à qui ? Sur quelle belle jette-t-il les yeux ?

BORACHIO

Diantre ! — Sur Héro , la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN.

Poulette précoce de mars ! Comment l'as-tu su ?

BORACHIO.

Employé à parfumer une salle humide , j'ai vu venir à moi Claudio et le prince se tenant par la main. Leur conférence était sérieuse ; je me suis caché derrière la tapisserie ; de là je les ai entendus concerter ensemble que le prince demanderait Héro pour lui-même , et qu'après l'avoir obtenue il la céderait au comte Claudio.

DON JUAN.

Venez , venez , suivez-moi ; cette découverte peut devenir un aliment pour ma rancune. Ce jeune parvenu a toute la gloire de ma chute. Si je puis lui nuire de quelque côté , je travaille pour moi en tout sens. Vous êtes deux hommes sûrs : vous me servirez.

CONRADE.

Jusqu'à la mort , seigneur.

DON JUAN.

Allons nous rendre à ce grand festin : leur fête est d'autant plus brillante qu'ils m'ont subjugué.

Je voudrais que le cuisinier fût de ma trempe! —
Irons-nous essayer ce que nous avons à faire?

BORACHIO.

Nous accompagnerons votre seigneurie.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle du palais de Léonato.

LÉONATO, ANTONIO, HÉRO, BÉATRICE et
autres.

LÉONATO.

Vous n'aviez pas don Juan à votre table ?

ANTONIO.

Je ne l'ai point vu.

BÉATRICE.

Quel air aigre a ce gentilhomme ! Je ne puis jamais le voir sans sentir une heure après des cuissons d'estomac ⁽⁷⁾.

HÉRO.

Il paraît d'un tempérament fort mélancolique.

BÉATRICE.

Un cavalier parfait serait celui qui tiendrait le juste milieu entre lui et Bénédict. L'un ressemble trop à une statue qui ne dit mot, l'autre au fils aîné de ma voisine, qui babille sans cesse.

LÉONATO.

Ainsi moitié de la langue de Bénédict dans la bouche de don Juan ; et moitié de la mélancolie de don Juan sur le front de Bénédict...

BEATRICE.

Avec bon pied , bon œil et de l'argent dans sa bourse , mon oncle , c'en serait assez à un homme pour gagner telle femme qui soit au monde , pourvu que l'homme sût lui plaire.

LÉONATO.

Vous , ma chère nièce , vous ne gagnerez jamais un époux , si vous continuez de faire la mauvaise langue.

ANTONIO.

En effet , elle est trop méchante.

BÉATRICE.

Trop méchante , c'est plus que méchante ; car il est dit que *Dieu envoie à une vache méchante des cornes courtes* ⁽⁸⁾ ; mais à une vache trop méchante , il n'en envoie point ; ainsi je serai bien partagée.

LÉONATO.

Ainsi , parce que vous êtes méchante , Dieu ne vous enverra point de cornes.

BÉATRICE.

Oui , s'il ne m'envoie jamais de mari ; et pour éviter ce bienfait , je le prie à genoux chaque matin et chaque soir. Bon dieu ! je ne pourrais supporter un mari avec de la barbe au menton ; j'aimerais mieux coucher entre deux couvertures de laine.

LÉONATO.

Vous pourriez rencontrer un époux imberbe.

BÉATRICE.

Eh, qu'en pourrais-je faire? Le vêtir de mes robes et en faire ma femme de chambre? Celui qui porte barbe n'est plus un enfant; et celui qui n'en a point, est moins qu'un homme. Or celui qui n'a pas de barbe n'est pas mon fait, et je ne suis pas le fait de celui qui en a. Je me ferais pour douze sous meneur d'ours, et je conduirais les singes à l'enfer ⁽⁹⁾.

LÉONATO.

Quoi donc? vous iriez donc à l'enfer?

BÉATRICE.

Non, seulement jusqu'à la porte; et là le diable me viendra recevoir avec des cornes au front comme un vieux cocu, et me dira: Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel; il n'y a pas ici de place pour vous autres filles: c'est ainsi que je remets là mes singes et que je vais me faire introduire au ciel par saint Pierre; il me montre l'endroit où se tiennent les célibataires, et je mène avec eux joyeuse vie tout le long du jour.

ANTONIO.

Très-bien, ma nièce. Je crois avec confiance que vous vous laisserez guider par votre père.

BÉATRICE.

Où, sans doute, c'est le devoir de ma cousine de faire la révérence, et de dire: *mon père, comme il vous plaira*. Mais cousine, à bon compte, que le cavalier soit aimable et bien tourné. Sans quoi,

doublez la révérence et dites : *mon père, comme il me plaira.*

LÉONATO.

J'espère bien un jour vous voir aussi pourvue d'un mari, ma nièce.

BÉATRICE.

Non pas avant que la Providence fasse les maris d'une autre pâte que la terre. N'y a-t-il pas de quoi désespérer une femme de se voir régentée par une boue insolente, d'être obligée de rendre compte de sa vie à une motte de marne bourrue. Non, mon oncle, je n'en veux point. Les fils d'Adam sont mes frères, et sincèrement je tiens pour péché de me marier dans ma famille.

LÉONATO.

Ma fille, souvenez-vous des avis d'un père. Si le prince vous fait quelques instances de ce genre, vous avez votre réponse.

BÉATRICE.

Si l'on ne vous fait pas la cour à propos, cousine, la faute en sera dans la musique. Si le prince devient trop importun, dites-lui qu'on doit suivre en tout une mesure, dansez-lui votre réponse. Écoutez bien, Héro : la triple affaire de courtiser, d'épouser et de se repentir est une gigue écossaise, un menuet et une sarabande. Les premières propositions sont ardentés et précipitées comme la gigue écossaise, et tout aussi bizarres. Ensuite l'hymen grave et composé dans sa marche est un menuet antique et grave. Après suit le repentir qui, de ses deux jambes éclop-

38 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
pées, tombe de plus en plus dans la sarabande jus-
qu'à ce qu'il fasse la culbute dans la tombe.

LÉONATO.

Ma nièce, vous voyez les choses du plus mauvais
côté.

BÉATRICE.

J'ai d'assez bons yeux, mon oncle, pour distin-
guer un clocher en plein midi.

LÉONATO.

Voici les masques. (*A Antonio.*) Allons, mon
frère, faites placer.

(Entrent don Pèdre, Claudio, Bénédick, Balthasar, don Juan, Borachio, Marguerite,
Ursule, et une foule d'autres paraissent en habit de bal et masqués.)

DON PÈDRE, abordant Héro.

Daignerez-vous, madame, vous promener avec
un ami ⁽¹⁰⁾?

HÉRO.

Pourvu que vous vous promeniez lentement, que
vous me regardiez avec douceur, et que vous ne
disiez rien, je suis à vous pour la promenade; et
surtout si je sors pour me promener.

DON PÈDRE.

Et vous aimerez que ce soit moi qui vous accom-
pagne?

HÉRO.

Je pourrai vous le dire quand cela me plaira.

DON PÈDRE.

Et quand vous plaira-t-il de me le dire?

HÉRO.

Lorsque vos traits me plairont. Mais Dieu nous préserve que le luth ressemble à l'étui.

DON PÈDRE.

Mon masque est au toit de Philémon ; Jupiter est dans la maison.

HÉRO.

En ce cas , pourquoi votre masque n'est-il pas en chaume ?

(Héro et don Pèdre s'éloignent.)

DON PÈDRE.

Parlez bas , si vous parlez d'amour.

BÉNÉDICK (11).

Ah ! que ne suis-je aimé de vous !

MARGUERITE.

Je ne vous le souhaite pas pour l'amour de vous-même. J'ai mille défauts.

BÉNÉDICK.

Nommez-en un.

MARGUERITE.

Je récite tout haut mes prières.

BÉNÉDICK.

Vous m'en plaisez davantage. L'auditoire peut répondre *ainsi soit-il*.

MARGUERITE.

Veuille le ciel me joindre à un bon danseur !

BÉNÉDICK.

Ainsi soit-il !

MARGUERITE.

Et l'ôter de ma vue quand la danse sera finie.
Répondez, sacristain.

BÉNÉDICK.

Tout est dit ; le sacristain a sa réponse.

URSULE.

Je vous connais de reste ; vous êtes le seigneur Antonio.

ANTONIO.

En un mot , non.

URSULE.

Ne vous connais-je pas au balancement de votre tête ?

ANTONIO.

A dire la vérité , je le contrefais un peu.

URSULE.

Il n'est pas possible de le contrefaire si bien , à moins d'être lui ; et voilà sa main sèche ⁽¹²⁾ d'un bout à l'autre. Allez, c'est Antonio , c'est lui.

ANTONIO.

En un mot, non.

URSULE.

Bon , bon ; croyez-vous que je ne vous reconnaisse pas à votre esprit ? Le mérite se peut-il cacher ? Allons , chut , vous êtes Antonio ; les grâces se trahissent toujours ; et voilà tout.

BÉATRICE.

Vous ne voulez donc pas m'apprendre qui vous a dit cela ?

BÉNÉDICK.

Non ; vous me pardonnerez ma discrétion.

BÉATRICE.

Ni me dire qui vous êtes ?

BÉNÉDICK.

Pas pour le moment.

BÉATRICE.

On a donc prétendu que j'étais dédaigneuse , et que je puisais mon esprit dans les *Cent Nouvelles-Nouvelles* ⁽¹³⁾. Allons, c'est le seigneur Bénédick qui a dit cela.

BÉNÉDICK.

Quel est cet homme ?

BÉATRICE.

Oh ! je suis sûre, qu'il vous est parfaitement connu.

BÉNÉDICK.

Pas du tout, vous pouvez m'en croire.

BÉATRICE.

Comment, il ne vous apprêta jamais à rire ?

BÉNÉDICK.

De grâce, quel est-il ?

BÉATRICE.

C'est le bouffon du prince, un fou insipide. Tout son talent consiste à débiter d'absurdes médisances. Il n'y a que des libertins qui puissent se plaire en sa compagnie ; et encore ce n'est pas son esprit qui le leur rend agréable, mais bien sa méchanceté ; il a le secret de leur plaire d'abord et ensuite de les

42 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
insulter. On rit de lui, et on le bâtonne. Je suis
sûre qu'il est dans le bal. Oh ! je voudrais bien qu'il
fût venu m'agacer.

BÉNÉDICK.

Dès que je connaîtrai ce cavalier, je lui ferai part
de vos bontés.

BÉATRICE.

Oui, oui ; j'en serai quitte pour un ou deux traits
malicieux ; et encore si par hasard ils ne sont pas
remarqués ou s'ils ne font pas rire, le voilà frappé
de mélancolie. Une perdrix en sauve son aile, car
l'insensé ne soupe pas ce soir-là. — (*On entend de la
musique en dedans.*) Avançons ; il faut suivre la
foule qui nous mène.

BÉNÉDICK.

Dans toutes les choses bonnes à suivre.

BÉATRICE.

D'accord. Si elle me conduit vers quelque mau-
vais pas, je la quitte au premier détour.

(Danse. Tous sortent ensuite excepté don Juan, Borachio et Claudio.)

DON JUAN.

Sûrement mon frère est amoureux d'Héro ; je l'ai
vu tirant le père à l'écart pour lui déclarer sa pas-
sion. Les dames suivent la belle, et il ne reste qu'un
seul masque.

BORACHIO.

Et ce masque est Claudio ; je le reconnais à sa
démarche.

DON JUAN.

Seriez-vous le seigneur Bénédict ?

CLAUDIO.

Vous ne vous trompez point, je le suis.

DON JUAN.

Seigneur, vous êtes fort avancé dans les bonnes grâces de mon frère ; il est épris de Héro. Je vous prie de le dissuader de cet engagement. Héro n'est point d'une naissance égale à la sienne. Vous pouvez ici faire l'action d'un homme honnête.

CLAUDIO.

Comment savez-vous qu'il l'aime ?

DON JUAN.

Je l'ai entendu lui jurer son amour.

BORACHIO.

Et moi aussi ; il jurait à la belle de l'épouser cette nuit.

DON JUAN, *bas à Borachio.*

Viens ; rapprochons-nous du bal.

*(Don Juan et Borachio se retirent.)*CLAUDIO, *seul.*

Ainsi je répons sous le nom de Bénédict ; mais c'est de l'oreille de Claudio que j'entends ces fatales nouvelles ! Rien n'est plus certain. Le prince fait sa cour à Héro pour son compte. Dans toutes les affaires humaines, l'amitié se montre fidèle, hormis dans les intérêts de l'amour ; que tous les cœurs amoureux se servent de leur langue ; que l'œil négocie seul pour lui-même, et refuse les secours d'un agent. La beauté est une enchanteresse, et la bonne foi qui s'expose à ses charmes se dissout en sang ⁽¹⁴⁾.

44 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
C'est une vérité dont la preuve s'offre à toute heure,
et dont je me défiais si peu ! Adieu donc, Héro.

(Rentre Bénédick.)

BÉNÉDICK.

Le comte Claudio?

CLAUDIO.

Oui, lui-même.

BÉNÉDICK, ôtant son masque.

Voulez-vous me suivre? marchons.

CLAUDIO.

Où?

BÉNÉDICK.

A vos propres affaires, comte, au pied du premier saule. Comment voulez-vous porter la guirlande que nous tresserons? Est-ce à votre cou, comme la chaîne dorée d'un usurier annobli ⁽¹⁵⁾, ou sous le bras, comme l'écharpe d'un capitaine; de façon ou d'autre vous en devez porter une. Car le prince a fait la conquête de votre Héro.

CLAUDIO.

Je lui souhaite beaucoup de bonheur avec elle.

BÉNÉDICK.

Vraiment, vous prenez le ton des honnêtes bergers : voilà leur mot en livrant leurs veaux. — Mais auriez-vous cru que le prince vous eût servi de cette manière?

CLAUDIO.

De grâce, laissez-moi.

BÉNÉDICK.

Oh ! voilà que vous frappez comme l'aveugle. C'est

l'enfant qui vous a dérobé votre gâteau, et vous battez la borne ⁽¹⁶⁾.

CLAUDIO.

Puisqu'il ne vous plaît pas de me laisser, je vous laisse, moi.

(Il sort.)

BÉNÉDICK.

Hélas! pauvre tourtereau blessé, il va se glisser dans quelque haie. Mais voyez donc... que Béatrice me connaisse si bien... et pourtant me connaisse si mal! Le bouffon du prince! Ah! il se pourrait bien qu'on m'honorât de ce titre, parce que je suis jovial. — Non, je suis trop prompt à me faire injure à moi-même; je ne passe point pour tel. C'est l'esprit méchant, quoique ingénieux de Béatrice, qui se dit le monde, et me peint comme tel. Fort bien, je me vengerai de mon mieux.

(Entrent don Pèdre, Iléro et Léonato.)

DON PÈDRE.

Ha! signor, où trouverai-je le comte? L'avez-vous vu?

BÉNÉDICK.

Ma foi, seigneur, je viens de jouer le rôle de dame renommée. J'ai trouvé le comte se promenant ici mélancolique comme une loge dans une garenne. ⁽¹⁷⁾ Je lui dis, et je crois avoir dit vrai, que vous avez surpris le cœur de cette jeune dame. Puis je lui offre de l'accompagner droit au pied d'un saule, soit pour lui tresser une guirlande, comme à un amant délaissé, ou pour lui fournir un faisceau de verges, comme pour un homme qui mériterait d'être châtié.

DON PÈDRE.

D'être châtié ! Et quelle est sa faute ?

BÉNÉDICK.

La sottise d'un écolier qui, dans sa joie d'avoir surpris un nid sous la feuillée, a la simplicité de le montrer à son camarade, et celui-ci le vole.

DON PÈDRE.

Voulez-vous nommer faute une marque de confiance ? La faute est au voleur.

BÉNÉDICK.

Et cependant il n'eût pas été mal à propos qu'on eût préparé et les verges et la guirlande. Le comte eût pris la guirlande pour lui ; et les verges... il en eût fait donner à votre excellence. Car c'est vous qui avez volé son nid..

DON PÈDRE.

Je ne veux qu'apprendre à chanter à ces oiseaux et les rendre ensuite au légitime maître.

BÉNÉDICK.

Si leur chant s'accorde avec votre langage, vous parlez en honnête homme.

DON PÈDRE.

La jeune Béatrice vous prépare une querelle. Le cavalier qui dansait avec elle, lui a dit combien vous la maltraitez tous les jours.

BÉNÉDICK.

Oh ! c'est elle qui m'a maltraité à désespérer un bloc ! Un chêne, n'ayant plus qu'une feuille verte, eût été tenté de lui répondre. Mon masque même

commençait à prendre vie et à la quereller. Elle a osé me dire, sans se douter qu'elle parlait à moi, que j'étais le bouffon du prince, et que j'étais plus insipide qu'un grand dégel. Sarcasmes sur sarcasmes, elle m'en a tant dit que je suis resté comme un homme en butte aux traits de toute une armée qui le vise. Ses propos sont des poignards ; chaque mot vous assassine. Si son souffle était aussi terrible que ses expressions, il lancerait la mort jusqu'au pôle. — Eût-elle tous les biens dont Adam fut le maître, avant qu'il eût transgressé, je ne voudrais pas d'elle pour mon épouse. Elle eût fait tourner la broche à Hercule, et aurait mis sa massue en copeaux pour attiser le feu. Allons, ne me parlez pas d'elle, c'est l'inférieure Até ⁽¹⁸⁾ déguisée. Plût à Dieu que quelque habile clerc daignât la conjurer ! Car tant qu'elle sera sur cette terre, un homme pourrait vivre en enfer aussi tranquillement que dans un sanctuaire ; et je crois que l'on ne pêche qu'afin d'y arriver plus tôt, tant la peine, le trouble et l'horreur suivent partout ses pas.

(Rentrent Claudio et Béatrice.)

DON PÈDRE.

Regardez, la voici qui vient.

BÉNÉDICK.

Voulez-vous promptement m'envoyer au bout du monde pour votre service ? Je vais aux antipodes sous le plus léger prétexte dont vous voudrez colorer mon voyage. Je cours vous chercher un cure-dent aux dernières limites de l'Asie, prendre la mesure du pied du Prêtre-Jean ⁽¹⁹⁾, arracher un

48 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
poil de la barbe du grand Cham, négociier quel-
qu'ambassade chez les pygmées, plutôt que de sou-
tenir un entretien de trois paroles avec cette harpie.
N'avez-vous aucun emploi à me confier?

DON PÈDRE.

Nul autre que de vous retenir ici comme bonne
compagnie.

BÉNÉDICK.

Adieu. Vous avez céans un mets qui n'est pas de
mon goût, seigneur. Je ne puis souffrir cette dame
Caquet.

(Il sort.)

DON PÈDRE.

Je vous apprends, madame, que vous avez perdu
le cœur du seigneur Bénédick.

BÉATRICE.

Il est vrai, prince, qu'il me le prêta jadis pendant
quelques heures, et je le lui payai avec usure; je
jouai le double contre le simple. Il me regagna son
cœur avec des dés pipés. Ainsi votre excellence a
raison de dire que je l'ai perdu.

DON PÈDRE.

Vous l'avez mis par terre, madame, vous l'avez
mis par terre.

BÉATRICE.

Je serais bien fâchée qu'il prît un jour sa revanche
sur moi, seigneur; je craindrais trop d'être mère de
sots enfans. — Je vous présente le comte Claudio que
vous m'avez chargé d'amener.

DON PÈDRE.

Hé bien! qu'avez-vous? D'où vient cette tristesse?

CLAUDIO.

Seigneur, je ne suis point triste.

DON PÈDRE.

Qu'êtes-vous donc ? malade ?

CLAUDIO.

Ni malade , seigneur.

BÉATRICE.

Le comte n'est ni triste , ni malade , ni bien portant , ni gai. — Mais vous êtes poli , comte , doux et poli comme une orange , et tirant un peu sur sa teinte jalouse.

DON PÈDRE.

Sérieusement , madame , je crois votre blason fidèle ; et cependant si Claudio est tel , je veux bien lui donner ma parole d'honneur que ses soupçons sont indiscrets et injustes. — Approchez , j'ai fait le siège en votre nom ; et la belle Héro s'est rendue. Je viens de sonder son père ; il donne son agrément. C'est à vous maintenant de marquer le jour du mariage , et à Dieu de vous rendre heureux.

LÉONATO.

Comte , recevez ma fille de ma main , et avec elle ma fortune. Son altesse a fait l'accord , et que tous y applaudissent.

BÉATRICE.

Parlez , comte , c'est votre tour.

CLAUDIO.

Le silence est l'interprète le plus éloquent de la joie. Je ne serais que faiblement heureux si je pouvais marquer la mesure de mon bonheur. (*A Héro.*)

Si vous êtes à moi , madame , je suis à vous ; je m'y dévoue tout entier , et soupire après l'échange de votre cœur contre le mien.

BÉATRICE.

Parlez, ma cousine ; ou si votre bouche s'y refuse , fermez la sienne par un baiser , et ne le laissez pas parler lui-même.

DON PÈDRE.

En vérité, mademoiselle , vous avez un cœur jovial.

BÉATRICE.

Oui , monseigneur , je l'en remercie ; le pauvre diable se tient toujours contre le vent du souci. — Regardez , ma cousine lui a dit à l'oreille qu'il est fort bien logé dans son cœur.

CLAUDIO.

Et c'est en effet ce qu'elle me dit , chère cousine.

BÉATRICE.

Bon Dieu ! voilà donc encore une alliance ! — C'est ainsi que chacun entre dans le monde ; il n'y a que moi qui suis brûlée du soleil ⁽²⁰⁾. Il est temps que j'aille m'asseoir dans un coin , et y crier : *Hélas ! par pitié , un mari !*

DON PÈDRE.

Aimable Béatrice , je veux vous en procurer un.

BÉATRICE.

J'aimerais mieux en avoir un de la main de votre père. Votre altesse n'aurait-elle point un frère qui lui ressemble ? Votre père s'entendait parfaitement à faire d'excellens maris... si une pauvre jeune fille pouvait atteindre jusqu'à eux.

DON PÈDRE.

Voudriez-vous de moi , madame ?

BÉATRICE.

Non , prince , à moins d'en avoir un second pour les jours ouvrables. Votre altesse est d'un trop grand prix pour qu'on s'en serve tous les jours ; mais je vous prie , pardonnez-moi , je suis née pour dire toujours des folies et rien de solide.

DON PÈDRE.

Votre silence m'offenserait. La gaieté est ce qui vous sied le mieux. Vous naquîtes dans une heure joyeuse.

BÉATRICE.

Non sûrement , seigneur , ma mère criait et pleurait ; mais une étoile dansait alors sans doute , et je naquis sous son aspect. — Cousins , que Dieu vous donne le bonheur !

LÉONATO.

Ma nièce , allez veiller un moment à ces détails que je vous ai confiés.

BÉATRICE.

Ah ! je vous demande pardon , mon oncle ; j'y vole , avec le pardon de votre altesse.

(Elle sort.)

DON PÈDRE.

Voilà sans contredit une femme enjouée.

LEONATO.

Il est vrai , seigneur , que la mélancolie est un élément qui domine peu dans sa personne ; elle n'est sérieuse que quand elle dort , encore pas toujours.

J'ai ouï dire à ma fille que souvent Béatrice rêvait le malheur et se réveillait au bruit de ses éclats de rire.

DON PÈDRE.

Elle ne peut souffrir qu'on lui parle d'époux.

LÉONATO.

Oh ! du tout. Elle décourage tous ses soupirans par ses railleries.

DON PÈDRE.

Ce serait une femme merveilleuse pour Bénédict.

LÉONATO.

Ah ! seigneur, s'ils étaient mariés une semaine entière, ils parleraient, ils parleraient au point d'en perdre la raison.

DON PÈDRE.

Comte Claudio, quand vous proposez-vous de vous rendre à l'autel ?

CLAUDIO.

Demain, seigneur : le temps se traîne sur des béquilles jusqu'à ce que l'Amour ait vu ses rites accomplis.

LÉONATO.

Non, mon cher fils, différons jusqu'à lundi. Ce jour termine la huitaine, et ce temps est même trop court pour que tous les apprêts répondent à mon envie.

DON PÈDRE.

Ah ! Claudio, à un si long délai vous secouez la tête ; mais je vous proteste que ces jours d'attente ne pèseront sur aucun de nous ; je veux dans l'intervalle entreprendre un des travaux d'Hercule. C'est

d'amener le seigneur Bénédict et Béatrice, à avoir l'un pour l'autre une montagne d'amour ; je voudrais en faire un couple d'époux , et je ne doute pas d'achever ce mariage, si vous voulez bien tous les trois me prêter l'aide que je vous demanderai.

LÉONATO.

Prince, comptez sur moi, dussé-je passer dix nuits dans l'insomnie.

CLAUDIO.

Seigneur, j'en dis autant.

DON PÈDRE.

Et vous aussi, aimable Héro?

HÉRO.

J'accepte de bon cœur tout emploi décent pour procurer à ma cousine la main d'un époux digne d'elle.

DON PÈDRE.

Et des hommes que je connais , Bénédict n'est pas celui qui promet le moins ; je puis lui donner cet éloge ; il est d'un sang illustre, d'une valeur reconnue, d'une honnêteté à l'épreuve. Suivez mes leçons, et je vous donnerai le moyen de disposer votre cousine à recevoir de l'amour pour Bénédict ; tandis que moi, soutenu de mes deux amis, je me charge d'opérer sur Bénédict. En dépit de son esprit fier et de son goût blasé, je veux qu'il s'enflamme pour Béatrice. Si nous pouvons réussir, Cupidon cesse d'être l'archer par excellence : toute sa gloire nous appartiendra, comme aux seuls dieux de l'amour. Entrons tous, et je vous expliquerai mon projet.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Appartement du palais de Léonato.

Entrent DON JUAN et BORACHIO.

DON JUAN.

C'est une affaire conclue, Claudio épouse la fille de Léonato.

BORACHIO.

Oui, seigneur; mais je puis traverser cette affaire.

DON JUAN.

L'obstacle, l'entrave, la machination, telles qu'elles soient, seront un baume pour mon cœur. Je suis malade de la haine que je porte à cet homme, et tout ce qui pourra contrarier ses amours avancera mon bonheur. — Comment feras-tu pour empêcher le mariage?

BORACHIO.

Ce ne sera pas par des voies honnêtes, seigneur; mais elles seront si secrètes, qu'on ne pourra me rien reprocher contre l'honnêteté.

DON JUAN.

Vite, dites-moi comment.

BORACHIO.

Je crois vous avoir confié, seigneur, il y a près d'une année, combien j'étais dans les bonnes grâces de Marguerite, suivante d'Héro.

DON JUAN.

Je m'en souviens.

BORACHIO.

Je puis, à une heure indue de la nuit, la montrer et la retenir au balcon de l'appartement de sa maîtresse.

DON JUAN.

Qu'y a-t-il là qui soit capable de tuer ce mariage ⁽²¹⁾?

BORACHIO.

Le poison, c'est à vous à l'extraire, seigneur. Allez trouver le prince votre frère, ne craignez point de lui dire qu'il compromet son honneur, en unissant l'illustre Claudio, dont vous considérez hautement la personne, à une vraie prostituée, à une créature telle qu'Héro.

DON JUAN.

Quelle preuve en fournirai-je?

BORACHIO.

Une preuve assez forte pour abuser le prince, tourmenter Claudio, perdre Héro, et tuer Léonato. Avez-vous quelque autre vue à remplir?

DON JUAN.

Pour le plaisir de les désoler, il n'est rien que je n'entreprenne.

BORACHIO.

Allons donc, trouvez-moi une heure propice pour attirer seuls et à l'écart don Pèdre et Claudio. Dites-leur que vous savez qu'Héro m'aime tendrement. Affectez un zèle empressé pour le prince et pour le comte, comme si vous veniez conduit par l'intérêt que vous prenez à l'honneur d'un frère qui a formé ces nœuds, et à la réputation de son ami qui se laisse

56 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
ainsi tromper par les dehors de cette fille.... que
vous avez découvert être fausse. Difficilement ils le
croiront sans preuve ; offrez-en une qui ne sera pas
moins que de me voir à la fenêtre de la chambre
d'Héro ; entendez-moi dans la nuit appeler Margue-
rite du nom de sa maîtresse, et cette Héro préten-
due me nommer Claudio. Amenez-moi vos deux
témoins la nuit même qui précédera le mariage
projeté ; car jusque-là je veux si bien ménager
l'affaire, qu'Héro sera absente, et sa déloyauté
paraîtra si visible que le soupçon sera nommé cer-
titude, et tous les apprêts de sa fête seront remplis.

DON JUAN.

Quelque revers possible que l'événement amène,
je prétends suivre ton dessein. Agis avec adresse en
disposant bien tous les ressorts, et ton salaire est
de mille ducats.

BORACHIO.

Soyez vous-même ferme dans l'accusation, et mon
adresse n'aura pas à rougir.

DON JUAN.

Je vais de ce pas m'informer du jour de leur ma-
riage.

SCÈNE III.

Le jardin de Léonato.

Entrent BÉNÉDICK et UN PAGE.

BÉNÉDICK.

Page!

LE PAGE.

Seigneur !

BÉNÉDICK.

Sur la fenêtre de ma chambre est un livre ; apporte-le moi dans le verger.

LE PAGE.

Me voilà déjà ici , seigneur.

BÉNÉDICK.

Je le vois bien , mais je voudrais que tu te fusses en allé et te voir de retour. (*Le page sort.*) Je suis étonné qu'un homme qui voit combien est sot celui qui se dévoue à l'amoureuse flamme , après avoir ri de cette folie dans autrui , puisse lui-même ensuite consentir à servir de texte à sa propre fable , en devenant lui-même amoureux ; et cet homme c'est Claudio. J'ai vu le temps où il ne connaissait d'autre musique que le fifre et le tambour ; aujourd'hui son oreille ne voudrait plus entendre que le tambourin et la flûte. J'ai vu le temps qu'il eût marché dix milles pour voir une bonne armure ; à présent il veillera dix nuits pour méditer sur la façon d'un nouveau pourpoint. Il avait coutume de parler sim-

plement et d'aller au but comme un honnête homme et un soldat ; maintenant le voilà puriste ; ses phrases ressemblent à un festin bizarre , composé de plats étranges. Se pourrait-il qu'en voyant avec mes yeux , je me visse jamais métamorphosé comme lui ? Je ne sais qu'en dire ; mais je pense que non. Je ne jurerais pas qu'un beau matin l'Amour ne sût me transformer en huître ; mais j'offre le serment , qu'avant qu'il ait fait une huître de moi , il n'en fera jamais un sot tel que le conte : une femme est belle , et cependant je me sens calme ; une autre est aimable , je me sens calme ; une autre est vertueuse , et je me sens toujours calme. Non , jusqu'au jour qui m'offrira une femme favorisée de toutes les grâces , aucune ne trouvera grâce auprès de moi. Cette femme sera riche , ce point est sûr ; sage , ou je ne veux point d'elle ; vertueuse , ou j'aurais je ne marchanderai sa main ; belle , ou je ne regarderai jamais son visage ; douce , ou ma réponse est : « Femme , ne m'approche pas ; » noble , ou je n'en donnerais pas un ducaton ; elle sera de gracieux entretien ; excellente musicienne ; et pour ses cheveux , oh ! ils seront de la couleur qu'il plaira à Dieu. — Ha ! voici le prince et monsieur l'Amour ⁽²²⁾. Il faut me cacher dans le bois.

(Il se retire .)

(Entrent don Pèdre , Léonato et Claudio .)

DON PÈDRE.

Venez ; irons-nous écouter cette musique ?

CLAUDIO.

Seigneur , très-volontiers. — Que la soirée est

calme ! Elle semble faire silence pour favoriser l'harmonie.

DON PÈDRE.

Voyez-vous où Bénédick s'est caché ?

CLAUDIO.

Oh ! très-bien , seigneur ; la musique finie , nous saurons attraper ce renard aux aguets.

(Balthazar entre avec des musiciens.)

DON PÈDRE.

Venez , Balthazar ; répétez-nous cette chanson.

BALTHAZAR.

Oh ! grâce , grâce , mon prince ; ne forcez point une voix aussi enrôlée que la mienne à faire un double affront à la musique.

DON PÈDRE.

Jeter un voile modeste sur ses perfections , c'est la preuve du grand talent. Chantez , je vous en supplie , et ne me laissez pas vous supplier plus long-temps.

BALTHAZAR.

Puisque vous parlez de supplier , je chanterai : maint amant adresse ses vœux à un objet qu'il n'en juge pas digne ; et pourtant il prie , et jure qu'il aime.

DON PÈDRE.

Allons , commence , je te prie ; ou si tu veux disputer plus long-temps , que ce soit en notes.

BALTHAZAR.

Avant de noter mes notes , notez ceci qu'il n'y a pas une de mes notes qui mérite d'être notée.

DON PÈDRE.

Hé mais, ce sont de doubles croches que ses paroles, *notes, notes, notice!*

BÉNÉDICK.

Oh l'air divin! — Déjà son âme est ravie! N'est-il pas bien étrange que ces boyaux de mouton transportent l'âme hors du corps de l'homme? — Fort bien, présentez-moi la tasse pour demander mon argent lorsque vous aurez fini.

BALTHAZAR chante.

Ne soupirez plus, belles, ne soupirez plus;
Les hommes furent toujours des trompeurs,
Un pied dans la mer, l'autre sur le rivage,
Jamais constans à une seule chose.

Ne soupirez donc plus;

Laissez-les aller;

Soyez heureuses et belles;

Convertissez tous vos chants de tristesse

En eh nonny! eh nonny!

Ne chantez plus de plaintes, ne chantez plus

Ces peines si fastidieuses;

La perfidie des hommes fut toujours la même

Depuis la feuille du premier printemps.

Ne soupirez donc plus, etc., etc.

DON PÈDRE.

Par ma foi, une bonne chanson.

BALTHAZAR.

Oui, prince, et un mauvais chanteur.

DON PÈDRE.

Ah! non, non; vous chantez vraiment assez bien pour un cas de nécessité.

BÉNÉDICK, à part.

Si un dogue eût osé hurler ainsi, ils l'auraient pendu sans miséricorde. Je prie Dieu que sa méchante voix ne présage point de désastre : j'aurais bien mieux aimé entendre la chouette nocturne, quelque fléau que son chant eût précédé.

DON PÈDRE.

Vous m'entendez, Balthazar ; procurez-nous, je vous en prie, des musiciens d'élite, la nuit prochaine : nous voulons les rassembler tous sous la fenêtre d'Héro.

BALTHAZAR.

Les meilleurs qu'il me sera possible, seigneur.

DON PÈDRE.

Adieu, pensez-y. (*Balthazar sort.*) Léonato, approchez. Que me disiez-vous donc aujourd'hui que votre nièce Béatrice avait conçu de l'amour pour Bénédick?

CLAUDIO.

Oui, sans doute. (*A don Pèdre.*) — Avancez, avancez avec précaution ⁽²³⁾, l'oiseau est posé. (*Haut.*) — Je n'aurais jamais cru que Béatrice eût aimé quelqu'un ; je ne l'aurais jamais crue susceptible de tendres sentimens pour un homme.

LÉONATO.

Ni moi ; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle raffole ainsi du seigneur Bénédick, lui que dans ses propos et sa conduite antérieure elle a paru toujours détester.

BÉNÉDICK, à part.

Est-il possible ? le vent souffle-t-il de ce côté ?

LÉONATO.

Par ma foi, seigneur, je ne sais qu'en penser et qu'en dire, si ce n'est qu'elle l'aime à la rage; il n'est pas possible d'imaginer à quel point.

DON PÈDRE.

Cette tendresse pourrait n'être qu'une feinte de sa part.

CLAUDIO.

Votre soupçon est assez vraisemblable.

LÉONATO.

Une feinte? Bon Dieu! jamais passion feinte ne ressembla d'aussi près à une passion véritable que celle qu'elle témoigne.

DON PÈDRE.

Oui? Et quels en sont donc les symptômes visibles?

CLAUDIO, bas.

Tenez bien la ligne, il va mordre à l'hameçon.

LÉONATO.

Quels symptômes, seigneur? Elle s'assiera... vous avez entendu ma fille vous dire comment.

CLAUDIO.

Il est vrai, elle nous l'a dit.

DON PÈDRE.

Comment, comment, je vous prie? Vous m'étonnez : j'aurais jugé sa fierté inaccessible à tous les assauts de la tendresse.

LÉONATO.

J'aurais juré aussi qu'elle devait l'être, seigneur, surtout pour Bénédict.

BÉNÉDICK, à part.

Je prendrais ceci pour un leurre qu'on m'apprête, si cette tête en cheveux blancs ne le racontait pas. Sûrement la tromperie ne peut se cacher sous un front si vénérable.

CLAUDIO, bas.

Il avale à grands traits le poison ; redoublez.

DON PÈDRE.

A-t-elle laissé voir sa tendresse à Bénédick ?

LÉONATO.

Non, et elle proteste qu'elle ne l'avouera jamais ; c'est là son tourment.

CLAUDIO.

Rien n'est plus vrai ; Héro nous l'atteste. *Quoi*, dit-elle, écrirai-je à un homme que j'ai souvent accablé de mes dédains, *que je l'aime ?*

LÉONATO.

Voilà ce qu'elle se dit, lorsqu'elle veut commencer à lui écrire ; car elle le commence vingt fois la nuit et reste en chemise sur sa chaise, jusqu'à ce qu'elle ait écrit une feuille de papier. — Héro me rend compte de tout.

CLAUDIO.

En parlant de feuille de papier, vous me rappelez un badinage que tantôt votre fille nous a conté.

LÉONATO.

Ha, oui. Quand elle eut écrit, voulant plier le feuillet, elle trouva les noms de *Béatrice* et *Bénédict* s'embrassant sur les deux feuillets.

CLAUDIO.

C'est cela même.

LÉONATO.

Alors elle mit sa lettre en mille pièces ⁽²⁴⁾, s'emporta contre elle-même d'avoir assez peu de réserve pour écrire à un homme qu'elle savait bien devoir se moquer d'elle. « Je mesure son âme sur la » mienne, dit-elle, car je me rirais de lui s'il venait » à m'écrire; oui, quoique je l'aime, je m'en rirais » encore. »

CLAUDIO.

Puis elle tombe à deux genoux, pleure, sanglote, se frappe le sein, s'arrache les cheveux; elle implore, maudit l'Amour, et s'écrie : *Cher Bénédict!.. O Dieu! donne-moi la patience.*

LÉONATO.

Oui, voilà ce qu'elle fait, suivant le rapport d'Héro; et les transports de l'amour l'ont réduite à un tel point.... Sa cousine craint de lui voir porter sur elle-même une main désespérée. Ce que je vous dis est à la lettre.

DON PÈDRE.

Ce serait un bien que Bénédict le sût par quelque autre, si elle ne veut pas le déclarer elle-même.

CLAUDIO.

A quoi bon? Ce serait un jeu pour lui, et il tourmenterait la pauvre infortunée.

DON PÈDRE.

S'il en était capable, ce serait une bonne œuvre que de le pendre; Béatrix est une personne très-aimable et vertueuse à l'abri de tout soupçon.

CLAUDIO.

Ajoutez qu'elle est remplie de sagesse.

DON PÈDRE.

Dans tous les points , si vous en exceptez un , son amour pour Bénédict.

LÉONATO.

Oh ! seigneur , quand la sagesse et la nature combattent dans un corps si tendre , nous avons dix preuves pour une que la nature a la victoire ; je m'afflige pour elle , et à plus d'un titre , comme son oncle et son tuteur.

DON PÈDRE.

Que n'a-t-elle tourné son tendre penchant sur moi ! Vous m'auriez vu mettre à l'écart toutes autres considérations , et faire de votre nièce la moitié chérie de moi-même. Je vous en prie , informez Bénédict de sa conquête , et sachons ce qu'il dira.

LÉONATO.

Cela serait-il à propos ? Qu'en pensez-vous ?

CLAUDIO.

Héro croit que sûrement sa cousine en mourra ; car Béatrice assure qu'elle mourra si Bénédict ne l'aime point , et qu'elle mourra cent fois encore avant de lui laisser voir son amour ; s'il lui adresse ses vœux , elle mourra encore plutôt que de descendre d'une ligne de sa malice accoutumée.

DON PÈDRE.

Elle a raison ; s'il la voyait jamais faire les offres de son amour , je ne répondrais pas qu'elle n'en fût dédaignée ; car l'homme....

CLAUDIO.

Il est bien fait de sa personne.

DON PÈDRE.

Et doué d'une physionomie heureuse, on ne peut le nier.

CLAUDIO.

Devant Dieu et dans ma conscience, je le trouve homme de bon sens.

DON PÈDRE.

Et parfois il laisse échapper quelques étincelles qui ressemblent bien à de l'esprit.

LÉONATO.

Et je le crois vaillant.

DON PÈDRE.

Comme Hector, je vous assure. Vous pouvez citer sa prudence dans la conduite d'une querelle ; car il l'évite avec une grande réserve, ou s'il la suit, c'est avec une frayeur vraiment chrétienne.

LÉONATO.

Si l'homme est craignant Dieu, par une suite nécessaire son humeur doit être pacifique ; et s'il est forcé de sortir de sa paix, il doit entrer dans la querelle à regret et en tremblant.

DON PÈDRE.

Ainsi en use-t-il. Car il a la crainte de Dieu, quoiqu'on ne l'en soupçonne guère aux épigrammes assez fortes qu'il lance çà et là. Croyez que je plains votre nièce. — Irons-nous chercher Bénédict et lui apprendre qu'il est aimé ?

CLAUDIO.

Ne lui en parlons jamais. Que les bons conseils détruisent l'amour dans le cœur de Béatrice.

LÉONATO.

Non, cela est impossible, elle anéantirait plutôt son cœur.

DON PÈDRE.

Eh bien, attendons que votre fille nous en apprenne davantage ; jusque-là laissons ce feu se ralentir. J'aime Bénédict. Je souhaiterais que, portant sur lui un œil modeste, il vît combien il est indigne d'une beauté si aimable.

LÉONATO.

Vous plaît-il de rentrer, seigneur ? Le souper est prêt.

CLAUDIO, à part.

Si après cela il ne se passionne pas pour elle, je ne croirai jamais à mes idées.

DON PÈDRE, à voix basse.

Que le même filet serve pour Béatrice. Votre fille nous a promis de le tendre, en se faisant aider de la suivante. La comédie sera plaisante quand chacun d'eux jouira de la passion de l'autre, et que cependant il n'en sera rien ; telle est la scène que je prépare et qui se passera en pantomime. Envoyons Béatrice pour l'appeler au dîner.

(Don Pèdre sort avec Claudio et Léonato.)

(Bénédict sort du bois, et s'avance.)

BÉNÉDICK.

Ce ne peut être un tour qu'on me joue ; leur confiance avait un ton sérieux. — La vérité du fait,

ils la tiennent d'Héro. — Tous semblent plaindre la pauvre demoiselle. — Il paraît que sa passion est au comble. — M'aimer ! — Cela mérite d'être payé de retour. — J'ai entendu à quel point on me blâme. Ils disent que je m'enflerai d'orgueil si j'entrevois que l'amour vienne d'elle. — Ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de donner un signe de tendresse. — Je ne pensai jamais au mariage. — Je ne dois point montrer d'orgueil. — Heureux ceux qui entendent leur censure et en profitent pour se corriger ! — Ils disent que la dame est belle : c'est une vérité. De cela j'en puis répondre. — Et vertueuse , rien de plus sûr ; je ne saurais le contester. — Et très-sensée en tout , — excepté dans son faible pour moi. — De bonne foi , ce trait ne fait pas l'éloge de son jugement , et pourtant ce n'est pas une folie de sa part ; car je prétends moi-même l'aimer horriblement. — Il se pourra qu'on lance sur ma peau quelques sarcasmes , quelques mauvais quolibets , parce qu'on m'a toujours vu me railler du mariage. Mais quoi ? le goût ne change-t-il jamais ? Tel aime dans sa jeunesse un mets qu'il ne peut souffrir dans ses vieux jours. Des sentences , des sornettes , et ces boulettes de papier que l'esprit décoche , tiendront-elles un homme en respect et l'empêcheront-elles de suivre le chemin qui le tente ? — Non , non , il faut que le monde soit peuplé. Quand je m'avisai de dire que je vivrais garçon , je ne pensais pas devoir vivre jusqu'à ce que je fusse marié. — Voilà Béatrice qui vient ici. — Par ce beau jour , c'est une charmante personne ! — Je découvre en elle quelques symptômes d'amour.

(Béatrice paraît.)

BÉATRICE.

Contre mon gré, l'on me députe pour vous inviter à venir au festin.

BÉNÉDICK.

Aimable Béatrice, je vous remercie de la peine que vous daignez prendre.

BÉATRICE.

Je n'ai pas pris plus de peine pour gagner ce remerciement, que vous n'en venez de prendre à le faire. — S'il y avait eu quelque peine pour moi, je serais point venue.

BÉNÉDICK.

Vous prenez donc quelque plaisir à vous acquitter du message ?

BÉATRICE.

Oui, le plaisir que vous prendriez à égorger un oiseau avec la pointe d'un couteau. — Seigneur, vous n'avez donc point d'appétit ? Portez-vous bien.

(Elle s'en va.)

BÉNÉDICK.

Ah ! « *Contre mon gré, l'on me députe pour vous dire de venir au festin* » Ces mots sont à double entente. « *Je n'ai pas pris plus de peine pour gagner ce remerciement, que vous n'en venez de prendre à me le faire.* » C'est me dire en d'autres termes : « *Toutes les peines que je prends pour vous sont aussi faciles que des remerciemens.* » — Si je n'ai pitié d'elle, je suis un misérable ; si je l'aime, je suis un juif. — Je veux aller me procurer son portrait.

(Il sort.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin de Léonato.

Entrent HÉRO, suivie de MARGUERITE et D'URSULE.

HÉRO.

BONNE Marguerite, cours à la salle de compagnie ; tu y trouveras ma cousine Béatrice, devisant avec le prince ou Claudio. Glisse-lui à l'oreille qu'Ursule et moi sommes dans le verger, que tout notre entretien roule sur elle. Dis-lui que tu nous as entendues en passant. Engage-la à s'enfoncer dans ce berceau, dont l'entrée est défendue au soleil par les chèvre-feuilles qu'il a nourris, — tels que des favoris qui, élevés par des princes, opposent leur orgueil au pouvoir qui les a agrandis ; elle s'y cachera pour écouter notre entretien. Voilà ton rôle : acquitte-t'en bien, et laisse-nous seules.

MARGUERITE.

Je vous assure que je saurai vous l'envoyer dans un moment où vous le désirez.

(Marguerite sort.)

HÉRO.

Maintenant écoute, Ursule. Lorsque Béatrice sera arrivée, il faut que nous allions et venions dans cette allée, et que tous nos discours roulent sur Bénédick. Dès que j'aurai prononcé son nom, ton rôle sera de le louer plus que mortel ne le mérita jamais ; le mien de t'apprendre comment Bénédick est malade d'amour pour Béatrice. Ainsi se forge cette flèche adroite de Cupidon, qui blesse par un ouï-dire. Mais commence. (*Béatrice entre par derrière.*) Telle qu'un vanneau, suis de l'œil Béatrice, qui se glisse tout près de terre pour surprendre nos paroles.

URSULE.

Le plus grand plaisir de la pêche est de voir le poisson fendre de ses nageoires dorées l'onde d'argent, et dévorer avidement le perfide hameçon. Jetons ainsi la ligne à Béatrice ; la voilà déjà tapie sous ce toit d'aubépine. Ne craignez rien pour ma part du dialogue.

HÉRO.

Allons donc plus près d'elle, afin que son oreille ne perde rien du leurre que nous lui préparons. (*Elles s'avancent vers le berceau.*) Non, non, Ursule : franchement elle est trop dédaigneuse ; je la connais farouche et sauvage comme le faucon du rocher ?

URSULE.

Mais êtes-vous certaine que Bénédick soit si amoureux de Béatrice ?

HÉRO.

Ainsi le disent le prince et son ami mon fiancée

URSULE.

Vous auraient-ils chargée, madame, d'en informer votre cousine ?

HÉRO.

Ils me conjuraient de l'en instruire. Moi, je les exhortais, s'ils aimaient Bénédict, à l'engager à lutter contre sa tendresse, sans jamais la laisser voir à Béatrice.

URSULE.

Quel était votre motif ? Quelle que soit la couche destinée un jour à Béatrice, est-ce que le gentilhomme n'en mérite pas une aussi fortunée ?

HÉRO.

O dieu d'amour ! je le sais bien qu'il mérite tout le bonheur qui peut être accordé à un homme ; mais la nature ne forma jamais un cœur d'une trempe plus orgueilleuse que celui de Béatrice. La morgue et le dédain étincellent dans ses yeux, qui méprisent tout ce qu'ils regardent : et son mérite s'estime si haut, que tout le reste lui semble faible. Elle est incapable d'aimer et de recevoir aucun sentiment, aucune idée d'affection pour autrui, tant elle est idolâtre d'elle-même !

URSULE.

Oui, je le pense et je vois. Certainement il ne serait pas à propos de lui faire connaître l'amour de Bénédict, de peur qu'elle ne s'en fit un jeu.

HÉRO.

Oh ! vous avez bien raison. Citez-moi un homme noble sage, accompli, jeune et doué des traits les plus heureux, qu'elle ne prenne à l'envers ⁽²⁵⁾. Est-

il beau de visage, elle vous jure que ce mignon mériterait d'être sa sœur. Est-il brun, c'est la nature qui, voulant dessiner un bouffon ⁽²⁶⁾, n'a fait qu'une tache noire; s'il est grand, c'est une lance mal terminée; petit, c'est une agate grossièrement taillée ⁽²⁷⁾; aime-t-il à parler, bon, quelle girouette qui tourne à tous les vents! est-il taciturne, c'est un stupide que rien ne peut émouvoir. Ainsi, elle voit chaque homme du mauvais côté; elle ne paie jamais à la franchise et à la vertu ce qui est dû au mérite et à la simplicité.

URSULE.

Certes, certes, cette causticité n'est pas louable!

HÉRO.

Non sans doute, on ne peut applaudir à cette humeur bizarre de Béatrice, qui fronde tous les usages. Mais qui osera le lui dire? Si je parle, ses brocards iront frapper les nues; oh! elle me poursuivra de ses railleries jusqu'à me faire perdre la tête; elle m'accablera de son esprit. Laissons donc Bénédict, tel qu'un feu couvert, se consumer de soupirs et s'user secrètement. C'est une mort plus douce que de mourir sous les traits de la raillerie; ce qui est aussi cruel que de mourir à force d'être chatouillé.

URSULE.

Cependant risquez une tentative auprès de Béatrice; voyez comment elle la recevra.

HÉRO.

Non, j'aime mieux aller trouver Bénédict et lui conseiller de combattre sa passion; et vraiment je

74 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
trouverai quelque médisance honnête pour en noircir
ma cousine : on ne sait pas combien un trait malin
peut empoisonner l'amour.

URSULE.

Ah ! ne faites pas un tort pareil à votre cousine.
Avec l'esprit vif et juste qu'on lui attribue, elle ne
peut être assez dénuée de jugement pour rebuter un
homme aussi accompli que Bénédict.

HÉRO.

C'est le seul cavalier de l'Italie : j'en excepte tou-
jours mon cher Claudio.

URSULE.

De grâce, ne m'en veuillez pas, madame, si je dis
ce qui me vient à l'idée. Pour la tournure, le main-
tien, la conversation et la valeur, le seigneur Bé-
nédict a le premier pas dans l'opinion de toute
l'Italie.

HÉRO.

Il jouit en effet d'une excellente renommée.

URSULE.

Ses qualités la méritèrent avant de l'obtenir. —
Quand vous marie-t-on, madame ?

HÉRO.

Que sais-je ? — Chaque jour. — Demain. — Viens,
retrons, je veux te montrer quelques parures ; te
consulter sur celle qui me siéra le mieux demain.

URSULE, bas.

Elle est dans la glu ; je vous en réponds, madame,
nous la tenons.

HÉRO, bas.

Si nous avons réussi, il faut convenir que l'amour dépend du hasard. Il est des Cupidons qui tuent avec des flèches, d'autres qui nous prennent au trébuchet.

(Elles sortent.)

(Béatrice s'avance.)

BÉATRICE.

Quel feu ⁽²⁸⁾ je sens dans mes oreilles ! Serait-ce vrai ? Me vois-je donc ainsi condamnée pour mes dédains et mon orgueil ? Adieu dédains, adieu mon orgueil de fille, vous ne traînez à votre suite aucune gloire. Et toi, Bénédict, persévère, je veux te récompenser ; je laisserai mon cœur s'apprivoiser sous ta main amoureuse. Si tu m'aimes, ma tendresse t'inspirera le désir de serrer nos amours d'un saint nœud ; car ils prétendent tous que tu mérites beaucoup, et j'en crois encore plus mon propre sentiment que le témoignage d'autrui.

SCÈNE II.

Appartement dans la maison de Léonato.

DON PÈDRE, CLAUDIO, BÉNÉDICK et LÉONATO entrent.

DON PÈDRE.

Je n'attends plus que la consommation de votre mariage, et après je prends la route de l'Aragon.

CLAUDIO.

Seigneur, je vous suivrai jusque-là, si vous daignez me le permettre.

DON PÈDRE.

Non, ce serait traiter un nouveau marié comme un enfant à qui on montre son habit neuf en lui défendant de le porter. Je ne veux prendre cette liberté qu'avec le seigneur Bénédict, dont j'accepte la compagnie. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il est tout enjouement. Il a deux ou trois fois brisé l'arc de l'Amour, et le petit fripon n'ose plus s'attaquer à lui. Son cœur est vide comme une cloche, dont sa langue est le battant ⁽²⁹⁾; car ce que son cœur pense, sa langue le débite.

BÉNÉDICK.

Messieurs, je ne suis plus ce que j'étais.

LÉONATO.

C'est ce que je disais; vous me paraissez plus sérieux.

CLAUDIO.

Je crois qu'il est amoureux.

DON PÈDRE.

Au diable le novice! Il n'y a pas en lui une goutte de sang qui soit susceptible d'être touchée par l'amour. S'il est triste, c'est qu'il manque d'argent.

BÉNÉDICK.

J'ai le mal de dents.

DON PÈDRE.

Arrachez la dent malade.

BÉNÉDICK.

Qu'elle aille se pendre ⁽³⁰⁾.

CLAUDIO.

Oui, pendez-la d'abord, et arrachez-la ensuite.

DON PÈDRE.

Quoi ! soupirer ainsi pour un mal de dents ?

LÉONATO.

Qui n'est qu'une humeur ou un ver.

BÉNÉDICK.

Soit ; chacun à son gré maîtrise un mal, excepté celui qui en souffre.

CLAUDIO.

Allons , je dis qu'il est amoureux.

DON PÈDRE.

Il n'y a en lui aucune apparence de caprice ⁽³¹⁾, à moins que ce soit le caprice qu'il a pour les costumes étrangers ; comme d'être aujourd'hui un Hollandais, et un Français demain , ou de se montrer à la fois de deux pays , Allemand depuis la ceinture jusqu'en bas par de grands pantalons , et Espagnol depuis la hanche jusqu'aux épaules par le pourpoint ; à part son caprice pour cette folie , et il a ce caprice-là , certainement il n'a ni le caprice ni la folie que vous voudriez lui attribuer.

CLAUDIO.

S'il n'est pas épris de quelque belle , on ne doit plus aucune foi aux anciens signes. Il brosse son chapeau tous les matins ; quel signe est-ce ?

DON PÈDRE.

Quelqu'un l'aurait-il vu se glissant chez le barbier ?

CLAUDIO.

Non , mais on a vu le garçon du barbier dans sa chambre , et l'ancien ornement de son menton sert déjà à enfler des balles de paume.

LÉONATO.

En effet , il semble plus jeune qu'il n'était avant la chute de ses moustaches.

DON PÈDRE.

Comment ! il se parfume à la civette. Pourriez-vous deviner son secret par l'odorat ?

CLAUDIO.

Autant vaut-il prononcer net que le pauvre jeune homme est amoureux.

DON PÈDRE.

La preuve qui me frappe davantage , c'est sa mélancolie.

CLAUDIO.

A-t-il jamais eu l'habitude de se laver le visage ?

DON PÈDRE.

Oui ; et le vit-on jamais se farder ? Raison qui me fait comprendre ce que vous dites de lui.

CLAUDIO.

Et son esprit plaisant ! ce n'est plus aujourd'hui qu'une corde de luth qui ne résonne plus que sous les touches.

DON PÈDRE.

Voilà en effet des témoignagnes accablans contre lui. — Concluons , concluons , il est amoureux.

CLAUDIO.

Sans doute ; de plus , je connais celle qu'il aime.

DON PÈDRE.

Pour celle-là , je voudrais la connaître. Une femme, je gage , qui ne le connaît pas.

CLAUDIO.

Ni lui , ni tous ses défauts ; et en dépit de tout , elle se meurt d'amour pour lui.

DON PÈDRE

Elle sera enterrée le visage tourné vers le ciel.

BÉNÉDICK.

Toutefois ces propos ne sont pas un charme contre le mal de dents. — Vous , mon vieux ami , venez à l'écart vous promener avec moi. J'ai étudié huit ou dix mots de bon sens que ces étourdis ne doivent pas entendre.

(Bénédict sort avec Léonato.)

DON PÈDRE.

Sur ma vie , il va s'ouvrir à lui au sujet de Béatrice.

CLAUDIO.

Oh ! c'est cela même ! Maintenant Héro et Marguerite ont dû jouer leur rôle avec Béatrice : ainsi nos deux ours ne se mordront plus l'un l'autre quand ils se rencontreront.

(Don Juan paraît.)

DON JUAN.

Mon seigneur et frère , Dieu vous garde !

DON PÈDRE.

Bonjour, mon frère.

DON JUAN.

Avez-vous le loisir de m'entendre ? Je souhaiterais vous parler.

DON PÈDRE.

En particulier ?

DON JUAN.

Si vous le jugez à propos ; cependant le comte Claudio peut rester. Ce que je viens vous dire l'intéresse.

DON PÈDRE.

De quoi s'agit-il ?

DON JUAN, à Claudio.

Êtes-vous déterminé à vous marier demain ?

DON PÈDRE.

Vous savez que oui.

DON JUAN.

Je n'en sais rien... quand il saura ce que je sais.

CLAUDIO.

Se présente-t-il quelque empêchement ? Dites-le nous , je vous prie.

DON JUAN.

Vous pouvez croire que je ne suis pas votre ami ; la suite vous en instruira. Apprenez à mieux penser de moi par le fait dont je vais vous informer. Quant à mon frère, il vous chérit sans doute, et c'est par

tendresse pour vous qu'il vous a secondé pour hâter ce prochain mariage; soins certainement bien mal adressés, peines bien mal employées!

DON PÈDRE.

Comment? De quoi s'agit-il?

DON JUAN.

Je venais vous dire et sans préambule (car elle n'a que trop long-temps servi de texte à nos discours) que votre future est déloyale.

CLAUDIO.

Qui? Héro?

DON JUAN.

Elle-même. La Héro de Léonato, la vôtre, celle du monde entier.

CLAUDIO.

Déloyale?

DON JUAN.

Le terme est trop honnête pour peindre toute sa corruption. Je pourrais en dire davantage; imaginez un nom plus odieux, et je vous prouverai qu'elle le mérite. Ne vous étonnez point jusqu'au moment de l'évidence; venez seulement avec moi cette nuit; vous verrez entrer quelqu'un par sa fenêtre, la nuit même qui précède le jour de ses noces. Si vous l'aimez alors, épousez-la demain; mais il siérait mieux à votre honneur de changer de pensée.

CLAUDIO.

Est-il possible?

DON PÈDRE.

Je ne veux pas le croire.

DON JUAN.

Si vous n'osez pas croire ce que vous verrez , n'avouez pas ce que vous savez. Si vous voulez me suivre , je vous en montrerai assez , et quand vous aurez bien vu , bien entendu , agissez alors en conséquence.

CLAUDIO.

Si je suis , cette nuit , témoin de quelque écart qui me défende de l'épouser , je la confondrai dans l'assemblée même où nous devons être unis.

DON PÈDRE.

Et comme je lui ai fait la cour afin de l'obtenir pour vous , je veux me joindre à vous pour l'avilir.

DON JUAN.

Je m'abstiens de la décrier davantage jusqu'à ce que vous soyez mes témoins. Supportez cette nouvelle avec patience en attendant la nuit ; et qu'alors le fait se prouve de lui-même.

DON PÈDRE.

O jour de douleur inopinée !

CLAUDIO

O malheur étrange qui me désole !

DON JUAN.

O fléau prévenu à temps ! Voilà ce que vous direz quand vous aurez vu la suite.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une rue.

Entrent DOGBERRY et VERGES , avec la garde de nuit (*les watchmen*).

DOGBERRY, aux watchmen.

Êtes-vous des gens braves et fidèles ?

VERGES.

Oui , sans doute , sinon ce serait dommage qu'ils risquassent le salut de l'âme et du corps.

DOGBERRY.

Ce serait pour eux un châtiment trop doux , pour peu qu'ils aient de sentimens de fidélité , étant choisis pour la garde du prince.

VERGES.

Allons , voisin Dogberry , donnez-leur la consigne.

DOGBERRY.

D'abord , qui de vous est réputé le plus *incapable*⁽³²⁾ d'être constable ?

PREMIER WATCHMAN.

Hugues d'Avoine , ou Georges Charbon , car ils savent tous deux écrire et même lire.

DOGBERRY.

Venez à moi , voisin Charbon ; Dieu vous a favorisé d'un beau nom . Être homme de bonne mine , c'est un don de la fortune . Mais le don d'écrire et de lire nous vient par nature .

SECOND WATCHMAN.

Et ces deux choses, monsieur le constable...

DOGBERRY.

Vous les possédez ; je vois que ce serait là votre réponse. Allons, quant à votre bonne mine, ami, rendez-en grâcez à Dieu et n'en tirez point vanité ; et à l'égard de votre savoir, faites-le paraître quand on n'aura pas besoin de cette vanité. Vous êtes ici réputé pour l'homme le *moins sensé* et le plus capable d'être constable, c'est pourquoi vous porterez le fallot ; c'est là votre emploi. Appréhendez au corps tous les vagabonds. Vous devez arrêter chaque passant au nom du prince.

SECOND WATCHMAN.

Que faire, s'il ne veut pas s'arrêter ?

DOGBERRY.

Alors, ne prenez pas garde à lui et laissez-le passer. Sur-le-champ appelez à vous tout le reste de la patrouille, et remerciez Dieu d'être délivré d'un coquin.

VERGES.

Oui, s'il refuse de s'arrêter, dès lors il serait clair que ce n'est pas un sujet du prince.

DOGBERRY.

Sans doute, et nos gens ne doivent avoir affaire qu'aux sujets du prince. — Vous éviterez aussi de faire du bruit dans les rues ; car de voir un watchman jaser et bavarder, cela est *tolérable* et ne peut se souffrir.

SECOND WATCHMAN.

Nous aimons mieux dormir que bavarder. Nous savons trop quel est le devoir du guet.

DOGBERRY.

Bien, vous parlez comme un ancien, comme un watchman consommé et tout-à-fait paisible; car je ne saurais voir en quoi le sommeil peut nuire. Prenez garde seulement qu'on ne vous dérobe vos piques⁽³³⁾. Ensuite vous devez frapper à tous les cabarets, et commander à ceux qui sont ivres d'aller se mettre dans leur lit.

SECOND WATCHMAN.

Et s'ils ne le veulent pas?

DOGBERRY.

Alors, laissez-les en paix, jusqu'à ce qu'ils soient de sang-froid. S'ils ne vous donnent pas alors une meilleure réponse, vous pouvez dire qu'ils ne sont pas ceux pour qui vous les aviez pris d'abord.

SECOND WATCHMAN.

Fort bien, monsieur.

DOGBERRY.

Si vous rencontrez un voleur, en vertu de votre charge vous pouvez le soupçonner de n'être pas un honnête homme; et quant à cette espèce de gens, le moins que vous pourrez avoir affaire avec eux, ce sera le mieux pour votre probité.

SECOND WATCHMAN.

Si nous le connaissons pour un voleur, ne mettrons-nous pas la main sur lui?

DOGBERRY.

Vraiment par votre charge vous le pouvez. Mais je pense que celui qui touche le goudron en a les mains souillées. Si vous prenez un voleur, votre parti le plus paisible est de le laisser se montrer ce qu'il est, en fuyant votre compagnie.

VERGES.

O mon cher collègue, vous fûtes toujours réputé pour un homme miséricordieux.

DOGBERRY.

En vérité, je ne voudrais pas être cause de la pendaison d'un chien, bien moins d'un homme qui a quelque honnêteté dans le cœur.

VERGES.

Si vous entendez un enfant crier dans la nuit ⁽³⁴⁾, vous devez appeler la nourrice et lui commander de le faire taire.

SECOND WATCHMAN.

Que faire, si la nourrice est endormie et ne veut pas nous entendre?

DOGBERRY.

Alors passez tranquillement, comme des gens de bien, et laissez l'enfant éveiller lui-même la nourrice par ses cris; car la brebis qui méconnaît les bêlemens de son agneau, ne répondra pas aux mugissemens du veau.

VERGES.

C'est une vérité.

DOGBERRY.

Voilà toute votre consigne. Vous, constable, vous devez représenter la personne du prince. Si vous

rencontrez le prince dans la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERGES.

Non, par Notre-Dame ; quant à cela je ne crois pas qu'il le puisse.

DOGBERRY.

Je gage dix shellings contre un, avec tout homme qui connaît les *statues*, qu'il le peut. Non pas, à la vérité, sans que le prince y consente ; car le guet ne doit offenser personne, et c'est faire offense à un homme, que de l'arrêter contre sa volonté.

VERGES.

Par Notre-Dame, je crois que vous avez raison.

DOGBERRY.

Ha ! ha ! ha ! Or ça, bonne nuit, messieurs ; s'il survient quelque affaire un peu grave, appelez-moi. Prenez chacun l'avis de votre camarade et de votre propre tête ; bonne nuit. — Venez, voisin.

SECOND WATCHMAN, à ses camarades.

Ainsi, compagnons, nous venons d'entendre notre devoir. Asseyons-nous ici sur ce banc près de l'église jusqu'à deux heures, et de là allons nous coucher.

DOGBERRY.

Encore un mot, honnête voisin. Je vous en prie, veillez à la porte du seigneur Léonato, car le mariage étant fixé à demain sans faute, il y a dans cette maison grand tumulte cette nuit. Adieu, soyez vigilans, je vous en conjure.

(Dogberry et Verges sortent.)

(Entrent Borachio et Conrade.)

BORACHIO.

Conrade , où es-tu ?

PREMIER WATCHMAN, bas à ses compagnons

Paix , ne bougez pas.

BORACHIO.

Conrade ! dis-je ?

CONRADE, en le poussant.

Ici. — Nous voici coude à coude.

BORACHIO.

Diantre , le coude me démangeait ; je pensais bien qu'il s'ensuivrait quelque croûte.

CONRADE.

Je veux bien te devoir une réponse pour ce propos. Poursuis maintenant ton récit.

BORACHIO.

Mettons-nous à couvert sous ce toit ; il tombe une bruine froide : et là , en buveur plein de franchise , je te dirai tout.

SECOND WATCHMAN, à part.

Quelque trahison ! Restons coi , mes amis.

BORACHIO.

Tu sauras que don Juan m'a promis mille ducats.

CONRADE.

Est-il possible qu'aucune scélératesse soit si chère ?

BORACHIO.

Demande plutôt comment il est possible qu'aucun scélérat soit si riche ! car lorsque le scélérat riche a

besoin du scélérat pauvre , le pauvre peut faire le prix à son gré.

CONRADE.

Tu m'étonnes.

BORACHIO.

Cela prouve combien tu es novice ; tu sais que la forme élégante d'un pourpoint , ou d'un chapeau , ou d'un manteau , n'est rien dans un homme.

CONRADE.

Cependant c'est une parure !

BORACHIO.

Je veux dire la forme à la mode.

CONRADE.

Oui , la mode est la mode.

BORACHIO.

Bah ! autant dire un sot est un sot. Mais ne vois-tu pas quel voleur maladroit est la mode.

UN WATCHMAN.

Je connais ce La Mode , c'est un voleur depuis sept ans. Il s'introduit çà et là mis en gentilhomme ; je me rappelle son nom.

BORACHIO.

N'as-tu pas entendu quelqu'un ?

CONRADE.

Non , c'est la girouette sur le toit.

BORACHIO.

Ne vois-tu pas , dis-je , quel maladroit voleur est la mode ? Par quels vertiges elle renverse toutes les têtes chaudes , depuis quinze ans jusqu'à trente-cinq ;

90 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
parfois elle les affuble comme les soldats de Pharaon dans le tableau enfumé, tantôt comme les prêtres du dieu Baal aux vitraux de l'antique église; quelquefois comme l'Hercule rasé ⁽³⁵⁾ dans notre tapisserie rongée des mites, où son petit doigt ⁽³⁶⁾ semble aussi gros que sa massue.

CONRADE.

Je vois tout cela, et que la mode use plus d'habits que l'homme. Mais n'es-tu pas entraîné toi-même par la mode, en t'écartant de ton récit pour me parler de la mode?

BORACHIO.

Nullement. Apprends donc que cette nuit j'ai courtsié Marguerite, suivante d'Héro, sous le nom de sa maîtresse; elle m'a tendu la main des fenêtres de son appartement, et m'a dit mille fois adieu! — Je raconte cela horriblement mal. J'aurais dû d'abord te dire que le prince, Claudio, et mon maître, placés, postés et prévenus par mon maître don Juan, ont vu de loin, dans un coin du verger, cette entrevue amoureuse.

CONRADE.

Et ils croyaient que Marguerite était Héro?

BORACHIO.

Deux d'entre eux l'ont cru, le prince et Claudio. Mais mon démon de maître savait que c'était Marguerite. D'un côté, grâce à ses sermens qui ont d'abord séduit nos dupes; de l'autre, grâce à la nuit obscure qui les a déçus, mais surtout à mon manège qui confirmait chaque calomnie inventée par don Juan. Claudio est parti plein de rage, jurant d'aller la joindre demain matin au temple à l'heure

marquée, et là, devant toute l'assemblée, de la déshonorer par le récit de ce qu'il a vu cette nuit, et de la renvoyer chez elle sans époux.

PREMIER WATCHMAN s'avancant.

Nous vous saisissons de par le prince, arrêtez.

SECOND WATCHMAN.

Appelez notre honorable constable. Nous avons ici déterré le plus dangereux complot de fourberie qui se soit jamais vu dans la république.

PREMIER WATCHMAN.

Et un certain La Mode ⁽³⁷⁾ est de leur bande ; je le connais, il porte une boucle de cheveux.

CONRADE.

Messieurs, messieurs !

PREMIER WATCHMAN.

On vous forcera bien de faire comparaître La Mode ; je vous le garantis.

CONRADE.

Messieurs!...

PREMIER WATCHMAN.

Taisez-vous, nous vous l'ordonnons ; nous vous obéirons en vous conduisant.

BORACHIO.

Nous avons l'air de devenir une bonne denrée après avoir été ramassés par les piques de ces gens-là.

CONRADE.

C'est une question, je vous le garantis ; venez, nous vous obéirons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Appartement dans la maison de Léonato.

HÉRO, MARGUERITE, URSULE.

HÉRO.

Bonne Ursule, éveillez ma cousine Béatrice, et priez-la de se lever.

URSULE.

J'y vais, madame.

HÉRO.

Et dites-lui de venir ici.

URSULE.

Il suffit.

(Ursule sort.)

MARGUERITE.

En vérité, je crois que cet autre rabat ⁽³⁸⁾ vous siérait mieux.

HÉRO.

Non, je vous prie, chère Marguerite; je veux prendre celui-ci.

MARGUERITE.

Sur ma parole, il n'est pas si beau, et je garantis que votre cousine sera de mon avis.

HÉRO.

Ma cousine est une folle, et vous une autre. Je ne veux porter d'autre collier que celui-ci.

MARGUERITE.

J'aime tout-à-fait cette nouvelle coiffure qui est

là dedans ; seulement je voudrais les cheveux un tant soit peu plus bruns ; pour votre robe , elle est en vérité du dernier goût ; j'ai vu celle de la duchesse de Milan , cette robe qu'on vante tant....

HÉRO.

Elle surpasse de beaucoup la mienne , dit-on ?

MARGUERITE.

Sur ma vie , ce n'est qu'un déshabillé auprès de la vôtre. Son étoffe est à fond d'or découpé , brodé en argent ; les passemens sont brochés de perles , les garnitures et les glands liserés d'un clinquant d'azur. Mais pour la grâce , la beauté et le bon goût , la vôtre vaut dix fois la sienne.

HÉRO.

Que Dieu me donne une joie pure à la porter ; car je sens un poids sur mon cœur.

MARGUERITE.

Le poids d'un homme le rendra encore plus pesant.

HÉRO.

Fi donc , Marguerite , n'êtes-vous pas honteuse ?

MARGUERITE.

De quoi , madame ? De parler d'une chose honorable ; le mariage n'est-il pas honorable , même dans un mendiant ? Et le mariage à part , votre futur n'est-il pas un honorable seigneur ? Vous auriez voulu qu'au lieu d'un homme , sauf votre respect , j'eusse dit un époux ? Si une mauvaise pensée ne détourne pas le sens d'une expression franche , je n'offense personne. Y a-t-il du mal à dire le poids

94 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
d'un mari? Aucun, je pense, dès qu'il s'agit d'un
mari légitime uni à une femme légitime. Celui-ci
est léger et l'autre est pesant. Mais demandez plutôt
à *mademoiselle* Béatrice, la voici.

(Béatrice entre.)

HÉRO.

Bonjour, cousine.

BÉATRICE.

Bonjour, ma chère Héro.

HÉRO.

Comment donc, vous parlez sur un ton mélancolique.

BÉATRICE.

Je suis hors de tous les autres tons, ce me semble.

MARGUERITE.

Entonnez-nous l'air de *lumière d'amour* ⁽³⁹⁾. Il se chante sans refrain; vous chanterez, moi je danserai.

BÉATRICE.

Oui! — Vos talons sont-ils exercés à la mesure de *lumière d'amour*? Oh! bien, si votre mari a assez de greniers, vous verrez qu'il ne manquera pas de grains ⁽⁴⁰⁾.

MARGUERITE.

O interprétation maligne! Mais j'en ris, les talons en l'air.

BÉATRICE.

Il est près de cinq heures, ma cousine; vous devriez être déjà prête. — Sérieusement, je me sens bien mal. Hélas!

MARGUERITE.

Qui vous rend malade?—Un faucon, un cheval, ou un mari ⁽⁴¹⁾.

BÉATRICE.

Oh ! celui des trois qui commence par un M⁽⁴²⁾.

MARGUERITE.

Oh ! fort bien ! Si vous ne vous êtes pas faite turque⁽⁴³⁾, on ne peut plus faire voiles sur la foi des étoiles.

BÉATRICE.

Voyons ; que veut dire l'étourdie ?

MARGUERITE.

Rien du tout ; mais Dieu veuille envoyer à chacun le désir de son cœur !

HÉRO.

Ces gants, dont le comte m'a fait présent, ont un parfum délicieux.

BÉATRICE.

Je suis enchiffrenée, cousine ; je n'ai point d'odorat.

MARGUERITE.

Fille, et enchiffrenée ! il faut qu'il y ait abondance de rhumes.

BÉATRICE.

O Dieu, ayez pitié de nous ! — Depuis quand avez-vous tant d'esprit ?

MARGUERITE.

Depuis le jour que vous y avez renoncé, madame. — Mon esprit ne me sied-il pas à ravir ?

BÉATRICE.

On ne le voit pas assez ; vous devriez le porter en aigrette sur votre bonnet. — Sérieusement je souffre.

MARGUERITE.

Procurez-vous un peu d'essence de *carduus bene-*

96 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
dictus ⁽⁴⁴⁾, et appliquez-la sur votre cœur : c'est
l'unique remède pour les palpitations.

HÉRO.

Tu la piques avec un chardon.

BÉATRICE.

Benedictus ? Pourquoi *benedictus*, s'il vous plaît ?
Vous cachez quelque moralité ⁽⁴⁵⁾ sous ce *benedictus*.

MARGUERITE.

Moralité ? Non, en conscience, je n'ai point d'intention morale. Je parle tout bonnement du chardon-bénit. Vous pourriez croire par hasard que je vous soupçonne d'être amoureuse : non, par Notre-Dame, je ne suis pas assez folle pour penser ce que je veux, et je ne veux pas penser ce que je peux, et je ne pourrais penser, quand je voudrais y forcer mon cœur, que vous êtes amoureuse, que vous voulez être amoureuse ou que vous pouvez être amoureuse. Cependant, jadis Bénédict fut aussi d'une certaine trempe singulière, et maintenant le voilà tel que le reste des hommes. Il jurait de ne se marier jamais, et pourtant, en dépit de son cœur, il mange son plat sans murmure ⁽⁴⁶⁾. A quel point vous pouvez être convertie, je l'ignore ; mais il me semble que vous voyez avec vos yeux comme les autres femmes.

BÉATRICE.

De quel pas ta langue est partie !

MARGUERITE.

D'un galop qui mène au but.

URSULE accourt.

Vite, descendez, madame : le prince, le comte,

Le seigneur Bénédict, don Juan et tous les jeunes cavaliers de la ville viennent en corps pour vous accompagner à l'église.

HÉRO.

Aidez-moi donc toutes à me parer, chère Béatrice, bonne Úrsule, bonne Marguerite.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

Un autre appartement dans le palais de Léonato.

LÉONATO entre avec DOGBERRY et VERGES.

LÉONATO.

Que souhaitez-vous de moi, honnêtes voisins ?

DOGBERRY.

Vraiment, seigneur, je voudrais avoir avec vous une petite conférence secrète sur une affaire qui vous concerne de près.

LÉONATO.

Abrégez, je vous prie; vous voyez que les momens me sont chers.

DOGBERRY.

Vraiment ils le sont, seigneur.

VERGES.

Oui, seigneur, ils le sont en vérité.

LÉONATO.

Quelle est cette affaire, mes dignes amis ?

DOGBERRY.

Le bon homme Verges, seigneur, s'écarte un peu de l'affaire, et son esprit n'est pas aussi émoussé ⁽⁴⁷⁾ que je demanderais à Dieu qu'il le fût; mais, en bonne conscience, il est aussi honnête que les rides de son front ⁽⁴⁸⁾.

VERGES.

Oui, j'en remercie Dieu, je suis aussi honnête qu'homme vivant qui est vieux aussi, et qui n'est pas plus honnête que moi.

DOGBERRY.

Les comparaisons sont odoreuses ⁽⁴⁹⁾ — Palabra ⁽⁵⁰⁾, voisin Verges.

LÉONATO.

Voisins, vous êtes ennuyeux.

DOGBERRY.

Il plaît à votre seigneurie de le dire ainsi. Mais nous ne sommes que les pauvres officiers du duc, et pour ma part, si j'étais aussi fatigant qu'un roi, je voudrais me dépouiller de tout au profit de votre seigneurie.

LÉONATO.

De tout votre ennui en ma faveur? Ha, ha!

DOGBERRY.

Oui dà, quand j'en aurais mille fois davantage; car j'entends proclamer votre nom autant et plus qu'aucun nom de la ville, et quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je me réjouis de l'entendre.

VERGES.

Et je m'en réjouis aussi.

LÉONATO.

Enfin , je désirerais savoir ce que vous avez à me dire.

VERGES.

Voyez-nous , seigneur , notre garde et nous , en exceptant votre seigneurie ici présente , nous avons pris cette nuit un couple des plus fièffés larrons qui soient dans Messine.

DOGBERRY.

Voilà un bon vieillard , seigneur ; il va jaser ! et comme on dit , quand l'âge entre dans la tête , l'esprit en sort. Oh ! c'est un monde à voir ⁽⁵¹⁾ ! — C'est bien dit , c'est bien dit , voisin Verges. (*A l'oreille de Léonato.*) Un vieux bon homme. Passez-lui quelque chose. Allons , Dieu est un bon homme ⁽⁵²⁾. Si deux hommes montent un cheval , il faut qu'il y en ait un qui soit en croupe , — une bonne âme , par ma foi , monsieur , autant qu'homme qui jamais brisa du pain , je vous le jure ; mais Dieu soit loué , tous les hommes ne sont pas égaux ; hélas ! bon voisin !

LÉONATO.

En effet , voisin , il vous est trop inférieur en mérite.

DOGBERRY.

Ce sont des dons qui viennent du ciel.

LÉONATO.

Je suis forcé de vous quitter.

DOGBERRY.

Un mot encore, bon seigneur; notre garde a cette nuit saisi deux personnes suspectes ⁽⁵³⁾. Nous voudrions les voir ce matin examinées devant votre seigneurie.

LÉONATO.

Examinez-les vous-mêmes, et vous me remettrez votre rapport. Je suis trop pressé maintenant, comme vous pouvez bien juger.

DOGBERRY.

Oui, oui, nous suffirons bien.

LÉONATO.

Goûtez de mon vin avant de sortir, et portez-vous bien.

(Entre un messager.)

LE MESSENGER.

On n'attend plus que vous, seigneur; venez donner votre fille à son époux.

LÉONATO.

Je vais les trouver : me voilà prêt.

(Léonato et le messager sortent.)

DOGBERRY.

Allez, bon compagnon, allez trouver Georges Charbon; qu'il apporte à la geôle sa plume et son encrier de corne: il nous faut examiner ces deux hommes.

VERGES.

Il nous le faut faire avec prudence.

DOGBERRY.

Nous n'y épargnerons pas l'esprit, je vous jure.

(*Touchant son front avec son doigt.*) Il y a ici quelque chose qui saura bien en conduire quelques-uns à un *non com.* (*) Ayez seulement le savant écrivain pour coucher par écrit notre *excommunication*, et venez me joindre à la geôle.

(Ils sortent)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(*) *Non compos mentis.*

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PÈDRE , DON JUAN , LÉONATO ,
UN MOINE , CLAUDIO , BÉNÉDICK , HÉRO et
BÉATRICE.

LÉONATO.

ALLONS , frère Francis , soyez bref. Bornez-vous au rituel simple du mariage ; vous leur exposerez ensuite leurs devoirs mutuels.

LE MOINE.

Vous venez ici , seigneur , pour vous unir à cette fille ?

CLAUDIO.

Non.

LÉONATO.

Il vient pour être uni à elle ; et vous pour la marier.

LE MOINE.

Madame, vous venez ici pour être mariée à cet homme ?

HÉRO.

Oui.

LE MOINE.

Si l'un ou l'autre de vous connaît quelque empêchement secret qui s'oppose à votre alliance, sur le salut de vos âmes, je vous somme de le déclarer.

CLAUDIO.

En connaissez-vous quelqu'un, Héro?

HÉRO.

Aucun, seigneur.

LE MOINE.

Et vous, comte, en connaissez-vous?

LÉONATO.

J'ose me charger de sa réponse; aucun.

CLAUDIO.

Que n'osent point les hommes? Que ne peuvent-ils pas faire? que ne font-ils pas chaque jour, sans se douter de ce qu'ils font?

BÉNÉDICK.

Quoi! des exclamations! Comment donc, ce sont des exclamations de juge, comme ha! ha! hé!

CLAUDIO.

Prêtre, suspendez. — Vous, père de cette jeune personne, me donnez-vous votre fille d'une volonté libre et sans contrainte?

LÉONATO.

Aussi librement, mon fils, que Dieu me l'a donnée.

CLAUDIO.

Et qu'ai-je en retour, moi, à vous offrir, qui puisse dignement balancer ce don précieux et rare?

DON PÈDRE.

Rien , sinon de le restituer à la main qui vous l'offre.

CLAUDIO.

Cher prince , vous m'enseignez une noble gratitude. Tenez, Léonato , reprenez ici votre fille ; ne donnez point à votre ami cette orange gâtée ; elle n'est que l'enseigne et le masque de l'honneur. Voyez-la rougir comme une vierge ! Oh ! de quelle imposante apparence de vérité le vice perfide sait se couvrir ! Cette rougeur ne semble-t-elle pas un modeste témoin qui atteste la simplicité de l'innocence ? Vous tous qui la voyez , ne jureriez-vous pas à ces indices extérieurs , qu'elle est vierge ? mais elle ne l'est pas ; elle connaît la chaleur d'une couche coupable ; sa rougeur prouve sa honte et non sa modestie.

LÉONATO.

Que prétendez-vous , seigneur ?

CLAUDIO.

N'être pas marié , ne pas unir mon âme au sort d'une impudique avérée !

LÉONATO.

Cher et digne seigneur , si l'ayant éprouvée vous-même , vous avez vaincu les résistances de sa jeunesse , et triomphé de son innocence....

CLAUDIO.

Je vois ce que vous voudriez dire. — Si je l'ai connue , me direz-vous , elle m'embrassait comme son mari ; et vous atténueriez par-là sa faiblesse anticipée. — Non , Léonato , je ne la tentai jamais

par un mot trop libre. Comme un frère auprès de sa sœur, je lui montrais une sincérité timide et un amour décent.

HÉRO.

Et vous ai-je jamais montré une apparence contraire ?

CLAUDIO.

Maudite soit votre apparence, je m'inscris en faux contre elle ; vous me semblez telle que Diane dans son orbe, chaste comme le bouton avant que la fleur soit épanouie ; mais vous avez un sang plus impudique que celui de Vénus ou celui de ces créatures lascives qui se livrent à une brutale sensualité.

HÉRO.

Êtes-vous maître de votre raison, seigneur, quand vous tenez des discours si extravagans ?

LÉONATO.

Généreux prince, pourquoi ne parlez-vous pas ?

DON PÈDRE.

Que pourrais-je dire ? Je reste confus et déshonoré par les soins que j'ai pris pour unir mon digne ami à une vile courtisane.

LÉONATO.

Ces mots sont-ils réellement proférés à mon oreille, ou suis-je égaré dans un songe ?

DON JUAN.

Ils le sont réellement, seigneur, et les faits sont vrais.

BÉNÉDICK.

Ceci n'a pas un air de noces.

HÉRO.

Vrais ! ô Dieu !

CLAUDIO.

Léonato, suis-je debout ici ? Est-ce là le prince, et là son frère ? Ce front est-il celui d'Héro ? Sont-ce là nos yeux ?

LÉONATO.

Oui sans doute ; mais qu'en résulte-t-il, seigneur ?

CLAUDIO.

Laissez-moi adresser une seule question à votre fille, et par ce pouvoir paternel que la nature vous donne, commandez-lui de répondre avec vérité.

LÉONATO.

Je t'ordonne de me répondre comme mon enfant.

HÉRO.

O Dieu, défendez-moi. Comme je suis environnée d'ennemis ! A quel interrogatoire suis-je donc soumise ?

CLAUDIO.

A répondre fidèlement au nom que vous portez.

HÉRO.

Ce nom n'est-il pas Héro ? Qui peut le flétrir d'un juste reproche.

CLAUDIO.

Héro elle-même peut d'un mot anéantir la vertu d'Héro. Quel homme s'entretenait la nuit dernière avec vous, penchée sur votre fenêtre, entre minuit et une heure ? Maintenant, si vous êtes chaste, répondez à cette question.

HÉRO.

A cette heure-là , seigneur , je n'ai parlé à aucun homme.

DON PÈDRE.

Ainsi le titre de vierge n'est plus à vous. — Je suis affligé, Léonato, que vous soyez forcé de m'entendre ; sur mon honneur , moi , mon frère et ce comte outragé , nous l'avons vue , nous l'avons entendue la nuit dernière. A cette heure même , elle parlait de sa fenêtre à un coquin , et qui , comme un franc coquin , a fait l'aveu des secrètes entrevues qu'ils ont eues mille fois ensemble.

DON JUAN.

Fi ! elles sont de nature à n'être pas nommées. Seigneur , on ne peut les redire. La langue ne fournit pas d'expression assez voilée pour les rendre sans scandale. Ainsi , belle enfant , je suis fâché de votre étrange conduite.

CLAUDIO.

O Héro ! quelle héroïne n'aurais-tu pas été , si la moitié de tes grâces extérieures eût été donnée à tes pensées et à ton cœur ! Mais adieu , vile et belle ! — Adieu , pure impiété et pureté impie ! Tu seras cause que je fermerai toutes les portes de mon cœur à l'amour , et que le soupçon veillera suspendu sur mes paupières pour épier toujours le mal dans la beauté ; non , jamais la beauté n'aura de charmes pour moi.

(Héro s'évanouit , et tombe.)

LÉONATO.

De tous vos poignards , aucun n'a-t-il une pointe pour moi ?

BÉATRICE.

Ah ! qu'est-ce donc , cousine ? pourquoi tombez-vous ?

DON JUAN.

Allons , retirons-nous. — Ses actions dévoilées au grand jour ont confondu ses sens.

(Don Père, Don Juan et Claudio sortent.)

BÉNÉDICK.

Comment est-elle ?

BÉATRICE.

Morte , je crois. Du secours , mon oncle ! — Héro ! hé bien , Héro ! — Mon oncle ! — Seigneur Bénédick ! frère !

LÉONATO.

O mort ! ne retire point ta main appesantie sur elle ! La mort est le voile le plus propre à couvrir sa honte.

BÉATRICE.

Hé bien , cousine ? Héro !

LE MOINE.

Prenez courage , madame.

LÉONATO.

Quoi , tu rouvres les yeux !

LE MOINE.

Hé , pourquoi ses yeux craindraient-ils la lumière ?

LÉONATO.

Pourquoi ? Tout sur la terre ne crie-t-il pas *infamie sur elle* ? Peut-elle nier un crime que son sang agité révèle ? Oh ! ne reviens pas à la vie , Héro ,

referme tes yeux. Car si je pouvais penser que tu ne dusses pas bientôt mourir, si je croyais ta vie plus forte que le sentiment de ta honte, je me joindrais à tes remords pour trancher ta vie. — Hélas ! je m'affligeais de n'avoir qu'une enfant... Hélas ! je reprochais à la nature d'être trop avare pour moi ! — Oh ! j'ai trop d'une fille : pourquoi eus-je une fille ? Pourquoi fus-tu jamais aimable à mes yeux ? — Pourquoi d'une main charitable n'ai-je pas recueilli à ma porte et adopté l'enfant de quelque mendiant ? Si elle se fût ainsi souillée et plongée dans l'infamie, j'aurais pu me consoler et dire : « Ce n'est point une portion de moi-même. Cette » souillure honteuse sort d'un sein inconnu. » Mais ma fille, elle que j'aimais ; ma fille, que je vantais sans cesse ; ma fille dont j'étais si fier, au point que m'oubliant moi-même je ne me comptais plus et ne m'estimais plus qu'en elle... Oh ! elle est tombée dans un abîme de noirceur ! Tous les flots de l'Océan entier ne pourraient pas la laver, ni tout le sel qu'il contient rendre la pureté à sa chair corrompue.

BÉNÉDICK.

Seigneur, seigneur, modérez-vous ; pour moi, je suis si pétrifié d'étonnement, que je ne sais que dire.

BÉATRICE.

Oh ! sur mon âme, on calomnie ma cousine.

BÉNÉDICK.

Madame, partagez-vous son lit la nuit dernière ?

BÉATRICE.

Non, je l'avoue ; non, quoique jusqu'à cette nuit fatale j'aie été depuis douze mois sa compagne de lit.

LÉONATO.

Nouvelle conviction ! Oh ! les voilà plus fortes encore ces preuves déjà fortes comme le fer ! Les deux princes voudraient-ils mentir ? Claudio aurait-il menti , lui qui l'aimait tant , qui en parlant de son indignité l'aurait effacée par ses larmes ? — Écartez-vous d'elle , laissez-la mourir.

LE MOINE.

Écoutez-moi un moment. Je n'ai gardé si longtemps le silence et laissé un libre cours à cette scène d'infortune , que pour observer la jeune personne. J'ai remarqué que mille fois la rougeur couvrait son visage , et mille fois la honte de l'innocence remplaçait cette rougeur par une pâleur virginale ! Un feu a éclaté dans ses yeux , comme pour anéantir les soupçons que les deux princes jetaient sur sa pureté virginale. Traitez-moi d'insensé , méprisez mes études et mes observations , qui du sceau de l'expérience confirment ce que j'ai lu. Ne vous fiez plus à mon âge , à mon ministère , à ma sainte mission , s'il n'est pas vrai que cette jeune dame n'est ici que la victime innocente de quelque méprise cruelle.

LÉONATO.

Frère , cela ne peut être , cela ne peut être. Vous voyez que la seule pudeur qui lui reste est de ne pas vouloir ajouter l'horreur du parjure à son crime. Elle ne le désavoue pas. Pourquoi cherchez-vous donc à couvrir d'excuses la vérité qui se montre toute nue ?

LE MOINE.

Madame, quel est l'homme qu'on vous accuse d'aimer ?

HÉRO.

Ils le connaissent, ceux qui m'accusent ; moi, je n'en connais aucun ; et si aucun homme vivant m'est connu d'une manière que la modestie n'avoue pas ; puisse toute miséricorde être refusée à mes fautes ! O mon père, prouvez qu'à des heures indues un homme s'entretint jamais avec moi, ou que la nuit passée je me sois prêtée à un commerce de paroles avec aucune créature ; et alors renoncez-moi, haïssez-moi, tourmentez-moi jusqu'à la mort.

LE MOINE.

Les princes et Claudio sont aveuglés par quelque erreur étrange.

BÉNÉDICK.

Deux des trois sont l'honneur même, et si leur prudence est trompée sur le fait, la fraude qui leur en impose est sortie du cerveau de don Juan le bâtard, dont l'esprit travaille sans relâche à ourdir des scélératesses.

LÉONATO.

Je n'en sais rien. Si ce qu'ils disent d'elle est la vérité, ces mains la déchireront en pièces ; mais s'ils outragent son honneur, le plus fier d'entre eux en répondra à son père. Le temps n'a pas encore assez épuisé mon sang, l'âge n'a pas encore assez consumé les ressources de mon esprit, la fortune n'a pas encore assez ravagé mes moyens, et la conduite de ma vie ne m'a pas assez privé de mes amis, que je

ne puisse encore, réveillé par cette cause, réunir la force de mon corps, les ressources de mon esprit et l'élite de mes amis, pour m'acquitter pleinement avec eux.

LE MOINE.

Voyez l'affaire d'un œil plus calme, et laissez-vous guider par mes conseils. Les princes en sortant ont vu votre fille laissée pour morte; dérobez-la quelque temps à tous les yeux, et publiez qu'elle est morte en effet; étalez tout l'appareil du deuil, suspendez à l'ancien monument de votre famille de lugubres épitaphes, en observant tous les rites qui appartiennent à des funérailles.

LÉONATO.

Qu'en résultera-t-il? Qu'est-ce que cela produira?

LE MOINE.

Le voici. Cet expédient bien conduit changera la calomnie en remords, et c'est déjà un bien. Mais ne bornez pas là tout le fruit que j'attends de ce moyen étrange; j'espère en faire naître un plus grand avantage. Morte, comme nous devons le soutenir, au moment même qu'elle se vit accusée, elle sera regrettée, plainte, excusée de tous ceux qui apprendront son sort; car il arrive toujours que ce que nous avons, nous ne l'estimons pas son prix tant que nous en jouissons; mais s'il vient à nous manquer, alors nous exagérons sa valeur, alors nous découvrons le mérite que la possession ne nous montrait pas tandis que ce bien était à nous. C'est ce qui arrivera à Claudio. Quand il apprendra qu'elle est morte par l'effet de ses paroles, l'image

de Héro vivante se glissera doucement dans les rêveries de son imagination, et chaque trait de sa beauté reviendra s'offrir à son âme, plus gracieux, plus touchant, plus animé que quand elle vivait en effet. Alors il pleurera ; si jamais l'amour se fit sentir à son cœur, il souhaitera ne l'avoir pas accusée ; oui, il le souhaitera, crût-il même à la vérité de son accusation. Laissons ce moment arriver, et ne doutez pas que le succès ne reçoive des événemens une forme plus heureuse que je ne puis la leur prêter dans mes conjectures ; mais si toute ma prévoyance allait être démentie par l'issue, du moins le trépas supposé de votre fille assoupira la rumeur de son infamie, et si notre espérance est trompée, vous pouvez (remède le plus convenable à sa réputation blessée) la tenir, par la vie recluse et monastique, loin des regards, loin des langues malignes, des reproches et du souvenir des hommes.

BÉNÉDICK.

Seigneur Léonato, déférez à l'avis de ce moine. Quoique vous connaissiez mon intimité et mon affection pour notre prince et pour Claudio, j'atteste l'honneur que j'agirai dans cette affaire avec autant de discrétion et d'intégrité, que votre âme agirait pour les intérêts de votre corps.

LÉONATO.

Je nage dans la douleur, et le fil le plus faible peut me conduire.

LE MOINE.

Vous cédez avec sagesse. Sortons de ce lieu sans délai. Aux maux étranges il faut un traitement

114 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
étrange comme eux. Venez, madame, mourez pour
vivre. Ce jour de noces n'est que différé peut-être ;
sachez prendre patience et souffrir.

(Ils sortent.)

BÉNÉDICK.

Béatrice, ne vous ai-je pas vu pleurer pendant
toute cette scène ?

BÉATRICE.

Oui, et je pleurerai long-temps encore.

BÉNÉDICK.

C'est ce que je ne désire pas.

BÉATRICE.

Vous n'avez nulle raison de vous y intéresser : je
pleure d'après mon propre sentiment.

BÉNÉDICK.

Sérieusement, je crois que votre belle cousine est
outragée à tort.

BÉATRICE.

Ah ! combien mériterait de moi l'homme qui vou-
drait lui faire justice !

BÉNÉDICK.

Est-il quelque moyen de vous donner cette preuve
d'amitié ?

BÉATRICE.

Un moyen bien facile ; mais de pareils amis, il n'en
est point.

BÉNÉDICK.

Ce que vous demandez, un homme le peut-il faire ?

BÉATRICE.

C'est l'office d'un homme, mais vous n'êtes point cet homme.

BÉNÉDICK.

Je n'aime rien dans le monde autant que vous. Cela ne vous paraît-il pas étrange ?

BÉATRICE.

Aussi étrange pour moi que la chose que j'ignore. Je pourrais aussi aisément vous dire que je n'aime rien autant que vous ; mais ne m'en croyez point, et pourtant je ne dis pas un mensonge : je n'avoue rien ; je ne nie rien. — Je m'afflige pour ma cousine.

BÉNÉDICK.

J'en jure par mon épée ; vous m'aimez, Béatrice.

BÉATRICE.

Ne jurez point par elle, dévorez-la

BÉNÉDICK.

Je jure par elle que vous m'aimez, et je la ferai dévorer toute entière à qui dira que je ne vous aime point.

BÉATRICE.

Ne voulez-vous point dévorer votre parole ?

BÉNÉDICK.

Jamais ; quelque sauce qu'on pût inventer ! Je proteste que je vous aime.

BÉATRICE.

Hélas ! que Dieu me pardonne donc !..

BÉNÉDICK.

Quelle offense, chère Béatrice ?

BEATRICE.

Vous m'avez bienheureusement coupé la parole ;
j'étais sur le point de protester aussi que je vous aime.

BÉNÉDICK.

Ah ! faites cet aveu de tout votre cœur.

BÉATRICE.

Mon cœur est si occupé de vous aimer, qu'il ne
lui reste pas de voix pour vous le dire.

BÉNÉDICK.

Allons, commandez-moi tout pour vous servir.

BÉATRICE.

Tuez Claudio.

BÉNÉDICK.

Ah ! — Non... pour les trésors de l'univers.

BÉATRICE.

Vous me tuez par ce refus ; adieu.

BÉNÉDICK.

Arrêtez, chère Béatrice.

BÉATRICE.

Je suis déjà partie quoique présente à vos yeux. —
Vous n'avez pas d'amour. — Non, je vous prie, laissez-moi partir.

BÉNÉDICK.

Béatrice !

BÉATRICE.

Décidément, je veux sortir.

BÉNÉDICK.

Il faut que nous soyons amis auparavant.

BÉATRICE.

Il vous est bien plus aisé d'oser vous offrir à moi pour ami, que d'oser combattre mon ennemi.

BÉNÉDICK.

Claudio est-il votre ennemi ?

BÉATRICE.

N'est-il pas devenu le plus lâche des scélérats ; celui qui a calomnié, insulté, déshonoré ma parente ? Oh ! que ne suis-je un homme !—Quoi ! la mener par la main jusqu'au moment où leurs deux mains allaient s'unir ; et alors, par une accusation publique, par une calomnie déclarée, avec une rage effrénée, la... Dieu, que ne suis-je un homme ! Je voudrais lui dévorer le cœur dans la place publique.

BÉNÉDICK.

Écoutez-moi, Béatrice.

BÉATRICE.

Elle, s'être entretenue avec un homme à sa fenêtre ! Oh ! la belle accusation.

BÉNÉDICK.

Mais, Béatrice...

BÉATRICE.

Tendre Héro ! Elle est injuriée, trahie, perdue.

BÉNÉDICK.

Béat...

BÉATRICE.

Èux, des princes et des comtes ! Vraiment, beau témoignage de prince ! un beau noble de sucre ⁽⁵⁴⁾ ! en vérité, un fort aimable galant ! Oh ! si je

pouvais, pour l'amour de lui, changer de sexe ! Ou si j'avais un ami qui voulût se montrer un homme pour l'amour de moi !.. mais le cœur s'est fondu en politesse, la valeur en compliment, les hommes en langues et en langues dorées. Pour être aussi vaillant qu'Hercule, on n'a besoin aujourd'hui que de savoir mentir, et de jurer ensuite, pour appuyer son mensonge. — Je ne puis devenir un homme malgré mon désir. — Je resterai donc femme, pour mourir de ma douleur.

BÉNÉDICK.

Arrêtez, généreuse Béatrice. Par ce bras, je vous aime.

BÉATRICE.

Au lieu de jurer par ce bras, employez-le pour l'amour de moi à un autre usage.

BÉNÉDICK.

Croyez-vous, dans le fond de votre âme, que Claudio ait calomnié Héro ?

BÉATRICE.

Oui, j'en suis aussi sûre que d'avoir une pensée ou une âme.

BÉNÉDICK.

Il suffit. Ma parole est engagée. Je prétends le défier. — Je baise votre main et vous quitte ; j'en atteste cette main, Claudio me rendra un compte bien rigoureux. Jugez-moi par ce que vous entendrez dire de moi. Allez consoler votre cousine. Je dois assurer qu'elle est morte... c'est assez. Adieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une prison.

DOGBERRY et VERGES paraissent avec le SACRISTAIN ; ils sont en robes. BORACHIO et CONRADE sont devant eux.

DOGBERRY.

Toute notre compagnie comparait-elle enfin ?

VERGES.

Vite un coussin et une chaise à bras pour le Sacristain.

LE SACRISTAIN.

Quels sont les malfaiteurs ?

DOGBERRY.

Vraiment, c'est moi-même et mon camarade.

VERGES.

Oui, cela est certain. — Nous sommes commis pour examiner le procès.

LE SACRISTAIN.

Mais quels sont les coupables qui doivent être examinés ? Faites-les avancer devant le constable.

DOGBERRY.

Oui, qu'ils s'avancent devant moi. Ami, quel est votre nom ?

BORACHIO.

Borachio.

DOGBERRY.

Je vous prie, mettez en écrit *Borachio*. — Et le vôtre, coquin ?

CONRADE.

Je suis gentilhomme, et nommé Conrade.

DOGBERRY.

Mettez en écrit *M. le gentilhomme Conrade*. — Beaux galans, servez-vous Dieu ?

BORACHIO, CONRADE.

Nous l'espérons bien.

DOGBERRY.

Mettez par écrit qu'ils espèrent bien servir Dieu, et écrivez *Dieu* le premier. Car à Dieu ne plaise que Dieu marche après de pareils félous ! Camarades, il est déjà prouvé que vous ne valez guère mieux que des fripons, et l'on en sera bientôt au point de le croire. Que répondez-vous pour votre défense ?

CONRADE.

Diantre ! Que nous ne sommes point ce que vous dites.

DOGBERRY.

Voilà un merveilleux et rusé compère, je vous l'assure. — Mais je veux le serrer de près. Vous, coquin, venez ici : un mot à l'oreille. Monsieur, je vous dis qu'on vous croit tous deux des fripons.

BORACHIO.

Moi, je vous répondrai que nous ne sommes point ce que vous dites.

DOGBERRY.

Allons, séparez-vous. Devant Dieu ! ils n'ont

qu'une réponse pour deux. Avez-vous mis en écrit qu'ils n'en sont point.

LE SACRISTAIN.

Messire constable, vous ne prenez pas le chemin de les examiner. Vous devriez faire appeler les watchmen qui les accusent.

DOGBERRY.

Oui, sans doute, c'est la voie la plus courte ; qu'on fasse comparaître la garde. (*On fait venir la garde.*) Messieurs, je vous somme, au nom du prince, d'accuser ces hommes.

PREMIER WATCHMAN.

Sauf votre respect, cet honnête homme a dit que don Juan, le frère du prince, était un scélérat.

DOGBERRY.

Mettez en écrit, *le prince don Juan un scélérat* ; ce n'est ni plus ni moins qu'un parjure d'appeler le frère d'un prince un scélérat !

BORACHIO.

Monsieur le constable...

DOGBERRY.

Je vous prie, canarade, silence. Votre regard me déplait, je vous le déclare.

LE SACRISTAIN, au watchman.

Que lui avez-vous entendu dire de plus ?

SECOND WATCHMAN.

Peste ! qu'il a reçu de don Juan mille ducats pour accuser faussement la demoiselle Héro.

DOGBERRY.

Ceci est un vol avec effraction comme jamais il ne s'en commit.

VERGES.

Oui, par la messe ! c'en est un.

LE SACRISTAIN.

Quoi de plus, l'ami ?

PREMIER GARDE.

Et que le comte Claudio avait résolu, d'après le propos qu'il lui avait entendu tenir, de faire affront à Héro devant toute l'assemblée, et de ne pas l'épouser.

DOGBERRY.

O scélérat, tu seras condamné pour ce fait à *la Rédemption éternelle*.

LE SACRISTAIN.

Et quoi encore ?

SECOND GARDE.

C'est là tout.

LE SACRISTAIN.

C'en est plus, messieurs, que vous n'en pouvez nier. Le prince don Juan s'est secrètement évadé ce matin ; c'est ainsi qu'Héro a été accusée et refusée ; et elle en est morte de douleur. Monsieur le constable, faites garder et conduire ces hommes devant Léonato. Je vais les précéder et lui montrer leur interrogatoire.

(Il sort.)

DOGBERRY.

Allons aux opinions sur leur sort.

VERGES.

Qu'on les enchaîne.

CONRADE.

Retire-toi , faquin !

DOGBERRY.

O dieu de ma vie, où est le sacristain, pour mettre en écrit que l'*officier du prince est un faquin*. Impudent varlet, allons ; garrotez-les.

CONRADE.

Va, tu n'es qu'un âne, un âne.

DOGBERRY.

Ne *suspectez*-vous pas ma place ? ne *suspectez*-vous pas mon âge ? Oh ! que n'est-il ici pour écrire que *je suis un âne*. Mais, compagnons, souvenez-vous-en que *je suis un âne*. Quoique cela ne soit point écrit, n'oubliez pas que *je suis un âne*. Toi, méchant, tu es plein de *piété*, comme on le prouvera par bon témoignage. Je suis un homme sage, et qui plus est, un constable, et qui plus est encore, un bourgeois établi, et qui plus est, un homme de chair, aussi-bien taillé qu'aucun qui soit dans Messine ; une tête qui connaît la loi, un homme qui est riche assez, entends-tu, et qui a souffert des pertes, et qui a deux robes et tout ce qui suit à l'avenant. Emmenez-le. Oh ! que n'a-t-on écrit que *je suis un âne* !

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la maison de Léonato.

Entrent LÉONATO et ANTONIO.

ANTONIO.

SI vous continuez, vous vous donnerez la mort, et il n'est pas sage de servir le chagrin contre vous-même.

LÉONATO.

De grâce, cessez vos conseils ; ils passent dans mon oreille avec aussi peu de fruit, que l'eau tombant dans le crible. Ne me donnez plus d'avis, je ne veux écouter d'autre consolateur qu'un homme outragé comme moi. Amenez un père qui ait autant chéri sa fille, et dont la joie qu'il goûtait en elle ait été anéantie comme la mienne, et dites-lui de me parler de patience. Mesurez la profondeur et l'étendue de sa douleur sur la mienne. Que ses regrets répondent à mes regrets, et que sa douleur soit en tout semblable à la mienne, trait pour trait dans la même forme et dans tous les rapports. Si un tel père veut sourire, en agitant sa barbe s'écrier, *chagrin, loin de moi !* et pousser un cri de joie lors-

qu'il doit sangloter ; masquer son affliction par des adages , et enivrer le sentiment de son infortune avec des buveurs nocturnes ; amenez ce père vers moi , et j'accepterai de sa main la patience : mais il n'existe point , cet homme ! Les humains , mon frère , peuvent bien donner des conseils et des consolations à la douleur qu'ils ne ressentent point eux-mêmes ; mais s'ils en goûtent une fois l'amertume , ceux qui prétendaient fournir un remède de maximes à la rage , enchaîner le délire forcené avec un réseau de soie , charmer le mal déchirant par de vains sons , et les transes d'un cœur à l'agonie avec des mots , sont les premiers à changer leurs conseils en fureur. Non , non , c'est le métier des hommes de parler patience à ceux dont l'âme est en convulsion sous le poids de la douleur : mais il n'est pas au pouvoir de l'homme de conserver tant de morale , lorsqu'il supporte lui-même le même malheur. Épargnez-moi donc ces inutiles conseils ; mes maux crient plus haut que vos maximes.

ANTONIO.

Il s'ensuit que les hommes ne diffèrent en rien des enfans.

LÉONATO.

Plus de discours , je vous prie ; je suis de chair et de sang. Il n'y a jamais eu de philosophe qui pût endurer le mal de dents avec patience ; cependant ils ont écrit dans le style des dicux et nargué le sort et la douleur.

ANTONIO.

Du moins ne tournez pas contre vous seul tout le chagrin ; faites souffrir aussi ceux qui vous offensent.

LÉONATO.

En ceci votre conseil est raisonnable ; oui , je le suivrai. Mon âme me dit qu'Héro est calomniée ; Claudio et le prince aussi l'apprendront , et chacun de ceux qui la déshonorent.

(Don Père et Claudio entrent.)

ANTONIO.

Voici le prince et Claudio qui s'avancent à grands pas.

DON PÈDRE.

Dieu vous garde ! Dieu vous garde !

CLAUDIO.

Salut à vous deux.

LÉONATO.

Seigneurs , écoutez-moi.

DON PÈDRE.

Léonato , nous avons quelques affaires pressantes.

LÉONATO.

Des affaires pressantes , seigneur ? — Soit , adieu. Seigneurs , vous êtes donc pressés maintenant ? Soit ; allons , il n'importe.

DON PÈDRE.

Ne prenez point d'humeur contre nous , bon vieillard.

ANTONIO.

S'il pouvait , en prenant de l'humeur , se faire justice à lui-même , quelques-uns de nous ici mordraient la poussière.

CLAUDIO.

Qui de nous l'offense ?

LÉONATO.

Toi-même , tu m'offenses , toi , homme dissimulé. Va , ne porte point la main à ton épée ; je ne te crains pas.

CLAUDIO.

Je maudirais ma main , si elle donnait une pareille crainte à votre vieillesse. En vérité , ma main dans ce mouvement ne voulait rien à mon épée.

LÉONATO.

Fi donc ! fi donc ! Jeune homme , songe à ne prendre jamais de libertés , ni des airs de dédain avec moi ! Je ne parle pas en radoteur ou en fou ; et je ne me couvre point du privilège de l'âge , pour me vanter des exploits que j'ai faits étant jeune , ou de ceux que je ferais , si je n'étais pas vieux. Retiens , Claudio , ce que je te dis en face ; tu as si cruellement outragé mon innocente fille et moi , que je suis forcé de déposer la gravité qui convient à mon âge paisible ; et d'en venir , sous ces cheveux blancs , et brisé par le poids des années , à demander la satisfaction qu'un homme doit à un autre. Je te dis que tu as calomnié ma fille innocente , que le trait de ta calomnie lui a percé le cœur , et qu'elle est gisante , ensevelie avec ses ancêtres dans une tombe , hélas ! où le déshonneur ne dort jamais , avant celui dont ta lâche perfidie a souillé ma fille.

CLAUDIO.

Ma perfidie !

LÉONATO.

Ta perfidie , Claudio ; oui , la tienne.

DON PÈDRE.

Vous ne dites pas vrai, vieillard.

LÉONATO.

Seigneur, seigneur, j'en prouverai la vérité sur son cœur s'il ose accepter le défi; en dépit de son adresse à l'escrime, en dépit de sa robuste jeunesse et de la fleur de son printemps.

CLAUDIO.

Retirons-nous; je ne veux rien avoir à démêler avec vous.

LÉONATO.

Peux-tu me rebuter ainsi? Tu as tué mon enfant; si tu me tues, jeune écolier, tu auras du moins tué un homme.

ANTONIO.

Il en tuera deux de nous, et qui sont des hommes. Mais n'importe; qu'il en tue d'abord un; qu'il triomphe de moi. — Laissez-le me faire raison. — Allons, suis-moi, jeune homme; viens, suis-moi. Monsieur le marmot, je veux avec un fouet braver votre escrime; oui, comme je suis gentilhomme, je le ferai.

LÉONATO.

Mon frère!...

ANTONIO.

Soyez tranquille. Dieu sait comme j'aimais ma nièce, et elle est morte, — elle est morte de la calomnie de ces traîtres, qui sont aussi hardis à répondre en face à un homme, que je le suis à prendre un serpent par son dard; enfans, singes, vantards, faquins, soupes au lait.

LÉONATO.

Mon frère Antonio !...

ANTONIO.

Demeurez tranquille. Hé bien , quoi ! — Je les connais bien , vous dis-je , et tout ce qu'ils valent , jusqu'à la dernière drachme. De jeunes tapageurs , des impertinens au jargon à la mode , qui mentent , cajolent , raillent , corrompent et calomnient , se mettent d'une façon étrange , affectent un air terrible , débitent une demi-douzaine de mots menaçans pour dire comment ils frapperaient leurs ennemis s'ils l'osaient , et voilà tout.

LÉONATO.

Mais , Antonio , mon frère....

ANTONIO.

Allez , vous n'avez que faire ici ; ne vous en mêlez pas ; laissez-moi seul.

DON PÈDRE.

Honnêtes vieillards , nous ne provoquerons point votre colère. — Mon cœur est vraiment affligé de la mort de votre fille. Mais , sur mon honneur , on ne l'a chargée d'aucun reproche qui ne fût vrai , et dont la preuve ne fût évidente.

LÉONATO.

Seigneur , seigneur !

DON PÈDRE.

Je ne veux plus vous entendre.

LÉONATO.

Non ? — Venez , mon frère ; marchons. — Je prétends qu'on m'entende.

ANTONIO.

Et vous serez entendu ; ou il y en aura quelqu'un de nous qui le paiera cher.

(Léonato et Antonio s'en vont.)

(Entre Bénédict.)

DON PÈDRE.

Voyez, voyez. Voici l'homme que nous allions chercher.

CLAUDIO.

Hé bien, seigneur ? Quelles nouvelles en ville ?

BÉNÉDICK, au prince.

Salut, seigneur.

DON PÈDRE.

Soyez le bienvenu, Bénédict. Vous êtes presque venu à temps pour rompre une querelle prête à s'engager.

CLAUDIO.

Nous avons vraiment manqué d'avoir le nez brisé par deux vieillards qui n'ont plus de dents.

DON PÈDRE.

Oui, par Léonato et son frère. Qu'en pensez-vous ? Si nous en étions venus aux mains ; je ne sais pas si nous aurions été trop jeunes pour eux.

BÉNÉDICK.

Il n'y a jamais de vrai courage à soutenir une cause injuste. Je suis venu vous chercher tous deux.

CLAUDIO.

Et nous, nous avons parcouru toute la ville pour vous joindre. Car nous sommes atteints d'une profonde mélancolie, et nous serions charmés d'en être

délivrés. Voulez-vous employer les ressources de votre esprit ?

BÉNÉDICK.

Mon esprit est dans mon fourreau. Voulez-vous que je le tire ?

DON PÈDRE.

Est-ce que vous portez votre esprit à votre côté ?

CLAUDIO.

Cela ne s'est jamais vu , quoique bien des gens soient à côté de leur esprit. Je vous dirai de le tirer , comme on le dit aux musiciens : *tirez-le de son étui pour nous divertir.*

DON PÈDRE.

Sur mon honneur , il pâlit. Êtes-vous malade ou en colère ?

CLAUDIO.

Allons , du courage , allons. Quoique le souci ait pu tuer un chat , vous avez assez de courage pour tuer le souci.

BÉNÉDICK.

Comte , je saurai serrer votre esprit de près si vous le tournez contre moi. — De grâce , choisissez un autre sujet.

CLAUDIO.

Allons , donnez-lui un autre fleuret : celui-ci a été rompu.

DON PÈDRE.

Par la lumière du jour , il change de couleur de plus en plus. — Je crois , en vérité , qu'il est en colère.

CLAUDIO.

S'il est en colère, il sait retourner la boucle de sa ceinture ⁽⁵⁵⁾.

BÉNÉDICK.

Pourrai-je vous dire un mot à l'oreille ?

CLAUDIO.

Dieu me préserve d'un cartel !

BÉNÉDICK, bas à Claudio.

Vous êtes un lâche traître. — Je ne plaisante point. Je vous le prouverai de la manière, et avec les armes, au jour et à l'heure que vous oserez choisir. — Donnez-moi satisfaction, ou je divulguerai votre lâcheté. — Vous avez fait mourir une dame aimable et vertueuse ; mais sa mort sera cruellement vengée sur vous. Donnez-moi de vos nouvelles.

CLAUDIO, bas à Bénédick.

Soit. Je vous joindrai, je vous le promets. (*Haut.*) Préparez-moi bonne chère.

DON PÈDRE.

Quoi ? un festin ? un festin ?

CLAUDIO.

Oui, et je l'en remercie. Il m'a invité à découper une tête de veau et un chapon ; si je ne m'en acquitte pas adroitement, dites que mon couteau ne vaut rien. — N'y aura-t-il pas aussi une bécasse ?

BÉNÉDICK.

Seigneur, votre esprit trotte avec grâce : il a l'allure aisée.

DON PÈDRE.

Je veux vous raconter comment Béatrice fit l'éloge

de votre esprit l'autre jour. Je lui disais que vous étiez un bel esprit : *sûrement*, dit-elle, *c'est un beau petit esprit*. Non pas, lui dis-je, c'est un grand esprit : *oh! oui*, répondit-elle, *un grand et gros esprit*; ce n'est pas cela, lui dis-je, dites un bon esprit : *précisément*, dit-elle, *il ne blesse personne*; mais, repris-je, c'est un sage cavalier : *oh! certainement*, répliqua-t-elle, *un sage cavalier*. Comment! poursuivis-je, il possède plusieurs langues : *je le crois*, dit-elle, *car il me jurait une chose lundi au soir, qu'il désavoua le mardi matin. Voilà une langue double; voilà deux langues*. Enfin elle prit à tâche, pendant une heure entière, de défigurer, sur ce ton, vos qualités personnelles; et pourtant à la fin elle conclut, en poussant un soupir, *que vous étiez le plus bel homme de l'Italie*.

CLAUDIO.

Et à cette idée elle pleura de bon cœur, en disant, qu'elle ne s'en embarrassait guère.

DON PÈDRE.

Oui, voilà ce qu'elle fit; mais que cependant, avec tout cela, si elle ne le haïssait pas à la mort, elle l'aimerait à la rage. — La fille du vieillard nous a tout dit.

CLAUDIO.

Tout, tout, et en outre, Dieu le vit le soir qu'il était caché dans le bocage.

DON PÈDRE.

Mais quand planterons-nous l'arme du buffle sur la tête du sensé Bénédick?

CLAUDIO.

Oui ; et quand y écrivons-nous au-dessous cette devise : « Ici loge Bénédict , l'homme marié ? »

BÉNÉDICK.

Adieu , jeune homme. Vous savez mes intentions. Je vous laisse à votre joyeux babil ; vous faites assaut d'épigrammes , comme les matamores font de leurs lames , qui , grâce à Dieu , ne blessent jamais. (*Adon Pèdre.*) Seigneur , je vous rends grâces de vos bontés ; votre frère , le bâtard , s'est évadé de Messine. Vous avez , entre vous tous , fait mourir une aimable et innocente personne. Quant à ce seigneur sans barbe , nous nous rejoindrons tous deux , et jusque-là , que la paix soit avec lui.

(Bénédict sort.)

DON PÈDRE.

Il parle sérieusement.

CLAUDIO.

Très-sérieusement ; et cela , je vous le garantis , pour l'amour de Béatrice.

DON PÈDRE.

Et vous a-t-il défié ?

CLAUDIO.

Le plus sincèrement du monde.

DON PÈDRE.

Voyez la jolie figure que fait un homme , lorsqu'il sort avec son pourpoint et son haut-de-chausse , et laisse son bon sens.

(Entrent Dogberry , Verges , avec Conrade et Borachio conduits par la garde.)

CLAUDIO.

C'est alors un géant devant un singe ; mais aussi un singe est un docteur près d'un tel homme.

DON PÈDRE.

Arrêtez ! laissons-le. — Réveille-toi , mon cœur , et sois sérieux. Ne nous a-t-il pas dit que mon frère s'était enfui ?

DOGBERY.

Allons , venez çà , vous , vaurien. Si la justice ne vient pas à bout de vous réduire , dites qu'elle n'aura jamais de bonnes raisons à peser dans sa balance ; oui , et comme vous êtes un hypocrite fieffé , il faut veiller sur vous.

DON PÈDRE.

Que vois-je ? Deux hommes de la livrée de mon frère , garrottés ! Et Borachio en est un !

CLAUDIO.

Faites-vous instruire , seigneur , de la nature de leur faute.

DON PÈDRE.

Constable , quelle offense ont commis ces deux hommes ?

DOGBERRY.

Vraiment , seigneur , ils ont commis un faux rapport ; de plus , ils ont dit des mensonges ; en second lieu , ce sont des calomniateurs ; et pour sixième et dernier délit , ils ont noirci la réputation d'une dame ; troisièmement , ils ont débité des choses injustes ; et pour conclure , ce sont de fieffés menteurs.

DON PÈDRE.

D'abord, je vous demande ce qu'ils ont fait; troisièmement, je vous demande quelle est leur offense; en sixième et dernier lieu, pourquoi ils sont prisonniers, et pour conclusion, ce dont vous les accusez.

CLAUDIO.

Fort bien raisonné, seigneur; et suivant tous les points de sa division; sur ma conscience, voilà une question bien retournée.

DON PÈDRE.

Messieurs, qui avez-vous offensé, pour être ainsi garrottés et tenus d'en répondre? Ce savant constable est trop fin pour se laisser comprendre; quel est votre délit?

BORACHIO.

Noble prince, ne permettez pas qu'on me conduise plus loin pour subir mon interrogatoire; daignez m'entendre vous-même; et qu'ensuite le comte me tue. J'ai abusé vos yeux, et le complot que n'a pu découvrir votre prudence, ces imbéciles l'ont révélé à la lumière. Ce sont eux qui, dans l'ombre de la nuit, m'ont surpris et entendu avouer à cet homme, comment don Juan, votre frère, m'avait engagé à calomnier la jeune Héro; comment vous aviez été conduits dans le verger, et m'aviez vu faire ma cour à Marguerite, vêtue des habits d'Héro; enfin comment vous deviez la déshonorer au moment où vous deviez l'épouser. Ces hommes savent toute ma trahison; et j'aime mieux l'expier par ma mort, que d'en répéter les détails à ma

honte. La dame est morte de la fausse accusation tramée par moi et par mon maître ; et bref , je ne désire et ne demande autre chose , que le salaire qui est dû à un misérable.

DON PÈDRE.

Chacune de ces paroles n'entre-t-elle pas comme un fer ardent dans vos veines ?

CLAUDIO.

J'avalais du poison pendant qu'il les proférait.

DON PÈDRE, à Borachio.

Mais est-ce mon frère qui t'a incité à cette action ?

BORACHIO.

Oui , seigneur ; et il m'a richement payé pour la commettre.

DON PÈDRE.

C'est un homme pétri de noirceurs ! — Et il s'est enfui après cette scélératesse !

CLAUDIO.

Douce Héro ! Ton image revient se présenter à moi , sous les traits célestes qui me l'avaient fait aimer d'abord.

DOGBERRY, à la garde.

Allons , ramenez les plaignans ; notre sacristain , à l'heure qu'il est , a informé le seigneur Léonato de l'affaire. — Et n'oubliez pas , camarades , de faire mention en temps et lieu , que *je suis un âne*.

VERGES.

Le voici , le seigneur Léonato , et le sacristain aussi.

(Léonato revient avec Antonio et le sacristain.)

LÉONATO.

Quel est le misérable?... Faites-moi voir ses yeux, afin que , quand il m'arrivera de rencontrer un homme qui lui ressemble, je puisse l'éviter ; lequel est-ce d'entre eux ?

BORACHIO.

Si vous êtes curieux de connaître l'auteur de vos maux, envisagez-moi.

LÉONATO.

Es-tu le vil scélérat dont le souffle a tué mon innocente enfant ?

BORACHIO.

Oui ; c'est moi seul.

LÉONATO.

Seul ? Non , tu n'es pas assez méchant. Tu te calomnies toi-même. Voilà un couple d'illustres personnages (le troisième s'est enfui) qui ont trempé dans le complot. Je vous rends grâces , princes , de la mort de ma fille. Inscrivez cette action parmi vos rares et beaux exploits. Si vous voulez y réfléchir , c'est une glorieuse action.

CLAUDIO.

Je ne sais comment supplier votre impatience de m'entendre ; cependant il faut que je parle. Choisissez vous-même votre vengeance ; imposez-moi la peine que vous pourrez inventer dans votre douleur pour punir mon crime ; et cependant je n'ai été coupable que par une méprise.

DON PÈDRE.

Et moi de même, j'en jure sur mon âme ; et cepen-

dant, pour donner satisfaction à ce digne vieillard, je me soumettrais à tout ce qu'il voudrait m'ordonner de plus pénible.

LÉONATO.

Je ne puis vous ordonner de commander à ma fille de vivre ; cela est impossible. Mais je vous prie tous deux de proclamer ici, devant tout le peuple de Messine, que ma fille est morte innocente ; et si votre amour peut trouver quelques vers touchans, suspendez-les en épitaphe sur sa tombe et chantez-les sur ses restes. — Demain matin, rendez-vous à ma maison, et puisqu'il n'est pas possible que vous soyez mon gendre, devenez du moins mon neveu. Mon frère a une fille qui est presque trait pour trait l'image vivante de ma fille qui est morte, et elle est l'unique héritière de nous deux ; donnez-lui le titre que vous auriez donné à sa cousine ; là expire ma vengeance.

CLAUDIO.

O généreux vieillard, votre excès de bonté m'arrache des larmes. J'embrasse votre offre, et désormais disposez de l'infortuné Claudio.

LÉONATO.

Ainsi, demain matin je vous attendrai chez moi ; je prends ce soir congé de vous. — Ce misérable sera confronté avec Marguerite qui, je le crois, est complice de cette calomnie, et gagnée par votre frère.

BORACHIO.

Non, sur mon âme, elle n'y eut aucune part ; et elle ne savait pas ce qu'elle faisait, lorsqu'elle

s'entretenait avec moi à la fenêtre : au contraire, elle a toujours été constamment juste et vertueuse dans tout ce que j'ai connu d'elle.

DOGBERRY.

En outre, seigneur (ce qui, en vérité, n'a pas été couché sur le blanc et le noir), ce plaignant que voilà, le criminel, m'a appelé âne. Je vous en conjure, souvenez-vous-en dans la peine que vous prononcerez contre lui; et encore la garde les a entendus parler d'un certain La Mode : ils disent qu'il porte une clef à son oreille, une boucle de cheveux qui y est suspendue, et qu'il emprunte de l'argent au nom de Dieu; ce qu'il a fait souvent et long-temps, sans jamais le rendre qu'aujourd'hui. Les hommes ont le cœur endurci, et ne veulent rien lui prêter pour l'amour de Dieu : je vous en prie, examinez-le sur ce chef.

LÉONATO.

Je te remercie de tes peines et de tes bons offices.

DOGBERRY.

Votre seigneurie parle comme le jeune homme le plus reconnaissant et le plus vénérable; et je rends grâces à Dieu pour vous.

LÉONATO.

Voilà pour tes peines.

DOGBERRY.

Dieu conserve la fondation !

LÉONATO.

Va, je te décharge de ton prisonnier, et je te remercie.

DOGBERRY.

Je laisse un franc vaurien entre les mains de votre seigneurie, et je vous conjure de le bien châtier vous-même pour l'exemple des autres. Dieu conserve votre seigneurie ! Je fais des vœux pour le bonheur de votre seigneurie : Dieu vous rende la santé. — Je vous donne humblement la liberté de me quitter ; et si l'on peut vous souhaiter une heureuse rencontre, Dieu vous en préserve ! (*À Verges.*) Allons-nous-en, voisin.

(Dogberry et Verges sortent.)

LÉONATO.

Jusqu'à demain matin, seigneurs : je prends congé de vous.

ANTONIO.

Adieu, nous vous attendons demain matin.

DON PÈDRE.

Nous n'y manquerons pas.

CLAUDIO.

Cette nuit j'irai pleurer sur la tombe d'Héro.

LÉONATO, à la garde.

Emmenez ces hommes avec nous : nous voulons avoir un entretien avec Marguerite, et savoir comment sera venue sa connaissance avec ce mauvais sujet.

SCÈNE II.

Le jardin de Léonato.

BÉNÉDICK et MARGUERITE se rencontrent et s'abordent.

BÉNÉDICK.

Ah ! je vous en prie, chère Marguerite, obligez-moi en me faisant parler à Béatrice.

MARGUERITE.

Voyons, me promettez-vous de composer un sonnet à la louange de ma beauté ?

BÉNÉDICK.

Oui ; et en style si pompeux, que nul homme vivant n'en approchera jamais ; car, dans l'honnête vérité, vous le méritez bien.

MARGUERITE.

Aucun homme n'approchera de moi ? Quoi donc ! resterai-je toujours en bas de l'escalier ?

BÉNÉDICK.

Votre esprit est aussi vif qu'un lévrier : il atteint d'un saut sa proie.

MARGUERITE.

Et le vôtre est aussi émoussé qu'un fleuret d'escrime, qui touche et ne blesse jamais.

BÉNÉDICK.

Preuve que c'est l'esprit d'un homme de cœur, Marguerite, qui ne voudrait pas blesser une

femme. — Je vous prie, daignez appeler Béatrice, je vous rends les armes, et jette mon bouclier à vos pieds ⁽⁵⁶⁾.

MARGUERITE.

C'est votre épée qu'il faut nous rendre : nous avons, nous, les boucliers de notre côté.

BÉNÉDICK.

Si vous vous en servez, Marguerite, il vous faut mettre la pointe dans l'étau ; les épées sont des armes dangereuses pour les filles.

MARGUERITE.

Allons, je vais vous appeler Béatrice, qui, je crois, a des jambes.

BÉNÉDICK.

Si elle en a, elle viendra.

(Marguerite sort.)

(Il chante)

Le dieu d'amour
Qui est assis là-haut,
Me connaît, me connaît ;
Il sait combien je mérite....

Comme chanteur, veux-je dire ; mais comme amant?... Léandre, le bon nageur ; Troïlus, qui employa le premier Pandare ; et un volume entier de ces marchands de tapis dont les noms coulent encore avec tant de douceur sur la ligne unie d'un vers blanc, non, jamais aucun d'eux ne fut si complètement bouleversé par l'amour, que l'est aujourd'hui mon pauvre individu. Diantre ! je ne saurais le prouver en rimes : j'ai essayé ; mais je ne peux trouver d'autre rime à tendron, que poupon : rime

144 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
innocente ! A mariage , cocuage ; rime sinistre.
école , folle , rime bavarde : toutes ces rimes sont
d'un mauvais présage : non , je ne suis point né
sous une étoile poétique ; car je ne puis faire ma
cour en termes pompeux.

(Entre Béatrice.)

BÉNÉDICK.

Chère Béatrice , vous voulez donc bien venir
quand je vous appelle ?

BÉATRICE.

Oui , seigneur , et vous quitter dès que vous me
l'ordonnerez.

BÉNÉDICK.

Oh ! bien , restez avec moi jusqu'alors.

BÉATRICE.

Alors est dit : adieu donc. — Et pourtant , avant
mon départ , renvoyez-moi satisfaite sur l'objet qui
m'a fait venir , c'est de savoir ce qui s'est passé en-
tre vous et Claudio.

BÉNÉDICK.

Des mots fort aigres ; et là-dessus je veux vous
donner un baiser.

BÉATRICE.

Mots aigres , ce n'est qu'un souffle aigre , et un
souffle aigre n'est qu'une haleine aigre , une haleine
aigre est dégoûtante ; je m'en irai sans votre baiser.

BÉNÉDICK.

Vous avez détourné mes paroles de leur sens
naturel ; tant votre esprit est effrayant ! Mais , pour
vous dire les choses sans détour , Claudio est chargé

de mon défi ; et , ou j'apprendrai bientôt de ses nouvelles , ou je le dénonce pour un lâche. — Et vous , maintenant , dites-moi , je vous prie , à votre tour , quelle est dans mes mauvaises qualités , celle qui vous a rendue amoureuse de moi.

BÉATRICE.

Toutes ensemble : car il y a chez vous un système politique de mal si bien lié , qu'il n'est pas possible à une seule vertu de s'y glisser. — Mais vous , quelle est de mes bonnes qualités celle qui vous a fait souffrir l'amour pour moi.

BÉNÉDICK.

Souffrir l'amour : oh ! expression des plus justes ! Oui , en effet , je souffre l'amour , car je vous aime malgré moi.

BÉATRICE.

En dépit de votre cœur , je le crois aisément. Hélas ! le pauvre cœur ! si vous l'irritez à cause de moi , je l'irriterai aussi , parce que c'est le vôtre : car jamais je n'aimerai ce que hait mon ami.

BÉNÉDICK.

Vous et moi , nous avons trop de bon sens pour nous faire l'amour paisiblement.

BÉATRICE.

Cet aveu n'en est pas la preuve : il n'y a pas dans vingt sages un seul homme qui se loue lui-même.

BÉNÉDICK.

Vieille coutume , vieille coutume , Béatrice ; bonne dans le temps des bons voisins. Mais dans ce siècle , si un homme n'a pas soin d'élever lui-même sa

146 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
tombe avant qu'il meure, il ne vivra pas dans son
monument plus long-temps que ne dureront le son
de la cloche funèbre et les larmes de sa veuve.

BÉATRICE.

Et combien croyez-vous qu'elles durent ?

BÉNÉDICK.

Quelle question ! Eh ! mais, une heure de cris
et un quart d'heure de pleurs : en conséquence, il
est fort à propos pour le sage, si Don Ver ⁽⁵⁷⁾ (sa
conscience) n'y trouve pas d'empêchement contraire,
d'être le trompette de ses propres vertus, comme je
le suis pour moi-même : en voilà assez sur l'article
de mon panégyrique, à moi, qui me servirai de
témoin que j'en suis digne. — A présent, dites-
moi, comment se porte votre cousine ?

BÉATRICE.

Fort mal.

BÉNÉDICK.

Et vous-même ?

BÉATRICE.

Fort mal aussi.

BÉNÉDICK.

Servez Dieu, aimez-moi, et amendez-vous. Je
vais vous quitter là-dessus, car voici quelqu'un de
fort pressé qui accourt.

(Entre Ursule.)

URSULE.

Madame, il faut venir auprès de votre oncle : il
y a bien du tumulte au logis, vraiment. Il est prouvé
que ma maîtresse Héro a été faussement accusée ;
que le prince et Claudio ont été grossièrement

trompés , et que c'est don Juan qui est l'auteur de tout ; il s'est enfui , il est parti : voulez-vous venir sur-le-champ ?

BÉATRICE.

Voulez-vous , seigneur , venir entendre ces nouvelles ?

BÉNÉDICK.

Je veux vivre dans votre cœur , mourir sur votre sein , être enseveli dans vos beaux yeux ; et en outre je veux aller avec vous chez votre oncle.

SCÈNE III.

L'intérieur d'une église.

DON PÈDRE, CLAUDIO, précédés de musiciens et de flambeaux, dans la nuit.

CLAUDIO.

Est-ce là le monument de Léonato ?

UN DE LA SUITE.

Oui , seigneur.

CLAUDIO lisant l'épithaphe gravée sur un tableau.

Victime de langues calomnieuses

Héro mourut , et gît ici.

La mort , pour réparer son injure ,

Lui donne un nom qui ne mourra jamais.

Celle qui mourut avec honte .

Vit , dans la tombe , d'une gloire pure.

(Il fixe l'épithaphe.)

Et toi que je suspends sur son tombeau , parle

148 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
encore à sa louange quand ma voix sera muette. —
Vous, musiciens, commencez et chantez votre hymne
solennel.

(Chant.)

Pardonne, ô déesse de la nuit,
Aux auteurs du trépas de ta jeune vierge ⁽⁵⁸⁾.
C'est pour expier leur erreur, qu'ils viennent avec des hymnes
Autour de sa tombe.
O nuit, seconde nos gémissemens !
Aide-nous à soupirer et à gémir.
Profondément, profondément !
Tombeaux, ouvrez-vous, laissez errer son ombre,
Jusqu'à ce que sa mort soit pleurée
Tristement, tristement.

CLAUDIO.

Maintenant, nuit paisible à ta cendre ! tous les
ans je viendrai te payer ce triste tribut.

DON PÈDRE.

Adieu, messieurs. Éteignez vos flambeaux ; les
loups ont dévoré leur proie ; et voyez, la douce Au-
rore, précédant le char du Soleil, sème des taches
grisâtres sur l'Orient assoupi. Recevez tous nos re-
mercîmens, et laissez-nous : adieu.

CLAUDIO.

Adieu, mes amis : et que chacun reprenne son
chemin.

DON PÈDRE.

Sortons de ces lieux : allons quitter ces habits de
deuil, et aussitôt nous nous rendrons à la maison de
Léonato.

CLAUDIO.

Que l'hymen qui se prépare ait pour nous une

issue plus heureuse que celui qui vient de nous obliger à ce tribut de douleur !

(Ils sortent tous.)

SCÈNE IV.

Appartement dans la maison de Léonato.

LÉONATO , BÉNÉDICK , MARGUERITE , UR-
SULE , ANTONIO , LE MOINE et HÉRO.

LE MOINE.

Ne vous l'avais-je pas dit , qu'elle était innocente ?

LÉONATO.

Le prince et Claudio le sont aussi : ils ne l'ont accusée que déçus par l'erreur dont vous avez entendu les circonstances. Mais Marguerite est un peu coupable dans ceci , quoique involontairement, comme il le paraît par l'examen approfondi de cette affaire.

ANTONIO.

Allons , j'ai bien de la joie que tout ait tourné si heureusement.

BÉNÉDICK.

Et je m'en félicite aussi , moi , qui autrement étais engagé par ma parole à forcer le jeune Claudio à me faire raison de cet affront.

LÉONATO.

Allons , ma fille , retirez-vous avec vos femmes dans une chambre écartée ; et lorsque je vous enverrai chercher , venez ici masquée. Le prince et

150 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
Claudio m'ont promis de se rendre chez moi à cette
heure même. — (*A Antonio.*) Vous connaissez votre
rôle, mon frère. Il faut que vous serviez de père à
la fille de votre frère, et que vous fassiez le don de
sa main au jeune Claudio.

(Héro sort suivie de ses femmes.)

ANTONIO.

Je le ferai, en composant mon visage avec assu-
rance.

BÉNÉDICK.

Homme de Dieu, je crois que j'aurai besoin d'im-
plorer votre ministère.

LE MOINE.

Pour quel service, seigneur ?

BÉNÉDICK.

Pour m'enchaîner aussi ou me voir au désespoir ;
l'un ou l'autre. — Seigneur Léonato : c'est la vérité,
digne seigneur, que votre nièce me regarde d'un
œil favorable.

LÉONATO.

C'est ma fille qui lui a prêté ces yeux tendres ;
rien n'est plus vrai.

BÉNÉDICK.

Et moi, en retour de ses tendres regards, je la
vois des yeux de l'amour.

LÉONATO.

Vous tenez, je crois, ces yeux de moi, de Claudio
et du prince : mais quelle est votre volonté ?

BÉNÉDICK.

Votre réponse, seigneur, est énigmatique ; mais

pour ma volonté, — ma volonté est que la vôtre daigne s'accorder avec la nôtre, — c'est d'être aujourd'hui même uni à votre nièce par les nœuds d'un honorable mariage... Voilà pourquoi, bon religieux, je demande votre ministère.

LÉONATO.

Mon cœur est d'accord avec votre désir.

LE MOINE.

Et mon ministère est prêt à l'accomplir. — Voici le prince et Claudio.

(Entrent don Pèdre et Claudio avec leur suite.)

DON PÈDRE.

Salut à cette belle assemblée!

LEONATO.

Salut, prince; et à vous, Claudio. Nous vous attendons ici. (*A Claudio.*) Êtes-vous toujours déterminé à épouser aujourd'hui la fille de mon frère?

CLAUDIO.

Je persévère dans mon engagement, fût-elle noire comme une Éthiopienne.

LÉONATO, à son frère.

Allez, mon frère; allez la chercher: voici le religieux tout prêt à les unir.

(Antonio sort.)

DON PÈDRE.

Ah! bonjour, Bénédict. Quoi! qu'avez-vous donc pour offrir ce front de février si glacé, si nébuleux, si sombre?

CLAUDIO.

Je crois qu'il rêve au buffle sauvage. Allons, ras-

surez-vous, ami, nous dorons vos cornes, et toute l'Europe sera enchantée de vous voir, comme jadis l'Europe fut enchantée du puissant Jupiter, quand il voulut faire en amour le rôle du noble taureau.

BÉNÉDICK.

Le taureau Jupiter, comte, eut une aimable génisse; apparemment que quelque étrange animal de cette espèce fit sa cour à la compagne de votre père, et que de cette belle union il sortit un jeune veau qui avait assez votre physionomie: au moins vous avez sa voix mugissante.

(Antonio rentre avec les dames masquées.)

CLAUDIO.

Je suis votre débiteur. — Mais voici d'autres comptes à régler. — Quelle est la dame dont je dois prendre possession?

ANTONIO.

La voici, et je vous la donne.

CLAUDIO.

Hé bien, elle est à moi. — Ma belle, laissez-moi voir votre visage.

LÉONATO.

Non, vous ne la verrez point que vous n'ayez accepté sa main en présence de ce religieux, et juré de l'épouser.

CLAUDIO.

Donnez-moi votre main devant ce saint ministre. Je suis votre époux, si vous voulez m'accepter.

HÉRO, ôtant son masque.

Lorsque je vivais, je fus votre autre épouse; et lorsque vous m'aimiez, vous fûtes mon autre époux.

CLAUDIO.

Une autre Héro !

HÉRO.

Rien n'est plus vrai. Une Héro mourut déshonorée ; mais je vis , et aussi sûr qu'il l'est que je vis , je suis vierge.

DON PÈDRE.

Quoi , la même Héro ! Héro qui est morte !

LÉONATO.

Elle fut morte , seigneur , tant que vécut son déshonneur.

LE MOINE.

Je suis en état de vous expliquer tout ce qui cause votre étonnement. Lorsque la sainte cérémonie sera finie , je vous raconterai en détail la mort de la belle Héro : en attendant , familiarisez-vous avec votre surprise , et allons de ce pas à la chapelle.

BÉNÉDICK.

Pas si vite , religieux ; un moment. — Laquelle est Béatrice ?

BÉATRICE.

C'est moi qui répons à ce nom. Que désirez-vous ?

BÉNÉDICK.

Ne m'aimez-vous pas ?

BÉATRICE.

Moi ! non , pas plus que de raison.

BÉNÉDICK.

En ce cas , votre oncle , et le prince et Claudio

154 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,
ont été bien trompés : ils m'ont juré que vous
m'aimiez.

BÉATRICE.

Et vous ; est-ce que vous ne m'aimez pas ?

BÉNÉDICK.

En vérité, non ; pas plus que de raison.

BÉATRICE.

En ce cas , ma cousine , Marguerite et Ursule se
sont bien trompées : car elles m'ont juré que vous
m'aimiez.

BÉNÉDICK.

Eux , ils m'ont juré que vous étiez presque ma-
lade d'amour pour moi.

BÉATRICE.

Et elles , elles m'ont juré que vous étiez presque
mort d'amour pour moi.

BÉNÉDICK.

Il ne s'agit pas de cela. -- Ainsi , vous ne m'ai-
mez donc pas ?

BÉATRICE.

Non vraiment ; seulement je voudrais récom-
penser l'amitié.

LÉONATO.

Allons , ma nièce ; je suis sûr , moi , que vous
aimez ce cavalier.

CLAUDIO.

Et moi , je ferai serment qu'il est amoureux d'elle :
car voici certain écrit tracé de sa main , un sonnet
imparfait sorti de son propre cerveau , et qui s'adresse
à Béatrice.

HERO.

Et en voici un autre , écrit de la main de ma cousine , que j'ai dérobé à sa poche et qui renferme l'expression de sa tendresse pour Bénédict.

BÉNÉDICK.

Miracle ! voici nos mains qui déposent contre nos cœurs ! — Allons , je vous accepte : mais , par cette lumière , je ne vous prends que par pitié.

BÉATRICE.

Je ne veux pas vous refuser non plus. — Mais , j'en atteste ce beau jour , je ne cède que vaincue par les importunités ; et aussi pour vous sauver la vie : car on m'a dit que vous périssiez de consommation.

BÉNÉDICK.

Allons , silence : je veux vous fermer la bouche.

(Il lui donne un baiser.)

DON PÈDRE.

Hé bien , comment vous trouvez-vous , Bénédict , l'homme marié ?

BÉNÉDICK.

Je suis bien aise de vous le dire , prince : un collège entier de beaux esprits ne me ferait pas changer mes idées par ses railleries. Pensez-vous que je m'embarrasse beaucoup d'une satire ou d'une épigramme ? Non ; si un homme se laisse battre par des bons mots ⁽⁵⁹⁾ , il sera ridicule dans toute sa personne. Bref , depuis que je suis décidé à me marier , je ne fais plus aucun cas de tous les propos que le monde voudra tenir contre le mariage : ainsi ne me raillez jamais pour tout ce que j'ai pu dire

contre lui. Car l'homme est un être changeant , et c'est là ma conclusion. — Quant à vous , Claudio , je m'attendais à vous faire un mauvais parti : mais en considération de ce que vous avez bien l'air de devenir mon parent , vivez sain et sauf ; et aimez ma cousine.

CLAUDIO.

J'espérais que vous auriez refusé Béatrice ; et que j'aurais pu vous faire mourir célibataire sous le bâton , pour vous apprendre à être un homme à deux faces ; ce que vous serez , sans contredit , si ma cousine ne veille pas sur vous de bien près.

BÉNÉDICK.

Allons , allons , nous sommes amis. — Qu'on nous ouvre une danse avant que nous soyons mariés , afin que nous puissions alléger nos cœurs et les talons de nos femmes.

LÉONATO.

La danse viendra après.

BÉNÉDICK.

Nous commencerons par-là , sur ma parole. — Allons , musique , partez. — Prince , vous êtes mélancolique : prenez-moi une femme , prenez-moi une femme. Il n'est point de bâton plus vénérable que celui dont la pomme est garnie de corne.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Seigneur , votre frère don Juan a été pris dans sa fuite , et une escorte de gens armés l'a ramené à Messine.

BÉNÉDICK.

Ne songez pas à lui jusqu'à demain : je vous donnerai l'idée d'une bonne punition pour lui. — Allons, flûtes, commencez.

(On danse, ensuite tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



NOTES

SUR

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

(¹) *Montanto* est un des anciens termes de l'escrime, et s'appliquait à un fier-à-bras, à un bravache.

(²) Il était d'usage, parmi les gladiateurs, de faire courir des billets portant des défis, etc. *Flight* et *bird-bolt*, étaient différentes sortes de flèches.

(³) *A stuffed man*.

(⁴) *Fair*, beau et blond.

(⁵) Dans quelques provinces d'Angleterre, on eufermait autrefois un chat avec de la suie dans une bouteille de bois (semblable à la gourde des bergers), et on la suspendait à une corde. Celui qui pouvait en briser le fond en courant, et être assez adroit pour échapper à la suie et au chat qui tombaient alors, était le héros de ce divertissement cruel.

(⁶) Adam-Bell, fameux archer.

(⁷) *Heart-burnt*.

(⁸) *Dat Deus immiti cornua curta bovi*.

(9) Un vieux proverbe disait : *Les vieilles pucelles conduisent les singes en enfer.*

(10) *Friend*, un ami ; nous disons encore, *un bon ami*, dans le même sens.

(11) Tout ce dialogue de Marguerite avec Bénédict est attribué, par d'autres, à Balthasar.

(12) Comme signe d'un tempérament froid. Nous disons encore : *Vous avez les mains fraîches, vous devez être fidèle.*

(13) Quelque traduction des Cent nouvelles nouvelles de la reine de Navarre.

(14) Allusion aux figures de cire des sorcières. Une ancienne superstition leur attribuait aussi le pouvoir de changer l'eau et le vin en sang.

(15) Parure des citoyens opulens du temps de Shakspeare.

(16) Allusion à l'aveugle de Lazarille de Tormes.

(17) Ce qui reste de la fille de Sion est comme une cabane dans un vignoble, comme une loge nocturne dans un jardin de concombres. *Isaïe*, ch. premier.

(18) Déesse de la vengeance, ou de la discorde.

(19) Souverain de l'Abyssinie.

(20) J'ai perdu ma beauté, les maris seront rares.

(21) *What life is in that to be the death of this marriage?*

(22) Nous dirions M. Céladon.

(23) *Stalk on*, allusion au *stalking-horse*, au cheval d'abri qui sert à surprendre le gibier.

(24) L'anglais dit : *En mille pièces d'un liard.*

(25) Allusion à l'habitude des sorcières qui récitent leurs prières à rebours.

(26) *Antick*, bouffon des anciennes farces anglaises. Le nom d'*antick* indique, selon Warburton, l'idée traditionnelle des anciens mimes dont Apulée nous dit : *mimi centunculo fuligine faciem obducti*.

(27) Quelques commentateurs veulent lire *anglet*, une tête d'épingle à cheveux qui représentait autrefois des figures taillées, et le plus souvent une tête bizarre.

(28) Chez nous, *les oreilles nous sifflent*.

(29) Allusion à un ancien proverbe :

As the fool thinks so the bell clinks.

Ce que le fou pense, la cloche le chante.

(30) *Hang it* : — *You must hang it first and draw it afterwards.*

(31) *Fancy*, amour, imagination.

(32) Dogberry, peu au fait de la valeur des termes, fait mille contre-sens, en employant un mot pour l'autre. On devine facilement l'intention du poète.

(33) *Bills*, pertuisanes; armes de l'ancienne infanterie anglaise.

(34) Voici quelques-uns des statuts du guet ridiculisés ici par Shakspeare.

« Personne ne sifflera passé neuf heures du soir sous peine de prison.

» Personne n'ira masqué la nuit, passé neuf heures du soir.

» Nul homme à marteau, forgeron, serrurier ne travaillera passé neuf heures du soir; nul homme ne donnera l'alarme passé neuf heures du soir, en battant sa femme, sa servante, son chien, sous peine de trois schellings d'amende. »

(35) Pharaon, Hercule chez Omphale, personnages de tapisserie.

(36) *Cod piece* ne veut pas dire petit doigt. Lord B...n dit quelque part, au sujet des statues du musée de lord E...n.

« *Many a languid maid with longing sigh,
giant statues cast the curious eye,
The room with transient glance appears to skim.
Yet marks the mighty back and length of limb,
Mourns o'er the difference of now and then,
Exclaims : « These Greeks indeed were proper men.
.
Alas sir Harry is no Hercule!*

(37) En anglais, c'est le mot *deformed* que les watchmen prennent pour un nom d'homme.

(38) *Rabato*, rabat, collerette.

(39) Il a déjà été question de cet air dans les deux gentilshommes de Vérone.

(40) *Barns*, greniers, et *bairnes*, vieux mot qui signifie enfant.

(41) *Hawk Horse or husband*.

(42) La réponse de Béatrice est moins claire en anglais; car elle répond : Je préfère la lettre initiale de chacun de ces mots; mais Marguerite la comprend, comme le prouve sa réplique.

(43) Si vous n'avez pas changé d'opinion, de foi.

(44) Allusion au nom de Bénédict.

(45) Moralité, la morale d'une fable, le sens caché d'un apologue.

(46) Proverbe.

(47) Dogberry dit toujours le contraire de ce qu'il veut dire.

(48) Expression proverbiale.

(49) Odieuses.

(50) *Palabras*, *pocas palabras*, mots espagnols, pour dire *bref*, abrégeons.

(51) C'est une merveille.

(52) Expression d'une ancienne *moralité*. (*Steevens*).

(53) Nous ne savons pas trop quel mot faire écorcher en français à *Dogberry* pour équivalent d'*aspicious*.

(54) *County*, anciennement terme générique pour dire un noble. (*Steevens*).

(55) Proverbe ; le sens est sans doute : S'il est de mauvaise humeur, qu'il s'occupe à se distraire.

(56) On connaît l'expression latine, *clypeum abjicere*, pour rendre les armes.

(57) *Don worm*, le ver du remords.

(58) *Virgin knight*, chevalière vierge, selon *Johnson*, signifie pupille, élève, favorite; selon *Steevens*, dans les siècles de la chevalerie, une chevalière vierge était celle qui n'avait pas encore eu *d'aventure*.

(59) *Brain*, cerveau et esprit, saillie, bon mot.

CYMBELINE,

TRAGÉDIE.



NOTICE

SUR

CYMBELINE.

UNE nouvelle du Décaméron de Bocace et une chronique d'Holinshed sont les deux sources où Shakspeare a puisé cette tragédie. Le roi qui lui donne son nom régnait du temps de César Auguste, selon Holinshed, ce qui n'a pas empêché Shakspeare de peupler Rome d'Italiens modernes, Iachimo, Philario, etc. Malgré cette confusion de temps, de noms et de mœurs; malgré l'invraisemblance de la fable, et l'absurdité du plan, Cymbeline est une des tragédies les plus admirées de Shakspeare. Le personnage d'Imogène a fait réellement des passions. Que les critiques comparent, s'ils le veulent, cette pièce à un édifice irrégulier et informe, mais qu'ils conviennent qu'Imogène est une divinité digne d'orner un temple de la plus noble architecture. Quoique Posthumus semble le héros

de la pièce, c'est Imogène qui y répand le charme de sa pureté conjugale, de sa douceur céleste, de son dévouement et de sa constance.

Sans artifice, comme l'innocence, elle a peine à croire à l'infidélité de Posthumus; indulgente comme la vertu, elle pardonne à Iachimo ses premières calomnies sans affecter une haine d'ostentation contre le vice. Faussement accusée, elle ne sait se justifier qu'en disant combien elle aime; modeste et timide sous son déguisement, elle apparaît dans la grotte de Bélarius comme l'ange de la grâce; elle est belle dans le désert comme à la cour, et ajoute encore à la beauté du paysage dans lequel Shakspeare a placé les deux jeunes princes.

Les autres caractères de la pièce ne manquent pas de vérité. Posthumus ne serait-il que l'époux adoré d'Imogène, il nous intéresserait; mais il y a en lui le courage et la noblesse des héros. Pisanio est un de ces serviteurs fidèles que Shakspeare a souvent pris plaisir à représenter, et Iachimo un des plus adroits menteurs que l'Italie ait produits; son effronterie a quelque chose d'amusant; Bélarius, opiniâtre dans

son plan de vengeance, offre un de ces caractères fermes qu'on voit avec plaisir transplantés au milieu des montagnes et mis tout à coup en présence d'un courtisan. Ses deux élèves ont déjà l'instinct des grands hommes; et leur amitié fraternelle est touchante.

La méchanceté de la reine et la crédulité conjugale du roi, prêtent aussi à l'analyse, et forment un contraste piquant. Cloten, le seul personnage comique de la pièce, peut être jugé de plus d'une manière : on voit en lui la sottise et l'orgueil d'un prince privé d'éducation; mais il semble que Shakspeare ait oublié qu'il nous l'a donné d'abord pour une âme lâche et sans énergie, lorsque dans le conseil royal il lui fait adresser à l'ambassadeur romain une réponse qui est pleine de dignité; soit qu'il ait cru que vis-à-vis l'étranger, l'honneur national peut enflammer les âmes les plus communes; soit que le poète ait voulu insinuer que le rôle des princes leur est souvent tracé d'avance dans les grandes occasions.

En général, l'intérêt qu'inspire la tragédie de *Cymbeline*, est d'une nature douce et mélancolique plutôt que tragique. On s'échappe vo-

lontiers de la cour avec Imogène, et l'on se sent disposé à rêver dans l'asile romantique où elle retrouve ses frères sans les connaître.

Plusieurs sentimens noblement exprimés, quelques dialogues naturels et des scènes charmantes rachètent les nombreux défauts de cette composition.

Le docteur Malone croit qu'elle fut écrite en 1605.

A. P.

CYMBELINE.

PERSONNAGES.

- CYMBELINE , roi de la Grande-Bretagne.
CLOTEN , fils de la reine , d'un premier lit.
LÉONATUS POSTHUMUS , chevalier , marié secrètement à la
princesse Imogène.
BÉLARIUS , seigneur breton , exilé par Cymbeline , et déguisé
sous le nom de Morgan.
GUIDÉRIUS , } fils de Cymbeline , et crus fils de Bélarius
ARVIRAGUS , } sous les noms de Polydore et de Cadwal.
PHILARIO , ami de Posthumus , } Italiens.
IACHIMO , ami de Philario. }
UN FRANÇOIS , ami de Philario.
CAIUS-LUCIUS , général de l'armée romaine.
UN OFFICIER ROMAIN.
PISANIO , attaché au service de Posthumus.
CORNÉLIUS , médecin.
DEUX GENTILSHOMMES.
DEUX GÉOLIERES.
DEUX OFFICIERS BRETONS.
LA REINE , femme de Cymbeline.
IMOGÈNE , fille de Cymbeline , de son premier mariage.
HÉLÈNE , suivante d'Imogène.
LORDS , LADYS , SÉNATEURS , ROMAINS , TRIBUNS ,
APPARITIONS , UN DEVIN , UN BATAVE , UN ESPA-
GNOL , MUSICIENS , OFFICIERS , CAPITAINES , SOL-
DATS , MESSAGERS.

La scène est tantôt en Bretagne , tantôt en Italie.

CYMBELINE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Grande-Bretagne. — Jardin derrière le palais de Cymbeline.

Entrent deux GENTILSHOMMES.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Vous ne rencontrez ici personne qui ne fronce le sourcil. Nos visages n'obéissent pas plus que nos courtisans aux lois du ciel. Tous retracent la tristesse peinte sur le visage du roi.

LE SECOND.

Mais quel est le sujet?...

LE PREMIER.

L'héritière de son royaume, sa fille, qu'il destinait au fils unique de la nouvelle reine, de cette veuve qu'il vient d'épouser, s'est donnée à un gentilhomme pauvre de fortune, mais riche en mérite : la voilà mariée; — aussitôt son époux est banni, elle emprisonnée. Tout présente les dehors de la tristesse; pour le roi, je le crois, il est affligé du fond du cœur.

LE SECOND.

N'y a-t-il que le roi ?

LE PREMIER.

Et le prince , à qui ce mariage enlève la princesse ; la reine aussi , qui souhaitait le plus cette alliance ; mais il n'est pas un des courtisans , quoiqu'ils portent des visages composés sur celui du roi , pas un qui n'ait le cœur joyeux de l'hymen dont ils affectent de paraître mécontents.

LE SECOND.

Et pourquoi cela ?

LE PREMIER.

L'homme à qui la princesse échappe est un être qui ne mérite même pas une mauvaise réputation ; mais celui qui la possède , je veux dire celui qui l'a épousée , ah ! l'honnête homme ! et qu'on bannit pour cela ; c'est une créature si accomplie qu'on aurait beau chercher son pareil dans toutes les régions du monde , il manquerait toujours quelque trait à l'objet qu'on voudrait lui comparer. Je ne pense pas qu'un extérieur aussi beau et une âme aussi belle soient réunis dans un autre homme que lui.

LE SECOND.

Vous le vantez beaucoup.

LE PREMIER.

Tous les éloges que je lui donne appartiennent à son mérite ; je lui fais tort plutôt que de l'exalter outre mesure.

LE SECOND.

Quel est son nom , sa naissance ?

LE PREMIER.

Je ne puis remonter jusqu'à sa première origine. Sicilius était le nom de son père, qui s'unit avec honneur à Cassibelan contre les Romains. Mais il ne reçut ses titres d'honneur que de Ténantius, qu'il servit avec gloire et avec un succès admiré, et il obtint le surnom de Léonatus. Il eut, avant le chevalier dont je vous parle, deux autres fils qui, dans les guerres de ce temps, moururent l'épée à la main. Leur père, vieux alors et amoureux de postérité, en conçut tant de chagrin qu'il en quitta la vie : son aimable épouse, alors enceinte du troisième fils dont nous parlons, mourut en lui donnant le jour. Le roi prit l'orphelin sous sa protection, lui donna le nom de Posthumus, l'éleva, et l'attacha à sa personne : il l'instruisit dans toutes les sciences dont son âge pouvait être susceptible ; et il les saisit comme l'air aussitôt qu'elles lui étaient présentées ; dès son printemps, il porta une moisson de fruits : il vécut à la cour loué et aimé (chose rare), modèle des jeunes gens, miroir redouté des hommes d'un âge mûr ; et près des vieillards, un enfant qui guidait les radoteurs. Quant à sa maîtresse, pour laquelle il est banni aujourd'hui, son rare mérite annonce à tous quel cas elle faisait de sa personne et de ses vertus. On peut lire dans son choix, et juger au vrai quel homme est Posthumus.

LE SECOND.

Je le révère sur votre seul récit. Mais, dites-moi, je vous prie, la princesse est-elle le seul enfant du roi ?

LE PREMIER.

Son seul enfant ? Il avait deux fils ; et si ce détail vous intéresse , écoutez-moi. Tous deux furent dérobés à leur nourrice ; l'un à l'âge de trois ans , et l'autre encore au maillot ; jusqu'à cette heure , pas la moindre conjecture sur le lieu où ils ont été portés.

LE SECOND.

Combien y a-t-il d'années ?

LE PREMIER.

Vingt ans environ.

LE SECOND.

Qu'on enlève ainsi les enfans d'un roi ! qu'ils fussent si négligemment gardés , et qu'on ait été si lent dans les recherches qu'on n'ait encore retrouvé d'eux aucune trace ⁽¹⁾ !

LE PREMIER.

Quelqu'étrange que vous semble ce larcin , et quoique cet excès de négligence soit vraiment ridicule , le fait , seigneur , n'en est pas moins vrai.

LE SECOND.

Je vous crois.

LE PREMIER.

Cessons nos discours ; voici la reine et la princesse.

(Ils sortent.)

(La reine , Posthumus , Imogène , entrent avec leur suite.)

LA REINE.

Non ; soyez-en sûre , ma fille , vous ne trouverez jamais en moi , comme on le reproche à la plupart des marâtres , un œil malveillant pour vous. Vous

êtes ma captive ; mais votre gardienne vous confiera les clefs qui ferment votre prison. Pour vous, Posthumus, aussitôt que je pourrai fléchir le courroux du roi , on me verra plaider votre cause ; mais , je vous l'avoue, le feu de la colère est encore dans son sang ; et il serait à propos de vous soumettre à son arrêt, avec toute la patience que votre prudence pourra vous inspirer.

POSTHUMUS.

Si votre majesté le trouve bon, je m'éloignerai de ces lieux dès aujourd'hui.

LA REINE.

Vous voyez le danger. — Je vais faire un tour dans les jardins, compatissant aux angoisses de deux cœurs qu'on arrache l'un à l'autre, quoique le roi ait ordonné de ne pas vous laisser ensemble.

(Elle sort.)

IMOGÈNE.

O feinte complaisance ! Comme ce tyran sait caresser au moment où elle assassine ! Mon cher époux, le courroux de mon père m'inspire bien quelquefois la crainte ; mais , soit dit sans blesser mes devoirs sacrés envers lui , je ne redoute rien des effets de sa colère sur moi. Il vous faut partir ; et moi j'aurai ici à soutenir à toute heure le trait de ses regards irrités, n'ayant rien qui me console de vivre, que la pensée qu'il existe toujours dans le monde un trésor que je puis revoir encore.

POSTHUMUS.

Ma souveraine ! mon amante ! Ah ! madame , ne

pleurez plus ; si vous ne voulez m'exposer à me faire soupçonner de plus de tendresse qu'il ne sied à un homme d'en montrer. Je veux être l'époux le plus fidèle , qui jamais ait engagé sa foi. Ma résidence sera à Rome , chez un nommé Philario , qui fut l'ami de mon père ; moi , je ne le connais que par lettres. Adressez-moi là les vôtres , ô ma reine ! mes yeux en dévoreront chaque ligne dût l'encre être de fiel.

(La reine rentre.)

LA REINE.

Abrégez , je vous prie. Si le roi survenait , je ne sais pas où s'arrêterait sa colère contre moi. (*A part.*) Cependant je saurai diriger ici sa promenade ; je ne l'offense jamais qu'il ne paie mes offenses pour les apaiser ; il achète chèrement tous mes torts.

(Elle sort.)

POSTHUMUS.

Quand nous passerions à nous dire adieu tout le temps qui nous reste encore à vivre , la douleur de nous séparer ne ferait qu'augmenter de plus en plus.... Adieu.

IMOGÈNE.

Ah ! demeure un moment. Quand tu monterais à cheval uniquement pour aller respirer l'air des environs , cet adieu serait encore trop court. — Vois , mon ami , ce diamant appartient à ma mère ; prends-le , mon bien-aimé , mais garde-le jusqu'à ce que tu épouses une autre femme quand Imogène sera morte.

POSTHUMUS.

Quoi ! quoi ! une autre femme ? Dieux bienfaisans ,

accordez-moi seulement de posséder celle qui est à moi ; que les liens de la mort me préviennent dans mes embrassemens si j'en cherche une autre. (*Il met le diamant à son doigt.*) Reste, reste à cette place tant que le sentiment et la vie pourront t'y conserver. (*A Imogène.*) Et vous, la plus tendre, la plus belle, qui, à votre perte immense, n'avez reçu que moi en échange de vous ; c'est donc encore moi qui gagnerai sur vous dans le troc des plus légères bagatelles ; pour l'amour de moi, portez ceci ; c'est un lien d'amour ; je veux moi-même en enchaîner cette belle main.

(*Il lui attache un bracelet.*)

IMOGÈNE.

O dieux ! quand nous reverrons-nous ?

(*Entre Cymbeline et les seigneurs de la cour.*)

POSTHUMUS.

Hélas ! le roi !...

CYMBELINE.

Vil objet, fuis de ces lieux ; disparais de ma vue. Si, après cet ordre encore, tu fatigues la cour de ton indigne présence, tu meurs. Fuis, ta vue empoisonne mon sang.

POSTHUMUS.

Que les dieux vous protègent et fassent prospérer les hommes de bien que je laisse à votre cour ; je suis parti.

(*Il sort.*)

IMOGÈNE.

Non, la mort n'a point d'angoisses plus douloureuses que celles que j'éprouve.

CYMBELINE.

Créature déloyale, toi qui devrais rajeunir ma
vieillesse, tu accumules un siècle sur ma tête.

IMOGÈNE.

Seigneur, je vous en conjure, ne vous tourmentez
pas vous-même par ces emportemens ; car je suis
insensible à votre courroux : un sentiment plus
élevé étouffé en moi toute autre peine, toute autre
crainte.

CYMBELINE.

Plus de pardon ! plus d'obéissance !

IMOGÈNE.

Plus d'espérance ! le désespoir !.. Ainsi donc plus de
pardon pour moi !

CYMBELINE.

Tu pouvais épouser le fils unique de la reine.

IMOGÈNE.

Oh ! mille fois heureuse de ne plus le pouvoir :
j'ai fait choix d'un aigle, et me suis sauvé d'un fau-
con dégénéré.

CYMBELINE.

Tu as choisi un misérable ; tu voulais asseoir
l'ignominie sur mon trône.

IMOGÈNE.

Dites que j'en ai relevé l'éclat.

CYMBELINE.

O âme vile !

IMOGÈNE.

Seigneur, c'est votre faute si j'ai aimé Posthumus ;
vous l'avez fait élever avec moi, vous me l'avez

donné pour compagnon des jeux de mon enfance : il n'est point de femme dont il ne soit digne; il m'achète plus que je ne vaux, de tout le prix que je lui coûte.

CYMBELINE.

Quoi! as-tu perdu la raison?

IMOGÈNE.

Peu s'en faut, seigneur : veuille le ciel m'en rendre l'usage! Oh! que je voudrais être fille d'un simple paysan, et que Posthumus fût le fils du berger voisin.

(La reine paraît.)

CYMBELINE.

Femme imprudente, je les ai trouvés encore ensemble; vous n'avez pas suivi mes ordres, retirez-vous avec elle, et l'enfermez.

LA REINE, à Cymbeline.

J'implore votre patience. (*A Imogène.*) Calmez-vous, ma chère fille, silence. — Bon souverain, laissez-nous seules, et cherchez dans votre raison quelque consolation pour vous-même.

CYMBELINE.

Qu'elle languisse, et que chaque jour son sang se flétrisse, et que vieille avant le temps elle meure de sa folie!

(Il sort.)

LA REINE, à Imogène.

Allons, il faut que vous laissiez passer... (*Pisanio entre.*) Voici votre serviteur. Eh bien, Pisanio, quelles nouvelles?

PISANIO.

Le prince, votre fils, a tiré l'épée contre mon maître.

LA REINE.

Ah! j'espère qu'il n'est arrivé aucun malheur?

PISANIO.

Il en aurait pu arriver un; mais mon maître n'a fait que se jouer plutôt que de combattre, et il n'avait aucune colère; des gentilshommes qui se sont trouvés là, les ont séparés.

LA REINE.

J'en suis bien joyeuse.

IMOGÈNE.

Votre fils est le champion de mon père; il soutient sa cause! Tirer l'épée sur un proscrit! ô le brave prince! — je voudrais les voir aux prises tous deux dans les déserts de l'Afrique, et moi près d'eux, armée d'une aiguille, pour en piquer le premier qui reculerait. — Pourquoi avez-vous quitté votre maître?

PISANIO.

Par son ordre. Il n'a jamais voulu que je l'accompagne jusqu'au port; il m'a laissé dans cet écrit le détail des ordres que j'aurai à remplir tant qu'il vous plaira d'accepter mon service.

LA REINE.

Cet homme, jusqu'ici, a été pour vous un serviteur fidèle. Je garantis, sur mon honneur, qu'il le sera toujours.

PISANIO.

Que votre majesté agrée mes humbles remerciemens.

LA REINE, à Imogène.

Je vous prie, promenons-nous un moment ensemble.

IMOGÈNE, à Pisanio.

Avant une demi-heure, je vous le recommande, revenez me parler : du moins vous irez voir mon époux à bord. Allez et laissez-nous.

(La reine et Imogène sortent ensemble; Pisanio sort par un autre côté.)

SCÈNE II.

Une place publique.

Entre CLOTEN, DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Je vous conseille, seigneur, de changer de chemise. La chaleur de l'action vous a mis tout en sueur : vous voilà fumant comme la victime d'un sacrifice. Quand un air sort, un air entre ; et il n'en est point au dehors qui soit aussi sain que celui qui sort de vous.

CLOTEN.

Si ma chemise était ensanglantée, alors pour en changer... L'ai-je blessé ?

SECOND SEIGNEUR, à part.

Non, d'honneur, tu n'as pas même ému son âme.

PREMIER SEIGNEUR.

Blessé ? Ah ! s'il ne l'est pas , il faut qu'il ait un corps perméable ; il faut que l'acier le traverse comme l'air.

SECOND SEIGNEUR, à part.

Son acier craignait les cicatrices ; il a battu en retraite vers la ville.

CLOTEN.

Le lâche n'osait pas m'attendre.

SECOND SEIGNEUR, à part.

Non , il allait toujours ; mais en avant , vers ta face.

PREMIER SEIGNEUR.

Vous attendre ? vous avez assez de terres ; mais il a ajouté à vos domaines , il vous a cédé du terrain.

SECOND SEIGNEUR, à part.

Autant de pouces de terre que tu as d'océans ! Les fats !

CLOTEN.

Que je voudrais que personne ne fût venu se jeter entre nous deux !

SECOND SEIGNEUR, à part.

Et moi aussi , jusqu'à ce que tu eusses pris sur la poussière avec ton corps la mesure d'un imbécile.

CLOTEN.

Mais comment peut-elle aimer ce misérable , et me rebuter , moi ?

SECOND SEIGNEUR, à part.

Oh ! si c'est un crime de bien choisir , elle est damnée.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur , je vous l'ai toujours dit , que son esprit

et sa beauté ne vont pas ensemble : c'est une belle enseigne ; mais je n'ai vu en elle qu'un esprit peu lumineux.

SECOND SEIGNEUR, à part.

Son esprit ne luit pas pour les insensés.

CLOTEN.

Venez, je vais à mon appartement : je voudrais bien qu'il fût arrivé un malheur.

SECOND SEIGNEUR, à part.

Je ne fais pas le même vœu, à moins que ce n'eût été la chute d'un âne, ce qui ne serait pas un grand malheur.

CLOTEN.

Voulez-vous nous suivre ?

PREMIER SEIGNEUR.

J'accompagnerai votre altesse.

CLOTEN.

Oui, venez : allons ensemble.

SECOND SEIGNEUR.

Volontiers, prince.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

L'appartement d'Imogène.

IMOGÈNE , PISIANO.

IMOGÈNE.

Je voudrais que tu te tinsses sur le port ; et là , interrogeant sans cesse chaque vaisseau qui arrive. — Si mon époux m'écrivait , et que sa lettre ne me parvînt pas , ce serait une aussi grande perte pour moi , que le serait pour un coupable la perte de ses lettres de grâce. Quelles ont été ses dernières paroles ?

PISANIO.

Ma reine ! ma reine !

IMOGÈNE.

Et sans doute alors il agitait son mouchoir dans sa main.

PISANIO.

Et il le baisait , madame.

IMOGÈNE.

Insensible tissu , tu étais plus heureux que moi ! — Et ce fut là tout.

PISANIO.

Non , madame ; car aussi long-temps qu'il a pu me voir , et moi le distinguer des autres , il est resté sur le tillac , et me faisant des signes de son gant , de son chapeau , de son mouchoir , il exprimait de son mieux , par les transports et les mouvemens de son

cœur, combien son âme était lente et le vaisseau prompt à s'éloigner de vous.

IMOGÈNE.

Tu aurais dû le suivre de l'œil, et ne le quitter que lorsqu'il l'aurait paru petit comme un oiseau, ou moins encore.

PISANIO.

C'est ce que j'ai fait, madame.

IMOGÈNE.

Ah! moi, j'aurais voulu briser les fibres de mes yeux dans leurs efforts, pour le voir plus longtemps, jusqu'à ce qu'il fût devenu, par l'éloignement, plus petit que mon aiguille. Oui, mes regards l'auraient suivi, jusqu'à ce que de la grosseur d'un moucheron, il se fût tout-à-fait évanoui dans l'air; et alors j'aurais détourné mes yeux et pleuré... — Mais dis-moi, cher Pisanio, quand recevrons-nous de ses nouvelles?

PISANIO.

Soyez-en sûre, madame, à la première occasion qu'il pourra trouver.

IMOGÈNE.

Je ne lui ai point fait mes adieux. J'avais tant de choses tendres à lui dire! Avant que j'aie pu lui dire comme je songerai à lui, à certaines heures; quelles pensées, quels souvenirs j'aurai, tantôt l'un, tantôt l'autre; — avant que j'aie pu lui faire jurer qu'aucune femme d'Italie ne lui ferait trahir mon amour et son honneur; lui recommander de s'unir à moi en prières, au point du jour, à midi, à minuit (car alors je suis dans les cieus pour lui);

avant que j'aie pu lui donner le baiser d'adieu, que j'aurais placé entre deux mots charmans; mon père survient, semblable au souffle tyrannique du nord qui tue les fleurs dans le bouton.

(Une dame de la reine entre.)

LA DAME.

La reine, madame, désire que votre altesse se rende auprès d'elle.

IMOGÈNE, à Pisanio.

Allez exécuter les ordres dont je vous ai chargé, je vais rejoindre la reine.

PISANIO.

Je vous obéirai, madame.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Rome. — Appartement de la maison de Philario.

Entrent PHILARIO, IACHIMO, UN FRANÇAIS,
UN BATAVE et UN ESPAGNOL.

IACHIMO.

Croyez-moi, seigneur; je l'ai vu en Bretagne, son mérite allait croissant, on s'attendait à le voir devenir le héros que son nom nous annonce aujourd'hui; mais je pouvais alors le regarder encore sans admiration, quand le tableau de ses qualités eût été disposé à son côté et que je l'eusse parcouru article par article.

PHILARIO.

Vous parlez d'un temps où il n'était pas encore,

comme aujourd'hui , revêtu de tous les dons qui en font un homme accompli , de corps et d'esprit.

LE FRANÇAIS.

Moi , je l'ai vu en France ; et nous avons là plusieurs braves qui pouvaient fixer le soleil d'un oeil aussi ferme que lui.

IACHIMO.

Cette fortune d'avoir épousé la fille de son roi , influe beaucoup , je n'en doute point , sur les récits qu'on fait de lui ; on l'apprécie d'après le prix de son amante , bien plus que d'après le sien.

LE FRANÇAIS.

Et puis son bannissement....

IACHIMO.

Oui , oui ; les suffrages des partisans de la princesse , qui , portant ses couleurs , se font un devoir de déplorer avec elle ce douloureux divorce ; tout cela sert merveilleusement à exalter Posthumus. Car il faut bien soutenir l'honneur du choix d'Imogène , dont sans cela le jugement ne brillerait guère d'être allé prendre pour époux un homme obscur et sans titre. Mais comment arrive-t-il , Philario , qu'il vienne s'établir chez vous ? Où votre liaison s'est-elle formée ?

PHILARIO.

Son père et moi nous avons fait la guerre ensemble , et je ne dois pas moins que la vie à son père , qui me l'a sauvée plus d'une fois. Le voici , notre Breton. (*Posthumus paraît.*) Montrez-moi votre estime en le traitant avec les égards que des

gentilshommes aussi bien élevés que vous doivent à un étranger de sa qualité. Je vous exhorte tous à lier une plus étroite connaissance avec ce cavalier, je vous le recommande comme mon digne ami. Je veux lui donner le temps de montrer ce qu'il est, plutôt que de faire son éloge en sa présence.

LE FRANÇAIS, à Posthumus.

Seigneur, nous nous sommes connus autrefois dans Orléans.

POSTHUMUS.

Oui, je vous demeurai redevable d'une foule d'attentions que ma reconnaissance n'acquittera jamais, même en s'acquittant sans cesse.

LE FRANÇAIS.

Seigneur, vous enfilez trop le prix d'un faible service. Je me félicitai de vous avoir réconcilié avec mon compatriote; n'eût-ce pas été, en effet, une chose déplorable, qu'on vous eût laissé poursuivre vos projets de mort pour une affaire aussi légère, une bagatelle.

POSTHUMUS.

Permettez, seigneur; j'étais alors un jeune voyageur: j'évitais de m'en rapporter à mes propres lumières, aimant mieux me laisser guider par l'expérience des autres; mais depuis, mon jugement s'est formé, soit dit sans offenser personne, et je ne trouve pas que la querelle fût aussi légère que vous le prétendez.

LE FRANÇAIS.

D'honneur, elle l'était trop pour mériter d'être décidée par le fer, surtout entre deux braves dont

l'un aurait immolé l'autre , ou qui seraient restés tous deux sur la place.

IACHIMO.

Pouvons-nous , sans indiscretion , vous demander quel était le sujet de ce différent ?

LE FRANÇAIS.

Sans difficulté , je le pense ; la querelle fut publique , et dès lors on peut , sans blesser personne , en faire le récit. C'était à peu près la même thèse qui fut agitée entre nous l'autre soir , lorsque chacun de nous fit l'éloge des belles de son pays. Ce cavalier soutenait en ce temps-là , et offrait de le soutenir aux dépens de son sang , que la sienne était plus belle , plus vertueuse , plus spirituelle , plus chaste , plus constante , plus accomplie et moins fragile qu'aucune de nos plus rares beautés de France.

IACHIMO.

Cette dame ne vit plus aujourd'hui , sans doute , ou bien l'opinion qu'en avait ce cavalier doit être entièrement détruite à présent.

POSTHUMUS.

Elle conservé toujours sa vertu , et moi mon opinion.

IACHIMO.

Il ne faut pas que vous lui donniez si fort la préférence sur nos dames d'Italie.

POSTHUMUS.

Quand je serais poussé au point où je le fus en France , je ne rabattrais rien de son prix , quoique

je me déclare ici non pas son ami , mais son adorateur.

IACHIMO.

Dire qu'elle est tout à la fois aussi belle et aussi vertueuse qu'aucune de nos dames , c'est trop s'avancer , même pour quelque femme de Bretagne que ce soit. Qu'elle surpasse d'autres femmes que j'ai connues , comme le diamant que vous portez là passe en éclat beaucoup de diamans que j'ai vus , je le croirai volontiers ; mais je n'ai pas vu le plus beau diamant qui soit au monde , ni vous la plus belle femme de l'univers.

POSTHUMUS.

Je l'ai louée d'après mon estime, comme je loue ce diamant.

IACHIMO.

Et combien estimez-vous cette pierre ?

POSTHUMUS.

Plus que les trésors du monde entier.

IACHIMO.

Ou votre incomparable est morte, ou la voilà rabaisée par vous-même au-dessous du prix d'un caillou.

POSTHUMUS.

Vous êtes dans l'erreur : l'un peut s'acheter ou se donner, s'il se trouve assez de richesses pour le payer, ou de mérite pour l'obtenir en pur don. L'autre n'est pas un effet qui se vende, et les dieux seuls peuvent faire ce présent.

IACHIMO.

Et ce beau présent, les dieux vous l'ont fait ?

POSTHUMUS.

Oui , et avec leur secours je le conserverai.

IACHIMO.

Oui , vous pouvez nommer cette belle parmi les biens qui vous appartiennent. Mais , vous le savez , des oiseaux étrangers viennent souvent s'abattre sur nos étangs voisins... Votre bague aussi , on peut vous la voler : ainsi , de ce couple de trésors inappréciables que vous possédez , l'un est bien fragile , et l'autre est casuel. Un adroit filou et un cavalier accompli pourraient tenter de vous les enlever tous deux.

POSTHUMUS.

Votre Italie n'a point de cavalier assez accompli pour triompher de l'honneur de ma maîtresse , si c'est de l'honneur que vous prétendez parler , en disant qu'elle est fragile. Quant aux filoux , je ne doute pas qu'ils n'abondent dans votre pays , et pourtant je ne crains rien pour mon anneau.

PHILARIO.

Restons-en là , messieurs.

POSTHUMUS.

Très-volontiers. Ce noble seigneur , et je l'en remercie , ne me traite point en étranger : nous voilà familiers dès la première entrevue.

IACHIMO.

En six entretiens , pas plus longs que le nôtre , je voudrais m'établir dans le cœur de votre belle maîtresse ; oui , et voir sa vertu fléchir et prête à céder,

si j'avais seulement accès chez elle et l'occasion de lui faire ma cour.

POSTHUMUS.

Non, non.

IACHIMO.

J'ose le gager, et j'offre la moitié de ma fortune contre votre diamant, qui, suivant mon estime, vaut quelque chose de moins. Mais je fais ma gageure plutôt contre votre confiance que contre sa réputation; et, de peur que vous vous en offensiez, j'ajoute que j'oserais la tenir contre quelque femme au monde que ce fût!

POSTHUMUS.

Vous êtes étrangement abusé par vos idées téméraires : et je n'en doute point, vous auriez le sort que vous méritez, en risquant pareille tentative.

IACHIMO.

Que mérité-je?

POSTHUMUS.

Un refus, quoique votre tentative, pour user de votre expression, méritât quelque chose de plus, un châtiment peut-être.

PHILARIO.

Messieurs, en voilà assez là-dessus : cette vaine dispute s'est élevée trop tôt ; qu'elle meure comme elle est née ; je vous prie, faites plus ample connaissance.

IACHIMO.

Je voudrais avoir engagé ma fortune et celle de mon voisin au soutien de ce que j'ai avancé.

POSTHUMUS.

Et quelle serait la femme que vous choisiriez pour l'objet de cette épreuve?

IACHIMO.

La vôtre , que vous croyez si bien affermie dans sa vertu. Voulez-vous seulement me recommander à la cour où est votre dame ; je gagerai dix mille ducats contre votre diamant, que, sans autres avantages que deux entretiens avec elle, je lui ravirai cet honneur que vous croyez si bien défendu.

POSTHUMUS.

Je consens à mettre de l'or, contre votre or. Pour mon anneau, il m'est aussi cher que mon doigt ; il en fait partie.

IACHIMO.

Vous êtes amant, et de là vient votre prudence. — Vous auriez acheté une femme un million la drachme, que vous n'auriez pas une femme incorruptible. Mais, je le vois, vous avez dans l'âme quelques scrupules puisque vous avez peur.

POSTHUMUS.

Tout ceci n'est qu'un jargon d'habitude ; vous portez, j'espère, au fond de votre âme des sentimens plus réfléchis.

IACHIMO.

Je sais commander à ma langue ; et je jure ici, que je veux tenter l'épreuve dont j'ai parlé.

POSTHUMUS.

Vous le voulez ? — Je ne fais que prêter mon diamant jusqu'à votre retour. — Qu'on dresse entre

nous les articles de la gageure. Ma maîtresse surpasse en vertu l'excessive bassesse de vos indignes pensées. J'ose le gager contre vous ; voilà ma bague.

PHILARIO.

Je ne souffrirai point qu'elle serve de gage.

IACHIMO.

Par les dieux , c'en est un. Si je ne vous rapporte pas des preuves suffisantes que j'ai joui des plus chers appas de votre belle , mon or est à vous , et votre diamant aussi ; si je la quitte en laissant sans atteinte cet honneur sur lequel repose votre confiance ; cette dame, votre trésor, cette bague et mes dix mille ducats , tout est à vous ; mais il me faut votre recommandation , afin de me procurer un plus libre accès.

POSTHUMUS.

J'accepte ces conditions. Consignons-les dans un écrit. Voici les engagements dont vous me répondrez. Si vous faites ce voyage pour séduire ma dame , et que vous me démontreriez clairement que vous en avez triomphé , je ne suis plus votre ennemi , et elle ne mérite pas notre dispute. Mais si elle reste fidèle et chaste , et que vous ne puissiez me prouver le contraire , vous me répondrez l'épée à la main , et de vos soupçons outrageans , et de l'attaque que vous aurez livrée à sa pudeur.

IACHIMO.

Votre main ; l'accord est fait. Nous allons faire dresser l'écrit dans les formes , et je pars sur-le-champ pour la Grande-Bretagne ; je craindrais que le moindre délai ne refroidit nos têtes et ne fit

évanouir la gageure. Je vais chercher mon or et faire établir le pari.

POSTHUMUS.

Convenu.

(Posthumus et Iachimo sortent.)

LE FRANÇAIS.

Le pari tiendra-t-il ? Le croyez-vous ?

PHILARIO.

Le seigneur Iachimo ne reculera pas. Je vous prie, suivons-les.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Grande-Bretagne.—Appartement dans le palais de Cymbeline.

LA REINE paraît avec ses DAMES et CORNÉLIUS tenant une fiole.

LA REINE, à ses femmes.

Tandis que la rosée est encore sur la terre, allez cueillir ces fleurs ; hâtez-vous. Qui de vous en a la liste ?

UNE DES FEMMES.

Moi, madame.

LA REINE.

Allez. (*Les dames sortent.*) Maintenant, monsieur le docteur, avez-vous apporté ces drogues ?

CORNÉLIUS.

Pour vous satisfaire, madame, les voici. (*Il présente une petite boîte.*) Mais si votre majesté me le

permet, et j'espère qu'elle ne s'en offensera pas, ma conscience me force à vous demander pour quel usage vous avez exigé de moi ces mixtions envenimées, qui procurent une mort languissante, et tuent quoique avec lenteur?

LA REINE.

Je m'étonne, docteur, que vous me fassiez pareille question. N'ai-je pas été long-temps votre disciple? Ne m'avez-vous pas enseigné l'art de composer des parfums, de distiller des sucs, de les conserver? Oubliez-vous que le roi lui-même me fait souvent la cour pour mes conserves exquisés? Après ces progrès, serez-vous étonné, à moins que vous ne me supposiez une âme infernale, que je cherche à perfectionner ma science par de nouvelles expériences. Je veux faire l'essai de ces compositions sur de vils animaux qui ne valent pas la peine d'être pendus; jamais sur aucune créature humaine; par-là je connaîtrai leur force, j'opposerai des antidotes à leur activité, et de ces mélanges je recueillerai la connaissance de leurs vertus et de leurs effets.

CORNÉLIUS.

Votre majesté, par ces essais, ne fera que s'endurcir le cœur; d'ailleurs on ne voit point ces expériences sans dégoût ni sans danger.

LA REINE.

Oh! soyez tranquille. — (*Entre Pisanio.*) (*A part.*)
Voici un flatteur de valet; c'est sur lui que je ferai mou premier essai; il est livré à son maître, et l'ennemi de mou fils.... Hé bien, Pisanio? (*A Cornélius.*)

Docteur , votre office auprès de moi est rempli pour le moment ; allez à vos affaires.

CORNÉLIUS s'éloignant, et à part.

Vous m'êtes suspecte , madame ; mais vous ne ferez aucun mal.

LA REINE, à Pisanio.

Écoute, un mot.

CORNÉLIUS, à part.

Je n'aime point cette femme.... Elle croit tenir des poisons lents bien merveilleux ; je connais bien son âme, je ne confierai pas à des mains aussi perverses des ingrédients d'une nature aussi funeste ; ceux qu'elle possède assoupiront un moment les sens ; et peut-être ses essais commenceront-ils par de vils animaux, pour monter ensuite vers des espèces plus nobles ; mais il n'y a aucun danger dans la mort apparente que donnent ces préparations ; elles ne font que suspendre pour un temps les esprits, qui renaissent plus frais et plus actifs. Elle est trompée par ces faux poisons ; et moi , en la trompant ainsi , je n'en suis que plus fidèle.

LA REINE.

Docteur , je vous l'ai dit , je n'ai plus besoin de votre présence : vous attendrez que je vous fasse rappeler.

CORNÉLIUS.

Je prends humblement congé de vous.

(Il se retire.)

LA REINE.

Elle pleure donc toujours , dis-tu ? Penses-tu qu'avec le temps cette passion ne s'éteindra pas, pour

laisser entrer les conseils de la raison dans ce cœur où règne maintenant la folie? Travaille à cette cure : et quand tu viendras me dire qu'Imogène aime mon fils, ma réponse à ces mots sera : « Pisanio, tu es aussi grand que ton maître ; plus grand que lui ; » car sa fortune est gisante, elle n'a plus le souffle, et sa renommée est à l'agonie : il ne peut retourner ici, ni demeurer où il est... En changeant d'existence, il ne fera que changer de misère ; et chaque jour qui va suivre va précipiter sa ruine. Quel est ton espoir, en t'appuyant sur une colonne qui chancelle et qu'il sera impossible de relever? — sur un homme qui n'a pas même assez d'amis pour l'étayer dans sa décadence? (*La reine laisse tomber une boîte : Pisanio la ramasse.*) Tu ne connais pas ce que tu tiens là ; reçois-le de moi pour tes services, c'est un élixir de ma composition : il a déjà ramené cinq fois le roi des portes du trépas : je ne connais pas de cordial plus efficace. Non, je le veux, prends-le, comme un gage de faveurs plus grandes que je te destine : — fais sentir à ta maîtresse quelle est sa position actuelle ; mais que tes conseils paraissent venir de toi seul : songe quelle carrière la fortune ouvre devant toi. Tu conserves toujours ta maîtresse, et de plus tu gagnes mon fils, qui se souviendra de toi... J'intéresserai le roi à ton avancement, quelque choix que tu fasses ; et moi-même alors, moi surtout qui t'aurais mis sur la voie de mériter les grâces, je m'engage par-là à récompenser richement ton mérite. Appelle mes femmes : songe à mes promesses. (*Pisanio sort.*) Un rusé valet, dont on ne peut ébranler la constance : l'agent de

son maître auprès d'elle , et qui l'exhorte sans cesse à conserver sa main et sa foi à ce proscrit. Je lui ai fait là un don qui , s'il en fait usage , enlèvera à la belle son émissaire auprès de son doux ami ; et elle-même , dans la suite , si elle ne plie pas son humeur , elle peut être sûre d'en goûter aussi. (*Pisanio reparait avec les dames , qui rapportent des paniers de fleurs.*) Fort bien , vous avez rempli votre tâche à merveille : portez dans mon cabinet ces violettes , ces primevères , ces passeroles : adieu , Pisanio ; songe à ce que je t'ai dit.

(La reine sort suivie de ses femmes.)

PISANIO seul.

J'y songerai sans doute ; mais quand je deviendrai infidèle à mon bon maître , je m'étoufferai de mes propres mains : c'est là tout ce que je ferai pour toi.

SCÈNE VI.

Un autre appartement du palais.

IMOGÈNE seule.

Un père cruel , une perfide marâtre , un stupide soupirant qui s'obstine à poursuivre une femme déjà engagée , et qui a son époux banni : oh ! quel époux ! oh ! c'est lui qui comble et couronne tous mes chagrins ! c'est lui qui renouvelle à chaque instant toutes mes douleurs. — Si j'avais été dérobée au berceau , comme mes deux frères , je serais heureuse : plus votre rang vous élève , plus il vous approche du malheur. Heureux , quelque humble que soit leur état ,

ceux qui voient accomplir leurs modestes vœux réglés sur la nature et que chaque saison satisfait... Quel peut être cet inconnu? Il me déplaît.

(Iachimo entre précédé par Pisanio.)

PISANIO.

Madame, un noble chevalier de Rome vous apporte des lettres de mon maître.

IACHIMO.

Vous changez de couleur, madame? Le noble Posthumus ne court aucun danger : il salue tendrement votre altesse.

(Il lui présente une lettre.)

IMOGÈNE.

Je vous remercie, honnête étranger : vous êtes sûr d'être le bienvenu.

IACHIMO, à part.

Tout ce que sa personne offre de visible est d'une beauté rare : si elle porte une âme aussi parfaite, c'est ici le phénix de l'Arabie, et j'ai perdu la gageure. Hardiesse, sois mon amie ; audace, arme-moi de pied en cap, ou bien, comme le Parthe, je ne combattrai qu'en fuyant, ou plutôt je fuirai sans avoir combattu.

IMOGÈNE, lisant tout haut la lettre.

C'est un cavalier de la plus haute distinction, et dont les bons offices m'ont tendrement attaché à lui. Rendez-lui les mêmes égards, et traitez-le comme vous estimez votre fidèle LÉONATUS.

Je ne vous lis que ces lignes ; mais mon cœur est

profondément pénétré du reste de la lettre : il est tout ému de reconnaissance. — Vous êtes reçu, brave seigneur, avec toute la joie que peuvent exprimer mes paroles ; et vous l'éprouverez dans tout ce que je pourrai faire pour vous.

IACHIMO.

Je vous rends grâces, belle princesse. — Eh quoi ! les hommes sont-ils insensés ? La nature leur aura donné des yeux pour voir l'arche voûtée des cieux et les richesses de la terre et des mers ; des yeux qui peuvent distinguer les globes enflammés sur nos têtes, et cette foule de pierres brillantes semées sur les rivages ; et avec des organes si précieux, ils ne pourront pas faire la différence de la laideur et de la beauté !

IMOGÈNE.

D'où naît votre étonnement ?

IACHIMO.

Ce ne peut être la faute des yeux : des singes placés entre deux créatures semblables exprimeraient à celle-ci leurs désirs, et repousseraient l'autre par des grimaces. Ce n'est pas la faute du jugement : l'idiot devant cette beauté saurait faire son choix. Ce n'est pas l'erreur de la passion ; car la laideur, mise à côté de cette beauté parfaite, exciterait le dégoût du désir au lieu de l'attirer à elle.

IMOGÈNE.

Quelle est donc la cause... ?

IACHIMO.

Le vice blasé, ce désir rassasié mais non satisfait

(comme un vase qui laisse fuir le liquide qu'il contient sans cesser d'être plein), dévore d'abord l'agneau , et puis est avide de ses restes impurs.

IMOGÈNE.

Quelle est donc , digne étranger , la cause de cette extase où je vous vois ? Seriez-vous indisposé ?

IACHIMO.

Je vous rends grâces ; non , madame. (*A Pisanio.*) Ami , je vous prie , ordonnez à mon serviteur de m'attendre à l'endroit où je l'ai laissé : il est timide et susceptible.

PISANIO.

J'allais sortir , seigneur , pour lui faire accueil.

(Il sort.)

IMOGÈNE.

La santé de mon époux se conserve-t-elle bien ? De grâce , apprenez-le-moi.

IACHIMO.

Très-bien , madame.

IMOGÈNE.

Est-il disposé à la gaieté ? J'espère qu'il l'est.

IACHIMO.

Excessivement gai : Rome n'a point d'étranger aussi jovial , aussi folâtre : on l'appelle le *joyeux Breton*.

IMOGÈNE.

Lorsqu'il était ici , il était enclin à la mélancolie , et souvent sans en savoir la cause.

IACHIMO.

Jamais je ne l'ai vu triste. Nous avons un gentil-

homme français, un *monsieur* d'un rang éminent, qui semble avoir laissé dans sa patrie une jeune Française qu'il aime passionnément; il pousse de profonds soupirs, tels que la flamme d'une fournaise; pendant que le joyeux Breton (votre époux, veux-je dire), rit aux éclats et s'écrie, en se tenant les côtés : « Le moyen de ne pas rire, lorsqu'on songe que l'homme, qui sait par l'histoire, par tous les récits, par sa propre expérience, ce qu'est la femme et ce qu'il lui est impossible de ne pas être, va languir en livrant ses heures de liberté à un esclavage volontaire. »

IMOGÈNE.

Est-ce que mon époux tiendrait ce langage ?

IACHIMO.

Oui, madame, en riant jusqu'aux larmes. C'est une fête que de se trouver là, et de le voir se moquer du Français. Mais le ciel sait qu'il est des hommes qui ont bien des reproches à se faire.

IMOGÈNE.

Ce n'est pas lui, j'espère ?

IACHIMO.

Lui ? Non. Cependant il devrait recevoir avec plus de reconnaissance les bontés du ciel envers lui : il y a en lui et en vous, — que je regarde comme son bien au-dessus de toutes les richesses ; — oui, il y a pour moi des motifs d'admirer et en même temps de plaindre.

IMOGÈNE.

Et qui plaignez-vous, seigneur ?

IACHIMO.

Deux créatures du fond du cœur.

IMOGÈNE.

En suis-je une, seigneur ? Vos regards s'arrêtent sur moi ; quel grand revers apercevez-vous en moi qui mérite votre pitié ?

IACHIMO.

O chose lamentable ! Quoi donc ? Fuir ce soleil radieux et se plaire dans un cachot auprès d'une chandelle.

IMOGÈNE.

De grâce, seigneur, énoncez plus clairement vos réponses à mes questions ? Pourquoi suis-je l'objet de votre pitié ?

IACHIMO.

Parce que d'autres, je voulais le dire, jouissent de votre... mais c'est le soin des dieux d'en tirer vengeance, et il ne me convient pas, à moi, de parler.

IMOGÈNE.

Vous paraissez savoir quelque chose qui me concerne ou qui m'intéresse. Je vous conjure, parlez : le soupçon d'un malheur incertain fait souvent une impression plus funeste que la certitude d'un malheur arrivé ; car, ou il est au-dessus des remèdes, ou connu à temps, il est encore réparable. Ah ! découvrez-moi ce secret qui veut vous échapper et que vous retenez.

IACHIMO.

Si j'avais ces joues de rose pour y reposer mes lèvres ; cette main dont le seul toucher devrait forcer

un homme au serment d'une fidélité éternelle ; si je possédais cet objet qui captive les regards errans de mes yeux et les tient attachés sur lui ; et qu'alors , mortel réprouvé , j'allasse souiller ma bouche sur des lèvres aussi publiques que les degrés qui conduisent au Capitole ; si je pressais de mes mains des mains flétries par le travail , et plus encore par des parjures journaliers ; si j'allais fixer mes regards sur des yeux aussi vils et aussi ternes que la lueur vaporeuse ; puiser les transports de la volupté dans des yeux abjects et ternes comme la lueur opaque de ces flambeaux que nourrit un suif fétide , ne serait-il pas bien juste que tous les fléaux de l'enfer punissent une telle trahison ?

IMOGÈNE.

Mon époux , je le crains , a oublié la Bretagne.

IACHIMO.

Et il s'est oublié lui-même. Ce n'est pas mon penchant qui me porte à vous éclairer , à révéler la bassesse de son changement , ce sont vos grâces et leur charme , qui , du fond de ma conscience muette , attirent malgré moi sur mes lèvres ce fâcheux aveu.

IMOGÈNE.

Je ne veux pas en entendre davantage.

IACHIMO.

O femme adorée , votre sort touche mon cœur d'une pitié qui va jusqu'à la douleur. Une princesse aussi belle et née dans la puissance , qui doublerait la grandeur du plus grand roi , être ainsi associée avec les plus viles créatures achetées avec l'argent même que fournissent vos coffres ; avec d'infâmes aventu-

rières , qui , pour de l'or , se prodiguent avec tous les maux dont la corruption souille la nature ; pestes contagieuses , par qui le poison même serait envenimé ; soyez vengée , ou celle qui vous porta dans son sein ne fut pas reine , et vous dégénérez de votre illustre origine.

IMOGÈNE.

Vengée ! et comment me venger , si ce récit est vrai ? Ah ! je porte un cœur qui doit craindre de se laisser trop vite abuser par mon oreille ; si ce récit est vrai , comment puis-je être vengée ?

IACHIMO.

Quoi ! vous ferait-il vivre comme une vestale de Diane dans une couche glacée , tandis que lui se livre à toutes sortes de prostituées , au mépris de votre personne , aux dépens de votre bourse ? Vengez-vous. Je me dévoue à votre tendre amour. Amant plus noble que ce lâche déserteur de votre lit , je resterai fidèle à votre tendresse , toujours discret et toujours constant.

IMOGÈNE.

Holà ! Pisanio !

IACHIMO.

Souffrez que je scelle sur vos lèvres mon dévouement à vos ordres.

IMOGÈNE.

Loin de moi ! — Mes oreilles sont coupables de t'avoir écouté si long-temps. Si tu avais de l'honneur , tu m'aurais fait ce récit par amour pour la vertu , et non pour la fin que tu te proposes ; tant de bassesse m'étonne ! Tu outrages un gentilhomme

qui est aussi loin de ta calomnie , que tu l'es de l'honneur , et tu tentes de séduire ici une femme qui te méprise comme le démon. Holà ! Pisanio!... Le roi mon père sera instruit de ton audace ; s'il trouve bon qu'un étranger téméraire marchande le sexe dans sa cour comme dans un baigno de Rome , et dévoile à nos yeux ses brutales pensées , il a une cour dont la dignité ne le touche guère , et une fille qu'il estime bien peu ! Hola ! Pisanio!

IACHIMO.

O heureux Léonatus ! je puis bien le dire , la confiance que cette princesse a en toi , mérite bien la tienne , et ta rare vertu mérite bien aussi sa tranquille sécurité ! Vivez long-temps heureuse , vous la souveraine du plus digne chevalier dont jamais se soit vanté son pays ; vous , sa maîtresse digne d'inspirer la plus noble flamme. Accordez-moi mon pardon ; je n'ai hasardé ce langage , que pour éprouver si votre amour tenait à de profondes racines ; je vais rendre votre époux ce qu'il est déjà , l'homme le plus aimable et le plus fidèle ; il possède l'art magique de charmer toutes les sociétés ; la moitié du cœur de tous les hommes et à lui.

IMOGÈNE

Vous réparez votre injure.

IACHIMO.

Oui, il semble un dieu descendu parmi les hommes ; un Instre d'honneur pare toute sa personne , et donne à son visage les traits d'un immortel ; ne soyez pas offensée , auguste princesse , si j'ai osé éprou-

ver quel accueil vous feriez à un faux rapport. Il n'a servi qu'à confirmer honorablement votre raison dans le choix que vous avez fait d'un époux si rare, connu de vous pour incapable du moindre écart. C'est l'amitié que j'ai pour lui qui m'a porté à vous éprouver; mais les dieux vous ont formée différente de toutes les autres femmes, exempte de faiblesse; daignez, je vous prie, me pardonner.

IMOGÈNE.

Tout est réparé, seigneur. Disposez de mon pouvoir dans cette cour.

IACHIMO.

Recevez mes humbles actions de grâces. — Ah! j'avais presque oublié de faire à votre altesse une légère prière, et qui pourtant est importante, car elle intéresse votre époux; plusieurs amis et moi avons part aussi dans le projet.

IMOGÈNE.

Je vous prie, de quoi s'agit-il?

IACHIMO.

Une douzaine de nos Romains et votre époux (la meilleure plume de notre aile), nous avons tous contribué pour une somme destinée à acheter un présent pour l'empereur; agent de la société, j'en ai fait l'emplète en France. C'est de la vaisselle d'un rare dessin, et des bijoux d'une forme exquise et riche; leur valeur est considérable; étranger comme je suis, je serais jaloux que ce trésor fût dans un asile sûr; vous plairait-il de les prendre sous votre protection?

IMOGÈNE.

Volontiers, et j'engage mon honneur à leur sûreté, puisque mon époux y est intéressé; je veux les garder sous mes yeux dans mon appartement.

IACHIMO.

Ils sont renfermés dans un coffre escorté par mes gens. Je prendrai la liberté de vous les envoyer, seulement pour cette nuit. Demain je dois me rembarquer.

IMOGÈNE.

Oh! non, pas sitôt.

IACHIMO.

Il le faut, daignez me le permettre, ou je manquerais à ma parole en différant mon retour; je n'ai traversé les mers de France, que pour tenir ma promesse de venir saluer votre altesse en cette cour.

IMOGÈNE.

Je vous fais mes remerciemens des peines que vous avez prises; mais vous ne partirez pas dès demain?

IACHIMO.

Oh! il le faut, madame. Ainsi, si vous voulez saluer votre époux dans une lettre, je vous supplie, écrivez-la ce soir; j'ai déjà passé le terme marqué pour mon séjour, et le temps presse pour offrir notre présent.

IMOGÈNE.

J'écrirai ce soir; envoyez-moi votre coffre, il sera gardé avec soin et fidèlement rendu. Vous êtes le bienvenu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour devant le palais de Cymbeline.

Entre CLOTEN avec DEUX SEIGNEURS.

CLOTEN.

JAMAIS homme a-t-il autant joué de malheur ? Je frise le but⁽²⁾, et puis je me vois rouler au loin ! J'avais sur le coup mille livres de pari, et il faudra encore qu'un impertinent faquin vienne m'entreprendre pour avoir juré, comme si je lui empruntais mes sermens ; et que je ne fusse pas le maître d'en débiter à mon gré !

PREMIER SEIGNEUR.

Qu'a-t-il gagné à cela ? Vous lui avez cassé la tête avec votre boule.

SECOND SEIGNEUR, à part.

S'il n'eût pas eu plus de cervelle que le prince, il ne lui en serait pas resté.

CLOTEN.

Lorsqu'un prince est en humeur de jurer, il

n'appartient pas à aucun des spectateurs de venir interrompre ⁽³⁾ ses juremens, je crois.

SECOND SEIGNEUR.

Non, seigneur, (*à part*) ni d'y trouver à redire ⁽⁴⁾.

CLOTEN.

Ce chien de bâtard ! — Moi ! lui donner satisfaction ? Que n'est-il quelqu'un de mon rang ?

SECOND SEIGNEUR, *à part*.

Il serait au rang des fous ⁽⁵⁾ !

CLOTEN.

Rien au monde ne m'impatiente autant. Peste soit de la grandeur ! je voudrais n'être pas noble comme je suis. On n'ose pas se battre avec moi, parce que je suis le fils de la reine : le dernier petit bourgeois est le maître de se battre à son plaisir, et moi, il faut que j'aïlle et vienne comme un coq dont on ne peut trouver le pair.

SECOND SEIGNEUR, *à part*.

Vous êtes à la fois un coq et un chapon, et vous chantez, coq, avec votre crête.

CLOTEN.

Que dites-vous ?

PREMIER SEIGNEUR.

Que votre altesse n'est pas faite pour se mesurer avec le premier venu qu'il lui aura plu d'insulter.

CLOTEN.

Non, certes : je sais cela, et il m'est bien permis d'offenser mes inférieurs.

SECOND SEIGNEUR.

Oui, cela ne convient qu'à votre altesse.

CLOTEN.

C'est ce que je dis.

PREMIER SEIGNEUR.

Avez-vous entendu parler d'un étranger qui est arrivé de ce soir à la cour ?

CLOTEN.

Un étranger arrivé, et je n'en sais rien !

SECOND SEIGNEUR, à part.

Ah ! tu es toi-même un sot bien étrange ⁽⁶⁾, et tu n'en sais rien non plus.

PREMIER SEIGNEUR.

Oui, il y a un Italien d'arrivé ; on le croit un des amis de Léonatus.

CLOTEN.

De Léonatus, ce misérable banni ! Son ami en est un autre, quel qu'il soit. — Qui vous a appris l'arrivée de cet étranger ?

PREMIER SEIGNEUR.

Un des pages de votre altesse.

CLOTEN.

Me convient-il d'aller voir quel homme c'est ? Le puis-je sans déroger ?

SECOND SEIGNEUR.

Déroger ? Cela vous est impossible, seigneur.

CLOTEN.

Cela ne m'est pas aisé, je crois.

SECOND COURTISAN, à part.

Vous êtes un imbécile, avoué tel : et tout ce qui vient de vous l'étant aussi, ne vous fait pas déroger.

CLOTEN.

Venez, je veux voir cet Italien : ce que j'ai perdu aujourd'hui aux boules, je le regagnerai la nuit avec lui. Venez, allons.

SECOND SEIGNEUR.

Je vais suivre votre altesse (*Cloten sort avec le premier seigneur.*) — Comment une diablesse aussi rusée a-t-elle pu mettre au monde cet âne ? Une femme qui renverse tout avec sa tête ; et un fils né d'elle, à qui on ne ferait pas comprendre qu'ôté deux de vingt, il reste dix-huit. — Hélas ! Et toi, pauvre princesse, divine Imogène ! que ne souffres-tu pas, pressée entre un père que gouverne ta marâtre, une mère qui trame à tout moment des complots, et un amant plus odieux pour toi que l'odieux exil de ton tendre époux ; — plus odieux que cet horrible divorce qu'il sollicite ! — Que le ciel prête son appui à ta vertu ; qu'il affermisse le temple de ta belle âme, afin que tu puisses un jour posséder et ton époux banni et ce vaste royaume !

(Il sort.)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher, et dans un coin un coffre.

IMOGÈNE lisant dans son lit, et HÉLÈNE.

IMOGÈNE.

Qui est là? Est-ce vous, Hélène?

HÉLÈNE.

Que désirez-vous, madame?

IMOGÈNE.

Quelle heure est-il?

HÉLÈNE.

Madame, près de minuit.

IMOGÈNE.

J'ai donc lu l'espace de trois heures; mes yeux sont fatigués. — Pliez le feuillet où j'en suis restée, et allez vous mettre au lit. N'emportez point le flambeau, laissez-le brûler : et si vous pouvez vous lever à quatre heures, venez me réveiller, je vous prie. — Le sommeil me gagne entièrement. (*Hélène sort.*) Dieux, je me mets sous votre garde : protégez-moi, je vous en supplie, contre les fées et les esprits malfaisans de la nuit.

(Imogène s'endort.)

IACHIMO, sortant du coffre.

Les grillons chantent : les sens de l'homme, épuisés de lassitude, se réparent dans le repos. Ainsi jadis Tarquin foulait doucement les joncs ⁽⁷⁾

avant d'éveiller la chaste beauté qu'il viola. O nouvelle Cythérée, combien ce lit ajoute à tes grâces ! Fraîche comme les lis, plus blanche que le lin qui te couvre, oh ! que je puisse te toucher, te donner un baiser, un seul baiser ! Rubis incomparable de ses lèvres, que vous le rendez précieux ! — C'est son haleine qui embaume ainsi l'appartement : la flamme du flambeau s'incline vers elle, et voudrait pénétrer sous ses paupières pour y voir les lumières qu'elles cachent sous leur rideau : globes d'un blanc mêlé d'azur, de l'azur même des cieux. — Mais mon projet est d'observer cet appartement. — Il faut que j'en fasse une description complète. — Ici des tableaux. — Là des fenêtres. — Tels sont les ornemens de son lit. — Les tapisseries, les personnages, ce trait d'histoire. — Mais quelques signes naturels observés sur son corps, seraient un témoignage mille fois au-dessus de ces meubles, et ils enrichiraient mon inventaire. O sommeil, image de la mort, appesantis-toi sur ses sens, et rends-la insensible comme le monument placé dans une chapelle. (*Prenant le bracelet d'Imogène.*) Viens à moi, viens : aussi facile que le nœud gordien l'était peu. — Il est à moi, et ce bracelet sera un témoin visible aussi fort que la conscience pour désespérer son époux. — Ah ! son sein gauche est empreint d'une étoile à cinq rayons pareille aux gouttes de pourpre qui brillent dans le calice d'une primevère ⁽⁸⁾. Voilà une preuve au-dessus des plus fortes preuves que puissent jamais acquérir les lois mêmes. Ces signes cachés le forceront de croire que j'ai crocheté la serrure et ravi le trésor de son honneur. Què me faut-il de

plus? — Qu'ai-je besoin d'écrire ce qui est profondément imprimé dans ma mémoire? (*Prenant le livre.*) — Elle lisait l'histoire de Térée; la feuille est pliée à l'endroit où Philomèle se rendit. — J'en ai assez: rentrons dans ce coffre et refermons-le sur moi. — Vite, hâtez-vous, dragons de la nuit: que l'aurore ne tarde pas à ouvrir l'œil gris du corbeau. — J'habite au sein de la crainte; l'enfer est ici pour moi, quoiqu'un ange céleste y repose. (*L'horloge sonne.*) Une, deux, trois: il est temps, il est temps.

(Il rentre dans le coffre; la scène se ferme.)

SCÈNE III.

Une antichambre tenant à l'appartement d'Imogène.

Entre CLOTEN et les DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Votre altesse est l'homme le plus patient dans la perte, le joueur le plus froid qui jamais ait fait tourner un dé.

CLOTEN.

Il n'y a pas d'homme que la perte ne rende froid.

PREMIER SEIGNEUR.

Mais non pas aussi patient que vous, avec le noble caractère qu'a votre altesse: vous êtes très-ardent, très-emporé lorsque vous gagnez.

CLOTEN.

Il n'est pas d'homme à qui le gain ne donne du courage. Ah! si je pouvais gagner cette entêtée

d'Imogène, je serais assez riche. Le matin approche, n'est-ce pas ?

PREMIER SEIGNEUR.

Il est jour, seigneur.

CLOTEN.

Je voudrais bien voir arriver ces musiciens. On me conseille de lui donner de la musique au point du jour ; on m'a dit que cela ferait impression sur elle. (*Les musiciens entrent.*) Venez, accordez vos instrumens ; si vous pouvez avec ce jeu de vos doigts charmer la princesse, tant mieux ; nous essaierons aussi le pouvoir de la voix ; si rien ne la touche, qu'elle reste ce qu'elle est ; mais jamais je ne la céderai. — Imaginez d'abord quelque chose de piquant et d'exquis ; exécutez ensuite un air d'une merveilleuse douceur, accompagné d'admirables et éloquantes paroles ; et puis nous la laisserons à ses réflexions.

(*Les musiciens chantent et s'accompagnent.*)

AIR.

Écoute, écoute, l'alouette chante à la porte des cieus ,

Et Phébus va se lever

Pour rafraîchir ses coursiers à cette source qui sort du calice des fleurs.

Les marguerites clignotantes

Commencent à entr'ouvrir leurs yeux d'or.

Éveille-toi, ma douce maîtresse,

Avec toutes ces choses jolies ;

Lève-toi, lève-toi.

CLOTEN, aux musiciens.

En voilà assez. Laissez-nous. — Si la belle est touchée, je ferai grand cas de votre musique : si elle

est restée insensible à ses charmes , alors c'est un vice de son oreille que ni les crins de l'archet , ni les cordes des instrumens , ni la voix de l'eunuque ne pourront jamais corriger.

(Les musiciens sortent.)

(La reine et Cymbeline paraissent.)

SECOND SEIGNEUR.

Voici le roi.

CLOTEN.

Je suis bien aise d'être resté debout si tard ; cela fait que je suis levé de grand matin. — Le roi ne peut qu'approuver en père l'hommage que je viens de rendre à sa fille. — Salut à votre majesté et à ma noble mère.

CYMBELINE.

Vous assiégez donc la porte de cette fille rebelle ? Ne paraîtra-t-elle point ?

CLOTEN.

J'ai attaqué son cœur avec les charmes de la musique ; mais elle ne daigne seulement pas y faire attention.

CYMBELINE.

L'exil de son amant est trop récent ; elle ne l'a pas encore oublié ; mais attendez quelque temps , les traces de son souvenir s'effaceront de son cœur , et alors elle est à vous.

LA REINE.

Vous devez bien des remerciemens au roi : il ne laisse échapper aucune occasion de vous faire valoir auprès de sa fille. Sachez vous-même mettre de la suite dans vos démarches auprès d'elle : apprenez à

saisir l'occasion favorable : que ses refus augmentent vos empressements ; que les devoirs que vous lui rendez paraissent l'inspiration naturelle de votre cœur : montrez-vous soumis en tout à ses volontés , et ne lui désobéissez que lorsqu'elle vous ordonne de vous éloigner d'elle : sur ce seul article paraissez insensible.

CLOTEN.

Insensible ? Pas du tout.

(Un messenger entre.)

LE MESSENGER.

Permettez , seigneur ; des ambassadeurs sont arrivés de Rome ; Caius-Lucius est avec eux.

CYMBELINE.

C'est un digne Romain. Quoiqu'il vienne chargé de propositions ennemies , je ne lui en fais point un crime. Je veux le recevoir avec les marques de distinction que je dois et à celui qui l'envoie , et à lui personnellement. Il m'a rendu des services ; je veux donner carrière à ma reconnaissance. — Mon fils , lorsque vous aurez salué votre princesse , venez nous rejoindre ; nous aurons besoin de vous pour recevoir cette ambassade. — Venez , madame.

(Cymbeline sort avec la reine , les seigneurs et le messenger.)

CLOTEN.

Si elle est levée , je veux avoir un entretien avec elle ; si elle ne l'est pas , qu'elle dorme et rêve à son aise. (*Il frappe.*) Hola ! peut-on... Je sais qu'elle est entourée de ses femmes. — Mais , si je dorais leurs mains. C'est l'or qui achète l'entrée des portes. Oh ! oui ; fort souvent il corrompt jusques aux gardes de

Diane , et leur fait livrer la jeune biche dans les mains du braconnier ; c'est l'or qui souvent fait périr l'honnête homme et sauve le fripon ; quelquefois aussi il fait pendre indistinctement le fripon et l'honnête homme : que ne peut-il pas faire ou défaire ? Je veux me faire un avocat d'une des femmes d'Imogène ; car je n'entends pas encore moi-même l'affaire. — Avec votre permission.

(Il frappe encore.)

UNE SUIVANTE.

Qui est là ? — Qui frappe ?

CLOTEN.

Un gentilhomme.

LA SUIVANTE.

N'est-ce que cela ?

CLOTEN.

Et le fils d'une noble dame.

LA SUIVANTE, ouvrant la porte.

Bien des gens vêtus d'habits aussi riches que les vôtres , ne pourraient pas se vanter de la même chose. — Que désire votre altesse ?

CLOTEN.

La personne de votre maîtresse ? — Est-elle prête ?

LA SUIVANTE.

Oui , à garder sa chambre.

CLOTEN.

Cette bourse est à vous : vendez-moi une bonne réputation.

LA SUIVANTE

Comment , ma bonne reputation ? ou s'agit-il de

dire de vous ce qui peut vous en faire une ? — La princesse. —

(Entre Imogène.)

CLOTEN.

Bonjour, la plus belle des sœurs, laissez-moi prendre votre douce main.

IMOGÈNE.

Salut, seigneur ; vous prenez beaucoup trop de peine pour ne recueillir que des refus ; les remerciemens que vous aurez de moi, c'est de m'entendre vous dire que j'en suis très-avare et que je n'en ai pas de reste pour vous.

CLOTEN.

Cependant je vous aime, je vous le jure.

IMOGÈNE.

Si vous me le disiez sans le jurer, cela aurait fait à peu près le même effet sur moi ; mais si vous vous obstinez à me le jurer toujours, le prix de vos sermens sera de voir que je n'y fais pas la moindre attention.

CLOTEN.

Ce n'est pas là une réponse.

IMOGÈNE.

Mais je ne daignerais pas vous répondre, si je ne craignais que mon silence ne vous autorisât à dire que je cède à vos importunités. Laissez-moi en paix, je vous prie. — A ne vous rien cacher, je répondrai sans plus de courtoisie à toutes vos plus tendres prévenances. Un homme de votre pénétration devrait apprendre enfin à se retirer quand on lui en fait tant de fois la leçon.

CLOTEN.

Quoi ! vous laisser dans votre folie ! ce serait un crime à moi ; je n'en ferai rien.

IMOGÈNE.

Les sots ne sont pas des fous.

CLOTEN.

Me traitez-vous de sot , moi ?

IMOGÈNE.

C'est comme folle que je le fais. Mais cessez d'être importun et je cesserai d'être folle ; alors nous serons guéris tous les deux. — Je suis fâchée, seigneur ; que vous me forciez d'oublier la politesse qui convient à mon sexe et à mon rang , en vous prodiguant tant de paroles. Une fois pour toutes , apprenez donc de moi , qui connais bien mon cœur , que je vous déclare au nom de la vérité , que je ne me soucie pas de vous , et suis si loin de l'affection , que je suis prête à m'accuser de vous haïr ; j'aurais mieux aimé que vous l'eussiez senti que de me le faire dire.

CLOTEN.

Vous manquez à l'obéissance que vous devez à votre père ; car l'engagement dont vous prétendez être liée avec un misérable qui n'avait d'autre bien que les aumônes de la cour , d'autre nourriture que les restes de la table du roi , n'est pas un engagement ; non , ce n'en est pas un. Il peut être permis aux gens de basse extraction (et en est-il de plus basse que la sienne ?) d'enchaîner leurs âmes dans les nœuds qu'ils ont tissus eux-mêmes ; la consé-

quence de ces unions n'est que misère et enfans misérables. Mais l'importance de votre rang vous défend la même liberté ; et vous n'avez pas le droit de souiller le précieux éclat de la couronne avec un vil esclave digne de porter la livrée et les vieux habits d'un maître ; — avec un valet , et moins encore.

IMOGÈNE.

Profane ! fusses-tu le fils de Jupiter , si tu n'étais que ce que tu es d'ailleurs , tu serais trop vil pour être le valet de Posthumus ; tu serais assez honoré , et l'envie te trouverait trop heureux , si pour récompenser tes vertus on te nommait le valet du bourreau dans son royaume ; tu serais haï pour être placé si haut.

CLOTEN.

Que la peste l'étouffe ! ⁽⁹⁾

IMOGÈNE.

Il ne peut jamais éprouver de malheur plus affreux que celui d'être seulement nommé par toi. — Le plus grossier vêtement qui ait couvert son corps , est plus précieux pour moi que ne le seraient tous les cheveux de ta tête , seraient-ils changés en autant d'hommes. — (*Appelant.*) Pisanio !

CLOTEN.

Son vêtement ! Eh bien ! que le diable....

(Pisanio paraît.)

IMOGÈNE.

Pisanio , allez promptement trouver Dorothée.

CLOTEN.

Son vêtement !

IMOGÈNE.

Je suis obsédée par un insensé; sa présence m'effraie et m'irrite encore plus. — Allez, je vous prie, et ordonnez à ma suivante de chercher un bracelet qui par malheur a glissé de mon bras. Il vient de votre maître; et, j'en atteste le ciel, je ne voudrais pas le perdre pour toutes les richesses d'aucun roi de l'Europe. Je crois l'avoir vu ce matin; je suis certaine qu'il était à mon bras la nuit dernière: je l'ai baisé. J'espère qu'il n'est pas allé conter à mon époux que je donne des baisers à un autre objet que lui.

PISANIO.

Il ne peut pas être perdu.

IMOGÈNE.

Je l'espère: allez, et cherchez-le, je vous prie.

CLOTEN.

Vous m'avez outragé... — Le plus grossier vêtement!

IMOGÈNE.

Oui, je l'ai dit, seigneur; prétendez-vous m'en faire un crime? Appelez des témoins, ils me l'entendront répéter.

CLOTEN.

J'en informerai votre père.

IMOGÈNE.

Informez-en aussi votre mère, qui est pleine de bienveillance pour moi, et j'espère qu'elle l'interprétera au pire. Je vous abandonne, seigneur, à tout votre mécontentement.

(Elle sort.)

CLOTEN.

Je me vengerai. — Son plus grossier vêtement!
— Fort bien.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Rome. — Appartement de la maison de Philario

Entrent POSTHUMUS et PHILARIO.

POSTHUMUS.

N'ayez aucune crainte, seigneur; je voudrais être sûr de fléchir le roi comme je suis certain que l'honneur d'Imogène restera inviolable.

PHILARIO.

Quels moyens emploïerez-vous pour fléchir le roi?

POSTHUMUS.

Aucun; que de me soumettre aux révolutions des temps; de trembler pendant cet hiver, en souhaitant de voir renaître des jours plus chauds. Cette espérance, que trouble la crainte, est la stérile reconnaissance dont je paie votre amitié; si cette espérance m'abandonne, il faudra que je meure votre débiteur insolvable.

PHILARIO.

Vos vertus et votre société acquittent avec usure tout ce que je puis faire pour vous. — Maintenant votre roi est informé des demandes du grand Auguste; Caius-Lucius remplira sa commission de point en point, et je pense que Cymbeline paiera enfin le

tribut avec les arrérages , avant que son île revoie nos Romains, dont le souvenir est encore tout frais dans la douleur de ses peuples.

POSTHUMUS.

Sans être homme d'état , et sans apparence que je le devienne jamais , je pense que cette demande finira par une guerre. Vous entendrez dire que les légions qui sont aujourd'hui dans les Gaules , sont descendues dans notre île belliqueuse avant d'appréhender la nouvelle qu'elle ait payé un denier du tribut qu'on lui demande. Nos peuples sont mieux disciplinés qu'au temps où César , tout en souriant de leur inexpérience , trouva que leur valeur méritait un visage plus sérieux. Aujourd'hui la discipline est alliée au courage ; ceux qui en feront l'épreuve , connaîtront que les Bretons sont un peuple qui se perfectionne dans ce monde.

(Entre Iachimo.)

PHILARIO.

Eh ! voilà Iachimo.

POSTHUMUS.

Sans doute les cerfs les plus agiles vous ont porté sur terre , et tous les vents ont caressé vos voiles pour presser la course de votre vaisseau.

PHILARIO.

Soyez le bienvenu , seigneur.

POSTHUMUS.

Je présume que la brièveté de la réponse qu'on vous a faite , est la cause de la célérité de votre retour.

IACHIMO.

Votre épouse est une des plus belles femmes que j'aie jamais vues.

POSTHUMUS.

Et en même temps la plus vertueuse , ou que sa beauté aille briller à une fenêtre pour attirer les cœurs perfides et les tromper elle-même.

IACHIMO.

Voici des lettres pour vous.

POSTHUMUS.

Elles n'apprennent rien que d'heureux, j'espère.

IACHIMO.

Cela est vraisemblable.

POSTHUMUS.

Lucius est-il arrivé à la cour de Bretagne pendant votre séjour?

IACHIMO.

Il était attendu; mais son arrivée n'était pas encore prochaine.

POSTHUMUS, après avoir lu la lettre.

Jusqu'ici tout est bien. — Eh bien! ce diamant brille-t-il comme de coutume? Ne le trouvez-vous point trop terne, pour le porter dans vos jours de parure?

IACHIMO.

Si j'ai perdu le pari, je dois en payer la valeur en or.—Je ferais de grand cœur un voyage deux fois plus loin, pour passer encore une nuit aussi délicieuse que celle dont j'ai joui en Bretagne; car le diamant est gagné.

POSTHUMUS.

La pierre est trop dure pour avoir cédé si promptement.

IACHIMO.

Pas du tout; puisque votre épouse est si facile.

POSTHUMUS.

Ne faites point, seigneur, un badinage de votre perte. Vous vous souvenez, j'espère, que nous ne devons plus rester amis.

IACHIMO.

Nous le devons, brave seigneur, si vous tenez nos conventions. Si je ne vous rapportais pas une connaissance approfondie de votre épouse, j'avoue que notre contestation pourrait aller plus loin; mais je m'annonce ici comme un homme qui a gagné à la fois son honneur et votre bague: et je n'ai fait d'outrage ni à elle ni à vous, je n'ai fait que suivre votre volonté à tous deux.

POSTHUMUS.

Si vous pouvez prouver à mes yeux que vous êtes entré dans sa couche, le diamant est à vous et voilà ma main: si vous ne le pouvez pas, après l'indigne opinion que vous avez conçue de sa vertu, il vous faudra conquérir mon épée ou moi la vôtre; ou bien que toutes deux, restées sans maître, passent aux mains du premier homme qui les trouvera.

IACHIMO

Mes preuves étant aussi près de l'évidence que je vais vous le faire voir, seigneur, elles doivent d'abord vous persuader; je suis prêt à les confirmer par

serment ; mais je ne doute pas que vous ne m'en dispensiez , quand vous trouverez vous-même qu'elles n'en ont pas besoin.

POSTHUMUS.

Poursuivez.

IACHIMO.

D'abord , sa chambre à coucher , et où j'avoue que je n'ai point dormi en me voyant maître d'un trésor qui méritait bien qu'on y veillât , est tendue d'une tapisserie soie et argent ; c'est l'histoire de la superbe Cléopâtre lorsqu'elle alla trouver son Romain ; on voit le Cydnus au-dessus de ses rives enflé d'orgueil ou du poids de mille vaisseaux. Ce morceau est à la fois si bien fini et si riche , que le travail et le prix de la matière s'y disputent l'avantage : j'ai admiré cet ouvrage d'une vérité rare et parfaite ; les personnages paraissaient respirer et vivre.

POSTHUMUS.

Cela est vrai ; mais il est possible que vous en ayez entendu parler à moi ou à quelque autre.

IACHIMO.

D'autres détails vous prouveront que je suis instruit par mes yeux.

POSTHUMUS.

Il le faut bien , ou vous êtes déshonoré !

IACHIMO.

La cheminée est au midi de la chambre , le morceau qui la couronne représente la chaste Diane dans le bain : jamais je ne vis statue si prête à parler , le sculpteur fut une autre nature ; dans sa créa-

tion muette, il l'a surpassée, au mouvement et à la respiration près.

POSTHUMUS.

Voilà encore un article que vous pouvez savoir par quelque récit, car ce morceau est renommé.

IACHIMO.

Le plafond de l'appartement est décoré de chérubins d'or; les chenets, que j'oubliais, sont deux Amours d'argent, au regard malin, chacun un pied levé, et délicatement appuyés sur leurs brandons.

POSTHUMUS.

Qu'a tout cela de commun avec l'honneur de mon épouse? Je veux que vous ayez vu tous ces objets, et j'admire votre mémoire; mais la description de ce que contient l'appartement d'Imogène ne vous fait pas gagner la gageure.

IACHIMO, tirant le bracelet.

Eh bien, pâlissez si vous en êtes capable; je ne veux que vous montrer ce bijou: regardez, et convenez enfin que j'ai gagné. Je veux aussi prendre possession de votre diamant que voilà, et je les garderai l'un et l'autre.

POSTHUMUS.

O Jupiter! laissez-moi le regarder encore une fois. Est-ce bien le même bracelet que je lui laissai en partant?

IACHIMO.

Le même, seigneur, et j'en remercie votre épouse. Elle l'ôta de son bras; je la vois encore; la grâce qu'elle mit à le détacher, enchérit sur son présent et

me le rendit plus précieux ; en me le donnant , elle me dit : « il me fut cher autrefois. »

POSTHUMUS.

Peut-être , elle l'aura détaché pour me l'envoyer.

IACHIMO.

Vous le mande-t-elle ? En parle-t-elle dans sa lettre ?

POSTHUMUS.

Oh ! non , non : il n'est que trop vrai. Prenez aussi cette bague (*il lui donne la bague*) ; sa vue me donne la mort. C'est un basilic pour mes yeux ! que l'honneur ne se trouve jamais où est la beauté , la vérité où est la vraisemblance , l'amour fidèle où se présente un rival ! Que les sermens des femmes ne les lient pas plus à ceux qui les ont reçus , qu'elles ne tiennent elles-mêmes à leur vertu , qui n'est que néant ; ô perfidie au delà de toute mesure !

PHILARIO.

Calmez-vous , seigneur , et reprenez votre diamant , il n'est pas encore gagné. Il est possible qu'elle ait perdu ce bracelet ; ou qui sait , s'il ne lui a pas été dérobé par quelqu'une de ses suivantes que l'on aura corrompue.

POSTHUMUS.

Vous avez raison , oui , je crois qu'il se l'est procuré : (*à Iachimo*) allons , rendez-moi ma bague. — Donnez-moi une preuve plus convaincante , quelque signe que vous ayez vu sur sa personne. Le bracelet lui a été surpris.

IACHIMO.

Par Jupiter , il a passé de son bras dans mes mains.

POSTHUMUS.

L'entendez-vous? il jure par Jupiter : ce qu'il dit est donc vrai.—Allons, gardez le diamant. Rien n'est plus vrai, je suis sûr qu'elle n'a pu le perdre; ses suivantes sont toutes des femmes d'honneur; — elles l'auraient volé, elles! elles se seraient laissé corrompre, et par un étranger! Non, elle s'est livrée à lui. (*Montrant le bracelet.*) Voilà la preuve de son déshonneur, c'est à ce prix qu'elle a acheté le nom de prostituée. (*A Iachimo.*) Tenez, prenez votre salaire, et que tous les démons de l'enfer se partagent entre elle et vous!

PHILARIO.

Seigneur, modérez-vous; ce n'est point encore là une preuve assez forte pour convaincre un homme bien persuadé de.....

POSTHUMUS.

Ne m'en parlez jamais, elle s'est prostituée à lui.

IACHIMO.

Si vous voulez un témoignage plus satisfaisant : au-dessous de son sein, qui, vous le savez, mérite bien qu'on le presse amoureusement, est un signe tout fier d'occuper ce lieu de délices. Sur ma vie, mes lèvres l'ont baisé; et quoique rassasié de jouir, je sentis soudain renaître mon ardeur. Vous rappelez-vous cette tache qu'elle a sur son sein?

POSTHUMUS.

Oui, et elle sert maintenant à me faire découvrir en elle une autre tache, la plus vaste que puisse contenir l'enfer, — quand vous ne m'en diriez pas davantage....

IACHIMO.

Voulez-vous en entendre davantage ?

POSTHUMUS.

Épargnez-moi vos détails ; ne comptez point vos triomphes ; un seul ou un million , c'est la même chose à mes yeux.

IACHIMO.

Je vais le jurer.

POSTHUMUS.

Point de sermens : si vous le jurez , vous n'avez pas fait ce que vous dites , vous mentez ; et je vous tue si vous osez dire maintenant que vous ne m'avez pas fait cocu.

IACHIMO.

Je ne désavouerai rien.

POSTHUMUS.

Oh ! que ne l'ai-je ici pour la déchirer en pièces ! J'irai , et je le ferai en présence de la cour et sous les yeux de son père. — Oui , je le ferai.

(Il sort.)

PHILARIO.

Il est emporté au delà des bornes de la raison. Vous avez gagné la gageure. Suivons-le , pour l'empêcher de tourner contre lui-même la fureur dont il est transporté.

IACHIMO.

De tout mon cœur.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Rome. — Un autre appartement dans la même maison.

POSTHUMUS seul.

L'homme ne pourrait-il trouver un moyen de se reproduire sans que la femme fût de moitié dans l'œuvre ; nous sommes tous bâtards ; et ce respectable mortel que je nommais mon père , qui sait où il était lorsque je fus formé ? Un faussaire me fabriqua et me fit passer pour ce que je ne suis pas. Cependant ma mère était la Diane de son temps , comme aujourd'hui ma femme est la merveille du sien. — Oh ! vengeance , vengeance ! La perfide ! souvent elle mettait un frein à mes légitimes ardeurs ; elle implorait l'abstinence avec une rougour si pudique , que dans ces instans sa vue seule eût réchauffé le vieux Saturne. Je la croyais chaste comme la neige nouvelle qui n'a point encore senti l'atteinte du soleil. Oh ! de par tous les diables ! ce jaune Iachimo , dans l'espace d'une heure !... N'est-ce pas la vérité ? Peut-être en moins de temps , et dès la première entrevue ? Peut-être n'a-t-il pas eu la peine de parler ; et tel qu'un sanglier parvenu au terme de sa croissance , tel qu'un grossier Allemand , il n'a fait que crier : Ho ! et s'est satisfait. Il n'aura trouvé aucune résistance ; pas même celle qu'il attendait. Si je pouvais découvrir en moi ce qui appartient à la femme ! car l'homme n'a point en lui de penchant pour le vice qu'il ne vienne de la

femme. Se fait-il un mensonge, il vient de la femme ; quelque flatterie, elle est d'elle ; quelque perfidie, c'est encore d'elle. Ambition, cupidité, orgueil, dédain, caprices, médisance, inconstance, enfin tous les vices qui ont un nom et que l'enfer connaît, viennent de la femme en tout ou en partie ; oui, en tout. Elles ne sont pas même constantes dans un vice ; elles en changent sans cesse, quittant toujours l'ancien pour un vice plus nouveau. Je veux écrire contre elles ; je les déteste, je les maudis. Oh ! c'est les haïr avec une haine véritable et industrielle que de prier le ciel d'accomplir leur volonté ; les diables eux-mêmes ne peuvent les mieux tourmenter.

(Il sort.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Grande-Bretagne. — Une salle d'apparat dans le palais de Cymbeline.

Entrent CYMBELINE, LA REINE, CLOTEN et les seigneurs de la cour. CAIUS-LUCIUS et les autres Romains de sa suite entrent du côté opposé.

CYMBELINE, à Lucius.

PARLE maintenant : que demande César Auguste ?

LUCIUS.

Lorsque Jules César, dont la mémoire vit encore aux yeux des hommes, et qui fera le sujet éternel de leurs récits, était dans cette île même qu'il conquiert; Cassibelan ⁽¹⁰⁾, ton oncle, aussi célèbre par les éloges qu'il reçut de César que par les exploits qui les méritèrent, se soumit, lui et sa couronne, à payer à Rome un tribut annuel de trois mille pièces d'or : ce tribut, tu as depuis peu oublié de l'offrir.

LA REINE.

Oui, et pour anéantir ce prodige qui t'étonne, on l'oubliera à jamais.

CLOTEN.

Il passera bien des Césars avant qu'il revienne un autre Jules. La Bretagne forme à elle seule un monde, et nous ne voulons rien payer pour le droit de porter nos nez au milieu du visage.

LA REINE.

La même occasion qui servit les Romains et leur aida à ravir notre bien, nous l'avons aujourd'hui pour le reprendre. Souvenez-vous, seigneur, des rois vos ancêtres, et de la valeur naturelle aux peuples de votre île : cette île, comme le domaine de Neptune, est flanquée de rocs inaccessibles, ceinte d'écueils et de mers menaçantes, qui n'endureront jamais les vaisseaux de vos ennemis, mais les engloutiront jusqu'à la cime des mâts. César fit bien ici une espèce de conquête : mais ce n'est pas dans nôtre île qu'il exécuta sa bravade : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*. Il connut pour la première fois la honte ; il se vit repoussé de nos côtes et deux fois battu ; ses vaisseaux novices, chétifs jouets de nos terribles mers, ballottés sur leurs flots comme des coquilles fragiles, se brisaient de même contre nos rochers. Le célèbre Cassibelan se vit un moment sur le point, ô trompeuse fortune ! de s'emparer de l'épée de César. Triomphant et joyeux, il fit briller la ville de Lud⁽¹⁾ de feux d'allégresse, et enfla de courage le cœur des Bretons.

CLOTEN.

Allons, il n'y a plus ici de tribut à payer. Notre royaume est plus puissant qu'il ne l'était alors ; et, comme je l'ai dit, il n'est plus de pareils Césars ;

d'autres pourront avoir son nez aquilin , mais la force de son bras , aucun.

CYMBELINE.

Mon fils , laissez parler votre mère.

CLOTEN.

Nous avons chez nous plus d'un Breton qui a des muscles aussi forts que Cassibelan : je ne dis pas que je sois de ce nombre , moi : mais j'ai aussi un bras. —Vraiment , un tribut ? Et pourquoi paierions-nous un tribut ? Si César peut nous cacher le soleil avec une couverture , ou mettre la lune dans sa poche , alors nous lui paierons un tribut pour revoir la lumière : autrement , Lucius , ne parlons plus de tribut , de grâce.

CYMBELINE.

Vous devez savoir qu'avant que les injustes Romains eussent extorqué de nous ce tribut injurieux , nous étions libres. Ce fut la seule ambition de César : cette ambition , qui s'enflait sans cesse , au point qu'elle eût bientôt embrassé les deux flancs de l'univers ; ce fut elle qui sans aucun droit nous imposa ce joug : le secouer est le devoir d'un peuple belliqueux , tel que nous nous vantons de l'être. Dis donc à César que nous eûmes pour ancêtre ce Mulumtius , qui fonda nos lois : l'épée de César les a trop mutilées. Rendre à ces lois leur vigueur et leur libre cours , sera l'emploi de l'autorité que nous tenons en mains ; ce sera notre illustre ouvrage , quoique Rome s'en irrite. Oui : Mulumtius fut le premier des Bretons qui ceignit son front d'une couronne d'or , le premier qui se nomma roi.

LUCIUS.

Je suis fâché, Cymbeline, d'avoir à proclamer pour ton ennemi, César Auguste, qui compte plus de rois à ses ordres que tu n'as d'officiers à ta cour. Au nom de l'empereur, je t'annonce la guerre et la ruine : prévois un orage auquel rien ne pourra résister. Après cette déclaration, je te rends grâce pour moi de l'accueil que j'ai reçu.

CYMBELINE.

Tu es le bienvenu, Caius; ton César m'a fait chevalier; j'ai passé dans son camp une grande partie de ma jeunesse; je reçus de lui l'honneur : s'il cherche aujourd'hui à me le ravir, sa violence me fait un devoir de le défendre à toute extrémité. — Je suis bien informé que les Pannoniens et les Dalmatiens, pour maintenir leurs franchises, sont maintenant en armes. Si dans cet exemple les Bretons ne lisaient pas leur devoir, ils se montreraient insensibles; tels ne les trouvera pas César.

LUCIUS.

C'est aux effets à le prouver.

CLOTEN.

Sa majesté vous fait bon accueil : passez gaiement avec nous un jour ou deux, ou plus encore. Après, si vous revenez nous chercher dans d'autres intentions, vous nous trouverez dans notre ceinture de mers. Si vous nous en chassez, elle est à vous; si vous échouez dans l'entreprise, nos corbeaux en feront meilleure chère à vos dépens, et tout finit là.

LUCIUS.

Comme vous dites, seigneur.

CYMBELINE.

Je connais les volontés de votre maître ; lui , les miennes. Il ne me reste plus qu'à vous dire : soyez le bienvenu.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Un autre appartement dans le même palais.

PISANIO entre, des lettres à la main.

PISANIO.

Quoi ! d'adultère ? Pourquoi ne me nommes-tu pas le monstre qui l'accuse ? O Posthumus ! ô mon maître ! quel venin étranger s'est glissé dans ton oreille ! Quel Italien perfide , le poison à la langue comme à la main ⁽¹²⁾ , s'est emparé de ton ouïe crédule ? — Elle infidèle ! Non , elle est victime de sa fidélité ; et elle soutient plus en déesse qu'en faible mortelle des assauts qui triompheraient de mainte vertu. O mon maître ! ton âme devant la sienne est maintenant tombée aussi bas que l'était ta fortune. Qui ? moi , que je la poignarde ! *Au nom du zèle, de la foi que je te jurai, de mon dévouement à tes ordres : Moi ! elle ! verser son sang ! Si c'est là te rendre un service, que jamais on ne me répute homme à services. Quels traits offre donc mon visage pour paraître dépouillé d'humanité au degré que supposerait cette action atroce ? (Lisant.) Obeis :*

la lettre que je t'envoie pour elle te fournira l'occasion de le faire par ses ordres. Papier infernal, aussi noir que l'encre qui te couvre, matière insensible, es-tu complice de cet acte, toi qui t'offres en dehors sous une blancheur virginale? — La voici. (Entre Imogène.) Je ne sais plus ce qui m'est commandé.

IMOGÈNE.

Eh bien, Pisanio, quelles nouvelles?

PISANIO.

Madame, voici une lettre de mon maître.

IMOGÈNE.

Qui? ton maître? C'est le mien, Léonatus. Oh! il serait bien savant l'astronome qui connaîtrait les étoiles comme je connais ses caractères! le livre de l'avenir lui serait ouvert. — Dieux propices, faites que tout ce qui est contenu ici ne respire que l'amour, ne parle que de la santé de mon époux, de son contentement, — non pas pourtant de ce que nous sommes séparés l'un de l'autre : que plutôt cette idée l'afflige. Il est des chagrins salutaires; celui de l'absence est du nombre; c'est un remède qui fortifie l'amour... Mais, à part cela, qu'il soit content. Bonne cire, permets..... soyez fortunées, vous abeilles, qui formez ces sceaux des secrets. (Ah! que les amans et les hommes liés par des pactes dangereux font des vœux bien différens!) Tu jettes les faussaires dans les prisons; mais tu scelles aussi les tablettes de l'amour!... De bonnes nouvelles, grands dieux! (*Elle lit.*)

« La justice et le courroux de votre père, s'il

» venait à me surprendre dans ses états, ne seront
 » jamais si mortels pour moi que vous ne puissiez,
 » ô la plus chérie des épouses, me ranimer d'un
 » regard de vos yeux. Apprenez que je suis en Cam-
 » brie, au havre de Milford ; suivez sur cet avis le
 » parti que vous inspirera votre amour. Votre bon-
 » heur en tout est le vœu de celui qui reste fidèle à
 » ses sermens, et dont l'amour va croissant tous les
 » jours.

» LÉONATUS POSTHUMUS. »

Oh ! un cheval avec des ailes ! L'entends-tu, Pisanio ? Il est au havre de Milford. Lis, et dis-moi à combien nous sommes de ce lieu. Si un homme qui n'est appelé que par un léger intérêt peut à l'aise parcourir cette distance en une semaine, ne pourrai-je, moi, y voler en un jour ? Allons, fidèle Pisanio, toi qui languis ainsi que moi du désir de voir ton maître : oh ! laisse-m'en rabattre ! tu languis, mais non pas autant que moi ; tu languis aussi de le voir, mais plus faiblement... Oh ! non, pas autant que moi ; car mon désir est au-dessus, au-dessus... répons et presse tes paroles : un confident d'amour doit les précipiter, les entasser dans l'oreille d'une amante. — Combien y a-t-il d'ici à cet heureux Milford ? et dans la route tu me raconteras par quel bonheur le pays de Galles possède ce port. — Mais avant tout, comment nous dérober de ces lieux ? Et puis l'espace de temps qui va s'écouler entre le départ et notre retour, comment l'excuser?... Mais d'abord voyons comment sortir d'ici : pourquoi nous occuper de l'excuse ? pourquoi penser qu'il en existe ?

nous en parlerons dans la suite. De grâce, réponds : combien de vingt milles pourrons-nous courir dans une heure ?

PISANIO.

Une vingtaine, madame, entre deux soleils, c'est assez pour vous; (*à part*) et trop aussi !

IMOGÈNE.

Mais, ami, un malheureux qui irait à son supplice ne s'y traînerait pas plus lentement. J'ai ouï parler de ces parties de courses où les chevaux étaient plus légers que le grain de sable qui glisse dans nos horloges ; mais ce sont de vains propos. — Va, dis à ma suivante qu'elle feigne une indisposition, qu'elle dise vouloir se rendre auprès de son père ; et prépare-moi dans l'instant un habit de voyage, simple et tel que le porterait la ménagère d'un Franklin ⁽¹³⁾.

PISANIO.

Madame, vous devriez considérer.....

IMOGÈNE.

Je vois la route qui est devant moi, Pisanio ; et rien ici, ni là, ni rien de ce qui peut arriver. Hâtons-nous, je te prie ; fais ce que je t'ordonne ; nous n'avons plus rien à dire. Il ne s'agit plus que de la route qui mène à Milford.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le pays de Galles. — Contrée montagneuse, avec une caverne.

BÉLARIUS sort de la caverne avec GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS.

Le beau jour ! il n'est pas fait pour qu'on le passe enfermé sous un toit aussi bas que le nôtre. Courbez-vous, jeunes gens ! cette porte vous apprend à adorer le ciel et vous fait prosterner pour la sainte prière du matin. Les portes des monarques ont des voûtes si élevées, que des géans impies peuvent y passer avec leurs turbans, sans saluer le soleil. Salut à toi, beau ciel. Nous n'habitons qu'un rocher : mais nous ne sommes pas aussi ingrats envers toi que les fiers habitans des palais.

GUIDÉRIUS.

Je te salue, ciel !

ARVIRAGUS.

Ciel, je te salue.

BÉLARIUS.

Maintenant à nos exercices des montagnes : courez là-bas gravir cette colline. Vos jambes sont jeunes ; moi, je foulerai ces plaines : et lorsque de cette hauteur vous m'apercevrez petit comme un corbeau, remarquez bien que c'est la place qui rapetisse ou qui agrandit. Vous pourrez alors repasser dans votre mémoire tout ce que je vous ai raconté des cours, des princes, et des intrigues qui se tra-

ment à la guerre : c'est là que le service, quoique rendu, n'est pas service ; il ne l'est qu'après qu'il est reconnu tel. C'est en observant ainsi, que nous retirons du profit de tous les objets que nous voyons. Et souvent à notre consolation, nous trouverons que l'escarbot aux ailes dans un étui ⁽¹⁴⁾, vit dans un poste plus sûr que l'aigle aux vastes ailes. Oh ! la vie que nous menons ici est plus noble, que celle qui se passe à attendre des refus ; elle est plus riche que celle qu'on passe à ne rien faire pour un enfant en tutelle ⁽¹⁵⁾, plus fière que celle du courtisan qui se carre dans un habit de soie qu'il n'a pas payé. Il reçoit le salut de celui qui lui fournit sa parure, et dont le livre n'est pas barré. Non, il n'est point de vie comparable à la nôtre.

GUIDÉRIUS.

Vous parlez d'après votre expérience : nous, comme des oiseaux qui, n'ayant pas toutes leurs plumes, n'ont encore jamais volé hors de la vue de leur nid, nous ignorons quel air on respire loin de notre asile. Peut-être que cette vie pour vous est heureuse, si la plus heureuse est la plus tranquille : elle vous semble plus douce, à vous qui en avez connu une plus dure ; elle convient mieux à la pesanteur de votre âge ; mais pour nous c'est une retraite d'ignorance, un voyage dans un lit, la prison d'un débiteur qui n'ose pas faire un pas hors des limites.

ARVIRAGUS.

De quoi pourrons-nous parler, lorsque nous serons vieux comme vous ? Lorsque nous entendrons la pluie et les vents battre le triste décembre, com-

ment dans cette froide caverne charmerons-nous, en discourant ensemble, les heures de l'hiver? Nous n'avons rien vu : nous vivons à la façon des animaux; subtils comme le renard, déterminés comme le loup pour saisir notre proie, notre valeur se borne à poursuivre ce qui fuit : et comme l'oiseau dans la cage, nous chantons notre captivité avec l'accent de la liberté.

BÉLARIUS.

Comme vous parlez ! Ah ! si vous connaissiez seulement les usures de la capitale, et que vous en eussiez fait sur vous-même la dure expérience; si vous connaissiez les artifices de la cour, qu'il est aussi difficile de quitter qu'il l'est de s'y maintenir, où l'instant qui vous monte sur le faite est l'instant qui vous précipite, où la pente est si glissante, que la crainte de choir est aussi funeste que la chute même ! Si vous connaissiez les fatigues de la guerre, ce pénible métier où l'on cherche sans cesse le danger au nom de la réputation et de l'honneur, et où l'honneur expire dans la recherche et reçoit aussi souvent sur son tombeau une épitaphe calomnieuse, qu'un monument de gloire; hélas ! combien de fois est-il puni d'avoir fait le bien ? Et ce qui est plus cruel encore, souvent il est forcé de sourire à son blâme. Oh ! jeunes gens, cette histoire que je vous raconte, le monde peut la lire sur moi-même : mon corps est couvert des marques de l'épée romaine, et mon nom prima jadis parmi les noms des plus célèbres capitaines. Cymbeline m'aimait, et dès qu'on parlait d'un guerrier, mon nom ne tardait guère à être cité :

j'étais alors un arbre qui voyait ses rameaux courbés sous le poids de ses fruits : mais dans une nuit survient un orage, ou des brigands, appelez-les comme vous voudrez : ils secouent sur la terre mes rameaux pendans , et me dépouillent de mes fruits et même de mes feuilles , pour me laisser exposé nu aux injures de l'air.

GUIDÉRIUS.

O instabilité de la faveur !

BÉLARIUS.

Et ma faute ne fut , comme je vous l'ai dit souvent , que le crime de deux scélérats dont les faux sermens prévalurent sur mon honneur exempt de reproche. Ils jurèrent à Cymbeline que j'étais ligué avec les Romains. De là mon bannissement ; et depuis vingt années , ce rocher et ces foyers ont été mon univers. J'y ai vécu dans une honorable liberté : j'y ai plus payé au ciel de pieux hommages , que je n'avais fait dans tout le cours précédent de ma vie. — Mais ce ne sont pas là les entretiens d'un chasseur. Courons gravir ces montagnes ; celui qui frappera le premier la proie , sera le roi de la fête ; il sera servi par les deux autres , et nous ne craignons aucun de ces poisons qui s'attachent aux places d'une éminente fortune. Je vous rejoindrai dans les vallons. (*Guidérius et Arviragus disparaissent.*) Combien il est malaisé d'étouffer les étincelles de la nature ! Ces deux jeunes gens ne se doutent pas qu'ils sont les fils du roi , et Cymbeline ne songe guère qu'ils sont vivans. Ils se croient mes enfans , et quoiqu'élevés si simplement dans l'obscurité de cette caverne

où ils n'entrent qu'en rampant , déjà leurs pensées atteignent la hauteur de la voûte des palais. Dans les actions les plus simples et les plus vulgaires , la nature donne à leurs traits un air de princes qui surpasse de bien loin tout l'art des autres hommes. Ce Polydore , l'héritier de Cymbeline et de la Bretagne , que le roi son père nommait Guidérius , ô Jupiter ! lorsqu'assis sur mon escabeau à trois pieds , je raconte les exploits belliqueux de ma jeunesse , toute son âme s'élançe vers mon récit : lorsque je dis : « Ainsi tomba mon ennemi ; ce fut ainsi que je » posai mon pied sur sa gorge » , dans le moment son sang royal colore ses joues , une sueur le couvre ; il raidit ses muscles et se met lui-même dans la posture qui représente l'action que je raconte. Et son jeune frère Cadwal , autrefois Arviragus , dans une attitude semblable , anime , échauffe mon récit , et montre que son âme sent bien plus encore. — Écoutez : ils ont fait lever le gibier. — O Cymbeline ! le ciel et ma conscience savent que tu m'as injustement banni : en revanche , je t'ai volé tes deux enfans à l'âge de trois et de deux ans ; voulant te priver de tes héritiers comme tu m'avais dépourvu de mon héritage. Euriphile , tu fus leur nourrice ! ils la prenaient pour leur mère , et chaque jour ils vont honorer son tombeau : et moi , Bélarius , qui me nommes aujourd'hui Morgan , ils me croient leur véritable père. — La chasse est en train.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Les environs du havre de Milford.

PISANIO et IMOGENÈ.

IMOGENÈ.

Tu me disais , quand nous sommes descendus de cheval , que nous étions tout près de ce port. Le désir qu'avait ma mère de me voir avant ma naissance n'était pas aussi violent que celui que j'éprouve. — Pisanio ! mon ami , où est Posthumus ? — Quelle idée as-tu dans ton âme pour tressaillir ainsi ? Pourquoi ce soupir échappé du fond de ton cœur ? Un visage en peinture qui aurait les traits du tien , annoncerait un homme en proie à une perplexité au delà de toute imagination ! Donne à ta physionomie une expression moins effrayante , ou le trouble achèvera de confondre tous mes sens. Qu'y a-t-il ? Pourquoi me présentes-tu cet écrit avec un regard aussi sinistre ? S'il m'apporte des nouvelles agréables ⁽¹⁶⁾ , annonce-les moi par un sourire : si elles sont funestes ; ah ! garde seulement cet air d'effroi : il m'en dit assez. (*Elle prend la lettre.*) De la main de mon époux ? Cette détestable Italie , décriée par ses poisons , lui a tendu quelque piège : sans doute , il est dans quelque fâcheuse extrémité. Homme ⁽¹⁷⁾ , parle : tu peux par tes paroles adoucir ce malheur , qui porterait à mon âme une impression mortelle , si je le lisais de mes yeux.

PISANIO.

Je vous prie , daignez lire. Et vous allez voir en moi un mortel bien misérable , bien méprisé par le sort!

IMOGÈNE lisant.

« Ta maîtresse , Pisanio , s'est prostituée dans ma
 » couche nuptiale. Les preuves en reposent au fond
 » de mon cœur sanglant. Je ne parle pas sur de fai-
 » bles soupçons ; mais d'après une conviction aussi
 » forte que ma douleur , et aussi certaine que l'es-
 » poir de ma vengeance ; cette vengeance , Pisanio ,
 » tu dois t'en charger pour moi. Si l'exemple de son
 » parjure à sa foi n'a pas corrompu la tienne , que
 » tes mains lui ôtent la vie. Je t'en fournirai l'occa-
 » sion au port de Milford. Je lui écris de s'y rendre :
 » arrivés là , si tu crains de frapper et de m'envoyer
 » la preuve certaine que tu m'as satisfait, tu es à mes
 » yeux l'agent de son déshonneur , et je te tiens pour
 » aussi déloyal qu'elle. »

PISANIO.

Quel besoin aurai-je de tirer l'épée ? cet écrit l'a déjà assassinée. — Disons plutôt la calomnie , dont le tranchant est plus aigu que le poignard ; dont la langue a plus de venin que tous les serpens du Nil : sa voix vole sur les vents et va semant l'imposture dans tous les coins de l'univers. Rois , reines , empires , vierges , épouses , cette vipère attaque , empoisonne tout ; elle se glisse jusque dans les tombeaux. — Madame , comment vous trouvez-vous ?

IMOGÈNE.

Infidèle à sa couche ! Qu'est-ce qu'être infidèle ?

Est-ce d'y veiller les nuits en songeant sans cesse à lui ? d'y pleurer au son de toutes les heures ? et si le sommeil saisit la nature accablée , l'interrompre aussitôt par un rêve effrayant dont lui seul est l'objet , et me réveiller en poussant un cri : Est-ce être infidèle ?

PISANIO.

Hélas ! vertueuse dame !

IMOGÈNE.

Moi , infidèle ? Ta conscience , — Iachimo , est témoin... Tu l'accusas d'infidélité , et dès lors tu parus à mes yeux un lâche : aujourd'hui tes traits me semblent moins hideux. Quelque geai ⁽¹⁸⁾ d'Italie, enfant du fard , l'aura trahi ; et moi , malheureuse , je ne suis plus qu'une femme surannée , un vêtement passé de mode , trop riche pour être suspendu négligemment aux murailles , et qu'il vaut mieux décondre , mettre en pièces. Oh ! les sermens des hommes sont des traîtres qui perdent les femmes ; ta coupable inconstance , ô mon époux ! va faire croire que toute apparence vertueuse n'est que trahison ; étrangère au visage qui l'emprunte , et piège tendu aux femmes.

PISANIO.

Ma chère maîtresse , écoutez-moi.

IMOGÈNE.

Jadis , après la trahison d'Énée , tous les amans fidèles de son temps furent crus perfides comme lui : jadis les pleurs du fourbe Sinon décrièrent bien des larmes sincères et privèrent de pitié les vrais malheureux. Ainsi , toi , Posthumus , ton exemple fera

calomnier tous les hommes vertueux : plus d'un amant généreux et tendre sera traité de parjure et de traître , d'après ton crime. — Viens , Pisanio : sois fidèle à ton maître ; exécute ses ordres ; et quand tu le reverras , atteste lui mon obéissance. Vois , c'est moi qui tire ton épée moi-même : prends-la , ouvre ce cœur , asile innocent de mon amour. Ne crains rien : il n'y reste plus d'autre sentiment que le désespoir : ton maître n'y habite plus ; lui , qui en était l'unique trésor ! Fais ce qu'il t'ordonne : frappe... tu balances?... Peut-être serais-tu brave dans une cause plus juste ; mais en ce moment tu parais lâche.

PISANIO.

Loin de moi , vil instrument. Tu ne souilleras pas ma main.

IMOGÈNE.

Il faut que je meure , et si je ne meurs pas de ta main , tu n'obéis pas à ton maître. Il est contre le suicide une défense du ciel , qui intimide mon faible bras. — Viens , voilà mon cœur ; ah ! cet obstacle encore.... attends ; attends , je ne veux opposer aucune résistance.... Me voilà prête , comme le fourreau , à recevoir l'épée. — Que trouverai-je ici ? les promesses de Posthumus fidèle toutes changées en parjures. Loin de moi , corruptrices de ma foi , vous ne reposerez plus devant mon cœur. C'est donc ainsi que de pauvres insensées croient de perfides séducteurs ! Mais si la malheureuse qui est trahie souffre cruellement de la trahison , le traître en est puni par des maux plus grands encore. Et toi , Posthumus , qui as soulevé ma désobéissance contre le

roi, toi pour qui j'ai dédaigné des princes mes égaux, un temps viendra où tu reconnaîtras que ce n'était pas de ma part un sacrifice ordinaire, mais un effort peu commun; et je m'afflige, en songeant combien un jour, lorsque tu seras dégoûté de celle qu'aujourd'hui tu pares, combien alors mon souvenir tourmentera ta mémoire. — Pisanio, je t'en conjure, hâte-toi, l'agneau implore le boucher. Où est ton poignard? Tu es trop lent à obéir à ton maître, lorsque son ordre est aussi mon désir.

PISANIO.

O généreuse dame! depuis que j'ai reçu l'ordre d'exécuter pareille action, le sommeil n'a pas fermé mes yeux un seul instant.

IMOGÈNE.

Exécute-la, et va reposer après.

PISANIO.

Je veillerais plutôt, jusqu'à perdre à jamais la vue.

IMOGÈNE

Pourquoi donc t'en charger? Pourquoi m'avoir fait parcourir en vain tant de milles sous un faux prétexte? Le lieu, le moment, ma fuite, ton voyage et la fatigue de cette course, tout t'invite; le trouble aussi où mon absence aura jeté toute la cour. Je n'y retournerai jamais; le dessein en est pris. Pourquoi t'es-tu engagé si avant, pour détendre ton arc, lorsque tu as choisi la place, et que la biche dévouée est devant toi?

PISANIO.

Pour gagner le temps d'é luder un si funeste mi-

nistère.—J'ai occupé mes pensées pendant la route à trouver un expédient. Ma chère maîtresse, écoutez-moi avec patience.

IMOGÈNE.

Parle jusqu'à lasser ta langue ; parle : je me suis entendu nommer une prostituée ; mon oreille a été déchirée par ce nom infâme , et je ne peux plus recevoir ni blessure plus cruelle , ni baume qui guérise celle-là. Parle.

PISANIO.

Hé bien , madame , je pensais que vous ne retourneriez point sur vos pas.

IMOGÈNE.

Il y avait grande apparence , puisque tu m'amenais ici pour me tuer.

PISANIO.

Non , non ; mais si mon intelligence répondait à l'honnêteté de mon âme , mon expédient aurait une issue heureuse. — Il est impossible que mon maître ne soit pas trompé ; quelque scélérat , consommé dans son art , vous a fait à tous deux cet insigne outrage.

IMOGÈNE.

Quelque courtisane romaine....

PISANIO.

Non , Posthumus , sur ma vie je ne t'obéirai pas. — Je lui manderai que vous êtes morte , et je lui en enverrai quelque indice sanglant ; car tel est l'ordre qu'il m'a donné ; votre absence de la cour confirmera mon récit.

IMOGÈNE.

Et moi, honnête Pisanio, que ferai-je pendant ce temps-là? Où habiterai-je? Comment vivre, ou quelle consolation aurai-je dans la vie, après que je serai morte pour mon époux? et lui pour moi?

PISANIO.

Si vous retournez à la cour....

IMOGÈNE.

Plus de cour, plus de père : je ne veux plus de démêlés avec ce vil noble, cet être nul, ce Cloten dont la poursuite était pour moi plus effrayante qu'un siège.

PISANIO.

Et si vous renoncez à la cour, vous ne pourrez pas alors rester en Bretagne. En quels lieux irez-vous?

IMOGÈNE.

En quels lieux? Le soleil ne luit-il que sur la Bretagne seule? N'est-ce que dans la Bretagne qu'il y a des jours et des nuits? Dans le grand livre du monde, notre île paraît en être une partie, sans y être comprise; c'est un nid de cygne sur un vaste étang. Crois, je te prie, qu'il existe des hommes hors de la Bretagne.

PISANIO.

Je suis bien aise que vous songiez à chercher un autre séjour. L'ambassadeur de Rome arrive demain au havre de Milford : si vous pouviez conformer votre extérieur à l'état de votre fortune, et cacher sous le déguisement cette grandeur qui ne peut se montrer sans péril, vous marcheriez dans une route agréable où vous seriez à portée de voir.... Peut-être

seriez-vous tout près des lieux où habite Posthumus ; ou si vous ne pouviez voir de vos yeux ses actions , assez près du moins pour que la renommée apportât, d'heure en heure , à votre oreille le récit fidèle de toutes ses démarches.

IMOGÈNE.

Oh ! pour arriver là , je hasarderai tout , excepté la perte de mon honneur.

PISANIO.

Hé bien , voici mon expédient. Il vous faut oublier que vous êtes une femme , passer du commandement à l'obéissance , dépouiller cette pudeur timide et délicate , qui est l'apanage de votre sexe , ou pour mieux dire , qui est la femme elle-même , et affecter un courage badin , être vif à la repartie , insolent et d'une humeur aussi mutine que la bellette ⁽¹⁹⁾ ; oui , il vous faut négliger aussi ce trésor précieux de vos joues , et les exposer.... (O cœur barbare ! mais hélas ! point de remède) aux ardeurs empressées de Titan qui prodigue à tous ses baisers ; il vous faut renoncer à vos atours élégans et étudiés , qui rendraient Junon jalouse.

IMOGÈNE.

Hé bien , épargne les paroles : je vois ton but , et déjà je me sens presque un homme.

PISANIO.

Commencez seulement par le paraître. Je l'avais prévu : déjà j'ai préparé un habit d'homme ; il est ici dans mon bagage avec le chapeau , la chaussure , et tout le reste. Voulez-vous dans ce travestissement ,

et empruntant de votre mieux tous les dehors d'un jeune homme de votre âge, vous présenter devant le noble Lucius, lui demander de l'emploi, lui dire quels sont vos talens : il les connaîtra bientôt si son oreille est sensible aux charmes de la musique. Je n'en doute point, il vous adoptera avec joie ; car il est grand et, qui plus est, plein de vertu. Quant à vos ressources, vous me savez riche ; je ne manquerai jamais à vos besoins présens, ni à ceux de l'avenir.

IMOGÈNE.

Tu es toute la ressource que les dieux me laissent. De grâce, éloigne-toi : il y aurait encore bien des choses à considérer ; mais nous suivrons le fil à mesure que le temps le développera : je me sens la force de cette entreprise, et je soutiendrai mon rôle avec le courage d'un prince. Séparons-nous, je te prie.

PISANIO.

Allons, madame, il faut nous faire de courts adieux : mon absence, si elle était remarquée, me ferait soupçonner d'avoir favorisé votre évasion de la cour. — Ma noble maîtresse, prenez cette boîte ; je l'ai reçue de la reine, elle renferme un suc précieux : si la mer vous incommode, ou que sur terre quelque défaillance vous surprenne, une goutte de cette liqueur dissipera votre indisposition. Cherchez quelqu'ombrage, et allez vous revêtir de vos habits d'homme. Puissent les dieux vous guider et vous seconder !

IMOGÈNE.

Ainsi soit-il. Je te remercie.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Appartement dans le palais de Cymbeline.

Entrent CYMBELINE, LUCIUS, LA REINE, CLOTEN, et les seigneurs de la cour.

CYMBELINE.

Je te quitte ici et te fais mon adieu.

LUCIUS.

Noble roi, je te rends grâces : j'ai reçu les ordres de mon empereur ; il faut que je parte de ces lieux, et je pars avec le regret d'avoir à te dénoncer pour l'ennemi de mon maître.

CYMBELINE.

Mes sujets, Lucius, ne veulent plus endurer son joug, et il serait indigne d'un roi de se montrer moins jaloux que ses sujets de son indépendance.

LUCIUS.

Ainsi, seigneur, je vous demande une escorte qui me conduise jusqu'au havre de Milford. — Madame, que le bonheur favorise votre grâce et vous.

CYMBELINE.

Mes lords, j'ai fait choix de vous pour accompagner ce Romain. N'omettez aucun des honneurs qui lui sont dus. Adieu, noble Lucius.

LUCIUS.

Votre main, seigneur.

CLOTEN.

C'est encore la main d'un ami que tu reçois ; mais ce moment passé, je suis ton ennemi.

LUCIUS.

L'événement n'a pas encore nommé le vainqueur.
Adieu.

CYMBELINE.

Chers lords, ne quittez point le brave Lucius qu'il n'ait passé la Séverne. Soyez heureux !

(Lucius part.)

LA REINE.

Il quitte notre île avec un front menaçant : mais notre gloire est de lui en avoir donné sujet.

CLOTEN.

Tout est bien : la guerre est le vœu général de vos vaillans Bretons.

CYMBELINE.

Lucius a déjà mandé à l'empereur ce qui se passe ici. Il nous importe que nos chars et notre cavalerie soient promptement sur pied. Les forces qu'il a déjà dans la Gaule seront bientôt rassemblées en corps d'armée, et de là il viendra sans délai porter la guerre dans la Bretagne.

LA REINE.

Ce n'est pas une affaire sur laquelle on puisse s'endormir : il faut se préparer à cette guerre avec diligence et vigueur.

CYMBELINE.

Je m'attendais à cette issue, et j'ai déjà pris mes mesures. Mais, reine, où est notre fille ? Elle n'a point paru devant l'ambassadeur ; elle n'a point au-

jourd'hui rempli son devoir filial envers nous. Il y a en elle plus de mauvaise volonté que de tendresse filiale. Je m'en suis aperçu. Faites-la venir devant nous : nous lui passons aussi trop légèrement ses dédains.

(Un serviteur sort.)

LA REINE.

Sire , depuis l'exil de Posthumus elle mène une vie très-retirée ; il n'y a que le temps qui puisse la guérir. J'en conjure votre majesté , ne la maltraitez point de paroles très-sévères : c'est une âme si tendre aux reproches , que les paroles dures font sur elle l'impression des coups ; elles pourraient lui donner la mort.

(Le serviteur revient.)

CYMBELINE.

Eh bien , vient-elle ? Comment va-t-elle justifier ses mépris ?

LE SERVITEUR.

Je dois vous le dire , seigneur : ses appartemens sont tous fermés , et personne n'a répondu à nos cris répétés.

LA REINE.

Seigneur , la dernière fois que j'ai été la voir , elle m'a prié d'excuser auprès de vous sa profonde retraite ; elle m'a dit qu'elle y était forcée par l'affaiblissement de sa santé , et qu'elle suspendrait les devoirs qu'elle se sentait obligée de vous rendre chaque jour. Elle m'avait prié de vous en prévenir ; mais les soins de notre cour ont mis ma mémoire dans son tort.

CYMBELINE.

Ses portes fermées , sans qu'on l'ait vue depuis quelques jours ! Ciel ! accorde-moi que mes craintes soient démenties.

(Il sort.)

LA REINE, à Cloten.

Mon fils , je vous l'ordonne , suivez-le roi.

CLOTEN.

Cet homme qui lui est attaché, Pisanio, ce vieux serviteur, je ne l'ai pas vu non plus depuis deux jours.

LA REINE.

Allez, suivez ses traces. (*Cloten sort.*) Ce Pisanio, si dévoué à Posthumus, tient de moi un breuvage... Je prie le ciel que son absence vienne de ce qu'il en a essayé ; car il est persuadé que c'est un élixir précieux. — Mais elle, où peut-elle être allée ? Peut-être le désespoir l'aura saisie ; ou bien, entraînée par l'ardeur de son amour elle aura fui vers son cher Posthumus. Sûrement, elle marche à la mort, ou au déshonneur ; et l'un ou l'autre parti sert également mes vues. Elle écartée, c'est moi qui dispose à mon choix de la couronne de Bretagne. (*Cloten rentre.*) Eh bien, mon fils ?

CLOTEN.

Son évasion est certaine. Allez apaiser le roi : il est en fureur : personne n'ose l'approcher.

LA REINE.

Tout est au mieux. Puisse cette nuit le priver du lendemain !

(Elle sort.)

CLOTEN.

Je l'aime et je la hais.—Elle est belle, faite pour le trône : elle possède toutes les brillantes qualités de la cour : elle en a plus elle seule que toutes nos dames, que toutes les femmes. Elle a de chacune d'elles le plus beau trait, et, formée de cet ensemble, elle les surpasse toutes ; voilà ce qui me la fait aimer : mais d'un autre côté ses dédains pour moi, tandis qu'elle prodigue ses faveurs à ce vil Posthumus... c'est une tache à son jugement, et qui ternit à mes yeux toutes ses autres perfections : aussi cela me détermine à la haïr, bien plus, à me venger d'elle.... car les dupes... (*Entre Pisanio.*) Qui passe là ? Quoi ! tu fuis ? Approche ici : ah ! c'est toi, vil entremetteur : misérable, où est ta maîtresse ? Réponds en un mot, ou, sur l'heure, tu vas tout droit voir les démons.

PISANIO.

O mon bon prince !

CLOTEN.

Où est ta maîtresse ? Par Jupiter, je ne te le demanderai pas trois fois. Discret scélérat, je tirerai ce secret de ton cœur, où je t'arrache le cœur pour l'y trouver. Parle, est-elle avec ce Posthumus pétri de bassesse, sans un grain de mérite ?

PISANIO.

Hélas ! seigneur ! comment serait-elle avec lui ? Quand a-t-elle disparu ? Posthumus est à Rome.

CLOTEN.

Où est-elle ? Allons, approche encore : point de

vaines défaites : satisfais-moi sans détour ; qu'est-elle devenue ?

PISANIO.

O mon noble prince !

CLOTEN.

O mon noble scélérat ! découvre-moi où est ta maîtresse. Au fait, en un seul mot.—Plus de noble prince ! — Parle, ou ton silence devient dans l'instant ton arrêt de mort.

PISANIO lui présente un écrit.

Eh bien , seigneur , cet écrit renferme l'histoire de tout que je sais sur son évasion.

CLOTEN.

Voyons-le ; je la poursuivrai jusqu'au trône d'Auguste. Donne, ou tu meurs.

PISANIO , à part.

Elle est assez loin : tout ce qu'il apprend par cet écrit peut l'engager à courir sur ses traces ; mais sans danger pour elle.

CLOTEN , lisant.

Hom !

PISANIO , à part.

Je manderai à mon maître qu'elle est morte. O Imogène ! puisses-tu errer sans accident, et revenir un jour heureuse !

CLOTEN.

Coquin : cet écrit est-il la vérité ?

PISANIO.

Oui , prince , à ce que je crois.

CLOTEN.

Oui, c'est la main de Posthumus; je la connais. — Malheureux! si tu voulais ne pas être un vaurien, mais me servir fidèlement, employer sérieusement ton industrie dans tous les offices dont j'aurais occasion de te charger; j'entends que quelque fourberie que je te commande, tu voulusses l'exécuter à la lettre et loyalement, alors je te croirais un honnête homme, et tu ne manquerais ni d'or pour subsister, ni de ma protection pour avancer ta fortune.

PISANIO.

Eh bien, mon digne prince?

CLOTEN.

Veux-tu me servir? Puisque tu es capable de reconnaissance, et qu'avec tant de constance, tant de patience, tu restes attaché à la stérile fortune de ce misérable Posthumus, tu dois, à plus forte raison, t'attacher à la mienne en zélé serviteur. Veux-tu me servir?

PISANIO.

Seigneur, je le veux bien.

CLOTEN.

Donne-moi ta main : voici ma bourse. N'as-tu pas en ta possession quelque habit de ton ancien maître?

PISANIO.

Oui, prince, à mon logement j'ai l'habit même qu'il portait lorsqu'il a pris congé de la princesse.

CLOTEN.

Ton premier service, c'est de m'apporter cet habit : débute par-là ; va.

PISANIO.

Je vais le chercher, seigneur.

(Il sort.)

CLOTEN.

Te joindre au havre de Milford? — J'ai oublié de lui demander une chose ; mais je m'en souviendrai tout à l'heure. — Là même, oui là, vil Posthumus, je veux te tuer. — Je voudrais que cet habit fût déjà venu. Elle disait un jour (l'amertume de ce propos me revient en ce moment sur le cœur et le soulève) qu'elle faisait plus de cas de l'habit de Posthumus que de ma noble personne, ornée de toutes mes qualités. Je veux, revêtu de cet habit même, abuser d'elle ; et d'abord le tuer lui, sous les yeux de sa belle : elle verra alors ma valeur, et après ses mépris ce sera pour elle un tourment. Lui ainsi gissant sur la terre, après ma harangne d'insulte finie sur son cadavre, et lorsque ma passion sera rassasiée d'elle, ce que je veux, comme je le dis, exécuter dans les mêmes habits dont elle faisait tant de cas, alors je vous la fais revenir à la cour et la fais marcher à pied devant moi. Elle s'égayait à me mépriser, je m'égaierai aussi moi à me venger. (*Pisano revient avec l'habit.*) Sont-ce là ses habits ?

PISANIO.

Oui, mon noble seigneur.

CLOTEN.

Combien y a-t-il qu'elle est partie pour le havre de Milford?

PISANIO.

A peine y est-elle arrivée à présent.

CLOTEN.

Porte ces vêtemens dans ma chambre; c'est la seconde chose que je t'ai commandée. La troisième, est que tu deviennes le serviteur muet de mes desseins. Songe à m'obéir, et la fortune viendra d'elle-même s'offrir à toi. — C'est à Milford qu'est maintenant ma vengeance! Que n'ai-je des ailes pour l'y atteindre. — Va, sois-moi fidèle.

(Il sort revêtu de l'habit de Posthumus.)

PISANIO.

Tu me commandes ma honte; car t'être fidèle, c'est devenir ce que je ne serai jamais, traître à l'homme le plus sincère. — Va, cours à Milford, pour n'y pas trouver celle que tu poursuis. — Ciel! verse, verse sur elle tes bénédictions! Que les obstacles traversent l'empressement de cet insensé, et qu'un vain labeur soit son salaire!

(Pisano sort.)

SCÈNE VI.

Devant la caverne de Bélarius.

Entre IMOGENE en habit d'homme.

IMOGENE.

Je vois que la vie d'un homme est une vie pénible; je me suis épuisée de fatigue, et ces deux nuits la terre m'a servi de lit. Je succomberais si ma résolution ne me soutenait. O Milford ! lorsque du sommet de la montagne Pisanio te montrait à moi, tu étais à la portée de ma vue ! ô dieux ! oui, je crois que les murs, que désirent les malheureux, fuient devant eux; ceux du moins, où ils trouveraient un asile et des secours. — Deux mendiants m'ont dit que je ne pouvais pas me tromper de chemin. Deux malheureux, accablés de misère, peuvent-ils mentir ? Oui, il n'y aurait rien d'étonnant, puisque les riches même trahissent la vérité. Tromper dans l'abondance est un plus grand crime, que de mentir pressé par la misère; et la fausseté dans les rois est bien plus criminelle. Mon cher époux, et toi aussi tu es du nombre des hommes perfides !... Maintenant que je songe à toi, ma faim est passée; il y a un moment, j'étais prête à défaillir d'épuisement. Mais que vois-je ? — Un sentier mène à cette caverne ! — C'est quelque repaire sauvage. — Je ferais mieux de ne pas appeler. Je n'ose appeler. — Pourtant la faim, tant que la nature ne succombe pas, rend intrépide. La paix et l'abondance engendrent les lâches; la

nécessité fut toujours la mère de l'audace. Holà, qui est ici? S'il y a quelque humain, parlez; si vous êtes sauvages, prenez ou rendez-moi la vie. Holà?... Nulle réponse. — Allons, je vais entrer. Pour le plus sûr, tirons mon épée; si mon ennemi craint le fer autant que moi, à peine osera-t-il l'envisager. Accorde-moi pareil ennemi, ciel propice!

(Elle entre dans la caverne)

BÉLARIUS, revenant de la chasse.

C'est toi, Polydore, qui as été le meilleur chasseur, et tu es le roi de la fête. Cadwal et moi nous apprêtons, nous servirons ton repas. Tel est l'accord fait entre nous. L'industrie cesserait bientôt de prodiguer ses sueurs, l'industrie périrait sans le salaire pour lequel elle travaille. Entrons; notre appétit donnera de la saveur à ces alimens grossiers. La lassitude dort profondément sur les cailloux, tandis que la mollesse inquiète se sent froissée sur son oreiller de duvet. Que la paix habite dans ton sein, pauvre logis qui te gardes toi-même!

GUIDÉRIUS.

Je suis excédé de fatigue.

ARVIRAGUS.

La fatigue a diminué ma force, mais elle a fortifié mon appétit.

GUIDÉRIUS.

Il nous reste dans la caverne quelques viandes froides qui calmeront notre faim, en attendant que notre chasse soit cuite.

BÉLARIUS, regardant dans la caverne.

Arrêtez, n'entrez pas.... Si je ne le voyais pas manger nos provisions, je croirais que c'est une fée.

GUIDÉRIUS.

Qu'y a-t-il donc ?

BÉLARIUS.

Par Jupiter, un ange ! ou si ce n'est pas un ange, c'est le modèle des beautés de la terre. Voyez cette divinité, sous les traits d'un jeune adolescent.

(Imogène s'avance à l'entrée de la caverne.)

IMOGÈNE, suppliante.

Bons humains, ne me faites point de mal. Avant d'entrer dans cette caverne, j'ai appelé, et mon intention était d'acheter ou d'obtenir en don ce que j'ai pris. En vérité, je n'ai rien dérobé, et je n'aurais rien pris, quand j'aurais trouvé le seuil couvert d'or. Voilà de l'argent pour ce que j'ai mangé : j'aurais laissé cet argent sur le seuil, aussitôt que j'aurais eu fini mon repas, et je serais parti de ce lieu en priant le ciel pour l'hôte qui m'avait nourri.

GUIDÉRIUS.

De l'argent, j'enne homme ?

ARVIRAGUS.

Que tout l'argent et l'or de la terre rentrent dans la fange : il n'est plus précieux qu'elle, qu'aux yeux de ceux qui adorent des dieux de fange.

IMOGÈNE.

Je le vois, vous êtes fâché. Apprenez que si vous

me tuez pour ma faute , je serais morte aussi sans cette faute.

BÉLARIUS.

Où allez-vous ?

IMOGÈNE.

Au havre de Milford.

BÉLARIUS.

Quel est votre nom ?

IMOGÈNE.

Fidèle. — J'ai un parent qui part pour l'Italie : il s'embarque à Milford : j'allais le rejoindre lorsque , épuisé par la faim , je suis tombé dans cette faute.

BÉLARIUS.

Je te prie , beau jeune homme , ne nous crois pas des rustres , et ne juges pas de la bonté de nos âmes sur l'aspect de l'ancre où nous vivons. Ta rencontre est heureuse. Il est presque nuit ; tu seras mieux fêté avant ton départ , et tu seras remercié pour avoir accepté notre chère et notre asile — Jeunes gens , faites-lui bon accueil.

GUIDÉRIUS.

Jeune homme , si tu étais une femme , je t'aimerais passionnément ; mais je serais en tout ton serviteur fidèle et respectueux. Franchement , je dis ce que je ferai.

ARVIRAGUS.

Moi , je suis satisfait de ce qu'il est un homme. Je l'aimerai comme un frère : oui , l'accueil que je ferai à mon frère après une longue absence , tu le recevras de moi. Sois le bienvenu. Sois joyeux ; car tu rencontres ici tes amis.

IMOGÈNE, à part.

Des amis ! Ah ! si c'étaient mes frères ! que le ciel n'a-t-il permis qu'ils fussent les enfans de mon père ? ils seraient les héritiers de sa couronne, et alors le prix de ma personne eût été moins grand, et par-là plus en proportion avec ta fortune, cher Posthumus.

BÉLARIUS.

Il est tourmenté de quelque infortune.

GUIDÉRIUS.

Que je voudrais l'en affranchir !

ARVIRAGUS.

Et moi aussi, quelle qu'elle fût, et quoi qu'il m'en coûtât de peines et de dangers. Dieux !

BÉLARIUS.

Écoutez-moi, mes enfans.

(Il leur parle à l'oreille et s'éloigne d'eux.)

IMOGÈNE.

Des grands de la cour qui n'auraient pour palais que cette étroite caverne, qui seroient réduits à se servir eux-mêmes, et qui, renonçant à ces frivoles tributs de l'inconstante multitude, posséderaient la vertu qu'inspire une conscience pure, ne seraient pas supérieurs à ce couple aimable. Pardonnez, grands dieux ! mais je voudrais changer de sexe, pour vivre ici avec eux, puisque Posthumus est perfide.

BÉLARIUS.

Nous en userons ainsi. — Allons apprêter notre gibier. — (*Il se rapproche avec eux d'Imogène.*) Beau jeune homme, entrons. La conversation fatigue

lorsqu'on est à jeun : après le souper , nous te demanderons ton histoire , et tu nous en diras tout ce que tu voudras.

GUIDÉRIUS.

Je te prie , entre avec nous.

ARVIRAGUS.

La nuit est moins agréable au hibou , et le matin à l'alouette.

IMOGÈNE.

Je vous rends grâces.

ARVIRAGUS.

Je t'en conjure , approche.

(Tous trois entrent dans la caverne.)

SCÈNE VII.

Rome.

Entrent DEUX SÉNATEURS et des TRIBUNS.

PREMIER SÉNATEUR.

Voici la teneur des ordres de l'empereur : Puisque les soldats de la république sont maintenant occupés contre les Pannoniens et les Dalmates , et que les légions des Gaules sont trop faibles pour faire la guerre contre les Bretons , nous devons exciter la noblesse à y prendre part. Il crée Lucius proconsul , et il vous donne à vous , tribuns , ses pleins-pouvoirs pour faire cette levée. — *Vive César !*

LES TRIBUNS.

Lucius est-il général de l'armée ?

SECOND SÉNATEUR.

Oui.

PREMIER SÉNATEUR.

Vos recrues doivent renforcer les légions dont je vous parlais. Votre commission vous marque le nombre d'hommes et le temps de service qu'on exige d'eux.

LES TRIBUNS.

Nous ferons notre devoir.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Forêt près de la caverne.

Entre CLOTEN.

CLOTEN.

ME voici tout près des lieux où ils doivent se rejoindre , si Pisanio m'en a donné la carte fidèle. Que ses habits me vont à merveille ! Pourquoi ne m'irait-elle pas aussi bien , sa maîtresse , qui fut faite par celui qui a fait le tailleur , et d'autant plus (sauf le respect dû aux dames) que la femme , dit-on , va bien ou mal par caprice. Il faut que sous ce déguisement j'en fasse l'épreuve. — J'ose me l'avouer tout haut à moi-même (car il n'y a pas de vanité à se parler avec son miroir , seul dans sa chambre) , mon corps est aussi bien dessiné que celui de ce Posthumus : je suis aussi jeune , bien plus robuste ; je ne lui cède point en fortune ; j'ai l'avantage sur lui par les circonstances ; je le surpasse en naissance ; je le vauz bien dans les occasions générales , et je me montre mieux que lui dans les combats particuliers ; cependant cette petite entêtée l'aime au mépris de moi !

A quoi tient la vie de l'homme ! Posthumus , ta tête, qui maintenant s'élève fièrement sur tes épaules, dans une heure en sera abattue ; ta maîtresse soumise à ma force , et tes habits déchirés en pièces sous ses yeux ; et après ces trois exploits , je la traîne à son père : il pourra d'abord m'en vouloir un peu d'avoir traité si rudement sa fille ; mais ma mère régente son humeur ; elle saura bien tourner le tout à mon éloge. — Mon cheval est bien attaché. — Allons, mon épée, sors pour un dessein sanguinaire. Fortune, amène-les sous ma main. — Oui, je reconnais ici la description que Pisanio m'a faite du lieu de leur rendez-vous, et ce misérable n'oserait me tromper.

(Il sort.)

SCÈNE II.

A l'entrée de la caverne.

BÉLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS et IMO-
GÈNE sortent de la caverne.

BÉLARIUS, à Imogène.

Tu n'es pas bien disposé, demeure ici dans la caverne ; après notre chasse nous viendrons te retrouver.

ARVIRAGUS.

Reste ici, mon frère : ne sommes-nous pas frères ?

IMOGÈNE.

L'homme et l'homme devraient l'être : cependant nous voyons que l'argile et l'argile diffèrent en di-

gnité, quoique leur poussière soit la même. — Je ne me sens pas bien.

GUIDÉRIUS.

Allez vous deux à la chasse : moi , je veux rester avec lui.

IMOGÈNE.

Mon mal n'est pas extrême, quoique je ne me sente pas bien ; mais je ne suis pas de ces courtisans efféminés qui paraissent morts avant même d'être malades : je vous prie, laissez-moi ; allez à vos exercices journaliers : interrompre ses habitudes , c'est interrompre tout. Je ne suis pas bien : votre présence ne me guérirait pas. La société n'a plus de douceurs pour l'homme infortuné qui n'est plus fait pour elle. Je ne suis pas très-malade, puisque je peux encore en raisonner. Je vous prie, laissez-moi seul ici ; je ne priverai de moi que moi-même, et laissez-moi mourir puisque vous n'y perdez que peu de chose.

GUIDÉRIUS, à Imogène.

Je t'aime, je te l'ai dit ; et je t'aime d'un amour égal à celui dont j'aime mon père.

BÉLARIUS.

Comment? que dis-tu ?

ARVIRAGUS.

Si cet aveu de mon frère est un crime, j'en prends sur moi la moitié. — Je ne sais pourquoi j'aime ce jeune homme ; mais je vous ai ouï dire que la raison n'entraîne pour rien dans les raisons de l'amour. Oui, un cercueil à la porte, et qu'on me demande qui de Fidèle ou de vous doit mourir, je m'écrierai : *Mon père, plutôt que ce jeune homme!*

BÉLARIUS, à part.

O noble élan ! ô dignité naturelle ! inspiration de grandeur ! Les lâches n'appellent que des lâches du nom de père , et des hommes vulgaires n'engendrent que des fils vulgaires ; la nature a son mélange de son et de farine , de grâce et de rebut ; je ne suis point leur père ; mais qui est donc celui qu'ils aiment ainsi plus que moi par une espèce de prodige ? — Il est neuf heures du matin.

ARVIRAGUS.

Mon frère , adieu.

IMOGÈNE.

Je fais des vœux pour votre chasse.

ARVIRAGUS.

Et moi pour ta santé. (*A Bélarius.*) Allons , seigneur.

IMOGÈNE, à part.

Ce sont là de bienfaisantes créatures ! Dieux , que de mensonges j'ai entendus ! Nos courtisans disaient que hors de la cour tout était sauvage. Expérience , comme tu démens leurs rapports ! La mer , dans son empire , engendre des monstres , et une faible rivière paie à nos tables un tribut de poissons aussi exquis. Je souffre toujours dans le cœur. — Pisanio , je veux essayer de ta drogue.

BÉLARIUS.

Je n'osais pas le presser : il m'a dit qu'il était bien né , mais qu'il était tombé dans l'infortune ; qu'il était persécuté dans son honneur , mais honnête.

GUIDÉRIUS.

J'en ai reçu la même réponse; et il m'a dit que dans la suite je pourrais en apprendre davantage.

BÉLARIUS.

Allons, à la plaine, à la plaine. (*A Imogène.*)
— Nous allons te quitter pour ce moment : rentre et repose-toi.

ARVIRAGUS.

Nous ne tarderons pas à revenir.

BÉLARIUS.

De grâce, retrouve ta santé; car il faut que tu sois l'économe de notre ménage.

IMOGÈNE.

Sain ou malade, je vous reste attaché.

(*Imogène rentre dans la caverne.*)

BÉLARIUS.

Et tu le seras toujours. — Ce jeune homme, quoique dans le malheur, paraît issu de nobles ancêtres.

ARVIRAGUS.

Comme sa voix est angélique!

GUIDÉRIUS.

Que sa manière d'apprêter nos mets est délicate! Il a élégamment découpé nos racines, et assaisonné nos bouillons comme si Junon malade avait réclamé ses soins.

ARVIRAGUS.

Avec quelle noblesse le sourire se mêle à ses soupirs! Comme si le soupir n'était soupir que par le regret de n'être pas sourire; comme si le sourire

raillait le soupir de s'éloigner d'un temple aussi divin pour se mêler aux vents qui sont maudits des matelots.

GUIDÉRIUS.

Je remarque que la douleur et la patience, également fortes dans son cœur, entrelacent leurs racines.

ARVIRAGUS.

Patience, deviens la plus forte ; et que la douleur, ce sureau infect, retire sa racine mourante et laisse la place à celle de la vigne.

BÉLARIUS.

Il est grand jour : allons, partons. — Qui vient à nous ?

(Entre Cloten.)

CLOTEN.

Je ne puis découvrir ces fuyards : ce misérable m'a joué. — Je succombe de lassitude.

BÉLARIUS.

Ces fuyards ? Est-ce de nous qu'il parle ? Je le reconnais à demi. Oui, c'est Cloten, c'est le fils de la reine. Je crains quelque embûche : je ne l'ai jamais revu depuis tant d'années, et pourtant je suis certain que c'est lui : on nous tient pour proscrits, éloignons-nous.

GUIDÉRIUS.

Il est tout seul : vous et mon frère, allez à la découverte : cherchez ici autour si quelqu'un l'accompagne ; de grâce, allez, et laissez-moi seul avec lui.

(Bélarus et Arviragus sortent.)

CLOTEN.

Arrêtez ; qui êtes-vous , vous qui fuyez ? Sans doute quelques vils montagnards : j'ai ouï parler de brigands de cette espèce. (*A Guidérius.*) — Qui es-tu , esclave ?

GUIDÉRIUS.

Je n'ai jamais fait d'acte plus servile que celui de répondre au mot *d'esclave* sans t'assommer.

CLOTEN.

Tu es un brigand , un infracteur des lois , un misérable.... Rends-toi , voleur.

GUIDÉRIUS.

A qui ? à toi ? Qui es-tu ? N'ai-je pas un bras aussi robuste que le tien , — un cœur aussi fier ? Ta voix , je l'avoue , est plus arrogante ; moi , je ne porte point mon poignard dans ma langue. Parle , qui es-tu donc , pour que je doive me rendre à toi ?

CLOTEN.

Vil insolent , ne me reconnais-tu pas à mes habits ?

GUIDÉRIUS.

Non , coquin , ni ton tailleur qui fut ton grand-père ; car il a fait ces habits qui te font ce que tu es , à ce qu'il me semble.

CLOTEN.

Insigne varlet , ce n'est pas mon tailleur qui les a faits.

GUIDÉRIUS.

Va donc remercier l'homme qui t'en a fait don. — Tu m'as l'air de quelque fou ; il me répugne de te battre.

CLOTEN.

Insolent voleur , apprends mon nom et tremble.

GUIDÉRIUS,

Quel est-il , ton nom ?

CLOTEN.

Cloten , coquin !

GUIDÉRIUS.

Et bien , que Cloten soit ton nom , double coquin , il ne peut me faire trembler ; je serais plus ému si tu étais crapaud , vipère , araignée.

CLOTEN.

Pour te confondre de terreur et de honte , apprends que je suis le fils de la reine.

GUIDÉRIUS.

J'en suis fâché ; tu ne parais pas digne de ta naissance.

CLOTEN.

Tu n'es pas effrayé ?

GUIDÉRIUS.

Je ne crains que ceux que je respecte , les sages ; quant aux fous , j'en ris et ne les crains pas.

CLOTEN.

Meurs donc.... Quand je t'aurai tué de ma propre main , j'irai poursuivre ces misérables qui viennent de fuir devant moi ; et je planterai vos têtes sur les murs de la cité de Lud. Rends-toi , vil montagnard.

(Ils s'éloignent en combattant.)

(Belarius et Arviragus rentrent.)

BELARIUS.

Nous ne trouvons personne qui le suive.

ARVIRAGUS.

Personne au monde ; vous vous serez mépris , sûrement.

BÉLARIUS.

Je ne sais ; il y a bien des années que je ne l'ai vu , mais le temps n'a rien effacé des traits que son visage avait jadis ; une voix qui sort par saccades , un tumulte de paroles ; — je suis certain que c'était Cloten.

ARVIRAGUS.

C'est ici la place où nous les avons laissés ; je souhaite que mon frère vienne à bout de lui ; vous dites qu'il est si féroce.

BÉLARIUS.

Je veux dire , qu'à peine devenu un homme fait , il n'éprouvait pas la moindre peur au milieu des dangers menaçans ; car souvent le défaut de jugement est le remède de la peur. Mais voilà ton frère.

(Guidérius paraît de loin tenant la tête de Cloten.)

GUIDÉRIUS.

Ce Cloten était un imbécile , une bourse vide ; Hercule n'aurait pu lui faire sauter la cervelle , il n'en avait point. Et cependant , si j'en avais moins fait , cet imbécile eût porté ma tête , comme je porte la sienne.

BÉLARIUS.

Qu'as-tu fait ?

GUIDÉRIUS.

Je le sais à merveille , ce que j'ai fait. J'ai coupé la tête à un Cloten , qui se disait fils de la reine , qui m'appelait traître , montagnard , et qui jurait que

de sa main il nous saisirait tous et ferait sauter nos têtes de la place où , grâces aux dieux , elles sont encore , pour les planter sur les murs de la cité de Lud.

BÉLARIUS.

Nous sommes tous perdus !

GUIDÉRIUS.

Hé mais , mon père , qu'avons-nous donc à perdre que ce qu'il jurait de nous ôter , la vie ? La loi ne nous protège pas ; pourquoi donc aurions-nous la faiblesse de souffrir qu'un insolent bloc de chair nous menace d'être à la fois juge et bourreau , et d'exécuter lui seul tout ce que nous pourrions craindre des lois ? — Mais qu'avez-vous découvert dans les bois ? Quelle suite....

BÉLARIUS.

Pas une âme ; mais par toutes sortes de raisons , il est impossible qu'il n'ait pas quelque escorte. Quoique son caractère ne fût que changement continuel , et toujours du mauvais au pire , la folie même la plus aveugle n'aurait pu l'amener seul dans cette forêt. Il se pourrait qu'on eût dit à la cour que les hommes qui habitaient ici dans une caverne , et vivaient de leur chasse dans cette forêt , étaient des proscrits , qui pourraient un jour former un parti redoutable ; lui , à ce récit , aura pu éclater , car c'est là son caractère , et jurer qu'il viendrait nous surprendre. Mais pourtant il n'est pas probable qu'il y soit venu seul , qu'il ait seul osé l'entreprendre , et qu'à la cour on l'ait souffert ; notre crainte est donc

fondée, lorsque nous appréhendons que ce corps ait une queue plus dangereuse que sa tête.

ARVIRAGUS.

Que l'événement arrive tel que le prévoient les dieux ; quel qu'il soit, mon frère a bien fait.

BÉLARIUS.

Moi, je n'avais pas dans l'idée de chasser aujourd'hui ; la maladie du jeune Fidèle m'a fait trouver le chemin bien long.

GUIDÉRIUS.

Avec sa propre épée, qu'il brandissait autour de ma gorge, je lui ai enlevé la tête ; je vais la jeter dans l'anse qui est derrière notre rocher ; qu'elle roule à la mer, et qu'elle aille dire aux poissons qu'elle appartient à Cloten, le fils de la reine. C'est là tout le souci que j'en veux prendre.

(Il sort.)

BÉLARIUS.

J'appréhende bien que sa mort ne soit vengée. Polydore, je voudrais que tu n'eusses pas fait ce coup, quoique la valeur t'aille à merveille.

ARVIRAGUS.

Moi, je voudrais l'avoir fait, dût la vengeance tomber sur moi seul ! — Polydore, je t'aime en frère ; mais je suis jaloux de cet exploit : tu me l'as volé. Je voudrais que toute la vengeance dont la force humaine est capable fondît sur nous et nous mit à l'épreuve.

BÉLARIUS.

Allons, c'est une chose faite. — Nous ne chassons plus d'aujourd'hui : ne cherchons point des

dangers qui ne nous promettent aucun avantage. (*A Arviragus.*)— Je te prie, retourne à notre rocher; Fidèle et toi, vous apprêtez notre chasse : moi je vais rester ici et attendre que Polydore soit revenu; je te rejoins avec lui dans un moment.

ARVIRAGUS.

Pauvre Fidèle, que nous avons laissé malade, je vais le revoir avec plaisir ! Pour rendre à son teint ses couleurs, je verserais le sang d'une ville entière de Clotens, et croirais mériter des éloges comme ayant fait un acte de charité.

(Il sort.)

BÉLARIUS.

O divine et toute-puissante nature, comme ton empreinte éclate sur ces deux fils de roi ! Leur caractère a la douceur des zéphirs, lorsqu'ils murmurent sous la violette sans même agiter sa tête flexible ; mais quand leur sang royal s'allume, ils deviennent aussi fougueux que le plus impétueux des vents, qui saisit par la cime le pin de la montagne et le courbe jusqu'au fond du vallon. C'est un prodige qu'un instinct secret les forme ainsi à la royauté dont ils n'ont point d'idée ; à l'honneur, dont ils n'ont point eu de leçons ; à la politesse, dont ils n'ont point vu d'exemple ; à la valeur, qui croît en eux comme une plante sauvage, et qui a déjà produit une aussi riche moisson que si l'art l'avait cultivée. Cependant je vois toujours quelque événement funeste dans la rencontre de Cloten en cette forêt, et dans les suites que nous amènera sa mort.

(Guidérius rentre.)

GUIDÉRIUS.

Où est mon frère? Je viens de plonger dans le torrent cette lourde tête de Cloten, et de l'envoyer en ambassade à sa mère : elle lui servira de gage en attendant le retour de son corps.

(Musique solennelle.)

BÉLARIUS.

Qu'entends-je! mon instrument! Écoutons, Polydore! ce sont les mêmes sons... Mais à quelle occasion Cadwal... Écoutons.

GUIDÉRIUS.

Mon frère est-il à notre caverne?

BÉLARIUS.

Il vient de s'y rendre.

GUIDÉRIUS.

Quelle est son idée? Depuis la mort de ma tendre mère, cet instrument a gardé le silence... Pour ces sons graves et solennels il faudrait un événement sérieux... De quoi s'agit-il? Des airs de triomphes pour des futilités, et des lamentations pour des caprices! C'est la joie des singes et le chagrin des enfans. Cadwal est-il fou?

SCÈNE III.

ARVIRAGUS entre soutenant dans ses bras IMO-
GÈNE qu'il croit morte.

BÉLARIUS.

Regarde, le voilà qui vient ! et dans ses bras il porte le triste objet de ces accens qui tout à l'heure excitaient nos reproches.

ARVIRAGUS.

Elle est morte la colombe tant chérie de nous ! J'aurais mieux aimé, passant d'un saut de seize ans à soixante , avoir changé ma souple jeunesse contre le bâton du faible vieillard , que d'être témoin de cette mort.

GUIDÉRIUS.

O le plus beau, le plus tendre des lis ! penché sur les bras de mon frère , tu n'as pas la moitié des grâces que tu avais , lorsque tu te soutenais toi-même.

BÉLARIUS.

O mélancolie ! qui a jamais pu sonder ton abîme ? qui a jamais trouvé la côte où ta barque pesante pourrait aborder ? Aimable Fidèle ! Jupiter sait quel homme tu aurais pu devenir ; mais moi je sais qu'en toi la mélancolie tue le jeune homme le plus accompli. — En quel état l'as-tu trouvé ?

ARVIRAGUS.

Sans mouvement , comme vous le voyez ; ce sourire sur les lèvres , comme s'il eût senti non le trait de la mort , mais la piqûre d'un insecte qui chatouil-

lait son sommeil ; sa joue droite reposait sur un coussin.

GUIDÉRIUS.

En quel endroit ?

ARVIRAGUS.

Sur le rocher de la caverne , ses bras ainsi entrelacés. J'ai cru qu'il dormait , et j'ai quitté ma grosse chaussure qui retentissait trop sous mes pas.

GUIDÉRIUS.

En effet , sa mort n'est qu'un sommeil , et sa tombe ne sera qu'un lit de paix. Les fées viendront la visiter souvent , et jamais les vers n'oseront l'approcher.

ARVIRAGUS.

Oui , tant que l'été durera , tant que je vivrai dans ces lieux , Fidèle , je viendrai parer ton triste tombeau des plus belles fleurs. Jamais tu ne manqueras des primeroles , elles ont la douce pâleur de ton visage ; ni de la jacinthe , azurée comme tes veines ; ni de la feuille de l'églantine , dont le parfum était moins doux que ton haleine ; le rouge-gorge lui-même , dont la pitié fait affront à ces riches héritiers qui livrent à la terre leurs pères sans monument , viendrait t'apporter ces fleurs , et dans la saison où la terre n'a plus de fleurs , son bec charitable protégerait tes restes contre le froid par un vêtement de mousse.

GUIDÉRIUS.

Cesse , mon frère , cesse , je te prie : ne prends plus plaisir à prodiguer ce langage efféminé sur un sujet aussi sérieux. Ensevelissons Fidèle , et ne différons plus , par une stérile admiration , d'acquiescer

une dette si légitime. — Transportons-le à son tombeau.

ARVIRAGUS.

Dis-moi , où le placerons-nous ?

GUIDÉRIUS.

A côté de notre bonne mère Euriphile.

ARVIRAGUS.

Oui , Polydore ; et nous , quoique nos voix aient acquis un accent plus mâle , nous chanterons , en le conduisant à la terre , comme pour notre mère : répétons le même air , les mêmes paroles , et ne changeons que le nom d'Euriphile en celui de Fidèle.

GUIDÉRIUS.

Cadwal , je ne puis chanter ; je pleurerai , en répétant seulement les paroles avec toi . Car des chants de douleur , qui ne sont pas d'accord , sont pires que des temples et des prêtres imposteurs.

ARVIRAGUS.

Hé bien , nous ne ferons que les réciter.

BÉLARIUS.

Les grandes douleurs , je le vois , guérissent les petites . Voilà Cloten entièrement oublié . Mes enfans , il était le fils d'une reine , et s'il est venu en ennemi , souvenez-vous qu'il en a été bien puni . Quoique le faible et le puissant pourissent ensemble , et ne rendent que la même poussière , cependant le respect dû à la subordination , cet ange tutélaire du monde , établit une distance entre les grands et le peuple . Notre ennemi était un prince . Comme en-

nemi vous lui avez ôté la vie ; mais vous devez l'en-sevelir comme il convient à un prince.

GUIDÉRIUS, à Bélarius.

Je vous prie, allez chercher son corps. Le cadavre de Thersite vaut celui d'Ajax, dès que tous deux ont cessé de vivre.

ARVIRAGUS, à Bélarius.

Si vous voulez vous charger de ce fardeau, pendant ce temps-là nous réciterons notre hymne. Mon frère, commence.

(Bélarius sort.)

GUIDÉRIUS.

Cadwal, il faut que nous placions sa tête vers l'orient : c'est l'ordre de mon père.

ARVIRAGUS.

Il est vrai.

GUIDÉRIUS.

Allons, aide-moi à placer son corps.

ARVIRAGUS.

A présent, commence.

CHANT FUNÈBRE.

GUIDÉRIUS.

Ne crains plus les ardeurs du soleil,
Ni les outrages de l'hiver furieux ;
Tu as fini ta tâche dans la vie ;
Tu as reçu ton salaire et regagné ton asile.
Les jeunes garçons et les jeunes filles vêtues d'or
Doivent devenir poussière comme les ramoneurs.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus le courroux des grands ;
Tu as passé la portée du trait des tyrans.

Ni la faim , ni le soin de te vêtir ne te donneront plus de soucis.
Pour toi , le roseau est égal au chêne altier ,
Et le sceptre , et la science et les arts ,
Tout doit prendre la même route , et rentrer comme toi dans
la poussière.

GUIDÉRIUS.

Ne crains plus l'éblouissant éclair.

ARVIRAGUS.

Ni le trait de la foudre redoutée.

GUIDÉRIUS.

Ni la calomnie et la censure téméraire.

ARVIRAGUS.

La joie et les larmes sont finies pour toi.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Tous les jeunes amans , oui , tous les amans
Subiront la même destinée , et rentreront , comme toi , dans la
poussière.

GUIDÉRIUS.

Que nul enchanteur ne trouble ta cendre.

ARVIRAGUS.

Que nul maléfice ne pénètre dans ton asile.

GUIDÉRIUS.

Que les fantômes non ensevelis respectent ton sommeil.

ARVIRAGUS.

Que rien de funeste n'approche de toi.

TOUS LES DEUX.

Goûte la paix d'un repos profond ,
Et que ta tombe soit renommée.

(Bélarius revient chargé du corps de Cloten.)

GUIDÉRIUS.

Nous avons fini les obsèques de Fidèle : approchez, et déposez ce corps.

BÉLARIUS.

Voici quelques fleurs : vers minuit nous en apporterons davantage ; les herbes que baigne la froide rosée de la nuit conviennent mieux pour les tombeaux. — Jetez ces fleurs sur leurs visages. — Vous fûtes comme ces fleurs, vous qui êtes maintenant flétries : elles vont se faner comme vous, ces fleurs que nous jetons sur vous. Venez, retirons-nous à l'écart ; allons nous prosterner à genoux, et prier le ciel. — La terre qui les donna les a repris. Leurs plaisirs sont passés, et aussi leurs peines.

(Bélarius, Guidérius et Arviragus sortent.)

IMOGÈNE, se réveillant comme d'un songe.

Oui, mon ami, je vais au havre de Milford ; quel est le chemin ? — Je vous remercie. — Là-bas, dites-vous, à côté de ce buisson ; — je vous prie, y a-t-il loin encore ? — Quoi ! encore six milles ! Que Dieu ait pitié de moi ! — J'ai marché toute la nuit. — Allons, je vais me reposer ici et dormir. Mais personne ici à mes côtés.... (*Elle voit le corps de Cloten.*) Dieux et déesses ! ces fleurs sont comme les plaisirs du monde ; ce cadavre sanglant est comme le souci qu'ils cachent. J'espère que je rêve encore. Oui, dans mon sommeil, je m'imaginai être la gardienne d'une caverne, et chargée des repas de trois honnêtes humains. Mais il n'en est rien ; ce

n'était qu'une ombre, une vaine image formée des vapeurs du cerveau. Nos yeux quelquefois sont, comme notre jugement, bien aveugles! — En vérité, je frissonne toujours de peur; ah! s'il reste encore dans le ciel une goutte de pitié aussi grosse que la prunelle d'un roitelet, redoutables dieux, réservez-en une petite part pour moi! — Le songe m'environne encore; même à présent que je me réveille, son illusion se perpétue hors de moi. — Mais je n'imagine point, je sens. Un homme sans tête! les habits de Posthumus! Ah! je le reconnais, voilà ses jambes; c'est sa main, son pied de Mercure, ses jarrets de Mars, ses muscles d'Hercule. Mais où est son visage digne de Jupiter? — Un meurtre à la face du ciel! — Quoi! c'en est donc fait! — Pisanio, que toutes les malédictions dont Hécube en délire chargea les Grecs, et les miennes avec elles, fondent sur ta tête! C'est toi, oui, c'est toi, qui, avec Cloten, ce hideux démon, as égorgé ici mon époux! — Qu'écrire et lire soient désormais trahison! Le maudit Pisanio avec ses lettres supposées, — le maudit Pisanio, — il a abattu le haut du grand mât de ce vaisseau le plus précieux du monde! O Posthumus! Hélas, où retrouverai-je ta tête? où est-elle? Le scélérat pouvait aussi bien te percer le cœur, sans te mutiler ainsi; je te verrais encore. Mais, Pisanio, comment as-tu pu?... — Ah! c'est lui avec Cloten. La scélérate et la cupidité ont commis ce forfait.... Oh! le crime est visible, visible! Ce breuvage qu'il me donna, en me le vantant comme un cordial salutaire, n'ai-je pas éprouvé qu'il est meurtrier pour les sens? Ce trait confirme mes soupçons; oui, c'est

un forfait de Pisanio et de Cloten. Oh ! laisse ,
laisse-moi rougir dans ton sang mon pâle visage ,
afin que nous paraissions plus affreux à ceux que le
hasard pourrait conduire en ces lieux. O mon époux,
mon cher époux !

(Elle retombe évanouie à côté du corps.)

(Lucius s'avance , entouré d'officiers romains , un devin l'accompagne.)

UN CAPITAINE.

Oui , les légions cantonnées dans les Gaules ont
sur tes ordres passé la mer ; elles t'attendent ici au
havre de Milford ; elles et tes vaisseaux sont tout
prêts à agir.

LUCIUS.

Et que mande-t-on de Rome ?

L'OFFICIER.

Que le sénat a enrôlé la noblesse d'Italie et des
frontières , volontaires courageux qui promettent le
plus généreux service ; ils viennent sous la conduite
de Iachimo le frère vaillant du prince de Sienne.

LUCIUS.

Quand les attendez-vous ?

L'OFFICIER.

Au premier vent favorable.

LUCIUS.

Cette ardeur nous promet de belles espérances ;
ordonnez la revue des forces que nous avons ici , et
chargez les officiers d'y veiller. — Eh bien , devin ,
quels présages vous ont offerts vos songes sur cette
guerre ?

LE DEVIN.

La nuit dernière, les dieux eux-mêmes m'ont envoyé une vision ; j'avais jeûné et prié, pour implorer leurs lumières. J'ai vu l'oiseau de Jupiter, l'aigle romaine, volant de l'orageux midi vers cette partie de l'occident, se perdre dans les rayons du soleil ; ce songe, si mes fautes n'aveuglent pas ma prescience, annonce le succès de l'armée romaine.

LUCIUS.

Ayez souvent de pareils songes, et qu'ils ne soient jamais trompeurs. — Arrêtez ; ah ! quel est ce tronc informe ? Ces ruines annoncent que l'édifice était grand et noble. Quoi, un page aussi, ou mort, ou assoupi sur ce corps ! Mais il est sans vie, car la nature a horreur de partager la couche d'un mort et de dormir entre ses bras. Voyons le visage de ce jeune homme.

L'OFFICIER, qui s'approche et le considère.

Il est vivant, seigneur.

LUCIUS.

Il va donc nous éclairer sur ce cadavre. — Jeune homme, instruis-nous de ton sort ; il me semble qu'il est de nature à exciter notre curiosité. Quel est ce corps, dont tu fais ton oreiller sanglant ? Qui est celui qui a défiguré ce noble ouvrage de la nature ? Quel intérêt as-tu dans ce triste désastre ? Dis, comment est-il arrivé, — à qui appartient ce corps ? Toi-même, qui es-tu ?

IMOGENE.

Je ne suis rien — ou du moins mieux vaudrait

pour moi ne plus rien être.... Celui-ci était mon maître, un digne et vaillant Breton, massacré ici par les montagnards. Hélas! il n'est plus pour moi de pareils maîtres. Je puis errer de l'orient au couchant, implorer du service, essayer de plusieurs maîtres, en rencontrer de bons, les servir fidèlement, et n'en retrouver jamais un pareil à lui.

LUCIUS.

Hélas! bon jeune homme, tes plaintes m'émeuvent autant que la vue même de ton maître baigné dans son sang. Dis-moi son nom, mon ami.

IMOGÈNE.

Richard du Champ. (*A part.*) Si je fais un mensonge, il ne nuit à personne; j'espère que les dieux qui m'entendent me le pardonneront. (*A Lucius.*) Vous demandez, seigneur....

LUCIUS.

Ton nom?

IMOGÈNE

Fidèle.

LUCIUS.

Tu l'es en effet, et ton nom s'accorde avec ta conduite. Veux-tu courir le risque de t'attacher à moi? je ne te dis pas que tu retrouves en tout ton premier maître, mais sois sûr de n'être pas moins chéri. Des lettres de l'empereur, qui m'enverrait un consul ne te recommanderaient pas mieux auprès de moi que ton propre mérite; viens avec moi.

IMOGÈNE.

Je veux bien vous suivre, seigneur. Mais aupara-

vant , si les dieux le permettent , je veux dérober mon maître à l'insulte des insectes , et le cacher dans la terre aussi avant que pourront creuser ces faibles instrumens. Laissez-moi couvrir son tombeau des herbes et des feuilles de ce bois sauvage , prononcer sur lui prières sur prières , telles que je pourrai les dire.... et les répéter deux fois ; laissez-moi gémir encore , pleurer encore auprès de lui , et après avoir pris ainsi congé de mon cher maître , je vous suivrai , si vous daignez vous charger de mon sort.

LUCIUS.

Oui , bon jeune homme ; et je serai plus ton père que ton maître. — Mes amis , cet enfant nous a enseigné les devoirs de l'homme. Cherchons ici le gazon le plus vert et le plus riant , et creusons un tombeau avec nos piques ; allons , soulevez ce corps dans vos bras. Jeune homme , c'est toi qui le recommandes à nos soins , il sera inhumé par des guerriers ; console-toi , essuie tes pleurs. Il est des chutes qui élèvent les heureux.

(Ils sortent ; Imogène les suit tristement.)

SCÈNE IV.

Appartement dans le palais de Cymbeline.

CYMBELINE paraît avec une suite de SEIGNEURS
et PISANIO.

CYMBELINE.

Retournez, et revenez m'informier de l'état de la reine. Une fièvre allumée par l'absence de son fils, un délire qui met sa vie en danger! Ciel, de quelles plaies profondes tu m'affliges à la fois! Imogène, ma plus grande consolation, est disparue; la reine est sur un lit de désespoir; et dans quel temps? lorsque des guerres redoutables menacent mon trône! Son fils, qui me serait à présent si nécessaire, est disparu aussi! Tant de coups m'accablent, et me laissent sans espoir.... Mais toi, misérable (*à Pisanio*), qui dois être instruit de l'évasion de ma fille, et qui feins de n'en rien savoir, nous t'arracherons ton secret par les plus cruelles tortures.

PISANIO.

Seigneur, ma vie est à vous, je la sou mets à vos ordres : mais, pour ma maîtresse, je ne sais rien du séjour qu'elle habite, ni du motif de sa fuite, ni du temps où elle se propose de revenir. Je conjure votre majesté de me tenir pour son loyal sujet.

PREMIER SEIGNEUR.

Bon souverain, le jour même qu'elle disparut, cet homme était ici : j'ose répondre qu'il dit vrai, et

qu'il s'acquittera fidèlement de tous les devoirs de l'obéissance. Pour Cloten, on met toute sorte d'activité dans sa recherche, et sans doute on parviendra à le découvrir.

CYMBELINE.

Dans ce moment plein d'embarras et de troubles, je veux bien te laisser en paix pour un temps ; mais mes soupçons subsistent.

PREMIER SEIGNEUR.

Que votre majesté me permette de l'informer que les légions romaines, toutes rassemblées des Gaules, sont abordées sur vos côtes avec un renfort de Romains envoyés par le sénat.

CYMBELINE.

Que j'aurais besoin maintenant des conseils de mon fils et de la reine ! Je succombe sous le poids de tant d'affaires.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, les forces que vous avez sur pied sont en état de faire tête à toutes celles dont je vous parle : s'il vient de nouveaux ennemis, vous avez aussi de nouveaux soldats tout prêts ; il ne reste plus qu'à donner l'impulsion à toutes ces forces, qui brûlent du désir de marcher.

CYMBELINE.

Je vous rends grâce... Rentrons, et présentons-nous de bonne grâce au sort qui vient nous chercher. Je ne crains point les coups de l'Italie ; mais je déplore mes malheurs domestiques. — Retirons-nous.

(Ils sortent.)

PISANIO, seul

Point de lettre de mon maître depuis que je lui ai mandé qu'Imogène avait été immolée ; ce silence est étrange : aucunes nouvelles de ma maîtresse, qui m'avait promis de m'en donner souvent ; je ne sais pas davantage ce qu'est devenu Cloten : une perplexité générale m'environne. Cependant le ciel agit. Ma perfidie est vertu : la guerre présente fera voir aux yeux du roi même que j'aime mon pays, ou bien j'y périrai. Laissons au temps le soin d'éclaircir tous les autres doutes. Quelquefois la fortune conduit au port un vaisseau privé de son pilote.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Devant la caverne.

BÉLARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS paraissent.

GUIDÉRIUS.

Le bruit des armées retentit autour de nous.

BÉLARIUS.

Éloignons-nous.

ARVIRAGUS.

Quel plaisir, seigneur, trouvons-nous dans la vie, pour la dérober avec tant de précautions aux événements et aux hasards ?

GUIDÉRIUS.

Oui : et d'ailleurs quel est notre espoir en nous

cachant? Si nous prenons ce parti, les Romains doivent ou nous tuer comme Bretons, ou nous adopter d'abord comme d'ingrats et lâches déserteurs tout le temps que nous leur serons utiles, et nous égorger après.

BÉLARIUS.

Mes enfans, nous monterons vers le sommet des montagnes, et là nous serons en sûreté. Le parti du roi nous est interdit. La mort trop récente de Cloten, la nouveauté de nos visages inconnus qui n'auront point paru dans la revue des troupes, éveilleront le soupçon : on nous interrogera sur le lieu où nous avons vécu ; on nous arrachera l'aveu de ce que nous avons fait, et le dénoûment pour nous, sera la mort dans les tortures.

GUIDÉRIUS.

Ce sont là des craintes, seigneur, qui, dans les circonstances, ne sont pas dignes de vous, et qui ne nous satisfont pas.

ARVIRAGUS.

Est-il vraisemblable que les Bretons, étourdis par le hennissement des chevaux romains, voyant de si près les feux de leur camp, les yeux et les oreilles occupés de soins aussi importans, aillent perdre le temps à nous examiner, à s'enquérir d'où nous venons ?

BÉLARIUS.

Oh ! je suis trop connu de plusieurs soldats de l'armée. Tant d'années écoulées depuis que je n'avais vu Cloten, si jeune alors, n'ont pas, vous l'avez vu, effacé ses traits de ma mémoire. — Et d'ailleurs le roi n'a pas mérité mon service ni votre amour. Mon exil

vous a privés de l'éducation, vous a condamnés à cette vie dure sans nul espoir de jouir des douceurs promises par votre berceau, esclaves dévoués au hâle brûlant des étés, et à l'âpre froidure des hivers.

GUIDÉRIUS.

Plutôt cesser de vivre que d'exister ainsi : de grâce, seigneur, allons joindre l'armée : mon frère et moi, nous ne sommes pas connus. Et vous, qui maintenant êtes si loin de la pensée des hommes, et si changé par l'âge, il est impossible qu'on vous soupçonne.

ARVIRAGUS.

Par ce soleil qui luit, je vais au camp. Quelle honte pour moi de n'avoir jamais vu d'homme mourir ! A peine ai-je vu d'autre sang couler que celui des biches timides, ou des lascifs chevreuils dans nos chasses ; jamais je n'ai monté de cheval, qu'un seul, qui n'avait point de fer sous ses pieds ; et qui ne connut de cavalier que moi, sans aiguillon pour presser ses flancs. Je rougis de lever les yeux sur ce soleil auguste ; et de jouir du bienfait de ses rayons en restant si long-temps un malheureux ignoré.

GUIDÉRIUS.

Par le ciel, j'irai aussi, moi. Seigneur, si vous voulez me bénir et me permettre de vous quitter, je me charge des événemens ; si vous n'y consentez pas, alors que l'épée des Romains fasse tomber sur ma tête le sort dû à ma désobéissance.

ARVIRAGUS.

Je dis comme lui.

BÉLARIUS.

Puisque vous faites si peu de cas de vos jours, moi, je n'ai point de raison de réserver pour d'autres soucis une vie déjà en décadence. Jeunes gens, préparez-vous. Si votre destinée est de mourir dans les guerres de votre patrie, mes enfans, mon lit y est aussi, et j'y veux trouver enfin le repos. Conduisez-moi, marchons : le temps me paraît long. (*A part.*) Leur sang indigné brûle de se répandre, et de montrer qu'ils sont nés princes.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une grande plaine qui sépare le camp des Romains du camp des Bretons.

POSTHUMUS entre, un mouchoir sanglant à la main.

OUI, tissu sanglant, je te conserverai ; car c'est moi qui ai souhaité de te voir teint de cette couleur. Vous, époux, si vous suiviez tous mon exemple, combien égorgeraient, pour une faute passagère, des épouses bien plus vertueuses qu'eux ? Oh ! Pisanio ! un bon serviteur n'exécute pas tous les ordres de son maître : il ne doit obéir qu'à ceux qui sont justes. — Dieux ! si vous m'aviez puni de mes fautes, je n'aurais pas vécu pour commander ce crime. Vous eussiez alors conservé la noble Imogène à son repentir, et vous m'auriez frappé, moi, malheureux, bien plus digne qu'elle de votre vengeance. Mais, hélas ! il est des créatures que vous enlevez du monde pour de légères faiblesses ; c'est par amour et pour leur sauver de nouvelles chutes, tandis que vous permettez que d'autres vivent, entassant crime sur crime, toujours de plus en plus noirs, et vous

les rendez ensuite odieux à eux-mêmes, pour l'exemple de ceux qui voudraient les imiter. Mais Imogène est à vous. Accomplissez vos décrets, et accordez-moi le bonheur de m'y soumettre. — Je suis entraîné dans ce camp au milieu de la noblesse italienne, pour envahir les états de ma princesse. Bretagne, c'est bien assez que j'aie égorgé ta souveraine. Rasure-toi, je ne te ferai plus d'autres plaies. Écoutez donc avec patience, dieux bienfaisans, mon nouveau dessein. Je veux me dépouiller de ces habits italiens, et me vêtir comme un villageois breton : c'est ainsi que je vais combattre contre le parti que j'ai suivi dans ces lieux. Ainsi je veux mourir pour toi, chère Imogène, pour toi dont le souvenir, chaque fois que je respire, me rend la vie une mort : sous ce déguisement inconnu, objet de pitié plutôt que de haine, j'affronterai les dangers en face. Je veux montrer aux hommes plus de valeur que mes habits n'en promettront. Dieux ! rassemblez en moi toute la force des Léonatus pour faire rougir le monde et ses usages ; je veux être le premier à être plus grand par mon courage que par mes vêtemens.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Même lieu.

LUCIUS et IACHIMO, d'un côté, s'avancent à la tête de l'armée romaine; les Bretons se présentent de l'autre pour leur disputer le passage. POSTHUMUS paraît le dernier, à la suite des Bretons, vêtu comme un pauvre soldat.

(Bruit de guerre. Les deux armées défilent et s'éloignent. Une escarmouche s'engage. Iachimo et Posthumus reparaissent : celui-ci est vainqueur; il désarme Iachimo, le regarde, lui arrache son gantelet et le laisse.)

IACHIMO.

Le poids du crime qui pèse sur ma conscience, m'ôte la vigueur et le courage. J'ai calomnié la souveraine de cette île; l'air que j'y respire la venge en m'ôtant les forces : autrement ce vil serf, le rebut de la nature, m'aurait-il vaincu dans mon propre métier? Les honneurs et les titres de chevalier, quand on les porte comme moi, ne sont plus que des titres d'infamie. Bretagne, si tes nobles l'emportent autant sur ce paysan que lui l'emporte sur nos chefs, voici quelle est entre eux et nous la différence : à peine sommes-nous des hommes, et tes enfans sont des dieux.

(Il s'éloigne. La bataille continue, les Bretons fuient, Cymbeline est pris; alors Bélarius, Guidérius, Arviragus accourent à son secours, et rétablissent le combat.)

BÉLARIUS, à haute voix.

Halte! halte! Nous avons l'avantage du terrain...

Le défilé est gardé : qui nous force à fuir , qu'une lâche peur ?

GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, ensemble.

Halte, halte , et combattons.

(Posthumus reparait et seconde les Bretons ; ils délivrent Cymbeline et l'emmenent.)

(Rentre Lucius. Imogène et Iachimn le suivent.)

LUCIUS, à Imogène.

Fuis, jeune homme , quitte le champ de bataille , et sauve-toi. Les amis tuent les amis : et le désordre est tel , que la guerre semble avoir un bandeau sur les yeux.

IACHIMO.

C'est un renfort de troupes fraîches.

LUCIUS.

Cette journée a étrangement changé de face : ou hâtons-nous d'amener du secours, ou cédon.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

On voit un autre côté du champ de bataille.

POSTHUMUS entre avec UN SEIGNEUR breton.

LE SEIGNEUR.

Venez-vous du poste où l'on a tenu ferme ?

POSTHUMUS.

Oui, j'en viens ; mais, vous, à ce qu'il me semble, vous arrivez du lieu où l'on fuyait.

Il est vrai.

POSTHUMUS.

On ne peut vous en blâmer ; car tout était perdu si le ciel n'eût combattu pour nous. Le roi lui-même abandonné de ses deux ailes, l'armée rompue, et ne montrant plus de toutes parts que le dos des Bretons, tous fuyant par un étroit défilé ; l'ennemi fier de sa victoire, mêlant l'insulte au carnage, n'avait pas assez d'armes et de bras pour la moisson sanglante qui s'offrait à lui ; il frappait les uns à mort, blessait au hasard les autres ; le reste tombait terrassé par la peur, en sorte que ce passage étroit a été bientôt comblé de morts, tous percés par le dos ; ou de lâches qui cherchaient encore à prolonger leur honte avec la vie.

LE SEIGNEUR.

Où était ce défilé ?

POSTHUMUS.

Tout près du champ de bataille, creux et profond, avec des bords escarpés couverts de gazon ; avantages dont a profité un vieux soldat, un brave soldat, j'en répons, et qui, en rendant pareil service à son pays, a bien mérité les longues années dont sa barbe est blanchie. Suivi de deux jeunes gens, nus et plus faits en apparence pour des danses rustiques, que pour un pareil carnage, avec des visages et un teint qu'on eût dit conservés sous le masque, bien plus frais que ceux que la pudeur ou la crainte du hâle tient voilés ; il enjambe le défilé et garde le passage, en criant aux fuyards : « Les cerfs de notre Bretagne

meurent en fuyant, et non pas les hommes; tombez dans la nuit des enfers, lâches qui reculez.... Arrêtez, ou nous serons pour vous des Romains, qui vous donneront le trépas des vils animaux, que vous fuyez comme eux : vous êtes sauvés si vous voulez seulement vous retourner et nous regarder en face. Arrêtez, arrêtez. » Ces trois braves, aussi fermes que trois mille; — (ils les valaient en action, car trois combattans de front valent une armée, dans un défilé qui empêche les autres d'agir), avec ce seul mot : *Arrêtez, arrêtez*; secondés par l'avantage du lieu, plus encore par le charme puissant de leur noble courage, qui en effet était capable de changer les fuseaux en lances, ils ont coloré tous ces pâles visages. Les Bretons ranimés, l'un par la honte, l'autre par le courage, et ceux que l'exemple seul avait changés en lâches, (oh ! l'exemple est à la guerre le crime irrémissible dans les premiers qui le donnent) tous commencent à mesurer des yeux l'espace que la peur leur a fait parcourir, et à rugir comme des lions sous les piques des chasseurs. De ce moment le vainqueur cesse de poursuivre, et s'arrête : bientôt il recule ; bientôt après il est en déroute, et soudain un vaste désordre. Alors les Romains fuient comme des poulets, par le même chemin où ils fondaient d'abord comme des aigles sur leur proie. Ils repassent en esclaves aux lieux qu'ils avaient parcourus en vainqueurs. En ce moment nos lâches même nous servent, comme servent au voyageur les rebuts de ses provisions à la fin d'un long voyage. Trouvant jour à percer des cœurs que leur fuite laissait sans défense, ciel ! comme ils bles-

sent encore des hommes déjà morts , ou achèvent les mourans ! Quelques-uns même tuent leurs amis entraînés dans le premier flot des fugitifs ; de dix hommes qu'auparavant un seul Romain faisait fuir , chacun maintenant immole vingt Romains ; et ces poltrons , qu'on aurait vus le moment d'auparavant mourir sans résistance , sont devenus tout à coup la terreur du champ de bataille.

LE SEIGNEUR.

Il s'est fait là une étrange révolution. Un étroit défilé ! Un vieillard et deux enfans !

POSTHUMUS.

Allons , ne marquez pas tant d'étonnement.... mais vous êtes fait pour vous étonner des belles actions , bien plus que pour en faire ; voulez-vous rimer là-dessus et en faire un jeu d'esprit , voilà des rimes :

Un étroit défilé , deux enfans , un vieillard ,
Pour se sauver il n'est jamais trop tard.

LE SEIGNEUR.

Oh ! ne vous fâchez pas , l'ami.

POSTHUMUS.

Que voulez-vous dire ?

Vous n'osez pas braver votre ennemi ,
Et vous voulez de moi faire un ami ?

Allons , je sais bien que si vous suivez votre penchant , vous fuirez bientôt aussi mon amitié. Vous m'avez mis en train de rimer.

LE SEIGNEUR.

Vous êtes en colère, adieu.

(Il sort.)

POSTHUMUS.

Et le voilà encore en course! — Est-ce là un noble? Oh! noble lâcheté! Être sur le champ de bataille et me demander, à moi, des nouvelles du combat! Combien de ces grands auraient aujourd'hui donné leurs titres pour sauver leurs carcasses! Combien ont confié leur salut à leurs talons, qui pourtant ont péri! Et moi, dans mes maux, comme environné d'un charme⁽²⁰⁾, je n'ai pu trouver la mort où je l'entendais gémir, ni rencontrer son bras au milieu même des coups qu'elle frappait. Il est bien étrange que ce monstre horrible se cache dans les coupes de la joie, dans les lits de duvet, dans les douces paroles, et qu'il y trouve plus d'agens de sa fureur, que parmi nous qui tenons ses poignards à la guerre! Hé bien, je saurai la rencontrer; maintenant, je ne suis plus Breton, je redeviens Romain, et me range du parti que j'avais suivi d'abord. Je ne veux plus combattre; je me livre au premier lâche qui osera toucher mon épaule. — Le carnage qu'ont fait ici les Romains a été grand; la vengeance des Bretons doit l'être aussi. Pour moi, ma vie est ma rançon; je suis venu l'offrir à l'un et l'autre parti. Je ne peux plus ni la garder ni la traîner plus loin; je veux la finir par quelque moyen que ce soit, et mourir pour Imogène.

(Deux officiers bretons paraissent avec des soldats.)

PREMIER OFFICIER.

Le grand Jupiter soit loué! Lucius est pris. On a

cru que ce vieillard et ses deux enfans étaient des génies envoyés du ciel.

SECOND OFFICIER.

Il y en avait un quatrième qui, sous un habit grossier, a rallié avec eux nos fuyards.

PREMIER OFFICIER.

C'est ce qu'on dit ; et l'on ne peut découvrir aucun d'eux. — Arrêtez ; qui s'avance là ?

POSTHUMUS.

Un Romain.... qu'on ne verrait point languissant ici , si d'autres Romains l'avaient secondé.

SECOND OFFICIER.

Saisissez-le ; un odieux Romain ! Il ne retournera pas une seule de leurs jambes à Rome , pour lui annoncer à quels corbeaux ses enfans ont servi de pâture. — Il vante son service , comme s'il était un guerrier de marque ; qu'on le mène devant le roi.

(Cymbeline s'avance entouré de Bélarius , Guidérius , Arviragus , Pisanio. Des soldats conduisent des prisonniers romains. Les deux officiers présentent Posthumus à Cymbeline , qui , d'un signe , donne ordre de le remettre à des geôliers , et sort ainsi que tous les autres (21).)

SCÈNE IV.

On voit l'intérieur d'une prison.

POSTHUMUS paraît entre deux GEOLIERS qui le conduisent.

PREMIER GEOLIER.

Vous ne serez pas volé, car vous avez sur vous des cadenas; ainsi cherchez ici votre pâture.

SECOND GEOLIER.

Selon votre appétit.

(Ils sortent.)

POSTHUMUS.

Captivité, je t'embrasse avec joie! Tu m'ouvriras, je l'espère, une route à la liberté.... Dans cette prison même, je suis plus heureux que celui qui a la goutte, puisqu'il aimerait mieux gémir éternellement que d'être guéri par la mort, le véritable médecin! c'est elle qui est la clef qui doit m'ouvrir ces fers.... Oh, ma conscience! tu portes des fers plus pesans que ceux qui enchaînent mes jambes et mes bras. Vous, dieux pleins de bonté, accordez-moi le repentir, instrument qui pourrait soulever ces entraves, et alors je suis libre à jamais. — Mais me suffit-il de me repentir?... Oui, par le repentir les enfans apaisent leurs pères, et les dieux ont bien plus de clémence que les hommes. Pour me repentir, je ne puis être mieux qu'ici dans ces fers que j'ai cherchés moi-même. — Pour acquitter ma dette, je me dépouille de ma liberté; c'est mon

plus grand bien ; dieux ! n'exigez pas de moi au delà de ce que je possède. Je sais que vous êtes plus pitoyables que les hommes, qui souvent ne prennent à leurs débiteurs obérés qu'un tiers de leur bien, un sixième ou un dixième, et les laissent prospérer de nouveau avec la part dont ils leur font remise : ce n'est pas là mon désir. Pour la vie de ma chère Imogène, prenez la mienne. Elle n'est pas d'un si haut prix, mais c'est toujours une vie, qui porte votre sceau. Les hommes entre eux ne pèsent pas chaque pièce de monnaie. Daignez, si les miennes sont légères de poids, les accepter pour l'empreinte, vous surtout à qui j'offre l'empreinte de votre propre image. Ainsi, puissances célestes, si vous l'agréez prenez ma vie ; annulez ma dette. O Imogène ! je veux te parler dans le silence du sommeil

(Il s'endort.)

(²²) (Une musique se fait entendre. Songe visible de Posthumus. Sicilius Léonatus, père de Posthumus, apparaît sous la forme d'un vieillard, vêtu en guerrier. Il tient par la main son épouse, mère de Posthumus. Après des sons plus doux et plus tendres, paraissent les deux Léonatus, frères de Posthumus, le sein découvert et offrant les blessures dont ils périrent à la guerre : ils font un cercle autour de Posthumus endormi.)

SICILIUS.

Cesse, maître du tonnerre ; cesse de faire éclater ton courroux sur les frères mortels.

Querelle le dieu Mars, on réprimande Junon, qui compte tes adultères et s'en venge...

Mon malheureux fils n'a-t-il pas toujours fait le bien ? Hélas ! je n'ai jamais vu ses traits !

Je quittai la vie, lorsqu'il reposait dans le sein maternel, attendant le terme marqué par la nature.

Jupiter, si tu es comme le disent les hommes, le

père des orphelins, tu aurais bien dû être le sien ,
et le défendre contre les fléaux qui affligent la terre.

LA MÈRE.

Lucine ne m'a point prêté son secours : elle m'a enlevé de la vie au milieu des douleurs de l'enfantement : et mon cher Posthumus , arraché de mes entrailles , a poussé les premiers cris de la vie au milieu de ses ennemis. O tendre objet de pitié !

SICILIUS.

La puissante nature l'a si bien formé sur le beau modèle de ses ancêtres , que , digne héritier du fameux Sicilius , il a mérité les louanges de l'univers.

UN FRÈRE.

Lorsque les années l'eurent mûri , et qu'il fut devenu homme , quel autre , dans la Bretagne , eût pu soutenir le parallèle avec lui , et quel autre eût pu se montrer son rival aux yeux d'Imogène , qui savait si bien apprécier le mérite ?

LA MÈRE.

Pourquoi , victime de son mariage , a-t-il été banni , précipité du siège illustre des Léonatus , et arraché des bras de sa chère épouse , de la sensible Imogène ?

SICILIUS.

Pourquoi as-tu souffert qu'un Iachimo , un vil Italien , infectât sa tête et son cœur du poison de la jalousie , et que mon fils devînt sans nécessité le jouet des mépris de ce scélérat ?

SECOND FRÈRE.

Ce sont les injustes destins qui nous ont fait

quitter nos paisibles demeures , à nos parens et à nous leurs fils qui , en combattant pour notre patrie , avons péri en braves pour soutenir avec honneur notre fidélité et les droits de Ténantius.

PREMIER FRÈRE.

Posthumus a montré la même bravoure pour Cymbeline. Jupiter, souverain des dieux , pourquoi donc as-tu voulu que les récompenses qui étaient dues à ses services se changassent en douleurs ?

SICILIUS.

Ouvre les portes de cristal des cieux , jette un regard sur nous : cesse d'exercer ton injuste pouvoir sur une race de héros.

LA MÈRE.

Jupiter, puisque que notre fils est vertueux , mets un terme à ses infortunes.

SICILIUS.

Du haut de ton palais de marbre abaisse tes regards sur la terre , viens à notre secours ; ou nos ombres chétives appelleront , à grands cris , le conseil des autres dieux contre ta divinité.

SECOND FRÈRE.

Secours-nous , Jupiter, ou nous appellerons de tes décrets , et nous nous soustrairons à ta justice.

(Tout à coup, au milieu du tonnerre et des éclairs, Jupiter descend assis sur son aigle, et tenant son foudre. Les ombres tombent à genoux.)

JUPITER.

Faibles esprits des régions souterraines , cessez d'offenser nos oreilles de vos plaintes : restez en silence. Quoi, vains fantômes , vous osez accuser le

Dieu du tonnerre, dont la foudre, vous le savez, lancée des cieux, soumet la terre révoltée ! Frères ombres de l'Élysée, quittez ces lieux, et retournez goûter le repos sur les fleurs de vos plaines toujours vertes : ne vous affligez point des maux qui arrivent aux mortels : ce soin vous est étranger : c'est nous, vous le savez, nous seuls qu'il regarde. J'afflige l'homme que je chéris le plus, je diffère mes bienfaits pour les rendre plus précieux à ses yeux. Soyez tranquilles, notre puissance relèvera votre fils abattu.

Notre étoile souveraine a présidé à sa naissance, et c'est au pied de nos autels qu'il a juré la foi à son épouse : levez-vous, et disparaissez. Il sera l'époux et le possesseur de l'illustre Imogène, et ses infortunes exalteront son bonheur. (*Il fait un signe de tête, et laisse tomber un livre couvert en or.*) Placez sur son sein ce livre où sont renfermés nos décrets et ses destins.

Évanouissez-vous. Cessez les clameurs de votre impatience, si vous ne voulez irriter la mienne. — Aigle, remonte dans mon palais de cristal.

(*Jupiter remonte dans les cieux.*)

SICILIUS.

Il est descendu avec son tonnerre : son haleine céleste exhalait une odeur sulfureuse. L'aigle s'abaissait, comme voulant se poser sur nous. L'ascension du dieu remplissait l'air d'un parfum plus doux que celui de nos plaines fleuries. Son royal oiseau agitait son aile immortelle et fermait mollement son bec, signe que son dieu était satisfait.

TOUS ENSEMBLÉ.

Nous te rendons grâce, ô Jupiter.

SICILIUS.

Les portes de son palais céleste se ferment : il est entré sous ses voûtes radieuses : retirons-nous, et pour être heureux, exécutons avec soin ses ordres augustes.

(Posthumus s'éveille. — La vision s'évanouit.)

POSTHUMUS.

Sommeil, tu as été un grand-père pour moi, tu m'as rendu un père : tu m'as créé une mère et deux frères. Mais, ô vains prestiges, ils ne sont déjà plus ! Ils sont évanouis aussitôt que formés ; et voilà l'état où je me réveille. — Les pauvres infortunés, qui s'appuient sur la faveur des grands, rêvent comme j'ai fait : ils s'éveillent et ne trouvent rien. — Mais, hélas ! je m'égare : il en est qui sans rêver à la fortune, et sans la mériter, se voient pourtant accablés de ses faveurs : c'est ce qui m'arrive, à moi ; je me vois favorisé de ce songe doré, et ne sais pas pourquoi me vient ce bonheur. Quels génies hantent ces lieux ? — Un livre, et d'un prix rare ! (*Il s'en saisit.*) Ah ! ne sois pas, comme dans notre monde capricieux, une écorce plus riche que ce qu'elle couvre. Ne ressemble pas à nos courtisans, et que tes bons services répondent à tes promesses. (*Il l'ouvre et lit.*) « Quand un lionceau à lui-même inconnu trouvera sans la chercher une créature légère comme l'air, et sera reçu dans ses bras ; lorsque les rameaux d'un cédre auguste, coupés et morts pendant plusieurs années,

renaîtront pour se réunir au vieux tronc, et recouvrer leur fraîcheur, alors Posthumus trouvera la fin de sa misère, et la Bretagne heureuse fleurira dans la paix et l'abondance. »

C'est encore un rêve, ou de ces paroles vaines que prononce la langue de la folie, sans que le cerveau y ait part : c'est l'un ou l'autre, ou ce n'est rien. Des mots vides de sens, et que la raison ne peut deviner. — C'est à quoi ressemble le mouvement de ma vie ; conservons ce livre, ne fût-ce que par sympathie.

(Le geôlier entre.)

LE GEOLIER.

Allons, prisonnier, êtes-vous prêt à la mort ?

POSTHUMUS.

Prêt ! le rôti est plutôt brûlé que non cuit. Il y a long-temps qu'il est prêt.

LE GEOLIER.

Un gibet est le mot, mon cher : si vous êtes prêt pour cela, vous êtes au point qu'il faut.

POSTHUMUS.

Si je puis être un bon repas pour les spectateurs, le plat aura payé le coup.

LE GEOLIER.

C'est là un compte qui vous coûte cher, l'ami ; mais il y a une consolation, c'est que vous n'aurez plus de dettes à payer, plus d'écots de taverne, et ces lieux, s'ils servent d'abord à vous mettre en joie, vous attristent souvent au départ : vous y entrez faible de besoin, vous en sortez chancelant ; vous

êtes fâché d'avoir trop payé, et vous l'êtes encore d'avoir trop reçu ; la bourse et le cerveau sont tous deux vides ; le cerveau trop pesant à force d'être léger, et la bourse trop légère parce qu'on l'a soulagée de son poids. Oh ! vous allez être délivré de toutes ces contradictions. La charité d'une corde de deux sous vous acquitte mille dettes en un tour de main. Vous n'aurez plus d'autre compte : c'est une décharge et du passé et de l'avenir. Votre tête servira de plume, de registre et de comptoir, et votre quittance est au bout.

POSTHUMUS.

Je suis plus joyeux de mourir que tu ne l'es de vivre.

LE GEOLIER.

En effet, celui qui dort ne sent pas le mal de dents ; mais un homme qui doit dormir de votre sommeil, changerait volontiers, j'imagine, de place avec le bourreau chargé de l'aider à se mettre au lit. Car voyez, mon cher, vous ne savez pas le chemin que vous allez prendre.

POSTHUMUS.

Je le sais, oui, je le sais, l'ami.

LE GEOLIER.

Votre mort a donc des yeux ? je n'en ai jamais vu dans son portrait. Ou quelqu'un vous a promis de se charger de vous conduire, ou vous vous vantez de connaître une route que, j'en suis sûr, vous ignorez ; ou bien, vous vous jetterez à l'aventure, à tous périls et risques ; et ce que vous aurez mis de temps à arriver au terme de votre voyage, je pense bien que vous ne reviendrez pas me le dire.

POSTHUMUS.

Je te dis, geôlier, que pour se guider dans la route que je vais faire, personne ne manque d'yeux que ceux qui les ferment et refusent de s'en servir.

LE GEOLIER.

Quel conte, qu'un homme ait l'usage de ses yeux pour voir un chemin qui les aveugle ! car je suis sûr que l'échafaud mène droit à l'aveuglement.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER, au geôlier.

Ote ces fers : conduis ton prisonnier devant le roi.

POSTHUMUS.

Tu m'apportes d'heureuses nouvelles : tu m'appelles à la liberté.

LE GEOLIER.

Je serai donc pendu, moi ?

POSTHUMUS.

Tu seras plus libre que ne l'est un geôlier : il n'est point de fers pour les morts.

(Posthumus et le messager sortent)

LE GEOLIER.

A moins de trouver un homme qui veuille épouser une potence et engendrer des petits gibets, je n'ai jamais vu un prisonnier avoir plus de penchant pour elle. Cependant, sur mon honneur, j'en ai vu de plus scélérats qui tenaient fort à la vie, tout Romain qu'il est ; mais il y en a bien aussi quelques-uns d'eux qui meurent malgré eux ; j'en ferais bien de même, si j'étais Romain. Je voudrais que nous n'eussions tous

qu'une même âme, et une bonne âme. Oh ! ce serait la désolation des geôliers et des gibets : je parle là contre mon intérêt présent : mais mon souhait y trouverait aussi son avantage.

SCÈNE V.

La tente de Cymbeline.

CYMBELINE, BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, AR-
VIRAGUS, PISANIO, SEIGNEURS bretons,
OFFICIERS et SERVITEURS.

CYMBELINE.

Restez à mes côtés, vous que les dieux ont fait les sauveurs de mon trône. Mon cœur est affligé que ce soldat obscur, qui a si noblement combattu, ne se trouve point, celui dont les haillons faisaient honte aux armures dorées, et dont la poitrine nue s'avavançait au delà des boucliers impénétrables ; il sera heureux celui qui pourra le découvrir, si son bonheur dépend de nos bienfaits.

BÉLARIUS.

Jamais je n'ai vu si noble audace dans un soldat si pauvre, tant d'illustres exploits accomplis par un inconnu dont on n'aurait attendu, à le voir, que le regard suppliant de la mendicité.

CYMBELINE.

Et l'on n'a de lui aucunes nouvelles ?

PISANIO.

On l'a cherché parmi les morts et parmi les vivans, sans trouver de lui aucune trace.

CYMBELINE.

A mon grand chagrin, je reste donc l'héritier de sa récompense. (*A Bélarius, Arviragus et Guidérius.*) Je veux l'ajouter à la vôtre, vous l'âme, le cœur, la tête de la Bretagne; vous, par qui, je l'avoue publiquement, elle vit et respire. Voici maintenant le moment de vous demander qui vous êtes; déclarez-le.

BÉLARIUS.

Seigneur, nous sommes nés dans la Cambrie, d'une famille noble. Nous vanter d'autre chose, ce serait n'être ni vrai ni modeste, à moins que je n'ajoute encore que nous sommes gens d'honneur.

CYMBELINE.

Fléchissez le genou. Relevez-vous, mes chevaliers; je vous nomme les compagnons de notre personne, et je vous revêtirai des dignités qui conviennent à votre rang. (*Entrent Cornélius et les dames de la reine.*) La tristesse est peinte sur leurs visages. — Pourquoi saluez-vous notre victoire d'un air si triste? A vous voir, on vous prendrait pour des Romains, et non pour être de la cour de Bretagne.

CORNÉLIUS.

Salut, grand roi! je suis forcé d'empoisonner votre bonheur: il faut vous apprendre que la reine est morte.

CYMBELINE.

A qui ce message conviendrait-il moins qu'à un

médecin ? Mais je réfléchis que si la médecine peut prolonger la vie, la mort saisira un jour le médecin. Comment a-t-elle fini ?

CORNÉLIUS.

Dans les horreurs ; elle est morte dans la rage comme elle a vécu. Toujours cruelle, elle a fini comme elle le devait, par être cruelle à elle-même. Les aveux qu'elle a faits, je vous les rapporterai si vous voulez les entendre ; voilà ses femmes, elles peuvent me démentir si je m'écarte de la vérité : les joues baignées de larmes, elles ont assisté à ses derniers soupirs.

CYMBÉLINE.

Je vous prie, parlez.

CORNÉLIUS.

D'abord elle a déclaré qu'elle ne vous aimait jamais, qu'elle n'avait voulu obtenir de vous que votre grandeur, qu'elle n'a épousé que votre royauté, qu'elle n'a été la femme que de votre sceptre, mais qu'elle abhorrait votre personne.

CYMBÉLINE.

Ce secret ne fut connu que d'elle ; et si elle ne l'avait pas révélé au moment de mourir, je n'en pourrais croire l'aveu dans sa bouche même. Poursuivez.

CORNÉLIUS.

Votre fille, qu'elle trompait par de fausses démonstrations d'amitié, elle a déclaré que c'était un scorpion à ses yeux, et qu'elle aurait tranché ses jours par le poison si sa fuite n'avait prévenu ses desseins.

CYMBELINE.

Oh ! démon raffiné ! qui peut lire dans le cœur d'une femme ? A-t-elle fait encore d'autres aveux ?

CORNÉLIUS.

Oui, seigneur, et de plus affreux. Elle a avoué qu'elle vous réservait un poison mortel qui, dès que vous l'auriez pris, aurait rongé votre vie, et vous aurait consumé lentement et par degrés. Pendant ce temps elle se proposait, par ses assiduités, par ses pleurs, par ses caresses, de vous subjuguier ; et dans un moment favorable, après qu'elle vous aurait disposé par ses ruses, de vous faire adopter son fils pour l'héritier de la couronne : « mais voyant, a-t-elle dit, son projet détruit par l'étrange absence de son fils, elle a dans son désespoir oublié toute honte, et révélé, en dépit du ciel et des hommes, tous ses projets, regrettant que les maux conçus dans son sein ne se soient pas effectués. Dans cet accès de désespoir, elle a expiré.

CYMBELINE.

Vous, avez-vous entendu tous ces aveux, vous ses suivantes ?

UNE FEMME

Oui, seigneur ; nous l'assurons à votre majesté.

CYMBELINE.

Mes yeux ne furent pas coupables, car elle était belle ; ni mes oreilles, qui entendaient ses flatteries ; ni mon cœur, qui la croyait ce qu'elle semblait être. C'eût été un vice dans mon caractère de m'être défié d'elle. Et toi cependant, ô ma fille, tu peux bien dire que ma confiance fut en moi une démence,

et tu en ressens cruellement les effets. Veuille le ciel tout réparer ! (*Lucius, Iachimo, le devin et autres prisonniers romains avec les gardes. Posthumus suit avec Imogène.*) Tu ne viens plus aujourd'hui, Lucius, nous demander de tribut ; il vient d'être pour jamais aboli par les Bretons, à qui il en a coûté, il est vrai, plusieurs braves. Les familles des morts m'ont adressé une requête : c'est que les mânes de ces dignes guerriers soient apaisés par le sacrifice de votre vie ; vous êtes leurs captifs, et nous avons souscrit à leur demande ; ainsi, songez à votre sort.

LUCIUS.

Réfléchissez, seigneur, à la fortune de la guerre. C'est par hasard que l'avantage de cette journée vous est resté ; si la victoire eût été pour nous, nous n'eussions pas, après le feu de l'action, menacé du glaive nos prisonniers. Mais, puisque les dieux le veulent ainsi, qu'il n'y ait pour nous d'autre rançon que notre vie, que leur volonté s'accomplisse. Il suffit à un Romain de savoir mourir en Romain. Auguste vit ; il verra ce qu'il doit faire. C'est tout ce que j'avais à dire pour ce qui me regarde. Il ne me reste plus qu'une prière à t'adresser : je demande que vous acceptiez une rançon pour mon page qui naquit Breton. Jamais il n'y eut de page si prévenant, si soumis, si diligent, si dévoué, si fidèle, si adroit, si soigneux. Que ses bonnes qualités servent d'appui à ma demande, et tu ne pourras la refuser. Il n'a fait aucun mal aux Bretons, quoiqu'il fût au service d'un Romain ; épargne son sang, seigneur, et verse tout le reste.

(*Imogène en ce moment baisse son chaperon.*)

CYMBELINE.

Sûrement je l'ai déjà vu ; ses traits me sont familiers.—Jeune homme , ta physionomie seule t'a acquis mes bonnes grâces , et je te prends à mon service ; je ne sais ni pourquoi ni comment je suis porté à te dire : conserve la vie et n'en remercie pas ton maître ; demande à Cymbeline telle faveur que tu voudras , qui puisse dépendre de lui et qui t'intéresse , et tu l'obtiendras ; oui , dusses-tu demander la vie du plus illustre de ces prisonniers.

IMOGÈNE.

Je remercie humblement votre majesté.

LUCIUS.

Bon jeune homme , je ne te prie point de demander la vie pour moi , et cependant je suis bien sûr que tu vas le faire.

IMOGÈNE.

Hélas ! d'autres soins m'occupent ; j'aperçois ici un objet dont la vue est aussi cruelle pour moi que la mort ; pour votre vie , bon maître , songez vous-même aux moyens de la sauver.

LUCIUS, surpris.

Il me dédaigne , il m'abandonne et me rebûte ! Courte est la joie de ceux qui la fondent sur l'attachement des jeunes filles et des enfans !... Mais d'où vient cette perplexité où je le vois ?

CYMBELINE.

Que désires-tu , jeune homme ? Je te chéris de plus en plus ; réfléchis et cherche la faveur qui te flattera davantage. — Connais-tu cet homme sur qui s'atta-

chent tes regards? veux-tu qu'il vive? est-il ton parent, ton ami?

IMOGÈNE.

C'est un Romain ; il n'est pas plus mon parent que je ne le suis de votre majesté ; encore moi , qui suis né votre vassal , je tiens de plus près à votre auguste personne.

CYMBELINE.

Pourquoi donc le regardes-tu ainsi ?

IMOGÈNE.

Je vous le dirai , seigneur , en particulier , si vous daignez m'entendre.

CYMBELINE.

Oui , de tout mon cœur ; et je te promets toute mon attention. Quel est ton nom ?

IMOGÈNE.

Fidèle , seigneur.

CYMBELINE.

Tu es mon enfant , mon page ; je veux être ton maître. Viens avec moi , et parle librement.

(Cymbeline et Imogène s'éloignent et s'entretiennent ensemble.)

BÉLARIUS.

N'est-ce pas là notre jeune homme ? Il serait donc revenu du trépas à la vie !

ARVIRAGUS.

Deux grains de sable ne se ressemblent pas davantage. Oui , c'est cet aimable enfant aux joues de rose , que nous vîmes mourir , et qui s'appelait Fidèle ; qu'en pensez-vous ?

GUIDERIUS.

Celui que nous avons vu mourir est le même que nous voyons ici plein de vie.

BÉLARIUS.

Doucement, attendez, considérons encore. Il ne nous remarque pas : deux créatures peuvent se ressembler ; si c'était lui , je suis sûr qu'il nous aurait parlé.

GUIDÉRIUS.

Mais nous l'avons vu mort.

BÉLARIUS.

Silence ; observons ce qui va suivre :

PISANIO, à part.

C'est là ma maîtresse. Ah ! puisqu'elle vit, que le temps roule et m'amène à son gré ou les biens ou les maux.

(Cymbeline et Imogène se rapprochent.)

CYMBELINE.

Viens, place-toi à ma droite. Fais ta demande à haute voix. — Et vous, sortez du rang et avancez. (*A Iachimo.*) Répondez à ce jeune homme et parlez sans détour : ou, j'en jure par l'honneur de notre couronne, les plus cruelles tortures arracheront la vérité du sein du mensonge. — Interroge-le.

IMOGÈNE.

La grâce que je demande est que ce cavalier puisse m'apprendre de qui il tient cet anneau.

POSTHUMUS, à part.

Que lui importe ?

CYMBELINE.

Hé bien , ce diamant qui est à votre doigt , répondez , comment vous est-il parvenu ?

IACHIMO.

Tu veux donc me faire souffrir la torture , pour m'arracher un secret dont la révélation va te mettre sur la roue ?

CYMBELINE.

Comment , moi ?

IACHIMO.

Je suis bien aise qu'on me contraigne de déclarer un secret qui tourmentait mon âme. Hé bien , c'est par une perfidie que je me suis procuré cet anneau. C'est celui de Posthumus , que tu as banni ; et ce qui va te faire éprouver peut-être les mêmes remords qui me déchirent , jamais plus noble mortel ne respira sous la voûte des cieus. Seigneur , es-tu curieux d'en apprendre davantage ?

CYMBELINE.

Oui , tout ce qui a rapport à ce fait.

IACHIMO.

Ta fille , ce chef-d'œuvre accompli , dont le souvenir fait saigner mon cœur et frémir mon âme perfide... Pardonnez , je me sens défaillir !

CYMBELINE.

Ma fille , que vas-tu m'en apprendre ? Ranime tes forces : ah ! j'aime mieux que tu vives tant qu'il plaira à la nature , que de te voir mourir avant que je sois instruit du reste. Fais un effort ; allons , parle.

IACHIMO.

Certain jour, (malédiction sur cette heure sinistre!) c'était à Rome, (malédiction sur la demeure où nous étions réunis!) dans un festin, (oh! que nos mets eussent été empoisonnés, du moins ceux que je portai à mes lèvres!) le vertueux Posthumus.... Que dirai-je? (Il est trop vertueux pour se trouver au milieu des méchans, et il était le plus vertueux parmi les cœurs honnêtes.) Assis avec nous et l'air triste, il prêtait l'oreille aux éloges que nous faisions de nos maîtresses d'Italie; nous vantions leur beauté de manière à ne plus laisser de louanges pour la sienne, lui à qui il appartenait bien mieux qu'à nous de parler de beauté. Nous dépouillions, pour orner nos belles, les statues de Vénus, de Minerve à la taille fière, formes supérieures aux ébauches de la nature ⁽²³⁾; nous ajoutions toutes les qualités sensibles qui nous inspirent l'amour pour une femme, et cet attrait des grâces, cette beauté qui étonne les yeux.

CYMBELINE.

Je suis sur les brasiers; viens au fait.

IACHIMO.

Je n'y viendrai que trop tôt, et tu me presses de hâter tes tourmens. — Ce Posthumus, en noble et généreux amant maître du cœur d'une fille du roi, prit la parole, et, sans déprécier les belles que nous avions vantées, mais demeurant calme comme la vertu, il commença le portrait de sa maîtresse. Et après ce portrait fait de sa bouche, avec l'âme dont il l'anima, il semblait que tous nos panégyriques

avaient pour objets des souillons de cuisine, ou sa manière de décrire nous réduisait à n'être plus que d'ignorans imbécilles.

CYMBELINE.

Eh bien, au but.

IACHIMO.

La chasteté de votre fille... (Ici commence le fait qui vous intéresse) il la vanta comme si Diane même n'eût que des songes lascifs, et que votre fille seule eût un sommeil toujours chaste. A ce propos, moi misérable, je fis l'incrédule à ses louanges, et je pariai avec lui plusieurs pièces d'or contre cette bague qui brillait alors à son doigt, que je réussirais à obtenir une place dans son lit nuptial, et que je gagnerais cette bague par l'adultère de son épouse avec moi. Lui, en digne chevalier, qui avait dans l'honneur de sa belle toute la confiance qu'elle méritait en effet, dépose sa bague : il l'eût risquée de même, eût-elle été un diamant détaché des roues d'Apolon ; il la pouvait risquer en sûreté, eût-elle valu tout le prix de son char radieux. Aussitôt je vole en Bretagne pour exécuter mon dessein. Vous pouvez, seigneur, vous souvenir de m'avoir vu à votre cour ; c'est là que je reçus de votre chaste fille une leçon qui m'apprit quelle vaste différence il y a entre le véritable amant et le vil suborneur. Mon espérance ainsi éteinte et non pas mon désir, mon cerveau italien machina, sous l'épaisse atmosphère de votre île, un stratagème des plus lâches, mais excellent pour mon profit. Pour abréger, mon plan réussit. Je retournai en Italie avec assez de preuves perfides pour jeter dans le désespoir le noble Posthumus ;

j'attaquai sa confiance dans la vertu de son épouse, par tel et tel indice que j'appuyai de détails circonstanciés sur les tentures de l'appartement, les tableaux qui y étaient rangés, et puis ce bracelet que je lui montrai... Oh! par quelle ruse je sus m'en emparer! Et je lui citai même des signes cachés sur la personne d'Imogène; en sorte qu'il lui fut impossible de ne pas croire que la ceinture de sa chasteté avait été entièrement déchirée, et que j'avais recueilli les fruits de mon infâme victoire : alors dans sa fureur... Il me semble que je le vois encore...

POSTHUMUS, se découvrant et avançant.

Oui, tu le vois en effet, démon italien. — Et moi, insensé trop crédule, insigne meurtrier, lâche brigand, ah! je mérite tous les noms de tous les scélérats passés, présents et futurs. — Oh! donnez-moi une corde, un poignard ou du poison; n'y a-t-il point ici un juge intègre? Et toi, souverain, fais inventer des tortures. Tu vois en moi un monstre qui fait pardonner aux objets de la terre les plus détestés, tant je suis pire qu'eux. Je suis le Posthumus qui a égorgé ta fille; je mens en lâche; j'ai aposté un scélérat moindre, un voleur sacrilège pour le faire. Ah! elle était le temple de la vertu : oui, elle était la vertu même. Crachez-moi au visage, jetez-moi des pierres, couvrez-moi de boue, excitez les chiens après moi : que le nom des scélérats soit désormais Posthumus Léonatus; j'ai effacé tous les forfaits. Oh! Imogène, Imogène, Imogène!

IMOGÈNE, s'élançant vers lui

Calmez-vous, seigneur : écoutez! écoutez!

POSTHUMUS.

Tu fais un jeu de mon état, page insolent ?

(Il la frappe; elle tombe.)

PISANIO.

O seigneurs! secourez ma maîtresse et la vôtre.
O Posthumus! ô mon maître! vous n'aviez point
ôté la vie à Imogène jusqu'à ce moment. — Secou-
rez, secourez mon auguste princesse.

CYMBELINE.

Le monde se renverse-t-il autour de moi ?

POSTHUMUS.

Et pourquoi suis-je assailli de ces mouvemens de
frénésie ?

PISANIO.

Reprenez vos sens, ma chère maîtresse.

CYMBELINE.

Si c'est là la vérité, les dieux veulent que je meure
de joie.

PISANIO.

Eh bien, ma maîtresse ?

IMOGÈNE.

Ah! ôte-toi de ma vue. C'est toi qui me donnas du
poison : loin de moi, homme dangereux; ne respire
plus dans l'air que respirent les princes.

CYMBELINE.

La voix d'Imogène !

PISANIO.

Princesse, que les dieux lancent sur moi des pier-
res de soufre, si je n'ai pas cru que la boîte que

je vous ai donnée était une composition précieuse.
Je la tenais de la reine.

CYMBELINE.

Nouvelle accusation !

IMOGÈNE.

Elle m'a empoisonnée.

CORNÉLIUS, à Pisanio.

O dieux ! j'avais omis un autre aveu de la reine ,
qui va prouver ton honnêteté. « Si Pisanio, a-t-elle
dit, a donné à sa maîtresse la confection que je lui
ai remise sous le nom d'un cordial, elle est servie
comme je voudrais servir un rat. »

CYMBELINE.

Qu'entends-je, Cornélius ?

CORNÉLIUS.

La reine, seigneur, m'importunait souvent pour
lui composer des poisons, prétextant toujours le
plaisir d'étendre ses connaissances aux dépens de ces
vils animaux dont on fait peu de cas, comme des
chats et des chiens : moi, appréhendant que ses
desseins ne fussent plus funestes, je composai pour
elle certaine drogue qui, étant prise, suspendait
pour l'instant les facultés de la vie ; mais quelque
temps après toutes les puissances de la nature repre-
naient leurs fonctions. (*A Imogène.*) En avez-vous
fait usage ?

IMOGÈNE.

Il le faut bien, puisqu'on m'a crue morte.

BÉLARIUS à Arviragus et Guidérius.

Mes enfans, voilà la cause de notre méprise.

GUIDÉRIUS.

Et sûrement c'est Fidèle.

IMOGÈNE, à Posthumus.

Pourquoi avez-vous repoussé de votre sein votre légitime épouse? Imaginez en ce moment que vous êtes sur la cime d'un rocher... (*se jetant dans ses bras*) et précipitez-moi encore.

POSTHUMUS.

Reste, ô ma chère âme! reste suspendue à mon cou comme un fruit, jusqu'à ce que l'arbre meure.

CYMBELINE.

Hé quoi, mon sang, ma fille, fais-tu de ton père un stupide spectateur au milieu de cette scène? n'as-tu donc rien à me dire?

IMOGÈNE, se jetant à ses pieds.

Votre bénédiction, seigneur.

BÉLARIUS, à Arviragus et Guidérius.

Je ne vous blâme plus d'avoir aimé ce jeune enfant : vous aviez sujet de l'aimer.

CYMBELINE.

Que les larmes dont je t'arrose soient une eau sacrée sur ta tête! Imogène, ta mère est morte.

IMOGÈNE.

J'en suis affligée, seigneur.

CYMBELINE.

Oh! c'était une femme perverse : et c'est bien malgré elle que nous nous retrouvons ici ensemble

par une rencontre si étrange ; mais son fils a disparu , nous ne savons comment ni en quel lieu...

PISANIO.

Seigneur , maintenant que la crainte est loin de moi , je dirai la vérité. Le prince Cloten , après l'évasion de ma maîtresse , vint à moi l'épée nue et l'écume à la bouche , et jura que si je ne lui déclarais pas la route qu'elle avait prise , j'étais à ma dernière heure. Par hasard j'avais une lettre de mon maître , où , sous de faux prétextes , il engageait Imogène à venir le trouver sur les montagnes voisines de Milford : il la lit. Aussitôt dans un accès de frénésie , et vêtu des habits de mon maître qu'il m'avait forcé de lui céder , il part et marche vers ce lieu méditant un dessein criminel , et avec serment d'attenter à l'honneur de ma maîtresse : ce qu'il est devenu depuis , je l'ignore absolument.

GUIDÉRIUS.

C'est à moi d'achever son histoire : je l'ai tué dans cette forêt.

CYMBELINE.

Ah ! m'en préservent les dieux ! Je ne voudrais pas que ta valeur et tes exploits ne reçussent de ma bouche , pour salaire , qu'un arrêt de mort : je t'en conjure , vaillant jeune homme , démens ce que tu viens de dire.

GUIDÉRIUS.

Je l'ai dit et je l'ai fait.

CYMBELINE.

Il était prince.

GUIDÉRIUS.

Un prince insolent : les outrages qu'il m'a faits étaient indignes d'un prince. Il m'a provoqué, et dans des termes qui me feraient affronter l'Océan même, s'il offensait mon oreille de mugissemens aussi injurieux. Je lui ai tranché la tête, et je me félicite qu'il ne soit pas ici, à ma place, à vous raconter de moi ce que je vous apprends de lui.

CYMBELINE.

Ton sort m'afflige : ta bouche t'a condamné ; il te faudra subir nos lois ; tu es mort.

IMOGÈNE.

J'avais cru que ce tronc informe était le corps de mon époux.

CYMBELINE.

Enchaînez ce coupable, et qu'on l'ôte de ma vue.

BÉLARIUS.

Sire, arrêtez. Ce jeune homme vaut mieux que celui qu'il a tué ; il est aussi bien né que vous, et il vous a rendu plus de services que jamais vous n'en auriez reçu d'un troupeau de Clotens. (*Au garde.*) Laissez ses bras en liberté, ils ne sont pas faits pour porter des fers.

CYMBELINE.

Vieux soldat, pourquoi veux-tu anéantir tes services dont tu n'as pas encore été payé, en t'exposant à mon courroux ? Qu'as-tu dit ? d'une naissance aussi illustre que la nôtre ?

ARVIRAGUS.

En cela, seigneur, il a été trop loin.

CYMBELINE, à Guidérius.

Et toi, tu ne mourras pas moins.

BÉLARIUS.

Nous mourrons tous les trois ; mais je vous prouverai que deux de nous peuvent se vanter de l'origine illustre que j'ai attribuée à celui-ci. Mes enfans, il faut que je développe ici un mystère dangereux pour moi, mais qu'il sera peut-être avantageux pour vous que je révèle.

ARVIRAGUS.

Votre danger est le nôtre.

GUIDÉRIUS.

Et notre bonheur est le sien.

BÉLARIUS, à Cymbeline.

Grand roi, prête-moi ton attention ; tu avais un sujet nommé Bélarius.

CYMBELINE.

Qu'en veux-tu dire ? C'était un traître ; il fut banni.

BÉLARIUS.

Hé bien, c'est lui que tu vois ici, parvenu à ce grand âge ; oui cet homme fut banni, mais je ne sache pas qu'il fût un traître.

CYMBELINE, aux gardes.

Saisissez-le et l'emmenez de ces lieux ; l'univers entier ne le sauverait pas.

BÉLARIUS.

Modère cet emportement ; commence d'abord par me payer pour avoir nourri tes enfans, et dès que

j'aurai reçu ma récompense, alors confisque tous mes biens.

CYMBELINE.

Nourri mes enfans ?

BÉLARIUS.

Je me livre trop à mon humeur fière et violente ! Me voici à tes genoux : avant que je me relève, je veux illustrer mes enfans ; après, n'épargne point, si tu veux, leur vieux père. Puissant roi, les deux jeunes héros qui me nomment leur père et se croient mes fils ne m'appartiennent point ; ils sont issus de toi, ils sont formés de ton sang.

CYMBELINE.

Comment ? de mon sang ?

BÉLARIUS.

Oui, comme tu l'es du sang de ton père. Moi, aujourd'hui le vieux Morgan, je suis ce Bélarius que tu bannis jadis. Ton caprice fut tout mon crime, et mon bannissement toute ma trahison. Ces deux aimables princes (car ils sont princes), je les ai élevés depuis vingt ans ; ils possèdent tous les talens que j'ai pu leur donner, et tu sais quelle éducation j'avais reçue, moi. Euriphile, leur nourrice, que j'épousai pour prix de son larcin, te déroba ces enfans quelques momens après mon bannissement ; c'est moi qui l'excitai à ce vol. J'avais reçu d'avance dans cet exil la punition d'une faute que je commis après ; maltraité pour ma fidélité, je songeai à la trahison pour me venger. Plus leur perte devait t'être sensible, plus je goûtai le projet de te les ravir. Mais voilà tes fils, je te les rends, et je vais

perdre les deux plus tendres amis que j'eusse au monde ; que les bénédictions de ce ciel qui nous couvre pleuvent comme la rosée sur leurs têtes , car ils sont dignes de parer le ciel d'étoiles.

CYMBELINE.

Tes larmes confirment tes paroles. Le service que vous m'avez rendu tous trois est plus incroyable que ce récit. J'ai perdu mes enfans.... — S'ils sont là, sous mes yeux, il m'est impossible de désirer deux enfans plus accomplis.

BÉLARIUS.

Daigne m'écouter encore : celui que je nommais Polydore est, seigneur, ton véritable Guidérius ; l'autre, mon cher Cadwal, c'est Arviragus, ton plus jeune fils ; je le reçus dans un riche manteau tissu des mains de la reine sa mère, et que je puis, pour t'en convaincre, te représenter au besoin.

CYMBELINE.

Guidérius avait sur le cou une étoile de couleur de sang ; c'était un signe remarquable.

BÉLARIUS.

C'est celui-ci : il porte toujours cette empreinte de naissance ; la prévoyante nature, en lui faisant ce don, voulut sans doute qu'il servit aujourd'hui à le faire reconnaître.

CYMBELINE.

Oh ! j'éprouve tous les sentimens d'une mère à qui il est né trois enfans. Non, jamais mère n'eut plus de joie après les douleurs de l'enfantement. Soyez heureux, mes enfans ; après avoir été si étrange-

ment déplacés de votre sphère, venez y rentrer pour régner. — O Imogène! tu viens de perdre un royaume.

IMOGÈNE.

Seigneur, j'y gagne deux mondes. — O mes tendres frères! nous nous étions donc rencontrés! — Oh! convenez que c'est moi qui ai parlé avec le plus de vérité. Vous m'appeliez votre frère, lorsque je n'étais que votre sœur; moi, je vous nommai mes frères, et vous l'êtes en effet.

CYMBELINE.

Est-ce que vous vous êtes rencontrés?

ARVIRAGUS.

Oui, seigneur.

GUIDÉRIUS.

Et à notre première entrevue nous nous sommes aimés, et toujours, jusqu'au moment que nous crûmes qu'elle était morte.

CORNÉLIUS.

Ce fut l'effet du breuvage de la reine.

CYMBELINE.

O merveilleux instinct! Quand entendrai-je tous ces détails? Ce récit trop rapide a tronqué mille circonstances qui, racontées par ordre et sans confusion, doivent être bien précieuses. — Où étiez-vous? Comment viviez-vous, ma fille? Par quel hasard vous êtes-vous attachée au service de ce prisonnier romain? Comment vous êtes-vous séparée de vos frères? Comment les avez-vous retrouvés d'abord? Pourquoi avez-vous fui de ma cour, et en

quel lieu?—Et vous, quels motifs vous ont conduits tous trois au combat? et cent autres questions à vous faire, dont l'idée ne me vient pas encore, et toute cette suite d'incidens l'un après l'autre, nés d'un enchaînement de hasards?... Mais ce n'est pas ici l'heure ni le lieu de ces longs entretiens. — Voyez Posthumus abandonné sur le sein d'Imogène; et elle, dont l'œil, comme un éclair incapable de nuire, nous parcourt tous, son époux, ses frères, moi, ce Romain son maître, et caresse chacun de nous d'un regard plein de joie, auquel chacun de nous répond par un regard où sont peints ses sentimens. Pas un de nous qui n'éprouve aujourd'hui dans son sort un changement étrange! Quittons cette tente, et allons remplir les temples de la fumée de nos sacrifices. (*A Bélarius.*) — Toi, tu es mon frère, et tu en seras toujours un pour moi.

IMOGÈNE, à Bélarius.

Vous êtes aussi mon père; c'est à vos secours que je dois le bonheur de voir ce jour de félicité.

CYMBELINE.

Tous heureux, excepté ces prisonniers chargés de fers; qu'ils partagent aussi notre joie: je veux qu'ils se ressentent de notre bonheur.

IMOGÈNE, à Lucius.

Mon bon maître, je veux vous servir encore.

LUCIUS

Vivez heureuse!

CYMBELINE.

Et ce soldat disparu, qui a si vaillamment com-

battu, qu'il figurerait bien ici ! sa présence ferait éclater la reconnaissance de son roi.

POSTHUMUS.

Seigneur, je suis le soldat qui accompagnait ces trois braves, sous les habits de la pauvreté ; ce costume favorisait le projet que je suivais alors. — Ne suis-je pas ce soldat, Iachimo ? parle ; je t'avais terrassé, et je pouvais t'ôter la vie.

IACHIMO, se prosternant.

Je suis encore terrassé ; mais c'est le poids de ma conscience qui force en ce moment mon genou à fléchir, comme l'y forçait naguère votre bras. Prenez-la, je vous en conjure, cette vie que je vous dois tant de fois ; mais auparavant reprenez votre bague, et ce bracelet de la princesse la plus fidèle qui ait jamais engagé sa foi.

POSTHUMUS.

Ne te prosterne point à mes pieds : l'avantage que je veux obtenir sur toi, c'est d'épargner ta vie ; le ressentiment que je conserve contre toi, c'est le plaisir de te pardonner. Vis, et agis mieux avec les autres hommes.

CYMBELINE.

Noble arrêt ! notre gendre nous donnera l'exemple de la générosité. Pardon est ici le mot que j'adresse à tous.

ARVIRAGUS, à Posthumus.

Vous nous avez secourus, comme si vous vous fussiez en effet cru notre frère ; nous sommes ravis que vous le soyez devenu.

POSTHUMUS.

Prince, je suis dévoué à vos ordres. Noble envoyé de Rome, mandez ici votre devin. Pendant que je dormais, il m'a semblé que le grand Jupiter m'apparaissait sur son aigle, avec d'autres visions de fantômes de ma famille; en me réveillant, j'ai trouvé sur mon sein cet écrit dont le contenu est d'un sens si obscur que je ne puis en suivre l'explication. Qu'il prouve son habileté en l'éclaircissant.

LUCIUS.

Philarmonus!

LE DEVIN.

Me voici, seigneur.

LUCIUS.

Lis et explique ces paroles.

LE DEVIN, lisant.

« Quand un lionceau à lui-même inconnu, trouvera sans chercher une créature légère comme l'air, et sera reçu dans ses bras; lorsque les rameaux d'un cèdre auguste, coupés et morts pendant plusieurs années, renaîtront pour se réunir au vieux tronc et recouvrer leur fraîcheur, alors Posthumus trouvera la fin de sa misère, et la Bretagne heureuse fleurira dans la paix et dans l'abondance. » Toi, Léonatus, tu es le lionceau; c'est ce qu'indique l'explication naturelle de ton nom de *Leo-natus*; la créature légère comme l'air, c'est (*au roi*) ta vertueuse fille, que nous appellerons *mollis aër*; et *mellis aër* nous l'appellerons *mulier*; et cette *mulier* c'est cette fidèle épouse de Posthumus qui, justifiant la lettre de l'oracle, inconnu à lui-même

et sans avoir cherché , s'est vu embrassé par cet air léger.

CYMBELINE.

Son explication n'est pas invraisemblable.

LE DEVIN.

Ce cédre altier , roi Cymbeline , c'est toi ; et tes branches coupées sont l'emblème de tes deux fils qui , dérobés par Bélarius et crus morts pendant des années , renaissent aujourd'hui réunis au cédre royal dont les rejetons promettent à la Bretagne paix et abondance.

CYMBELINE.

Je veux que la paix commence. Lucius , quoique vainqueurs , nous rendons notre hommage à César et à l'empire romain , promettant de payer notre tribut accoutumé ; ce fut notre coupable reine qui nous en dissuada ; mais la justice du ciel n'a que trop appesanti , sur elle et sur les siens , son bras vengeur.

LE DEVIN.

Les puissances du ciel accordent elles-mêmes les instrumens pour célébrer l'harmonie de cette paix. Elle vient de s'accomplir en tout la vision prophétique que j'ai annoncée à Lucius avant le choc de cette bataille , dont le champ fume encore. L'aigle romaine que j'ai vue prendre son vol dans les cieux de l'orient au couchant , diminuer par degrés à ma vue , et se perdre enfin tout-à-fait dans les rayons du soleil , annonçait que notre aigle impérial , notre prince César , renouvellerait son alliance avec l'illustre Cymbeline , qui remplit ici l'Occident de l'éclat de sa gloire.

CYMBELINE.

Rendons aux dieux des actions de grâce. Que notre encens s'élève de nos saints autels jusqu'à l'odorat des immortels ! Annonçons cette paix à tous nos sujets. — Mettons-nous en marche. Que l'enseigne romaine et l'enseigne bretonne flottent unies ensemble dans les airs. Traversons ainsi la cité de Lud et allons au temple du grand Jupiter ratifier notre paix. Scellons-la par des fêtes. Allons, marchons. Jamais guerre ne finit ainsi par une si prompte paix , avant même que les guerriers aient lavé leurs mains encore ensanglantées !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



NOTES

SUR

CYMBELINE.

(1) **O**_N croit entendre Shakspeare passer lui-même condamnation sur l'in vraisemblance de son roman.

(2) *I kissed the jack*, le cochonnet, le but.

(3) *To curtail his oath*, mot à mot, couper la queue à ses juremens; les mutiler.

(4) L'autre répond : ni de leur couper les oreilles, *nor crop the ears of them*.

(5) Jeu de mots sur *rank*, rang et odeur rance; le second seigneur répond : sentir le fou.

(6) Jeu de mots sur *strange*, étrange et étranger.

(7) On étendait des joncs sur le parquet des appartemens comme nous y mettons aujourd'hui des tapis.

(8) Shakspeare avait observé la nature; mais ici il ne la peint pas exactement : ces gouttes de la primevère sont jaunes, et non pourpres.

(9) *The south-fog — rot him*.

(10) Cassibelan, grand oncle de Cymbeline, qui était lui-même fils de Tenantius, neveu de ce Cassibelan.

(11) Londres.

(12) Déjà les empoisonnemens étaient fréquens en Italie.

(13) Homme libre, propriétaire; ni vilain, ni vassal.

(14) Insecte coléoptère, dont les ailes sont en effet renfermées dans une espèce d'étui.

(15) Les grands seigneurs demandaient la tutelle des grands héritiers dont ils négligeaient l'éducation et dépensaient les revenus.

(16) *Summers news*, nouvelles d'été, nouvelles de beau temps, bonnes nouvelles.

(17) *Man*. Les Espagnols disent aussi *hombre*, en s'adressant à un inférieur qu'on ne connaît pas; et, dans le style ordinaire de la conversation, on dit en France: hé! l'homme!

(18) Quelque geai, quelque femme parée non par la nature, mais par le fard.

(19) On a vu des belettes se rendre domestiques comme les chats, et faire la guerre aux rats et à la vermine.

(20) Allusions aux charmes qui rendaient invulnérables dans les combats.

(21) C'est le seul exemple de scène muette qu'on trouve dans Shakspeare; peut-être n'est-ce ici qu'une tradition d'acteurs.

(22) La vision et la prophétie sont regardées universellement comme une addition étrangère.

(23) *Brief nature*. La nature trop expéditive dans la création de ses œuvres.

LA DOUZIÈME NUIT,

OU

CE QUE VOUS VOUDREZ,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

LA DOUZIÈME NUIT.

QUOIQUE la partie comique de cette pièce appartienne toute entière à Shakspeare, il est encore redevable de son sujet à Bandello. Nous y retrouvons aussi cette ressemblance extraordinaire de deux personnes dont Plaute s'est plus d'une fois servi pour le nœud de ses comédies, et que Shakspeare lui a déjà empruntée dans ses *Méprises*.

Lorsque Rome fut conquise en 1527 par les Espagnols et les Allemands, il se trouva parmi les prisonniers un riche marchand nommé Ambrogio, qui avait un fils et une fille, tous les deux d'une beauté et d'une ressemblance si parfaites, que, s'ils changeaient d'habillemens, le père lui-même avait peine à les distinguer (1).

(1) *Simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error.*

(VIRGILE.)

Paolo, c'est le nom du garçon, fut le partage d'un Allemand, et sa sœur jumelle Nicuola tomba entre les mains de deux soldats qui la traitèrent avec beaucoup de douceur, dans l'espérance qu'ils en tireraient une rançon considérable. Ambrogio parvint à se sauver de la captivité, et ayant soustrait, en les cachant dans la terre, une grande partie de ses richesses à la cupidité des ennemis, il se mit à la recherche de ses enfans, racheta sa fille, mais ne put retrouver son fils, et le crut mort.

Cette pensée le tourmentant de plus en plus, il quitta Rome, et se retira à Erte, lieu de sa naissance. Ce fut là qu'un autre marchand, veuf depuis plusieurs années, devint amoureux de Nicuola, et la demanda en mariage; mais Ambrogio craignant que cette union peu assortie du côté de l'âge ne fût pas heureuse pour Nicuola, et ne voulant pas refuser trop brusquement ce vieux soupirant, lui dit qu'il ne se séparerait pas de sa fille qu'il n'eût retrouvé son fils, espoir qu'il conservait toujours.

Cependant Nicuola avait aussi fait impression sur le cœur d'un jeune gentilhomme nommé Lattanzio Puccini, et ne fut pas indifférente à

son amour. Dans ce temps là , des affaires appelèrent Ambrogio à Rome , et il conduisit sa fille à Fabriano , chez un de ses parens , pour ne pas la laisser seule. Cette absence arrêta la passion de Lattanzio qui changea bientôt d'objet , et se porta vers la fille de Lanzetti , la belle Castella. Au contraire, Nicuola revint à Erte toujours plus amoureuse , et apprit avec la plus vive douleur la nouvelle inclination de son amant. Ambrogio fut obligé de faire un second voyage , et cette fois-ci il déposa sa fille dans un couvent où était Camilla , nièce de Lattanzio. Celui-ci y venait souvent commander toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille que faisaient les religieuses. Nicuola écoutait quelquefois les conversations qu'il avait avec sa nièce Camilla. Un jour il lui racontait avec tristesse qu'il lui était mort un jeune page qu'il aimait , et qui lui était très-nécessaire. Ce récit fit naître à Nicuola l'idée de s'habiller en homme , et d'entrer chez Lattanzio en qualité de page. Sa gouvernante l'aida dans ce projet. Elle fut admise en effet sous le nom de Romulo , dans la maison de son infidèle ; et comme Julia , dans les *Deux Gentilshommes de Vérone* , elle fut bientôt

chargée d'aller parler à sa rivale de l'amour de son maître. Catella était peu sensible aux sollicitations de Lattanzio ; mais le faux page fit une telle impression sur son cœur, qu'elle n'éprouva plus que de la répugnance pour celui qui l'envoyait.

Pendant ces intrigues, celui dont Paolo était le prisonnier l'avait pris en affection, au point que venant à mourir, il l'avait fait son héritier. Paolo s'empressa de retourner à Rome, et de là à Erte pour y chercher son père. Il passe sous la fenêtre de Catella, qui le prend pour le prétendu page. Ambrogio arrive; Nicuola l'aperçoit dans la rue, et, dans sa frayeur, elle se sauve chez sa gouvernante. Celle-ci lui conseille de reprendre les habits de son sexe, et court annoncer au père qu'elle lui conduira sa fille le lendemain.

Cependant Lattanzio attend Romulo avec inquiétude et impatience; il le cherche partout, et on lui montre la maison de la gouvernante où l'on avait vu entrer Nicuola sous son déguisement. Il lie conversation avec la duègne qui lui découvre tout, lui vante la constance de son ancienne maîtresse, et prépare la réconcilia-

tion qu'achève la vue de Nicuola elle-même.

Catella prend toujours Paolo pour Romulo. Paolo qui l'aime s'aperçoit de sa méprise et la détrompe.

Bientôt tout s'éclaircit. Ambrogio se réjouit du retour de son fils, et consent au mariage de sa fille. Lanzetti, qui a cru que Paolo n'était autre que Nicuola déguisée, revient de son erreur, et accorde aussi Catella au fils d'Ambrogio.

C'est avec sa négligence ordinaire que Shakspeare a mis cette nouvelle sur la scène, car le déguisement de Viola, amoureuse du duc qu'elle ne connaît point, n'est pas aussi bien motivé que celui de la Nicuola de Bandello. En général, les événemens de la nouvelle sont conduits avec beaucoup plus d'art que ceux de la comédie ; mais c'est dans les caractères, le comique des situations et la poésie des détails, que Shakspeare se montre supérieur, et fait oublier tous les reproches d'in vraisemblance que la critique pourrait lui adresser. L'originalité de sir André, de sir Tobie et du bouffon, les espiègleries de la friponne Marie, la gravité comique et les prétentions de Malvolio, la scène déli-

cieuse du jardin et de la lettre, le duel de sir André et du faux page, le charme que répand sur toute la pièce l'amour de Viola, un heureux mélange de sentiment et de cette gaieté que les Anglais appellent *humour*, tout contribue à rendre cette pièce une des plus agréables de Shakspeare.

Selon le docteur Malone, elle aurait été écrite dans l'année 1614; mais dans une comédie de Benjonson, antérieure à cette date, on trouve un passage qui semblerait applicable à la Douzième nuit. Benjonson saisissait toutes les occasions de tourner en ridicule les défauts de Shakspeare. Un de ses personnages dit à la fin de l'acte III de sa pièce intitulée : *Every man out of his humour*.

« . . . Il eût fallu que sa comédie fût fondée
 » sur une autre intrigue comme celle d'un duc
 » amoureux d'une comtesse, tandis que cette
 » comtesse serait amoureuse du fils du duc, et
 » ce fils du duc amoureux de la suivante de la
 » dame. Vivent ces amours embrouillés avec
 » un paysan bouffon pour valet, plutôt que des
 » événemens trop rapprochés de notre temps! »

A. P.

LA DOUZIÈME NUIT,

OU

CE QUE VOUS VOUDREZ.

PERSONNAGES.

ORSINO, duc d'Illyrie.

SÉBASTIEN, jeune gentilhomme, frère de Viola.

ANTONIO, capitaine de vaisseau, ami de Sébastien.

VALENTIN, } gentilshommes de la suite du duc.

CURIO, }

SIR TOBIE BELCH, oncle d'Olivia.

SIR ANDRÉ AGUE-CHEEK ⁽¹⁾.

MALVOLIO, intendant d'Olivia.

FABIEN,

PAYSAN BOUFFON, } au service d'Olivia.

OLIVIA, riche comtesse.

VIOLA, amoureuse du duc.

MARIE, suivante d'Olivia.

SEIGNEURS, PRÊTRE, MATELOTS, OFFICIERS, MUSI-
CIENS, SERVITEURS, etc.

La scène est dans une ville d'Illyrie, et sur la côte voisine.

LA DOUZIÈME NUIT,

OU

CE QUE VOUS VOUDREZ.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans le palais du duc.

LE DUC, CURIO, seigneurs.

(Des musiciens jouent.)

LE DUC.

Si la musique est l'aliment de l'amour, jouez donc ; donnez-m'en jusqu'à l'excès, jusqu'à ce que ma passion surchargée en soit malade et expire. — Répétez ce passage ; il avait une chute mourante : oh ! il a fait sur mon oreille et sur mon âme l'impression du tendre zéphir dont le souffle, en passant sur un champ de violettes, leur dérobe et leur rend à la fois des parfums. — C'est assez, pas davantage : ces sons ne sont plus aussi doux qu'ils l'étaient tout à

l'heure. O sens de l'amour ! que tu es avide de fraîcheur et de nouveauté ! Aussi vaste que la mer , et , comme elle , recevant tout dans ton sein , rien n'y entre , quelle que soit sa valeur , sans dégénérer et perdre tout son prix au bout d'une minute. La passion de l'amour est si féconde en formes changeantes , que nulle autre n'égale l'excès de ses bizarres et fugitives fantaisies.

CURIO.

Voulez-vous venir chasser, seigneur ?

LE DUC.

Quoi donc , Curio ?

CURIO.

La biche.

LE DUC.

C'est ce que je fais : je poursuis la plus noble et la plus belle que j'aie vue. Ah ! la première fois que mes yeux ont contemplé Olivia, il me semblait que sa présence épurait l'air : de cet instant je fus changé en cerf ⁽²⁾, et mes désirs, comme une meute féroce et cruelle, n'ont cessé depuis de me poursuivre. (*Valentin entre.*) — Eh bien ? quelles nouvelles d'Olivia ?

VALENTIN.

Pardonnez , seigneur : mais je n'ai pu être admis devant elle, et je ne vous rapporte que cette réponse de la part de sa suivante. Le ciel même, avant qu'il se soit écoulé sept années depuis ce jour, ne jouira point librement de sa vue ; mais, comme une religieuse cloîtrée, elle ne marchera que sous le voile ; elle arrosera chaque jour une fois le pavé de sa

chambre de ses larmes amères, et le tout pour se livrer au regret que lui cause un frère qui n'est plus, et dont sa douleur veut entretenir la tendresse et l'image dans son triste souvenir.

LE DUC.

Oh! celle qui a un cœur assez sensible pour payer ce tribut de tendresse à un frère, combien elle aimera quand le trait doré de l'amour aura donné la mort à la foule de toutes les autres affections qui vivent dans son âme, quand ses nobles perfections, son foie, son cerveau, son cœur ⁽³⁾, trônes souverains, seront une fois occupés et remplis tout entiers par un seul roi suprême! — Allons nous coucher sur ces doux lits de fleurs : les pensers de l'amour reposent mollement sous le dais d'une voûte de feuillage.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La côte de la mer.

VIOLA, UN CAPITAINE, suivi de matelots.

VIOLA.

Amis, quel est ce pays?

LE CAPITAINE.

C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA.

Et que ferai-je en Illyrie? mon frère est dans l'Élysée. Peut-être cependant qu'un hasard l'aura sauvé du naufrage. Qu'en pensez-vous, matelots?

LE CAPITAINE.

C'est par un hasard que vous avez été sauvée vous-même.

VIOLA.

O mon pauvre frère ! — Et il est possible aussi qu'un heureux hasard le sauve.

LE CAPITAINE.

Cela est vrai, madame ; et pour augmenter votre confiance dans le hasard, soyez assurée que lorsque notre vaisseau s'est ouvert, au moment où vous et ces tristes restes échappés avec vous vous êtes attachés au bord de notre chaloupe, j'ai vu votre frère, plein de prévoyance dans le péril, se lier avec un art que lui suggéraient le courage et l'espoir à un mât qui surnageait sur les flots : je l'y ai vu assis comme Arion sur le dos d'un dauphin, et allant de front avec les vagues, tant que mes yeux ont pu le suivre.

VIOLA.

Pour prix de ce que vous venez de m'apprendre, tenez, recevez cet or. Mon propre bonheur me fait naître l'espérance (et votre récit l'encourage) qu'il pourra échapper aussi. Connaissez-vous ces contrées ?

LE CAPITAINE.

Oui, madame, très-bien ; car je suis né et j'ai été élevé à moins de trois lieues de cet endroit même.

VIOLA.

Qui gouverne ici ?

LE CAPITAINE.

Un duc aussi illustre par son caractère que par son nom.

VIOLA.

Quel est son nom ?

LE CAPITAINE.

Orsino.

VIOLA.

Orsino ! J'ai entendu ce nom dans la bouche de mon père ; il était garçon alors.

LE CAPITAINE.

Il l'est encore, ou il n'y a qu'un jour qu'il l'était. Car il n'y a pas un mois que j'ai quitté le rivage, et alors il courait un bruit tout récent (vous savez que les petits causent toujours sur ce que font les grands) qu'il sollicitait l'amour de la belle Olivia.

VIOLA.

Quelle est cette belle ?

LE CAPITAINE.

Une vertueuse beauté, la fille d'un comte qui est mort il y a quelques années ; il la laissa en mourant à la protection de son fils, son frère, qui est mort aussi peu de temps après, et c'est pour l'amour de ce frère qu'elle a, dit-on, renoncé à la vue et à la société des hommes.

VIOLA.

Oh ! que ne suis-je au service de cette dame, et vivant inconnue au monde, ma naissance et ma fortune ignorées, jusqu'à ce que j'aie eu le temps de mûrir mes desseins.

LE CAPITAINE.

Cela serait difficile à obtenir. Elle ne veut écouter aucune proposition , non pas même celle du duc.

VIOLA.

Capitaine , tu offres une heureuse et belle physionomie ; et quoique la nature renferme souvent la corruption sous une enveloppe brillante , cependant je suis portée à croire de toi que tu as une âme qui correspond à ces beaux dehors. Je te prie , et je t'en récompenserai généreusement , cache ce que je suis , et aide-moi à me procurer un déguisement qui favorisera mes projets. Je veux m'attacher au service de ce duc. Tu me présenteras à lui en qualité d'eunuque : je peux mériter tes démarches , car je sais chanter ; je saurai lui parler sur plusieurs tons de musique variée , qui lui rendront mon service agréable. La suite de ce début , je l'abandonnerai au temps : songe seulement à conformer ton silence au mystère de mes projets.

LE CAPITAINE.

Soyez son eunuque , moi je serai votre muet. Quand ma langue sera indiscreète , puissent mes yeux cesser de voir !

VIOLA.

Je te rends grâce : conduis-moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Appartement de la maison d'Olivia.

SIR TOBIE et MARIE.

SIR TOBIE.

Que diable prétend ma nièce en prenant à cœur la mort de son frère ? Je suis sûr, moi, que le chagrin est ennemi des jours de l'homme.

MARIE.

Sur ma parole, il faut que vous veniez de meilleure heure le soir. Madame votre nièce fait de grandes objections ⁽⁴⁾ contre vos heures indues.

SIR TOBIE.

Eh bien ! qu'elle excipe avant d'être excipée ⁽⁵⁾.

MARIE.

Fort bien ; mais vous êtes absolument obligé de vous confiner dans les modestes limites de l'ordre.

SIR TOBIE.

Confiner ⁽⁶⁾ ! je ne me tiendrai pas plus finement que je ne fais ; ces habits sont assez bons pour boire et ces bottes aussi, ou sinon qu'elles se pendent à leurs propres tirans.

MARIE.

Ces grandes rasades vous tueront : j'entendais madame en parler encore hier, ainsi que de cet imbécile que vous avez amené un soir ici pour lui faire la cour.

SIR TOBIE.

Qui? sir André Ague-Cheek?

MARIE.

Oui, lui-même.

SIR TOBIE:

C'est un homme des plus braves qu'il y ait en Illyrie.

MARIE.

Et qu'importe à la chose?

SIR TOBIE.

Comment! il a trois mille ducats de rente par année.

MARIE.

Oui! mais il ne fera qu'une année de tous ses ducats : c'est un vrai fou, un prodigue.

SIR TOBIE.

Fi! n'avez-vous pas honte de dire cela? Il joue de la viole de Gambo ⁽⁷⁾, il parle trois ou quatre langues, mot à mot, sans livre, et il possède les meilleurs dons de nature.

MARIE.

Oh! oui, certes, il les possède au naturel; car, outre que c'est un sot, c'est un grand querelleur; et si ce n'est qu'il a le don d'un lâche pour apaiser la fougue qui l'emporte dans une querelle, c'est l'opinion des gens sensés qu'on lui ferait bientôt le don d'un tombeau.

SIR TOBIE.

Par cette main, ce sont des bêtises, des détracteurs, que ceux qui tiennent de lui ces propos. — Qui sont-ils?

MARIE.

Ce sont des gens qui ajoutent encore qu'il est ivre toutes les nuits en votre compagnie.

SIR TOBIE.

Oui, à force de porter des santés à ma nièce : je boirai à sa santé aussi long-temps qu'il y aura un passage dans mon gosier, et du vin en Illyrie. C'est un lâche et un poltron ⁽⁸⁾ que celui qui ne veut pas boire à ma nièce, jusqu'à ce que la cervelle lui tourne comme un sabot de village ⁽⁹⁾ ; *castiliano vulgo* ⁽¹⁰⁾. — Allons, fille, un maintien gracieux et civil : voici sir André Ague-Face.

(Entre sir André Ague-Cheek.)

SIR ANDRÉ.

Ah ! sir Tobie Belch ! Comment vous en va , sir Tobie Belch ?

SIR TOBIE.

Ah ! mon cher sir André !

SIR ANDRÉ, à Marie.

Salut , jolie grondeuse.

MARIE.

Salut , monsieur.

SIR TOBIE.

Accoste , sir André , accoste.

SIR ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est ?

SIR TOBIE.

La femme de chambre de ma nièce.

SIR ANDRÉ.

Belle madame *Accoste*, je désire faire connaissance avec vous.

MARIE.

Mon nom est Marie , monsieur.

SIR ANDRÉ.

Belle madame Marie *Accoste*....

SIR TOBIE.

Vous vous méprenez , chevalier. Quand je dis *accoste* , je veux dire envisagez-la , abordez-la , faites-lui votre cour , attaquez-la.

SIR ANDRÉ.

Sur ma foi , je ne voudrais pas l'attaquer ainsi en compagnie. Est-ce là le sens du mot *accoste* ?

MARIE.

Adieu , mes gentilshommes.

SIR TOBIE.

Si tu la laisses partir ainsi , sir André , puisses-tu ne jamais tirer l'épée !

SIR ANDRÉ.

Si vous nous quittez ainsi , maîtresse , je ne veux jamais tirer l'épée. Belle dame , croyez-vous avoir des sots sous la main ?

MARIE.

Non , car je ne vous ai pas sous la main.

SIR ANDRÉ.

Par ma foi , tu vas l'avoir tout à l'heure , car voici ma main.

MARIE.

Maintenant, monsieur, la pensée est libre. Je vous prie de porter votre main à la barate au beurre, et qu'elle s'y humecte.

SIR ANDRÉ.

Pourquoi, mon cher cœur ? quelle est votre métaphore ?

MARIE.

Elle est sèche, monsieur ⁽¹¹⁾.

SIR ANDRÉ.

Comment donc ! je le pense ; je ne suis pas assez âne pour ne pas tenir ma main sèche. Mais que signifie votre plaisanterie ?

MARIE.

C'est une plaisanterie toute sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ.

En avez-vous beaucoup de semblables ?

MARIE.

Oui, monsieur, je les ai au bout de mes doigts : allons, je laisse votre main, je suis desséchée ⁽¹²⁾.

(Marie sort.)

SIR TOBIE.

Chevalier, tu as besoin d'une coupe de vin des Canaries ; je ne t'ai jamais vu si bien terrassé.

SIR ANDRÉ.

Jamais de votre vie, je pense, à moins que vous ne me voyez terrassé par le Canarie. Il me semble qu'il y a des jours où je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien ou qu'un homme ordinaire. Mais je suis un

grand mangeur de bœuf, et je crois que cela fait tort à mon esprit.

SIR TOBIE.

Il n'y a pas de doute.

SIR ANDRÉ.

Si je le croyais, je m'en abstiendrais. — Je monte à cheval demain, sir Tobie.

SIR TOBIE.

Pourquoi, mon cher chevalier ?

SIR ANDRÉ.

Que signifie pourquoi ⁽¹³⁾ ? Le faire ou ne le pas faire ? Je voudrais avoir employé à apprendre les langues, le temps que j'ai mis à l'escrime, à la danse, à la chasse au sanglier. Oh ! si j'avais suivi les beaux-arts !

SIR TOBIE.

Oh ! vous auriez eu une excellente tête à cheveux.

SIR ANDRÉ.

Quoi, cela aurait-il amendé mes cheveux ?

SIR TOBIE.

Sans contredit, car vous voyez qu'ils ne frisent pas naturellement.

SIR ANDRÉ.

Mais cela me sied assez bien, n'est-il pas vrai ?

SIR TOBIE.

A merveille. Ils vous pendent droit comme le lin sur une quenouille, et j'espère un jour voir une ménagère vous prendre entre ses jambes et vous filer.

SIR ANDRÉ.

Allons, je retourne chez moi demain, sir Tobie. Votre nièce ne veut pas se laisser voir, ou, si elle voit quelqu'un, il y a quatre à parier contre un qu'elle ne veut pas de moi. Le comte lui-même, qui est ici tout près, lui fait la cour.

SIR TOBIE.

Elle ne veut point du comte. Elle ne veut point de mari au-dessus d'elle, ni en fortune, ni en âge, ni en esprit. Je lui en ai entendu faire le serment. Hem? il y a de la résolution là-dedans, ami!

SIR ANDRÉ.

Je veux rester un mois de plus. Je suis l'homme du monde qui a les idées les plus drôles : j'aime quelquefois les mascarades et les bals tout à la fois.

SIR TOBIE.

Êtes-vous bon pour ces bagatelles, chevalier?

SIR ANDRÉ.

Autant qu'il y ait homme en Illyrie, quel qu'il soit, au-dessous du rang de mes supérieurs... ; et cependant je ne veux pas me comparer à un vieillard, non.

SIR TOBIE.

Quelle est votre science dans une *gaillarde* ⁽¹⁴⁾, chevalier?

SIR ANDRÉ.

Hé, je suis en état de découper ⁽¹⁵⁾ une capriole.

SIR TOBIE.

Et moi je sais découper le mouton.

SIR ANDRÉ.

Et je me flatte d'avoir le saut en arrière aussi vigoureux qu'aucun homme de l'Illyrie.

SIR TOBIE.

Pourquoi donc cacher ces talens ? Pourquoi tenir ces dons derrière le rideau ? Les y laissez-vous se rouiller dans la poussière comme le portrait de madame Mall ⁽¹⁶⁾ ? Que n'allez-vous à l'église en dansant une *gaillarde*, pour revenir chez vous en dansant une *courante* ? Je ne marcherais plus qu'au pas d'une *gigue* ; je ne voudrais même uriner que dans un pas de cinq ⁽¹⁷⁾. Que prétendez-vous ? Le monde est-il fait pour qu'on enfouisse ses talens ? Je croyais, à voir la merveilleuse constitution de votre jambe, que vous aviez été formé sous l'étoile d'une *gaillarde*.

SIR ANDRÉ.

Oui, elle est fortement constituée, et elle a assez bonne grâce dans des bas de couleur de flamme. Irons-nous à quelques divertissemens ?

SIR TOBIE.

Que ferons-nous de mieux ? Nous ne sommes pas nés sous le taureau.

SIR ANDRÉ.

Le taureau ? C'est-à-dire, les flancs et le cœur ⁽¹⁸⁾.

SIR TOBIE.

Non, monsieur, ce sont les jambes et les cuisses. Que je vous voie faire la capriole. Ah ! plus haut : ah ! ah ! à merveille

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Appartement du palais du duc.

VALENTIN et VIOLA en habit de page.

VALENTIN.

Si le duc vous continue ses faveurs, vraiment, Césario, vous avez bien l'air de faire une grande fortune : il n'y a encore que trois jours qu'il vous connaît, et vous n'êtes déjà plus un étranger.

VIOLA.

Vous craignez donc ou l'inconstance de son humeur, ou ma négligence, pour révoquer ainsi en doute la durée de son affection pour moi ? Est-il inconstant, monsieur, dans ses goûts ?

VALENTIN.

Non, et vous pouvez m'en croire.

(Entrent le duc et Curio. Suite.)

VIOLA, à Valentin.

Je vous rends grâce. — Voici le comte qui vient.

LE DUC.

Qui de vous a vu Césario ?

VIOLA.

Il est à votre suite, seigneur : me voici.

LE DUC, aux autres.

Retirez-vous un moment à l'écart. — Césario, tu es instruit de tout ; je t'ai ouvert mon cœur et dévoilé

tous ses secrets. Ainsi , bon jeune homme , dirige tes pas vers elle. Ne te laisse pas interdire l'entrée : poste-toi à ses portes , et dis-leur que ton pied y prendra racine jusqu'à ce que tu obtiennes une audience.

VIOLA.

Sûrement , mon noble duc , si elle est aussi abandonnée à son chagrin qu'on le dit , jamais elle ne voudra me recevoir.

LE DUC.

Fais du bruit , n'épargne point les clameurs , brave toutes les bienséances , plutôt que de revenir sans succès.

VIOLA.

Daignez m'apprendre ce que je dois lui dire , seigneur. Que lui dirai-je ?

LE DUC.

Ah ! dévoile-lui toute la violence de mon amour ; étonne-la du récit de ma tendresse. Il te siéra bien de lui faire une peinture énergique de mes souffrances ; elle l'écouterà avec bien plus d'intérêt dans la bouche de ta jeunesse , qu'elle ne ferait dans celle d'un député plus grave.

VIOLA.

Je ne le pense pas , seigneur.

LE DUC.

Crois-le , cher enfant , car c'est mentir à tes jeunes années , que de t'appeler un homme. Les lèvres de Diane ne sont pas plus fraîches , ni plus vermeilles. Ton filet de voix ressemble à l'organe d'une jeune vierge : elle est grêle et sonore ; et tout en toi te rend

propre à jouer le rôle d'une femme. Je sais que ton étoile en tout te destine à cette négociation. — (*Aux autres.*) Accompagnez-le, au nombre de quatre ou cinq, tous même si vous voulez; car pour moi, je ne me trouve jamais mieux que quand je suis seul. — (*A Viola.*) Tâche de réussir dans ce message, et tu vivras aussi indépendant, aussi heureux que ton maître; sa fortune sera la tienne.

VIOLA.

Je ferai donc de mon mieux ma cour à votre maîtresse. — (*Le duc sort.*) Et cependant j'entreprends là une lutte remplie d'obstacles! Quel que soit mon rôle en lui faisant ma cour, je voudrais, moi, devenir l'épouse du duc.

(Tous sortent.)

SCÈNE V.

Appartement de la maison d'Olivia.

MARIE, et LE PAYSAN BOUFFON.

MARIE.

Allons, dis-moi où tu as été, ou je n'ouvrirai pas mes lèvres seulement de la largeur d'un crin de sanglier pour t'excuser; ma maîtresse te fera pendre pour t'être absenté.

LE BOUFFON.

Hé bien, qu'elle le fasse; quiconque est bien pendu dans ce monde, n'a plus rien à redouter.

MARIE.

Compte là-dessus.

LE BOUFFON.

Il ne voit plus personne à craindre.

MARIE.

Bonne réponse de carême ⁽¹⁹⁾ ! Je puis t'apprendre l'origine de ces mots : je ne crains plus de drapeaux.

LE BOUFFON.

D'où vient-il, bonne dame Marie ?

MARIE.

De la guerre ; et tu peux le dire hardiment dans tes folies.

LE BOUFFON.

Eh bien, que Dieu donne la sagesse à ceux qui l'ont, et que ceux qui sont fous fassent usage de leurs talens.

MARIE.

Mais tu seras pendu pour être resté si long-temps absent, ou tout au moins renvoyé ; n'est-ce pas la même chose pour toi que d'être pendu ?

LE BOUFFON.

Vraiment, une bonne pendaison prévient un mauvais mariage ⁽²⁰⁾. Et quant au malheur d'être renvoyé, l'été y pourvoira ⁽²¹⁾.

MARIE.

Tu es donc bien résolu ?

LE BOUFFON.

Non pas ; mais je suis résolu sur deux points.

MARIE.

En sorte que si l'un manque, l'autre fiendra ; ou

si tous les deux points viennent à manquer, ton haut-de-chausses tombe à plat.

LE BOUFFON.

Tout juste ; en bonne-foi , on ne peut pas plus juste ! Allons , va ton chemin. Si sir Tobie voulait quitter la boisson , tu serais une aussi ingénieuse pièce de la chair d'Ève qu'il soit possible d'en trouver dans l'Illyrie.

MARIE.

Tais-toi , faquin ; pas un mot de plus : voici ma maîtresse ; tu ferais bien mieux de songer à faire sagement tes excuses.

(Marie sort.)

(Entrent Olivia, et Malvolio.)

LE BOUFFON.

Esprit , si c'est ton bon plaisir , inspire-moi de bonnes folies. Les gens d'esprit qui s'imaginent te posséder ne sont souvent que des fous ; et moi , qui suis bien sûr de ne pas l'avoir , je pourrais passer pour un homme sensé ; car que dit Quinapalus ? Un fou spirituel vaut mieux qu'un esprit fou. — Dieu vous comble de ses bénédictions , maîtresse !

OLIVIA.

Faites sortir ce fou ⁽²²⁾.

LE BOUFFON.

Est-ce que vous n'entendez pas , camarades ? Em-menez madame.

OLIVIA.

Va-t'en ; tu es un fou à sec : je ne veux plus de toi ; d'ailleurs tu deviens malhonnête.

LE BOUFFON.

Deux défauts, madame, que la boisson et les bons conseils corrigeront; car donnez à boire à un fou à sec, et le fou cessera d'être à sec; recommandez à un homme malhonnête de se corriger, s'il se corrige, il ne sera plus malhonnête, et s'il ne peut se corriger, que le ravaudeur le corrige; tout ce qui dans le monde est corrigé, n'est que rapetassé. La vertu qui s'égaré, n'est que rapetassée de vice, et le vice, qui s'amende, n'est que rapetassé de vertu. Si ce syllogisme tout simple peut me servir, à la bonne heure; sinon, quel remède? Comme il n'y a point de vrai cocu que le misérable, de même la beauté n'est qu'une fleur. — La dame a commandé de faire sortir le fou; en conséquence, je le répète, faites sortir la dame.

OLIVIA.

L'ami, je leur ai commandé de vous faire sortir.

LE BOUFFON.

Une méprise au plus grand degré! Madame, *cuculus non facit monachum* ⁽²³⁾; c'est comme qui dirait, je ne porte pas de bigarrure de fou dans le cerveau. Ma bonne madonna, donnez-moi la permission de prouver que vous êtes une folle.

OLIVIA.

Peux-tu le prouver?

LE BOUFFON.

Très-adroitement, madame.

OLIVIA.

Voyons ta preuve.

LE BOUFFON.

Il faut que je vous catéchise et que je vous interroge pour cela, madame. — Ma bonne petite souris de vertu, répondez-moi.

OLIVIA.

Allons, l'ami, au défaut d'autre passe-temps, je te demanderai ta preuve.

LE BOUFFON.

Ma chère madame, pourquoi êtes-vous en deuil?

OLIVIA.

Mon cher fou, pour la mort de mon frère.

LE BOUFFON.

Je crois, ma chère dame, que son âme est en enfer.

OLIVIA.

Moi, je sais, fou, que son âme est dans le ciel.

LE BOUFFON.

Vous n'en êtes que d'autant plus folle, ma chère dame, d'être en deuil, de ce que l'âme de votre frère est dans le ciel. — Emmenez la folle, messieurs.

OLIVIA.

Que pensez-vous de ce fou, Malvolio? Ne s'amende-t-il pas?

MALVOLIO.

Oui, et il continuera ainsi jusqu'à ce que les tranes de la mort le secouent. L'infirmité qui fait déchoir le sage amende toujours le fou.

LE BOUFFON.

Dieu veuille vous envoyer, monsieur, une prompte infirmité, afin d'augmenter votre folie ! Sir Tobie jurera que je ne suis pas un renard ; mais il ne risquerait pas sa parole sur deux sous, pour gager que vous n'êtes pas fou.

OLIVIA.

Que répondez-vous à cela , Malvolio ?

MALVOLIO.

Je m'étonne que vous, madame, vous puissiez trouver aucun amusement dans les stériles propos d'une pareille canaille ; je l'ai vu terrassé l'autre jour par un fou de l'espèce la plus commune qui n'a pas plus de cervelle qu'une pierre. Voyez, il est déjà hors de parade ; si vous ne riez pas, et que vous ne lui fournissiez pas matière, le voilà avec un bâillon dans la bouche. Je proteste que je tiens tous ces hommes sensés qui applaudissent à grands cris aux sots contes de ces sortes de fous, pour n'être eux-mêmes rien de mieux que les bouffons des fous.

OLIVIA.

Oh ! vous êtes malade à force d'amour-propre, Malvolio, et votre goût en est dépravé. Quiconque est généreux, sans reproche, et d'une humeur franche et gaie, prend pour des flèches d'oiseau ces traits que vous croyez des boulets de canon ; il n'y a aucune malignité de satire dans un fou de profession, quoiqu'il ne fasse que railler, et il n'y a point d'amertume dans les railleries d'un homme connu pour sage et discret, quoiqu'il ne fasse que censurer.

LE BOUFFON.

Que Mercure te donne le don de mentir, en récompense de ce que tu mens si avantageusement des fous !

(Entre Marie.)

MARIE.

Madame, il y a à votre porte un jeune homme qui désire beaucoup vous parler.

OLIVIA.

De la part du comte Orsino, n'est-ce pas ?

MARIE.

Je l'ignore, madame ; c'est un beau jeune homme, avec une suite brillante.

OLIVIA.

Qui de mes gens l'arrête à ma porte ?

MARIE.

Sir Tobie, madame, votre parent.

OLIVIA.

Écartez-le de chez moi, je vous prie : il ne dit pas un mot qui ne soit d'un insensé. (*Maria sort.*) — Honte sur lui ! Allez, Malvolio ; si c'est un message de la part du comte, dites que je suis malade, ou que je ne suis pas chez moi ; tout ce que vous voudrez pour m'en débarrasser. (*Malvolio sort.*) (*Au bouffon.*) Tu vois, l'ami, que ta folie devient surannée et qu'elle déplaît aux gens.

LE BOUFFON.

Vous avez parlé en notre faveur, ma chère dame, comme si votre fils aîné était un fou. Que Jupiter

veuille remplir son crâne de cervelle ; car voici un de vos parens qui a une *pie-mère* ⁽²⁴⁾ des plus faibles.

(Entre Sir Tobie Belch.)

OLIVIA.

Sur mon honneur, il est à demi ivre. — Qui est-ce qui est à la porte, cousin ?

SIR TOBIE.

Un gentilhomme.

OLIVIA.

Un gentilhomme ! quel gentilhomme ?

SIR TOBIE.

C'est un gentilhomme.... La peste soit des harrens ! Hé bien, sot ?

LE BOUFFON.

Bon, monsieur Tobie....

OLIVIA.

Mon oncle, mon oncle, comment se fait-il que vous ayez gagné de si bonne heure cette léthargie ?

SIR TOBIE.

La luxure ⁽²⁵⁾ ; je défie la luxure. — Il y a quelqu'un à la porte.

OLIVIA.

Oui, certes : quel est-il ?

SIR TOBIE.

Qu'il soit le diable, s'il veut, je ne m'en embarrasse guère. Oh ! vous pouvez m'en croire, comme je vous le dis : oui, cela m'est égal.

(Il sort.)

OLIVIA.

A quoi ressemble un homme ivre, fou ?

LE BOUFFON.

A un homme noyé, à un fou, et à un frénétique ; un verre de plus après qu'il est échauffé par le vin, en fait un fou : le second le jette dans la frénésie, et un troisième le noie.

OLIVIA.

Va chercher l'officier de paix, et qu'il veille sur mon cousin ; car il en est au troisième degré de la boisson, il est noyé ; va, tâche de le découvrir.

LE BOUFFON.

Il n'est encore que fou, ma chère dame ; et le fou aura soin du fou.

(Le bouffon sort.)

(Malvolio entre.)

MALVOLIO.

Madame, le jeune étranger qui est là, déclare qu'il faut absolument qu'il vous parle. Je lui ai dit que vous étiez malade : il répond qu'il s'attendait à cela, et que c'est pour cela qu'il vient vous parler : je lui ai dit que vous étiez endormie ; il semble qu'il en avait aussi un pressentiment, et il dit que c'est pour cela qu'il veut vous voir et vous parler ; que lui dira-t-on, madame ? Il est cuirassé contre toute espèce de refus.

OLIVIA.

Dites-lui qu'il ne me parlera pas.

MALVOLIO.

On le lui a déjà dit ; et il déclare qu'il va s'établir à votre porte, comme le poteau d'un shériff⁽²⁶⁾, et se faire pied de banc ; qu'absolument il veut vous parler.

OLIVIA.

Quelle espèce d'homme est-ce ?

MALVOLIO.

De l'espèce d'un homme.

OLIVIA.

Et quelles sont ses manières ?

MALVOLIO.

De fort mauvaises manières. Il veut vous parler, soit que vous le vouliez ou non.

OLIVIA.

Et sa personne, son âge ?

MALVOLIO.

Il n'est pas encore assez âgé pour être un homme, ni assez jeune non plus pour n'être qu'un enfant ; il est ce qu'une cosse est avant qu'elle devienne pois ; ou un fruit vert, avant qu'il soit devenu pomme ; au point de séparation entre l'enfant et l'homme ; il a une fort belle physionomie, et il parle d'un ton mutin ; on croirait que le lait de sa mère n'est pas encore tout-à-fait sorti de ses veines.

OLIVIA.

Qu'il vienne ; appelez ma femme de chambre.

MALVOLIO.

Mademoiselle, madame vous appellé.

(Marie rentre.)

(Il sort.)

OLIVIA.

Donnez-moi mon voile ; jetez-le-moi sur mon

visage : nous consentons à écouter encore une fois l'ambassade d'Orsino.

(Entre Viola.)

VIOLA.

Laquelle est ici l'honorable maîtresse du logis ?

OLIVIA.

Adressez-moi la parole , je répondrai pour elle ; que voulez-vous ?

VIOLA.

Très-radiuse , parfaite et incomparable beauté... — Je vous prie, dites-moi si c'est là la maîtresse de la maison, car jamais je ne l'ai vue encore. Je serais bien fâché de perdre mal à propos ma harangue ; car outre qu'elle est admirablement bien écrite, je me suis encore donné de grandes peines pour l'apprendre par cœur. Généreuses beautés , ne me faites essayer aucun dédain ; je suis extrêmement susceptible à la plus légère marque de mépris.

OLIVIA.

De quelle part venez-vous , monsieur ?

VIOLA.

Je ne suis pas en état d'en dire beaucoup plus que je n'ai étudié. Et cette question s'écarte de mon rôle. Aimable dame, donnez-moi une assurance positive si vous êtes la maîtresse du logis, afin que je puisse procéder à ma harangue.

OLIVIA.

Êtes-vous comédien ?

VIOLA.

Non , à vous parler franchement et du fond du

cœur ; et cependant je jure par les griffes de la méchanceté que je ne suis pas ce que je représente. Êtes-vous la dame du logis ?

OLIVIA.

Si je ne me vole pas moi-même , je la suis.

VIOLA.

Très-certainement si vous l'êtes , vous vous volez vous-même. Car ce qui est à vous , pour en faire don , n'est pas à vous pour le tenir en réserve. Mais cela sort de ma commission. Je vais d'abord débiter mon discours à votre louange , et en venir ensuite au fait de mon message.

OLIVIA.

Venez tout de suite à ce qu'il a d'important : je vous dispense de l'éloge.

VIOLA.

Hélas ! j'ai pris tant de peine à l'étudier ; et il est poétique.

OLIVIA.

Il n'en ressemble que mieux à une fiction ; je vous en prie , gardez-le pour vous. On m'a dit que vous faisiez grand bruit à ma porte , et j'ai permis votre entrée , plus pour la surprise de vous voir , que pour l'envie de vous écouter. Si vous n'êtes pas insensé , retirez-vous ; si vous jouissez de votre raison , soyez court : je ne suis pas dans une lune à souffrir un dialogue aussi extravagant.

MARIE.

Voulez-vous déployer les voiles , l'ami ? Voici votre chemin.

VIOLA.

Non, joli mousse, je dois rester à flot ici un peu plus long-temps. — (*A Olivia.*) Quelque douceur qui apaise votre géant, ma chère dame, je vous en prie ⁽²⁷⁾.

OLIVIA.

Déclarez-moi vos intentions.

VIOLA.

Je suis chargé d'un message.

OLIVIA.

Sûrement, vous avez quelque chose de bien affreux à m'apprendre, puisque le début de votre politesse est si craintif; expliquez l'objet de votre message.

VIOLA.

Il n'est fait que pour votre oreille; je ne vous apporte ni déclaration de guerre, ni imposition d'hommage; je porte l'olive dans ma main: mes paroles sont, comme le sujet, des paroles de paix.

OLIVIA.

Et cependant votre début a été des plus brusques. Qu'êtes-vous? Que voulez-vous?

VIOLA.

Si j'ai montré quelque grossièreté, c'est de mon rôle que je l'ai empruntée. Ce que je suis, et ce que je veux, sont des choses aussi secrètes que l'honneur d'une vierge; c'est du sacré pour votre oreille seule, du profane pour toute autre.

OLIVIA, à Marie.

Laissez-nous seuls. Nous désirons connaître ces

choses sacrées. (*Marie sort.*) Maintenant, monsieur, votre texte?

VIOLA.

Très-chère dame...

OLIVIA.

Une doctrine vraiment consolante, et sur laquelle on peut dire beaucoup de choses! — Où est votre texte?

VIOLA.

Dans le sein d'Orsino.

OLIVIA.

Dans son sein? Dans quel chapitre de son sein?

VIOLA.

Pour vous répondre avec méthode, dans le premier chapitre de son cœur.

OLIVIA.

Oh! je l'ai lu; c'est de l'hérésie toute pure. N'avez-vous rien de plus à dire?

VIOLA.

Chère madame, laissez-moi voir votre visage.

OLIVIA.

Avez-vous quelque commission de votre maître à négocier avec mon visage? Vous voilà maintenant hors de votre texte; mais nous allons tirer le rideau et vous montrer le portrait. Regardez, monsieur: voilà ce que vous direz que j'étais quand vous m'avez vue; n'est-il pas bien fait?

(Elle ôte son voile.)

VIOLA.

Admirablement bien fait, si Dieu a tout fait.

OLIVIA.

Il est mûr, monsieur ; il résistera à la pluie et au vent.

VIOLA.

C'est la beauté même, mélange heureux des roses et des lis, et la main délicate et savante de la nature en a pétri elle-même les couleurs. Madame, vous êtes la plus cruelle des beautés qui respirent, si vous conduisez tous ces attraits au tombeau sans en laisser aucune copie à l'univers.

OLIVIA.

Oh ! monsieur, je n'aurai pas le cœur si dur : je veux tirer plusieurs copies de ma beauté. Elle sera inventoriée, et chaque parcelle, chaque article sera coté dans mon testament ; par exemple, *item*, deux lèvres passablement vermeilles : *item*, deux yeux gris avec des paupières dessus : *item*, un cou, un menton, et ainsi de suite. Avez-vous été envoyé ici pour faire mon estimation ?

VIOLA.

Je vois ce que vous êtes : vous êtes trop fière ; mais fussiez-vous le diable, vous êtes belle : mon seigneur et maître vous aime. Oh ! un pareil amour mérite d'être récompensé, fussiez-vous couronnée et proclamée la merveille incomparable de la beauté.

OLIVIA.

Comment m'aime-t-il ?

VIOLA.

Avec des adorations, des larmes fécondes, des gémissemens qui tonnent l'amour, et des soupirs de feu ⁽²⁸⁾.

OLIVIA.

Votre maître connaît mes dispositions : je ne puis l'aimer. Cependant je le crois vertueux , je sais qu'il est noble , d'un rang illustre , d'une jeunesse dans sa pleine fleur. Il a les suffrages de tout le monde ; il est libéral , savant , et vaillant ; et plein de grâce dans ses proportions , dans sa taille et sa tournure ; mais malgré toutes ces qualités , je ne puis l'aimer : il y a long-temps qu'il aurait dû se le tenir pour dit.

VIOLA.

Si je vous aimais de toute la passion de mon maître , avec la violence de son martyre , et menant une vie qui est une véritable mort , je ne trouverais aucune raison , aucun sens dans votre refus , et je ne le concevrais pas.

OLIVIA.

Hé , que feriez-vous ?

VIOLA.

Je me bâtirais une cabane de saule ⁽²⁹⁾ à votre porte , et j'implorerais l'âme de ma vie dans sa demeure ; je composerais des poèmes sincères sur l'amour méprisé , et je les chanterais de toute ma voix dans la profondeur de la nuit ; je ferais sonner votre nom dans le creux des collines qui le répercuteraient , et je forcerais la babillarde fille de l'air à répéter *Olivia* ! Oh ! vous ne pourriez trouver de repos entre les élémens de l'air et de la terre , que vous n'eussiez eu pitié de moi.

OLIVIA.

Vous feriez beaucoup ! Quelle est votre parenté ?

VIOLA.

Au-dessus de ma fortune ; et cependant ma fortune est avantageuse : je suis gentilhomme.

OLIVIA.

Allez trouver votre maître : je ne puis l'aimer ; qu'il cesse ces messages ; à moins , que , par hasard , vous ne reveniez encore , pour m'apprendre comment il prend la chose. Adieu : je vous remercie de vos peines ; dépensez ceci à ma considération.

VIOLA.

Je ne suis point un mercenaire à gages, madame : gardez votre bourse ; c'est mon maître, et non pas moi, qui a besoin de récompense. Puisse l'amour changer en pierre le cœur que vous aimerez ; et que votre ardeur, comme la passion de mon maître, ne rencontre à son tour que le mépris ! Adieu, beauté cruelle.

(Elle sort.)

OLIVIA.

Quel est votre parenté ? — Au-dessus de ma fortune, répond-il, et pourtant ma fortune est avantageuse. — Je suis gentilhomme. Oui, je le jurerais que tu l'es en effet. Ton langage, ta physionomie, ta stature, tes actions et tes sentimens te donnent des armoiries. — N'allons pas trop vite. — Doucement, doucement ! Si le messenger n'était autre chose que le maître ! — Comment peut-on prendre si promptement la contagion ? Il me semble que je sens toutes les perfections de ta jeunesse, aimable cavalier, se glisser furtivement dans mes yeux. Allons, soit. — Holà, Malvolio !

(Entre Malvolio.)

MALVOLIO.

Me voici , madame , à vos ordres.

OLIVIA.

Cours après ce messager de mauvaise humeur, l'homme du comte : il a laissé sa bague malgré moi ; va lui dire que je n'en veux point. Recommande-lui bien de ne pas flatter son maître , et de ne pas nourrir son espérance : je ne suis point pour lui. Si le jeune homme veut revenir demain matin, je lui expliquerai les raisons de mon refus. Cours vite, Malvolio.

MALVOLIO.

Madame , j'y cours.

(Il sort.)

OLIVIA.

Je ne sais trop ce que je fais ; et je crains de trouver que mes yeux sont des flatteurs qui en imposent à mon jugement ⁽³⁰⁾. Destin , montre ta puissance : nous ne disposons pas de nous-mêmes. Ce qui est arrêté dans les décrets du sort , doit nécessairement arriver ; et je m'abandonne à l'événement.

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La côte de la mer.

ANTONIO, SÉBASTIEN.

ANTONIO.

Vous ne voulez pas rester plus long-temps ? Et vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

SÉBASTIEN.

Non , je vous en prie ; mon étoile jette sur moi une clarté sinistre : la maligne influence de ma destinée pourrait peut-être empoisonner la vôtre. Je vous demanderai donc pour grâce de me laisser porter mes maux tout seul : ce serait bien mal reconnaître votre amitié pour moi , que de m'exposer à faire retomber une partie de ces maux sur vous.

ANTONIO.

Daignez du moins me faire connaître en quel lieu vous vous proposez d'aller.

SÉBASTIEN.

Non , non , monsieur ; mon voyage, quoique bien décidé , est une véritable extravagance. — Cepen-

dant je remarque en vous une discrétion délicate, qui ne cherche pas à me surprendre le secret que vous me voyez disposé à tenir renfermé.... Et la politesse me fait un devoir de vous le révéler moi-même. Il faut donc que vous sachiez de moi, Antonio, que mon nom est Sébastien, que j'ai changé en celui de Rodrigo ; mon père était ce Sébastien de Messaline, dont je sais que vous avez ouï parler. Il a laissé après lui deux enfans, moi, et une sœur, tous deux nés à la même heure : s'il eût plu au ciel, nous aurions de même fini notre vie ensemble ; mais, vous, monsieur, vous avez changé mes destins ; car quelques heures avant que vous m'ayez retiré des abîmes de la mer, ma sœur était noyée.

ANTONIO.

Hélas ! funeste jour !

SÉBASTIEN.

Une jeune personne, monsieur ; qui, quoiqu'on dit qu'elle me ressemblait beaucoup, passait pour belle aux yeux de presque tout le monde. Il ne me convient pas à moi d'oser avoir d'elle une aussi haute idée que les autres ; mais du moins puis-je assurer hardiment qu'elle avait une âme que l'envie même était forcée de trouver belle. Elle est noyée, monsieur, et il semble que je vais noyer son souvenir dans des flots de larmes plus abondans que ceux où elle a péri.

ANTONIO.

Excusez-moi, monsieur, de la mauvaise chère que je vous ai fait faire.

SÉBASTIEN.

Cher Antonio, c'est moi qui vous prie de me pardonner l'embarras que je vous ai causé.

ANTONIO.

Si pour prix de mon amitié, vous ne voulez pas blesser mon cœur, laissez-moi vous suivre et vous servir.

SÉBASTIEN.

Si vous ne voulez pas détruire votre ouvrage, je veux dire, donner la mort à celui que vous avez arraché de ses bras, n'exigez pas cela de moi. Adieu, en un mot : mon cœur est plein de reconnaissance ; et je ressemble si fort à ma mère, par ma faiblesse, qu'à la moindre occasion mes yeux vont encore me trahir. Je vais à la cour du comte Orsino : adieu.

(Il sort.)

ANTONIO.

Que la faveur et la bonté de tous les dieux ensemble accompagnent tes pas ! J'ai plusieurs ennemis à la cour d'Orsino ; sans cela, je ne tarderais pas à t'y revoir. — Mais, arrive ce qui voudra, je te suis si dévoué, que pour toi tous les dangers me semblent un jeu, et je veux y aller.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Une rue.

VIOLA entre, MALVOLIO la suit.

MALVOLIO.

N'étiez-vous pas, il y a un moment, avec la comtesse Olivia ?

VIOLA.

Oui, il n'y a qu'un instant, monsieur ; depuis que je l'ai quittée, j'ai marché fort doucement, et je ne suis encore qu'ici.

MALVOLIO.

Elle vous renvoie cette bague, monsieur ; vous auriez pu m'épargner la peine de courir après vous, et la reprendre vous-même. Elle ajoute encore, que vous ayez à bien assurer votre maître qu'il peut désespérer, et qu'elle ne veut point de lui ; et ceci encore, que vous n'avez jamais la hardiesse de revenir négocier pour lui, à moins que ce ne soit pour redire à ma maîtresse la manière dont il aura pris son refus, et là-dessus reprenez cette bague.

VIOLA.

Elle l'a reçue de moi : je n'en veux point.

MALVOLIO.

Allons, monsieur, vous la lui avez méchamment jetée : et son intention est qu'elle vous soit rendue. (*Il la jette à ses pieds.*) Si elle vaut la peine que vous

vous baissiez, la voilà sous vos yeux; sinon, qu'elle soit à celui qui la trouvera.

(Il sort.)

VIOLA.

Je n'ai point laissé de bague chez elle; quelle est l'intention de cette dame? Que ma destinée ne le permette pas! Ma figure l'aurait-elle charmée? — Elle m'a beaucoup considérée, et si attentivement, qu'il me semblait que ses yeux égaraient sa langue; car elle ne me parlait que par mots interrompus et d'un air distrait. Elle m'aime sûrement. C'est une ruse de sa passion qui m'invite à la revoir par ce grossier messenger. Ce n'est point du tout une bague de mon maître! Non, il ne lui en a point envoyé; c'est à moi-même qu'elle l'adresse. — Si cela est (comme cela est en effet), pauvre infortunée, il vaudrait mieux pour elle être amoureuse d'un songe! Déguisement, tu es, je le vois, un artifice funeste, dont l'ennemi du genre humain sait tirer grand parti. Combien il est aisé à ceux qui ont quelques appas pour tromper, de faire impression sur la molle cire du cœur des femmes! Hélas! c'est la faute de notre fragilité, et non pas la nôtre. Car si nous sommes telles, c'est que nous avons été créées telles. Comment ceci s'arrangera-t-il? Mon maître l'aime passionnément; et moi, pauvre fille, sous une métamorphose étrange, je suis aussi passionnément amoureuse de lui. Et elle, dans sa méprise, paraît raffoler de moi. Qu'est-ce que tout ceci deviendra? Tant que je serai homme, il faut que je désespère d'obtenir l'amour de mon maître; et étant une femme, hélas! que d'inutiles soupirs poussera l'in-

LA DOUZIÈME NUIT,
 fortunée Olivia ! O temps ! c'est toi qui dois dénouer
 ce nœud compliqué, et non pas moi : il est trop fort
 pour mon génie.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Appartement de la maison d'Olivia.

SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ AGUE-CHEEK.

SIR TOBIE.

Approchez, sir André. N'être pas au lit après mi-
 nuit, c'est être levé de bonne heure ; et *diluculo sur-
 gere* ⁽³¹⁾, vous savez....

SIR ANDRÉ.

Non, en bonne foi, je ne sais pas, moi ; mais je
 sais que se lever tard c'est se lever tard.

SIR TOBIE.

Fausse conclusion, que je hais autant qu'un flacon
 vide ! Être debout après minuit, et aller alors au lit,
 c'est se coucher matin ; en sorte qu'aller se coucher
 après minuit, c'est aller se coucher de bonne heure.
 Notre vie n'est-elle pas composée de quatre élémens ?

SIR ANDRÉ.

On le dit : mais je crois, moi, qu'elle est composée
 du boire et du manger.

SIR TOBIE.

Vous êtes un savant : allons donc manger et boire.
 — Holà, Marianne, entendez-vous ? — Un galon de vin.

(Entre le bouffon.)

SIR ANDRÉ.

Voici, ma foi, le fou qui vient.

LE BOUFFON.

Hé bien, mes cœurs ? N'avez-vous jamais vu le portrait de nous trois ?

SIR TOBIE.

Sois le bienvenu, fou ; allons, une chanson.

SIR ANDRÉ.

Sur ma foi, ce fou a une excellente voix ! Je voudrais pour quarante shellings avoir sa jambe, et une voix pour chanter aussi douce que la sienne. En vérité, tu étais dans tes plus charmantes folies le dernier soir, lorsque tu parlas de Picrogro-mitus, des Vapians passant l'équinoxiale de Queubus : cela était excellent, en vérité ; je t'ai envoyé douze sous pour ta catin ; les as-tu reçus ?

LE BOUFFON.

Oui, j'ai remis ta gracieuseté à mon jupon court ; car le nez de Malvolio n'est pas un manche de fouet ⁽³²⁾, et la maison des myrmidons n'est pas un bouchon.

SIR ANDRÉ.

Excellent ! c'est la plus jolie folie pour couronner la fin. Allons, à présent une chanson.

SIR TOBIE.

Avance ; voilà douze sous pour toi ; chante-nous une chanson.

SIR ANDRÉ.

Voilà encore une pièce de douze sous de moi ; si un chevalier nous donne....

LE BOUFFON.

Voudriez-vous une chanson d'amour, ou une chanson morale?

SIR TOBIE.

Une chanson d'amour, une chanson d'amour!

SIR ANDRÉ.

Oui, oui; je ne me soucie point de morale.

LE BOUFFON chante.

O ma maîtresse! où êtes-vous errante?
 Arrêtez et écoutez: Votre sincère amant s'avance,
 Votre amant qui peut chanter haut ou bas.
 Ne trotte pas plus loin, mon cher cœur:
 Des amans qui voyagent se rencontrent bientôt;
 C'est ce que sait le fils de tout homme sage.

SIR ANDRÉ.

Admirable, en vérité!

SIR TOBIE.

Bien, très-bien.

LE BOUFFON.

Qu'est-ce que l'amour? Il n'est pas fait pour l'avenir:
 La joie présente fait rire dans le présent;
 Ce qui est avenir est encore incertain;
 Il n'y a point de moisson à recueillir des délais.
 Viens donc, ma chère âme, me donner cent baisers.
 La jeunesse est une étoffe qui ne peut durer.

SIR ANDRÉ.

Une voix douce comme du miel, aussi vrai que je suis chevalier.

SIR TOBIE.

Une voix contagieuse!

SIR ANDRÉ.

Des plus douces et des plus contagieuses, sur ma foi.

SIR TOBIE.

Entendre par le nez c'est une douce contagion⁽³³⁾. Mais commencerons-nous une danse de tourne-ciel⁽³⁴⁾? Éveillerons-nous la chouette dans un trio à l'unisson, qui ravisse les trois âmes^(*) d'un tisserand? Le ferons-nous?

SIR ANDRÉ.

Si vous m'aimez, faisons-le. Allons, commence. Je suis un chien pour chanter.

LE BOUFFON.

Par Notre-Dame, il y a des chiens qui chantent à merveille.

SIR ANDRÉ.

Certainement; chantons : *Coquin, tais-toi.*

LE BOUFFON.

Tais-toi, coquin, chevalier? Je serai donc forcé de vous appeler coquin, chevalier?

SIR ANDRÉ.

Ce n'est pas la première fois que j'ai forcé un homme à m'appeler coquin. Commence, fou; la chanson commence par *Tais-toi.*

LE BOUFFON.

Je ne commencerai jamais si je me tais.

* Apparemment l'âme végétative, l'âme sensitive, et l'âme raisonnable.

SIR ANDRÉ.

Bon là, ma foi. Allons, commence.

(Ils chantent.)

(Entre Marie.)

MARIE.

Quel concert de gouttières tenez-vous donc ici ? Si ma maîtresse n'a pas appelé son intendant, Malvolio, et ne lui a pas ordonné de vous mettre à la porte, ne me croyez jamais.

SIR TOBIE.

Madame est une Catayenne ⁽³⁵⁾ ; nous sommes des politiques : Malvolio est une canaille, et nous sommes trois joyeux garçons ⁽³⁶⁾. Ne suis-je pas son parent ? Ne suis-je pas de son sang ? Fi de madame. — (Chantant.) *Il était un homme à Babylone, madame, madame.*

LE BOUFFON.

Malepeste ! le chevalier est dans une merveilleuse folie.

SIR ANDRÉ.

Oui, il s'en tire assez bien, quand il est bien disposé, et moi aussi : il fait le fou avec plus de grâce que moi ; et moi je le fais plus au naturel.

SIR TOBIE, chantant.

Ah ! le douzième jour de décembre.

MARIE.

Au nom de Dieu, taisez-vous.

(Entre Malvolio.)

MALVOLIO.

Hé, messieurs, êtes-vous fous ? ou qu'êtes-vous donc ? N'avez-vous ni esprit, ni savoir-vivre, ni

honnêteté, pour faire un vacarme de chaudronniers à cette heure de la nuit ? Faites-vous une taverne de la maison de madame, que vous vous égosillez ainsi à crier vos airs de tailleurs, sans aucun adoucissement ou remords ? N'avez-vous donc aucun respect pour le lieu, les personnes et les temps ?

SIR TOBIE.

Nous avons gardé les temps, monsieur, dans nos trios. Allez au diable ⁽³⁷⁾.

MALVOLIO.

Sir Tobie, il faut que je vous parle net. Ma maîtresse m'a donné ordre de vous dire que, quoiqu'elle vous reçoive comme son parent, elle n'a point de parenté avec vos désordres. Si vous pouvez vous séparer de vos mauvais déportemens, vous serez toujours le bienvenu dans sa maison : sinon, s'il vous plaisait de prendre congé d'elle, elle est toute disposée à vous faire ses adieux.

SIR TOBIE, chantant.

Adieu, cher cœur, puisqu'il faut que je parte ⁽³⁸⁾.

MALVOLIO.

Oui, bon sir Tobie.

SIR TOBIE, chantant.

Ses yeux dénotent que ses jours sont bientôt à leur fin.

MALVOLIO.

Les choses en sont-elles là ?

SIR TOBIE, chantant.

Mais moi, je ne mourrai jamais.

LE BOUFFON.

En cela vous mentez, sir Tobie.

MALVOLIO.

Pour cela, je suis très-disposé à vous croire.

SIR TOBIE, chantant.

Lui dirai-je de s'en aller?

LE BOUFFON.

Ah! si vous le faisiez!

SIR TOBIE.

Lui dirai-je de s'en aller, sans le ménager?

LE BOUFFON.

Oh non, non, vous n'oserez.

SIR TOBIE.

Vous détonnez, l'ami; vous mentez. — Êtes-vous plus qu'un intendant? Croyez-vous que, parce que vous faites l'homme vertueux ⁽³⁹⁾, il n'y aura plus ni gâteaux, ni petite bière?

LE BOUFFON.

Oui, par sainte Anne, et le gingembre aussi sera chaud dans la bouche.

SIR TOBIE.

Tu as raison.—Allez, monsieur, allez frotter votre chaîne avec de la mie de pain ⁽⁴⁰⁾. Du vin, Marie!

MALVOLIO.

Mademoiselle Marie, si vous faisiez quelque cas de la faveur de ma maîtresse, vous ne voudriez pas prêter les mains à cette conduite brutale et gros-

sière; ma maîtresse en sera informée, je vous le jure.

MARIE.

(Il sort.)

Va secouer tes oreilles.

SIR ANDRÉ.

Lui donner un rendez-vous en duel, et puis lui manquer de parole et se jouer de lui, ce serait une aussi bonne œuvre que de boire quand on a faim.

SIR TOBIE.

Faites cela, chevalier. Je vais vous donner un cartel par écrit où je lui ferai connaître de vive voix votre indignation contre lui.

MARIE.

Mon cher sir Tobie, restez tranquille pour cette nuit; depuis le moment que le jeune page du comte a vu aujourd'hui ma maîtresse, elle est fort troublée. Quant à monsieur Malvolio, abandonnez-le à mes soins : si je ne le mystifie pas au point de le faire passer en proverbe, et de le rendre un objet de risée publique, croyez que je n'ai pas assez d'esprit pour me coucher tout à l'heure dans mon lit; je sais que je suis en état de le faire.

SIR TOBIE.

Instruis, instruis-nous : conte-nous quelque chose de lui.

MARIE.

Hé mais! il est quelque fois une espèce de puritain.

SIR ANDRÉ.

Oh! si je le croyais, je le battrais comme un chien.

SIR TOBIE.

Quoi, pour être puritain ? Ta sublime raison, cher chevalier ?

SIR ANDRÉ.

Je n'ai point de sublime raison pour cela, mais j'ai d'assez bonnes raisons.

MARIE.

C'est un démon de puritain, ou une manière d'homme qui sait fort bien se plier aux circonstances ; un sot plein d'affectation qui sait par cœur les affaires d'état, sans livre et sans étude, et vous débite sa science par grands lambeaux ; un homme qui a la meilleure opinion de lui-même, et si farci, à ce qu'il s'imagine, de perfections, que c'est un article de foi pour lui qu'on ne peut le voir sans l'aimer ; et c'est dans ce vice même, qui lui est propre, que ma vengeance trouvera matière à s'exercer.

SIR TOBIE.

Que feras-tu ?

MARIE.

Je glisserai sur son chemin quelques épîtres d'amour en style équivoque et obscur, et dans lesquelles, à la couleur de sa barbe, à la forme de sa jambe, à sa tournure, à sa démarche, à l'expression de ses yeux, à son front, à son teint, il se reconnaîtra désigné de la manière la plus palpable. Je peux écrire tout comme ferait madame votre nièce ; il serait très-difficile de distinguer nos deux mains dans une lettre dont on aurait oublié le sujet.

SIR TOBIE.

Excellent ! Je me doute du complot.

SIR ANDRÉ.

Je le flaire aussi déjà.

SIR TOBIE.

Il croira, par des lettres que vous laisserez adroitement tomber sur son passage, qu'elles viennent de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

MARIE.

Oui, mon projet est un cheval de cette couleur-là.

SIR ANDRÉ (41).

Et votre cheval fera de lui un âne.

MARIE.

Oui, un âne, je n'en doute pas.

SIR ANDRÉ.

Oh! cela sera admirable.

MARIE.

Un plaisir de roi, je vous en assure. Je sais que mon remède opérera sur lui. Je vous posterai tous deux en embuscade, et le fou fera le troisième dans un lieu où il trouvera la lettre : observez bien comme il l'interprétera. Pour ce soir, au lit; je vais y rêver à mon projet. Adieu.

(Elle sort.)

SIR TOBIE.

Bonne nuit, Penthésilée (42).

SIR ANDRÉ.

Par ma foi, c'est une brave fille.

SIR TOBIE.

C'est une excellente levrette, et de bonne race, et une fille qui m'adore. Qu'en dites-vous?

SIR ANDRÉ.

J'ai été adoré aussi jadis, moi.

SIR TOBIE.

Allons nous mettre au lit, chevalier. — Tu aurais besoin d'envoyer demander plus d'argent.

SIR ANDRÉ.

Si je ne peux regagner votre nièce, je suis dans un mauvais pas.

SIR TOBIE.

Envoie demander de l'argent, chevalier : si tu ne parviens pas à la fin à en avoir, dis que je suis un chien sans queue ⁽⁴³⁾.

SIR ANDRÉ.

Si je n'en obtiens pas, ne fais jamais fond sur ma parole ; prends-le comme tu voudras.

SIR TOBIE.

Allons, venez, je vais brûler quelques verres de Canarie ; il est trop tard pour aller se coucher maintenant ; allons, chevalier, venez.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Appartement dans le palais du duc.

LE DUC, VIOLA, CURIO et autres.

LE DUC.

Donnez-nous quelque musique. — Ah ! bonjour, mes amis. — Allons, bon César, seulement ce morceau de chant, cet air antique que nous enten-

dîmes le dernier soir. Il me semblait qu'il soulageait beaucoup mon âme souffrante, beaucoup plus que ces airs légers et ces refrains répétés dans ces mesures vives et brusques. — Allons, seulement un couplet.

CURIO.

Avec la permission de votre altesse, il n'est pas ici celui qui pourrait le chanter.

LE DUC.

Qui était-ce donc ?

CURIO.

Festé le bouffon, seigneur ; un fou qui amusait beaucoup le père de madame Olivia : il est quelque part aux environs du palais.

LE DUC.

Cherchez-le, et qu'on joue l'air en l'attendant. (*Césario sort : on joue un air.*) Approche, jeune homme ; si tu aimes jamais, dans les doux transports de ta passion souviens-toi de moi ; car tous les vrais amans sont tels que je suis, changeans et volages dans tous les autres sentimens, excepté dans la constante pensée de l'objet aimé. — Comment trouves-tu cet air ?

VIOLA.

Il retentit comme un écho dans le cœur qui sert de trône à l'amour.

LE DUC.

Tu en parles en maître ; je gagerais ma vie que, tout jeune que tu es, ton œil s'est fixé sur quelque objet qui le charme. N'est-il pas vrai, jeune homme ?

VIOLA.

Un peu, avec votre permission.

LE DUC.

Quelle espèce de femme est-ce ?

VIOLA.

De votre complexion.

LE DUC.

Elle n'est donc pas digne de toi. Quel âge, au vrai ?

VIOLA.

Environ de votre âge, seigneur.

LE DUC.

Elle est trop âgée, par le ciel ! Qu'une femme choisisse toujours un époux plus âgé qu'elle, c'est le moyen qu'elle soit plus assortie à son époux, et plus sûre de conserver sa place dans son cœur. Car, mon enfant, nous avons beau vanter notre sexe, nous sommes plus étourdis, plus flottans dans nos caprices ; nous sommes plus aisément emportés par le désir et par l'inconstance ; notre amour s'use et se perd plus vite que celui des femmes.

VIOLA.

Je le crois ainsi, seigneur.

LE DUC.

Aie donc soin que ton amante soit plus jeune que toi, ou ton affection ne pourra tenir et durer. Les femmes sont comme les roses ; leur belle fleur, une fois épanouie, tombe dans l'espace d'une heure.

VIOLA.

Et cela est vrai. Hélas ! il n'est que trop vrai que c'est là leur sort , de se flétrir au moment où elles atteignent la perfection.

LE DUC.

Allons , mon ami , la chanson que tu nous donnas le dernier soir. Remarque-la , Césario ; elle est antique et simple. Les fileuses , ceux qui font des nœuds au soleil , et les jeunes filles dont le cœur est libre , ont coutume de la chanter : c'est la naïve et pure vérité , et elle peint bien l'innocence de l'amour comme le bon vieux temps.

LE BOUFFON.

Êtes-vous prêt , monsieur ?

LE DUC.

Oui , je t'en prie , chante.

LE BOUFFON.

(Chant.)

Viens , ô mort ! viens ;

Qu'on me couche sous un triste cyprès :

Fuis , éteins-toi , souffle de ma vie.

Une beauté cruelle m'a donné la mort.

Semez de feuillage mon drap funèbre ;

Préparez-le.

Jamais homme ne se fit dans la mort un rôle aussi sincère

Que l'est le mien.

Point de fleurs , pas une douce fleur

Sur mon triste cercueil.

Point d'ami , pas un seul ami

Qui salue le lieu où seront déposés mes ossemens.

Pour épargner mille et mille soupirs ,

Ah ! placez-moi dans un lieu
Où l'amant fidèle et mélancolique ne trouve jamais mon tom-
beau ,
Pour l'arroser de ses larmes.

LE DUC, lui donnant sa bourse.

Voilà pour ta peine.

LE BOUFFON.

Il n'y a nulle peine ; j'ai du plaisir à chanter ,
monsieur.

LE DUC.

Hé bien , je veux te payer ton plaisir.

LE BOUFFON.

C'est autre chose, monsieur, et ce plaisir sera payé
dans un temps ou dans l'autre.

LE DUC.

A présent, donne-moi la permission de te quitter.

LE BOUFFON.

Allons, que le dieu de la mélancolie te protège,
et que ton tailleur te fasse un habit de taffetas chan-
geant ; car ton âme est une véritable opale. Je vou-
drais embarquer des hommes aussi constans sur la
mer, afin qu'ils eussent affaire partout, et que leur
but ne fût nulle part ; car c'est là ce qui fait toujours
un bon voyage. Adieu.

(Le bouffon sort.)

LE DUC.

Qu'on me laisse. (*Curio sort avec la suite du duc, excepté Viola.*) Encore une fois, Césario, va trou-
ver cette beauté souveraine et cruelle ; dis-lui que
mon amour, plus noble que les trésors de l'univers,

ne met aucun prix à une étendue de terres et de boue ; dis-lui que je fais des dons dont la fortune l'a comblée, le cas que je fais de cette étourdie et voyage déesse ; mais que c'est cette merveille, ce joyau suprême que la nature a enchâssé en elle, qui seul attire mon âme.

VIOLA.

Mais, seigneur, si elle ne peut vous aimer ?

LE DUC.

Elle ne peut me faire pareille réponse.

VIOLA.

Mais enfin, si vous étiez forcé de recevoir cette réponse ? Supposez que quelque dame, comme il en est peut-être, souffre pour l'amour de vous des tourmens dans son cœur aussi violens que vous en souffrez pour Olivia, mais que vous ne puissiez l'aimer et que vous le lui déclariez, n'est-elle pas forcée de recevoir votre refus ?

LE DUC.

Il n'est point de cœur femme qui puisse soutenir les battemens d'une passion aussi forte que celle dont l'amour tourmente mon cœur ; il n'est point de cœur de femme assez vaste pour contenir autant d'amour. Hélas ! on peut bien appeler leur amour un appétit des sens. Ce n'est qu'un goût qui irrite leur palais sans affecter leur cœur : il s'éteint dans la satiété, et finit par le dégoût et l'aversion. Mais le mien est aussi affamé que la mer, et peut supporter autant qu'elle. N'établissez aucune comparaison entre l'amour qu'une femme peut concevoir pour moi, et celui que j'ai pour Olivia.

VIOLA.

Oui, mais je sais...

LE DUC.

Que sais-tu?

VIOLA.

Je connais trop bien l'amour que les femmes ont pour les hommes. Je vous l'assure, elles ont un cœur aussi sincère que nous. Mon père avait une fille qui aimait un homme, comme il se pourrait par aventure que moi, si j'étais femme, j'aimasse votre altesse.

LE DUC.

Et quelle est son histoire?

VIOLA.

Un vide ⁽⁴⁴⁾, seigneur. Jamais elle n'a déclaré son amour, mais elle a laissé sa passion, cachée comme le ver dans le bouton, dévorer les roses de ses joues : elle languissait dans ses pensées ; et, pâle et mélancolique, elle était tranquille comme la patience sur un monument, souriant à la douleur. N'était-ce pas là de l'amour, seigneur ? Nous autres hommes, nous pouvons en dire et en jurer davantage ; mais, en vérité, nos démonstrations vont plus loin que notre volonté ; car toujours nous prouvons beaucoup dans nos sermens, et bien peu dans notre amour.

LE DUC.

Mais ta sœur est-elle morte de son amour, mon enfant ?

VIOLA.

Je suis tout ce qui reste de filles dans la maison de

mon père, et de frères aussi, et cependant je ne sais.
— Seigneur, irai-je trouver cette dame?

LE DUC.

Oui, voilà ce dont il s'agit. Vole vers elle ; donne-lui ce bijou : dis-lui que mon amour ne peut céder ni supporter aucun refus.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Le jardin d'Olivia.

SIR TOBIE, SIR ANDRÉ et FABIAN.

SIR TOBIE.

Suis ton chemin, seigneur Fabian.

FABIAN.

Oui, je le suivrai ; si je perds un seul scrupule de ce plaisir, que je sois rongé de mélancolie jusqu'à en périr.

SIR TOBIE.

Ne serais-tu pas bien aise de voir ce gremlin, cette canaille, ce galefretier, essayer quelque notable avanie?

FABIAN.

Oh ! j'en sauterais de joie. Vous savez qu'il m'a fait perdre les bonnes grâces de ma maîtresse, à l'occasion d'un combat d'ours.

SIR TOBIE.

Pour le mettre en fureur, nous aurons encore l'ours, et nous le ferons écumer de colère jusqu'à ce

qu'il en soit noir et bleu. Ne le ferons-nous pas, sir André?

SIR ANDRÉ.

Si nous ne le faisons pas, c'est fait de notre vie.

(Entre Marie.)

SIR TOBIE.

Voici notre petite scélérate. — Hé bien, comment vous en va, mon ortie des Indes ⁽⁴⁵⁾?

MARIE.

Cachez-vous dans le bosquet de buis : Malvolio descend le long de cette allée; il était là-bas, au soleil, l'air occupé, saluant son ombre depuis une demi-heure : observez-le, je vous en prie, si vous aimez à rire; car je suis certaine que cette lettre va faire de lui un idiot en extase. Allez vous blottir. Au nom de la raillerie (*ils se cachent*), tenez-vous là (*Marie laisse tomber une lettre*); car voici la truite qu'il faut prendre en la chatouillant.

(Marie sort.)

(Entre Malvolio.)

MALVOLIO.

C'est pur hasard : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Marie me dit une fois que sa maîtresse avait du penchant pour moi, et je l'ai entendue elle-même aller jusqu'à dire que si jamais elle prenait de l'amour, ce serait pour un homme de ma physiologie; de plus elle me traite avec des égards plus distingués qu'aucun de ceux qui sont attachés à son service. Que dois-je penser de tout cela?

SIR TOBIE.

Ce coquin a bien de la présomption.

FABIAN.

Oh ! paix ! ses orgueilleuses pensées font de lui un paon bien ridicule. Comme il se rengorge et se pavane en étalant son plumage !

SIR ANDRÉ.

Morbleu ! je vous battrais ce maraud...

SIR TOBIE.

Paix, vous dis-je.

MALVOLIO.

Devenir comte de Malvolio...

SIR TOBIE.

Ah ! coquin...

SIR ANDRÉ.

Un coup de pistolet, un coup de pistolet sur lui.

SIR TOBIE.

Paix ! paix !

MALVOLIO.

Il y en a des exemples. La dame de Strachy ⁽⁴⁶⁾ a épousé un valet de garde-robe.

SIR ANDRÉ.

Fi de lui, par Jézabel !

FABIAN.

Oh ! paix ! l'y voilà tout-à-fait enfoncé : voyez comme son imagination le souffle et l'enfle !

MALVOLIO.

Après avoir été marié trois mois avec elle, assis dans ma grandeur...

SIR TOBIE.

Oh ! où aurai-je une fronde pour lui lancer une pierre dans l'œil ?

MALVOLIO.

Appelant mes officiers autour de moi, dans ma robe de velours à ramages, au sortir de mon lit de repos, où j'aurai laissé Olivia endormie...

SIR TOBIE.

Feux et flammes !

FABIAN

Oh ! paix donc, paix !

MALVOLIO.

Alors prendre le caractère de ma grandeur ; et, après avoir promené sur eux un regard dédaigneux, leur dire que je connais ma place, et que je voudrais qu'ils connussent aussi la leur... Mander mon cousin Tobie...

SIR TOBIE.

Chaînes et cachots !

FABIAN.

Oh ! paix, paix, paix : voyez, voyez.

MALVOLIO.

Sept de mes gens, obéissans au premier signal, sortent pour l'aller chercher ; je parais sombre en attendant, et peut-être remontant ma montre, ou jouant avec quelque riche bijou. Tobie s'avance : alors que de révérences et de politesses il me fait !

SIR TOBIE.

Laisserons-nous vivre ce faquin ?

FABIAN.

Paix ! quand six chevaux attelés voudraient nous arracher notre silence.

MALVOLIO.

Je lui tends la main ainsi, mêlant à mon sourire familier un regard austère et impérieux.

SIR TOBIE.

Est-ce que sir Tobie ne vous applique pas un soufflet sur la joue ?

MALVOLIO.

Lui disant, cousin Tobie, puisque ma fortune a jeté votre nièce dans mes bras, accordez-moi le privilège de vous faire une remontrance.

SIR TOBIE.

Quoi, quoi ?

MALVOLIO.

Il faut vous corriger de votre ivrognerie.

SIR TOBIE.

Veux-tu, canaille... !

FABIAN.

Patience, ou nous rompons tous les fils de notre plan.

MALVOLIO.

De plus, vous dépensez le trésor de votre temps avec un imbécile de chevalier.

SIR ANDRÉ.

C'est moi, je vous le garantis.

MALVOLIO.

Un sir André !

SIR ANDRÉ.

Je le savais bien que c'était moi ; car bien des gens me traitent de sot.

MALVOLIO.

Qu'avons-nous ici ?

(Ramassant la lettre.)

FABIAN.

Voilà mon paon tout près du piège.

SIR TOBIE.

Oh ! paix ! et que le génie de la gaieté lui inspire de la lire tout haut.

MALVOLIO.

Sur ma vie, c'est la main de ma maîtresse : voilà ses *c*, ses *v*, ses *t*, et voilà comme elle fait ses grands *P*. En dépit de tout le monde, oui, oui, c'est sa propre main.

SIR ANDRÉ.

Ses *c*, ses *v*, ses *t*. Pourquoi cela ?

MALVOLIO.

A mon bien-aimé inconnu, cette lettre et mes tendres vœux ! Juste, voilà ses phrases. Permetts, chère cire. Doucement... et le cachet est une *Lucrèce* dont elle a coutume de sceller ses lettres. C'est ma maîtresse. — A qui cela s'adresserait-il ?

FABIAN.

Son cœur et tous ses sens sont enivrés.

MALVOLIO, lisant.

Jupiter sait que j'aime.

Mais qui ?

Lèvres, ne remuez pas ;

Nul mortel ne doit le savoir.

Nul mortel ne doit le savoir? Voyons la suite : la mesure est changée. Nul mortel-ne doit le savoir. Si c'était toi , Malvolio !

SIR TOBIE.

Je te le conseille : va te pendre , blaireau.

MALVOLIO continue de lire.

Je pourrais commander où j'adore ;
Mais le silence , plus tranchant que le poignard de Lucrece ,
Déchire mon cœur sans l'ensanglanter.
M. O. A I. gouverne mes destins.

FABIAN.

Une énigme dans le haut style !

SIR TOBIE.

Marie est une fille admirable , par ma foi !

MALVOLIO.

M. O. A. I. gouverne mes destins. Mais d'abord , voyons , voyons.

FABIAN.

Quel plat de poisson elle lui a servi là !

SIR TOBIE.

Et avec quelle avidité ce faucon sauvage vole à cet appât !

MALVOLIO.

Je puis commander où j'adore. En effet elle peut me commander. Je la sers : elle est ma maîtresse. Oh ! voilà qui est évident pour quiconque a une intelligence ordinaire ; il n'y a point d'équivoque là-dedans. — et la fin. — Que signifie cet arrangement alphabétique. Si je pouvais le faire un peu ressembler à mon nom. — Doucement. M. O. A. I.

SIR TOBIE.

Oh ! oui, viens-en à bout : le voilà maintenant dérouté et en défaut.

FABIAN.

Notre sowter ⁽⁴⁷⁾ va là-dessus aboyer et faire rage, quoique ce soit une chose qui sent autant le rance qu'un renard.

MALVOLIO.

M — Malvolio. *M* — Eh ! mais c'est la lettre initiale de mon nom.

FABIAN.

Ne vous ai-je pas bien dit qu'il ferait tant, qu'il ferait quelque chose de ces lettres. Oh ! c'est un excellent chien pour marquer la trace.

MALVOLIO.

M — Oui... mais nulle consonnance avec la suite : cela demande preuve. Ce serait un *A* qui devrait suivre, et c'est un *O*.

FABIAN.

Et *O* ⁽⁴⁸⁾ suivra, j'espère.

SIR TOBIE.

Ou je le bâtonnerai et lui ferai crier *O*.

MALVOLIO.

C'est l'*I* qui vient ensuite.

FABIAN.

Oui, si vous aviez un œil au dos ; vous pourriez voir plus de châtimens à vos talons que de bonnes fortunes devant vous.

MALVOLIO.

M. O. A. I. cela ne s'ajuste pas si bien qu'auparavant ; et pourtant en forçant un peu , l'apparence pourrait pencher vers moi : car chacune de ces lettres se trouve dans mon nom. Doucement : voyons ; voici de la prose qui suit : « *Si cette lettre tombe dans tes mains , médite-la. Mon étoile m'a placée au-dessus de toi ; mais ne t'effraie point de ma grandeur. Quelques-uns naissent grands ; d'autres à force d'efforts parviennent à la grandeur, et il en est que la grandeur vient chercher elle-même. Ta destinée t'ouvre les bras : que ton audace et ton courage l'em brassent. Et pour t'accoutumer et te former toi-même à ce que tu dois vraisemblablement devenir, sors de ton humble obscurité, et parais fier et brillant. Sois contredisant avec mon oncle, hautain avec mes gens : que ta bouche raisonne politique, prends la tournure d'un homme d'une espèce à part. Voilà les conseils que donne celle qui soupire pour toi. Souviens-toi de celle qui fit l'éloge de tes bas jaunes et qui souhaita de te voir la jambe ornée d'une brillante jarretière. Souviens-t'en, je te le répète. Va, poursuis : ta fortune est faite, si tu le veux sérieusement ; si tu ne le veux pas, reste donc un simple maître-d'hôtel, le compagnon de mes valets, et un homme indigne de toucher la main de la fortune. Adieu : celle qui voudrait changer d'état avec toi et te servir.—L'HEUREUSE INFORTUNÉE.* » La lumière du jour et la plaine ouverte, ne sont pas plus claires : cela est évident et palpable. Je veux devenir fier ; lire les auteurs politiques ; je contrecarrerai sir Tobie ; je

me décrasserai de mes viles connaissances; je ferai de moi un homme accompli, l'homme par excellence. — Je ne fais pas maintenant de moi un insensé, jouet de mon imagination : car toutes sortes de raisons concourent à me prouver que ma maîtresse est amoureuse de moi : elle louait dernièrement mes bas de couleur jaune; elle a vanté ma jambe et sa jarretière; et dans cette lettre elle se découvre elle-même à mon amour; c'est avec une espèce d'injonction, qu'elle m'invite à porter les parures qu'elle préfère. Je rends grâces à mon étoile; je suis heureux. Je me singulariserai, je me pavanerai, en bas jaunes, et en riches jarretières, et tout cela dans un clin d'œil. Louange à Jupiter et à mon étoile! — Ah! voici encore un post-scriptum. — *« Il est impossible que tu ne devines pas qui je suis. Si tu souris à mon amour, fais-le voir dans ton sourire : ton sourire te sied à merveille : souris donc toujours en ma présence, mon doux ami, je t'en conjure. »* O Jupiter, je te remercie. — Je sourirai : je ferai tout ce que tu voudras que je fasse.

(Il sort.)

FABIAN.

Je ne donnerais pas ma part de cette scène divertissante pour une pension de mille roupies que me paierait le Sophi ⁽⁴⁹⁾.

SIR TOBIE.

J'épouserai cette fille pour cette seule farce.

SIR ANDRÉ.

Et moi aussi.

SIR TOBIE.

Et je ne lui demanderais pour dot qu'une seconde plaisanterie pareille.

SIR ANDRÉ.

J'en dis autant.

(Entre Marie.)

FABIAN.

J'aperçois celle qui attrape si bien les dupes.

SIR TOBIE, à Marie.

Veux-tu mettre ton pied sur ma tête ?

SIR ANDRÉ.

Ou sur la mienne ?

SIR TOBIE.

Joueraï-je avec toi ma liberté , au jeu des carrés.
Et deviendrai-je ton esclave dévoué ?

SIR ANDRÉ.

Oui d'honneur ; ou veux-tu que ce soit moi ?

SIR TOBIE.

Tu l'as plongé dans un tel rêve , que quand il en perdra l'image , il en deviendra fou.

MARIE.

Allons , dites la vérité : cela fait-il effet sur lui ?

SIR TOBIE.

Comme l'eau-de-vie sur une sage-femme.

MARIE.

Si vous voulez donc voir les fruits de cette farce ,
remarquez bien son premier abord devant ma maî-

tresse. Il va aller la trouver en bas jaunes, et c'est une couleur qu'elle abhorre; les jarretières au-dessus du genou, mode qu'elle déteste; et il va lui faire des sourires, qui cadreront si mal avec la tristesse et la mélancolie où elle est plongée, qu'il est impossible qu'il n'en résulte pas pour lui le plus insigne mépris; si vous êtes curieux de cette scène, suivez-moi.

SIR TOBIE.

Je te suivrais aux portes du Tartare, rare démon d'esprit.

SIR ANDRE.

Je veux en être aussi.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

Le jardin d'Olivia.

VIOLA, LE BOUFFON, avec un tambour.

VIOLA.

Avec ta permission, l'ami, et celle de ta musique, vis-tu du tambourin ⁽⁵⁰⁾?

LE BOUFFON.

Non, monsieur; je vis de l'église.

VIOLA.

Es-tu un homme d'église?

LE BOUFFON.

Rien de pareil, monsieur; je vis *près* de l'église, car je vis à ma maison, et ma maison est *près* de l'église.

VIOLA.

Tu pourrais donc dire de même que le roi vit d'un mendiant, si un mendiant habite *près* de lui; ou que l'église subsiste du tambourin, si ton tambourin est *près* de l'église.

LE BOUFFON.

Vous l'avez dit, monsieur. — Ce que c'est que ce siècle! — une maxime n'est qu'un gant de peau de daim dans les mains d'un homme d'esprit : avec quelle rapidité il sait le retourner de l'envers à l'endroit!

VIOLA.

Oui, cela est certain : ceux qui savent faire un abus délicat des mots, peuvent aisément les rendre libertins.

LE BOUFFON.

En ce cas, je voudrais bien que ma sœur n'eût pas eu de nom, monsieur.

VIOLA.

Pourquoi, l'ami?

LE BOUFFON.

Pourquoi, monsieur? C'est que son nom est un mot; et en jouant sur ce mot, on pourrait rendre ma sœur libertine; dans la vérité, les mots ou les paroles sont une race corrompue, depuis que les billets les ont déshonorés.

VIOLA.

La raison?

LE BOUFFON.

Vraiment, monsieur, je ne puis vous en donner aucune sans paroles, et les paroles sont devenues si fausses, que je suis dégoûté de prouver la raison avec elles.

VIOLA.

Je te garantis que tu es un drôle fort jovial, et qui n'a souci de rien.

LE BOUFFON.

Non pas, s'il vous plaît, monsieur, je me soucie de quelque chose; mais en conscience, monsieur, je ne me soucie pas de vous : si cela s'appelle n'avoir souci de rien, jè voudrais que cela pût vous rendre invisible.

VIOLA.

N'es-tu pas le fou de la dame Olivia ?

LE BOUFFON.

Non, en vérité, monsieur. La dame Olivia n'a point de folie, et elle n'entretiendra de fou, monsieur, que lorsqu'elle sera mariée; car les fous ressemblent aux maris, comme les sardines aux harengs. Le mari est le plus gros. Je ne suis vraiment point le fou de la dame Olivia; je ne suis que son corrupteur de mots.

VIOLA.

Je t'ai vu dernièrement chez le comte Orsino.

LE BOUFFON.

La folie, monsieur, fait le tour du globe comme le soleil; elle brille partout. Je serais bien fâché, monsieur, que le fou fût aussi souvent avec votre maître qu'il l'est avec ma maîtresse. — Je crois aussi avoir aperçu *votre sagesse* dans la même maison.

VIOLA.

Allons, si tu veux me faire des complimens, nous n'aurons pas un mot de plus ensemble. Tiens, voilà de quoi dépenser et boire.

LE BOUFFON.

Ah ! que Jupiter, à sa première occasion de cheveux, vous envoie une barbe !

VIOLA.

Hé bien, oui, je veux t'en faire l'aveu : je suis presque malade d'amour pour une barbe, quoique je ne voulusse pas la voir croître sur mon menton. — Ta maîtresse est-elle chez elle ?

LE BOUFFON, regardant l'argent.

Une couple de ces espèces ne pourrait-elle pas multiplier, monsieur ?

VIOLA.

Oui, étant tenues ensemble, et mises en œuvre.

LE BOUFFON.

Je jouerais alors le rôle du seigneur Pandare, monsieur, en amenant une Cressida à ce Troïlus.

VIOLA.

Je te comprends, l'ami ; c'est mendier adroitement.

LE BOUFFON.

Ce n'est pas une grande affaire, monsieur, j'espère, puisque je ne demande qu'en mendiant : Cressida était une mendicante. Ma maîtresse est chez elle, monsieur, je vais lui *déduire* d'où vous venez : quant à ce que vous désirez, cela est hors de mon *firmament* ; j'aurais pu dire *élément* ; mais ce mot est suranné.

(Il sort.)

VIOLA.

Cet original est assez sensé pour jouer le fou ; et

pour bien faire le fou , cela demande une sorte d'esprit. Il faut qu'il observe l'humeur de ceux qu'il plaisante , la qualité des personnes et les circonstances ; et qu'il n'aille pas , comme le faucon non dressé , fondre sur toutes les plumes qui passent devant ses yeux. C'est là un talent aussi pénible , aussi difficile que l'art de l'homme sensé ; car la folie qu'on montre à propos , est de saison : mais la folie des sages qui extravaguent , ternit et décréde leur sagesse.

(Entrent sir Tobie et sir André.)

SIR ANDRÉ.

Salut à vous , chevalier.

VIOLA.

Et à vous , monsieur.

SIR TOBIE.

(51) Dieu vous garde , monsieur.

VIOLA.

Et vous aussi ; votre serviteur.

SIR ANDRÉ.

J'espère , monsieur , que vous l'êtes , comme je suis le vôtre.

SIR TOBIE.

Voulez-vous vous approcher de la maison ? Ma nièce est fort jalouse de vous y voir entrer , si c'est à elle que vous avez affaire.

VIOLA.

C'est à votre nièce qu'est ma destination , monsieur ; je veux dire qu'elle est le but de mon voyage.

SIR TOBIE.

Tâtez vos jambes, monsieur; mettez-les en mouvement.

VIOLA.

Mes jambes m'entendent mieux, monsieur, que je n'entends ce que vous voulez dire en me disant de *tâter mes jambes*.

SIR TOBIE.

Je veux dire que vous marchiez, monsieur, que vous entriez.

VIOLA.

Je vous répondrai en *marchant et en entrant*; mais nous sommes prévenus. (*Entrent Olivia et Marie.*) Divine et rare beauté! que le ciel fasse pleuvoir ses parfums sur vous!

SIR ANDRÉ.

Ce jeune homme est un rare courtisan. *Pleuvoir des parfums!* A merveille.

VIOLA.

Mon message n'a de voix, belle dame, que pour votre oreille indulgente et libérale.

SIR ANDRÉ.

Des parfums! libérale! indulgente! Je veux avoir ces trois mots tout prêts à employer.

OLIVIA.

Qu'on ferme la porte du jardin, et qu'on me laisse l'entendre seul. (*Sir Tobie, sir André et Marie sortent.*) Donnez-moi votre main, monsieur.

VIOLA.

Mon humble respect, madame, et mon dévouement à votre service.

OLIVIA.

Quel est votre nom ?

VIOLA.

Césario est le nom de votre serviteur , belle princesse.

OLIVIA.

Mon serviteur , monsieur ! jamais il n'y a eu de joie dans le monde , depuis qu'on a appelé *compliment* une basse et feinte soumission. Vous êtes le serviteur du comte Orsino , jeune homme.

VIOLA.

Et lui est le vôtre , et les siens sont nécessairement les vôtres. Le serviteur de votre serviteur est votre serviteur , madame.

OLIVIA.

Pour le comte , je ne songe pas à lui : quant à ses pensées et son cœur , je voudrais qu'ils fussent vides plutôt que pleins de mon image et de moi !

VIOLA.

Madame , je viens pour éveiller vos pensées en sa faveur.

OLIVIA.

Oh ! avec votre permission , je vous prie , je vous ai ordonné de ne me jamais reparler de lui ; mais si vous vouliez entamer une autre négociation , j'aurais plus de plaisir à vous l'entendre traiter , qu'à entendre la céleste harmonie des sphères.

VIOLA.

Chère dame.

OLIVIA. .

Permettez , je vous prie , j'ai envoyé après votre

dernière apparition pleine de charme (vous m'avez entendue), une bague sur vos traces : c'est ainsi que je me suis trompée moi-même, et mon valet ; et, j'en ai peur, vous aussi. Il faut que je me soumette à dépendre de votre lenteur rebelle à m'interpréter, pour vous forcer, par une ruse honteuse, à prendre pour vous ce que vous ne saviez pas s'adresser à vous. Que pouvez-vous penser ? N'avez-vous pas exposé mon honneur aux atteintes des pensées libres que se permet un cœur tyrannique ? Pour un homme de votre pénétration, c'est vous en montrer assez : au lieu du sein qui le cachait, ce n'est plus qu'une gaze transparente qui voile mon pauvre cœur. — A présent, que je vous entende me répondre.

VIOLA.

Vous excitez ma compassion.

OLIVIA.

C'est déjà un pas vers l'amour.

VIOLA.

Non, ce n'est pas un pas vers lui ; car il est d'expérience journalière que très-souvent nous avons pitié de nos ennemis.

OLIVIA.

Allons, il me semble qu'il est encore temps d'en rire. O monde ! que le pauvre, sur la première lueur de fortune, est prompt à s'enorgueillir ! S'il faut être la proie de quelqu'un, combien il vaut mieux succomber sous le lion généreux, que sous le loup cruel ! (*L'heure sonne.*) Cette cloche me reproche la perte que je fais ici du temps. Rassurez-vous, jeune homme, je ne veux pas de vous ; et pourtant quand

une fois la raison et la jeunesse seront mûries chez vous, votre épouse a bien l'air de posséder un beau mari. — Voilà votre chemin à l'occident.

VIOLA.

C'est le chemin de la comédie ⁽⁵²⁾. Que la grâce et la belle humeur vous accompagnent ! Vous ne voulez donc, madame, me charger de rien pour mon maître ?

OLIVIA.

Arrêtez, je vous prie ; dites-moi, que pensez-vous de moi ?

VIOLA.

Que vous pensez ne pas être ce que vous êtes.

OLIVIA.

Si je pense cela, je le pense aussi de vous.

VIOLA.

Hé bien, vous pensez juste : je ne suis pas ce que je suis.

OLIVIA.

Je voudrais que vous fussiez ce que je vous souhaiterais être.

VIOLA.

Si c'était pour changer en mieux que je ne suis, madame, je souhaiterais que votre vœu s'accomplit ; car maintenant je suis votre dupe.

OLIVIA.

Oh ! qu'il y a de grâce et de noblesse dans le mépris et le courroux qu'on reconnaît au mouvement de ses lèvres ! Un meurtrier ne se trahit pas plus vite que l'amour qui voudrait se cacher. La nuit de l'a-

mour est aussi claire que le milieu du jour. Césario, par les roses du printemps, par la virginité, par l'honneur, par la foi, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je le jure, je t'aime tant que, malgré tes dédains, ni l'esprit, ni la raison ne peuvent cacher ma passion. Ne va pas puiser dans cet aveu des raisons de me mépriser; car, quoique je sois la première à te déclarer mon amour, ce n'est pas pour toi un motif de le dédaigner. Impose plutôt silence à tes raisonnemens par cette réflexion : l'amour qui se rend aux sollicitations a son prix; mais l'amour qui se donne de lui-même, et sans qu'on le demande, est bien au-dessus.

VIOLA.

Je jure, par mon innocence et par ma jeunesse, que j'ai aussi un cœur, une foi, mais qu'aucune femme ne les possède : jamais femme n'en sera la maîtresse que moi seule. Et adieu, chère dame; je ne viendrai plus déposer à vos pieds les larmes de mon maître.

OLIVIA.

Revenez encore, peut-être pourrez-vous émouvoir et porter à goûter son amour, ce cœur qui le hait maintenant.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison d'Olivia.

SIR TOBIE, SIR ANDRÉ et FABIAN.

SIR ANDRÉ.

Non, par ma foi ; je ne resterai pas une minute de plus.

SIR TOBIE.

Ta raison, mon cher amour ; donne-moi ta raison.

FABIAN.

Il faut absolument que vous donniez votre raison, sir André.

SIR ANDRÉ.

Comment ? J'ai vu votre nièce prodiguer plus de faveurs au page du comte, qu'elle ne m'en a jamais accordé ; j'ai vu tout ce qui s'est passé dans le verger.

SIR TOBIE.

Vous a-t-elle vu aussi, mon vieux garçon ? dites-moi cela.

SIR ANDRÉ.

Aussi clairement que je vous vois à présent.

FABIAN.

C'est là une grande preuve de l'amour qu'elle a pour vous.

SIR ANDRÉ.

Morbleu ! voulez-vous faire de moi un imbécile, un âne ?

FABIAN.

Je vous prouverai la vérité de ma conséquence, sir André, sur les témoignages du jugement et de la raison.

SIR TOBIE.

Et tous les deux ont été de grands juristes, bien avant que Noé fût devenu matelot.

FABIAN.

Elle n'a fait un favorable accueil à ce page, en votre présence, que pour vous piquer, pour réveiller votre valeur assoupie; que pour vous mettre le feu au cœur, et le soufre au foie. Vous auriez dû l'aborder alors; et par quelques fines railleries, quelques étincelles d'esprit, toutes neuves et toutes fraîches, vous auriez pétrifié et rendu muet le jeune page: voilà ce qu'on attendait de vous, et cela a été manqué; vous avez laissé le temps vous ravir le double rayon de cette occasion; et vous voilà voguant au pôle nord de la bonne opinion de ma maîtresse. Vous y resterez suspendu comme un glaçon à la barbe d'un Hollandais, si vous ne songez à racheter cette faute par quelque bel exploit de valeur, ou quelque habile ruse de guerre.

SIR ANDRÉ.

S'il y a quelque tentative à faire, c'est par la valeur. Car je déteste la ruse et la politique; j'aimerais autant être un Browniste⁽⁵³⁾ qu'un politique.

SIR TOBIE.

Hé bien, en ce cas, bâtis-moi donc ta fortune sur la base de la valeur. Envoie-moi un cartel au page

du comte : bats-toi avec lui : blesse-le en onze endroits : ma nièce en tiendra note , et sois bien sûr qu'il n'y a point dans le monde d'entremetteur d'amours qui puisse rendre un homme recommandable aux yeux d'une femme , comme la réputation de valeur.

FABIAN.

Il n'y a pas d'autre parti que celui-là , sir André.

SIR ANDRÉ.

Voulez-vous, l'un de vous deux, lui porter mon défi ?

SIR TOBIE.

Allons , écris-le en caractères guerriers : sois tranchant et court. Peu importe qu'il y ait de l'esprit , pourvu qu'il soit éloquent , et plein d'invention. Insulte-le avec toute la licence de la plume. Si tu le tutoies deux ou trois fois, cela ne fera pas mal ; et accumule autant de démentis qu'il en pourra tenir dans ta feuille de papier, fût-elle assez grande pour servir de lit à la Ware ⁽⁵⁴⁾, en Angleterre. Allons, à l'ouvrage ! que ton encre soit noircie de fiel ; peu importe que tu écrives avec une plume d'oison : allons, la main à l'œuvre.

SIR ANDRÉ.

Où vous retrouverai-je ?

SIR TOBIE.

Nous irons te demander au *Cubiculo* ⁽⁵⁵⁾ : va.

(Sir André sort.)

FABIAN.

Voilà un bout d'homme qui vous est bien cher, sir Tobie.

SIR TOBIE.

Je lui ai été deux mille fois plus cher, mon garçon!

FABIAN.

Nous aurons une excellente lettre de lui : mais vous ne la remettrez pas à son adresse?

SIR TOBIE.

Si fait, on ne te fie jamais à ma parole; je veux par toutes sortes de moyens exciter le jeune homme à y répondre. Je crois que ni bœufs, ni câbles ne pourront jamais venir à bout de les joindre. Car, pour sir André, si on l'ouvrait et qu'on y trouvât seulement autant de sang qu'il en faut pour entraver le pied d'une mouche, je consens à manger le reste de la dissection.

FABIAN.

Et son adversaire, le jeune page, ne porte pas sur sa figure de grands symptômes de férocité.

(Entre Marie.)

SIR TOBIE.

Vois, voici le plus jeune roitelet de la couvée, qui vient à nous.

MARIE.

Si vous aimez la bonne humeur, et que vous soyez curieux de rire à vous tenir les côtés, vous n'avez qu'à me suivre. Là-bas, ce stupide Malvolio est changé en païen, en vrai renégat : car il n'est point de chrétien, pour peu qu'il veuille être sauvé par une croyance orthodoxe, qui puisse jamais donner sa foi à de pareilles extravagances, et à des soins aussi grossiers : il est en bas jaunes.

SIR TOBIE.

Et les jarretières en croix ?

MARIE.

Aussi, et de la plus maussade et de la plus ridicule manière ; comme un pédant qui tient école dans l'église. — Je l'ai vexé, comme si j'eusse été son assassin ; il obéit ponctuellement à chaque mot de la lettre que j'ai laissée tomber pour lui faire niche. Pour sourire, il défigure son visage de plus de lignes qu'il n'y en a dans la nouvelle mappemonde, augmentée encore des Indes : vous n'avez jamais rien vu de semblable. J'ai bien de la peine à m'empêcher de lui lancer à la tête ce qui se présenterait sous ma main. Je sais que ma maîtresse lui donnera quelque soufflet ; si elle le fait, il sourira encore, et le prendra pour une faveur signalée.

SIR TOBIE.

Allons, mène-nous, mène-nous où il est.

(Ils sortent)

SCÈNE III.

Une rue.

ANTONIO, SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN.

Je ne voudrais pas, et cela est bien loin de ma volonté, vous avoir causé le moindre embarras : mais puisque vous faites votre plaisir de vos peines, je ne vous fais plus aucune remontrance.

ANTONIO.

Je n'ai pu rester derrière vous : un désir, plus pénétrant que l'acier affilé, m'a aiguillonné et forcé à vous suivre. Et tout, dans ma démarche, n'est pas besoin de vous voir, tout n'est pas amitié, quoiqu'elle soit assez forte pour m'avoir fait entreprendre une plus longue route ; mais il y entre aussi de l'inquiétude, et la curiosité de savoir les aventures qui pourraient vous arriver dans votre voyage, à vous qui n'avez aucune connaissance de ce pays, qui souvent se montre sauvage, inhospitalier pour un étranger sans guide et sans ami. C'est donc le penchant de mon amitié, mais de mon amitié exaltée encore plus par ces sujets de crainte et d'alarmes, qui m'a fait vous suivre.

SÉBASTIEN.

Mon cher Antonio, je ne peux vous répondre que par des remerciemens, et des remerciemens encore, et des remerciemens éternels. Souvent les services de l'amitié s'achètent et se payent avec cette monnaie sans cours. Mais si ma puissance égalait mon sentiment et mon désir, vous seriez mieux récompensé. — Que ferons-nous ? Irons-nous voir ensemble les restes des antiques monumens de cette ville ?

ANTONIO.

Demain, seigneur. Le mieux est que vous commenciez par aller voir votre logement.

SÉBASTIEN.

Je ne suis point fatigué, et il y a loin encore d'ici à la nuit : je vous en prie, allons récréer nos yeux

par la vue des monumens, des antiquités curieuses, qui donnent du renom à cette ville.

ANTONIO.

Je vous demanderais de m'excuser. Je ne me promène point sans danger dans ces rues. Une fois, dans un combat de mer, j'ai rendu quelque service contre les galères du duc ; et un service vraiment si important, que , si j'étais pris ici, j'aurais peine à me tirer d'affaire.

SÉBASTIEN.

Il y a apparence que vous avez tué beaucoup de ses sujets.

ANTONIO.

Mon offense n'est pas d'une nature si sanguinaire ; quoique les circonstances et la querelle nous misent bien en droit d'en venir à cette extrémité sanglante. On aurait pu la réparer depuis en restituant ce que nous avons pris : et c'est ce que firent plusieurs citoyens de notre ville , pour l'intérêt du commerce : il n'y a eu que moi seul qui ai refusé de m'y prêter ; et pour cela , si j'étais surpris ici, je le payerais cher.

SÉBASTIEN.

Ne vous montrez donc pas trop dans les rues.

ANTONIO.

Cela ne serait pas prudent à moi. Tenez, mon ami, voilà ma bourse : la meilleure auberge où vous puissiez loger, c'est à l'*Éléphant*, dans le faubourg du midi. Je vais y donner des ordres sur la manière dont nous voulons être traités, tandis que

vous amuserez votre loisir à voir la ville, et à nourrir votre science et votre curiosité.

SÉBASTIEN.

Pourquoi votre bourse?

ANTONIO.

Peut-être vos yeux tomberont-ils sur quelque bagatelle qu'il vous prendra envie d'acheter ; et vos fonds , à ce que j'imagine , ne sont pas destinés pour de frivoles emplettes.

SÉBASTIEN.

Allez, je veux bien me charger d'être votre porte bourse , et je vous quitte pour une heure.

ANTONIO.

A l'Éléphant...

SÉBASTIEN.

Je m'en souviens bien.

SCÈNE IV.

Le jardin d'Olivia.

OLIVIA, MARIE.

OLIVIA.

J'ai envoyé après Césarion : Je suppose qu'il dise qu'il viendra : comment le fêterai-je ? Quel don lui ferai-je ? Car la jeunesse aime plus souvent à se faire acheter, qu'elle ne se donne, ou ne se prête aux prières de la tendresse. — Je parle trop haut. — Où est Malvolio ? — Il est grave et civil ; et c'est un

serviteur qui cadre bien avec ma position, ma fortune. — Où est Malvolio ?

MARIE.

Il vient, madame : mais dans un étrange accoutrement : il est sûrement possédé, madame.

OLIVIA.

Quoi, que veux-tu dire ? Est-ce qu'il extravague ?

MARIE.

Non, madame ; il ne fait que sourire continuellement. — Il serait bon, madame, que vous fussiez sur vos gardes, s'il vient : car il est certain que cet homme a la tête timbrée.

OLIVIA.

Va le chercher. — Je suis aussi insensée qu'il peut l'être, si la folie gaie et la folie triste sont égales. (*Entre Malvolio.*) Eh bien, Malvolio ?

MALVOLIO.

Chère madame, ho, ho, ho.

OLIVIA.

Tu ris ? Je t'ai envoyé chercher pour un sujet sérieux et triste.

MALVOLIO.

Triste, madame ? Je pourrais devenir triste ; aussi ces jarretières croisées causent toujours quelque obstruction dans la circulation du sang : mais qu'est-ce que cela fait ? Si elles plaisent à l'œil d'une seule personne, je suis dans le cas du sonnet qui dit : *Si je plais à une seule, je plais à tout le monde.*

OLIVIA.

Quoi ! que prétends-tu ? De quoi s'agit-il avec toi ?

MALVOLIO.

Il n'y a point de noir dans mon âme, quoiqu'il y ait du jaune à mes jambes. — Elle est tombée dans ses mains, et les ordres seront exécutés. Je m'imagine que nous savons reconnaître sa belle main romaine.

OLIVIA.

Veux-tu aller te mettre au lit, Malvolio ?

MALVOLIO.

Au lit ? Oui, ma chère âme, et je veux bien y aller avec toi !

OLIVIA.

Dieu te bénisse ! Pourquoi ris-tu ainsi et baises-tu ta main si souvent ?

MARIE.

Que faites-vous, Malvolio ?

MALVOLIO.

Répondre à vos questions ? Oui, comme les rossignols répondent aux corneilles.

MARIE.

Pourquoi paraissez-vous avec cette ridicule hardiesse devant ma maîtresse ?

MALVOLIO.

Ne t'effraye point de la grandeur. — Cela y est bien écrit.

OLIVIA.

Que veux-tu dire par-là, Malvolio ?

MALVOLIO.

Quelques-uns naissent grands.

OLIVIA.

Quoi ?

MALVOLIO.

D'autres parviennent à la grandeur.

OLIVIA.

Que dis-tu ?

MALVOLIO.

Et il en est que la grandeur vient tout à coup chercher d'elle-même.

OLIVIA.

Que le ciel te rende la raison !

MALVOLIO.

Souviens-toi de celle qui t'a fait l'éloge de tes bas jaunes.

OLIVIA.

Tes bas jaunes ?

MALVOLIO.

Et qui a souhaité te voir en jarretières croisées.

OLIVIA.

En jarretières croisées ?

MALVOLIO.

Poursuis, ta fortune est faite, pour peu que tu le veuilles.

OLIVIA.

Se joue-t-on de moi ?

MALVOLIO.

Si tu ne le veux pas, je ne verrai donc en toi qu'un de mes serviteurs.

OLIVIA.

Oh ! c'est une vraie folie occasionée par les chaleurs.

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Madame, le jeune page du comte Orsino est revenu : j'aurais beaucoup de peine à le renvoyer : il attend le loisir de votre seigneurie.

OLIVIA.

Je vais aller le trouver. Chère Marie, aie soin qu'on veille sur ce personnage. Où est mon oncle Tobie ? Que quelques-uns de mes gens le gardent à vue : je ne voudrais pas pour la moitié de ma fortune qu'il lui arrivât quelque malheur.

(Olivia sort avec Marie.)

MALVOLIO seul.

Oh, oh ! qu'on m'approche maintenant ! Pas moins que sir Tobie pour m'accompagner ! Cela s'accorde parfaitement avec la lettre ; elle me l'envoie dans le dessein que je le traite cavalièrement : car dans sa lettre elle m'excite à tenir cette conduite avec lui. *Secoue ton humble poussière*, dit-elle : *tiens tête à mon oncle : traite durement mes gens, que ta langue raisonne et parle affaires d'état, donne-toi la tournure et les airs d'un homme au-dessus du commun* ; et ensuite elle me dicte la manière dont je dois m'y prendre : un visage grave et sérieux, un maintien auguste, une prononciation posée et lente, à la manière de quelqu'un de grande considération, et le reste à l'avenant. Je l'ai prise dans mes filets : mais c'est l'ouvrage de Jupiter : et que Jupiter me

rende reconnaissant!—Oui, et quand elle m'a quitté : *Qu'on veille sur ce personnage! personnage* ⁽⁵⁶⁾, et non pas Malvolio ; ni suivant mon rang : mais *personnage*. Allons, tout se tient et se lie ensemble, en sorte que pas une drachme de scrupule, pas un scrupule de scrupule, pas le moindre obstacle, pas la moindre circonstance qui offre le moindre doute, la moindre incertitude.... Que peut-on dire à cela ? Rien qui soit possible, et qui puisse venir s'interposer entre moi et la perspective de mes espérances. Allons, c'est Jupiter, et non pas moi, qui est l'auteur de ma fortune, et je dois lui en rendre grâces.

(Marie revient avec sir Tobie et Fabien.)

SIR TOBIE.

Au nom du ciel, quel chemin a-t-il pris ? Quand tous les diables d'enfer se seraient faits petits pour entrer tous dans son corps, et qu'il serait possédé d'une légion entière, je lui parlerai.

FABIAN.

Le voici, le voici. (*A Malvolio.*) Comment vous en va, monsieur ? Comment vous trouvez-vous, ami ?

MALVOLIO.

Éloignez-vous, je vous congédie. — Laissez-moi jouir de mon particulier, retirez-vous.

MARIE.

Voyez, comme l'esprit malin parle dans ses entrailles avec une voix sépulcrale. Ne vous l'avais-je pas dit ? Sir Tobie, ma maîtresse vous prie de bien veiller sur lui.

MALVOLIO.

Ha , ha ! l'a-t-elle recommandé ?

SIR TOBIE.

Allez , allez ; paix , paix ! il faut que nous nous y prenions doucement avec lui. Laissez-moi seul. — Comment vous en va , Malvolio ? Comment vous trouvez-vous ? Allons , du courage , homme ; défie le diable , souviens-toi qu'il est l'ennemi du genre humain.

MALVOLIO.

Savez-vous bien ce que vous dites ?

MARIE.

Hé bien , voyez-vous , lorsque vous parlez mal du diable , comme il le prend à cœur ? Prions Dieu qu'il ne soit pas ensorcelé.

FABIAN.

Il faut porter de son urine à la sage-femme.

MARIE.

Vraiment , c'est ce que je ne manquerai pas de faire dès demain matin , si je vis. Ma maîtresse ne voudrait pas le perdre pour tout au monde.

MALVOLIO, à Marie.

Comment donc , mademoiselle ?

MARIE.

O mon Dieu !

SIR TOBIE.

Je t'en prie , tiens-toi tranquille ; ce n'est pas là le moyen. Ne vois-tu pas que tu l'émeus ? Laisse-moi seul avec lui.

FABIAN.

Il n'y a pas d'autre voie que la douceur : doucement, doucement ; l'esprit est brutal, et il ne veut pas être traité brutalement.

SIR TOBIE.

Hé bien, mon dindonneau, comment cela va-t-il ? Voyons, mon poulet.

MALVOLIO.

Monsieur ?

SIR TOBIE.

Oui, je t'en prie, viens avec moi. Allons, du courage. Il ne sied pas à un homme sage comme toi, de badiner ainsi avec Satan ; aux enfers, l'infâme charbonnier ⁽⁵⁷⁾ !

MARIE.

Tâchez de le déterminer à dire ses prières ; mon cher sir Tobie, engagez-le à prier.

MALVOLIO.

Mes prières, effrontée ?

MARIE.

Non, je vous proteste qu'il ne voudra pas entendre parler de rien de sacré.

MALVOLIO.

Allez au gibet, tous ! Vous êtes des têtes vides et légères ; je ne suis pas formé de vos élémens : vous en serez plus convaincus dans la suite.

SIR TOBIE.

Est-il possible ?

FABIAN.

Si on jouait ce rôle sur le théâtre, je pourrais

bien le condamner comme une fiction invraisemblable.

SIR TOBIE.

Oh ! son esprit tout entier s'est laissé prendre au piège qu'on lui a tendu.

MARIE.

Allons, suivez-le à présent, de peur que notre projet ne s'évente et ne se gâte.

FABIAN.

En vérité, vous le rendrez fou.

MARIE.

La maison n'en sera que plus tranquille.

SIR TOBIE.

Allons, nous l'enfermerons dans une chambre obscure, enchaîné. Ma nièce est déjà dans la persuasion qu'il est fou. Nous pouvons conduire cette farce, pour notre amusement et sa punition, jusqu'à ce que, rassasiés et las de nous amuser, nous nous voyions disposés à sentir la pitié pour lui. Alors, nous porterons ton plan au tribunal, et nous te couronnerons en qualité de femme habile à trouver des fous. Mais voyez, voyez.

(Entre sir André Ague-Check.)

FABIAN.

Nouvelle matière à divertissement pour le matin du premier jour de mai ⁽⁵⁸⁾.

SIR ANDRÉ.

Voici le cartel. Lisez-le. Je garantis qu'il n'y manque ni poivre ni vinaigre.

FABIAN.

Est-il bien insultant ?

SIR ANDRÉ.

S'il l'est ? Oh ! je vous en répons ; lisez-le seulement.

SIR TOBIE.

Donnez-moi. (*Sir Tobie lit.*) *Jeune homme, qui que tu sois, tu n'es qu'un vil drôle.*

FABIAN.

Bien, courageux !

SIR TOBIE lisant.

Ne t'étonne pas, et ne t'émerveille pas dans tes pensées, pourquoi je te traite ainsi ; car je ne t'en donnerai aucune raison.

FABIAN.

Bonne note, qui vous met hors de la prise de la loi.

SIR TOBIE lisant.

Tu viens chez la dame Olivia, et à mes yeux elle te fait un gracieux accueil ! Mais tu mens par ta bouche : ce n'est pas là la raison pourquoi je t'appelle en duel.

FABIAN.

Fort laconique, et d'une bêtise exquise.

SIR TOBIE lisant.

Je te surprendrai en chemin, retournant chez toi, et là s'il t'arrive de me tuer....

FABIAN.

Fort bien.

SIR TOBIE, lisant.

Tu me tueras comme un lâche et un vaurien.

FABIAN.

Toujours vous vous mettez au-dessus du vent de la loi. Cela est à merveille.

SIR TOBIE, lisant.

Porte-toi bien ; et que Dieu fasse merci à l'une de nos deux âmes ; il pourrait faire merci à la tienne mais mon espérance est meilleure, et ainsi songe à toi. Ton ami, selon que tu le traiteras, et ton ennemi juré. André Ague-Cheek.

Si cette lettre n'est pas capable de le mouvoir, ses jambes ne le pourront pas davantage. Je veux la lui remettre.

MARIE.

Vous avez une belle occasion pour cela : il a maintenant un entretien avec madame, et il va partir incessamment.

SIR TOBIE.

Allez, sir André ; allez me l'épier au coin du verger, en vrai prévôt ; du plus loin que tu l'apercevras, dégaîne ; et en tirant ton épée, jure à faire peur : car il arrive souvent qu'un effroyable serment, prononcé d'un accent insultant et d'une voix foudroyante, donne une preuve de courage plus imposante que ne pourrait jamais faire l'exploit même de la plus grande bravoure. — Allons, pars.

SIR ANDRÉ.

Oh ! laisse-moi le soin de jurer comme il faut.

(Il sort.)

SIR TOBIE.

A présent, je rélléchis.... je ne lui donnerai pas la lettre ; car la conduite du jeune homme annonce qu'il a toute la science d'une bonne éducation : la négociation où il est employé entre son maître et ma nièce le confirme ; en conséquence cette lettre, chef-d'œuvre parfait d'ignorance, n'inspirerait aucune terreur au jeune homme, et il s'apercevrait aisément qu'elle vient d'un épais *butor*. Mais, voyez-vous, je lui rendrai le défi de bouche ; je vanterai sir André pour avoir la réputation d'un brave ; et j'inspirerai au jeune homme (que son âge rend crédule) la plus formidable idée de sa fureur, de sa science, de sa rage, et de sa fongue impétueuse. Et ce stratagème les épouvantera si fort tous deux l'un de l'autre, qu'ils se tueront mutuellement de leur regard, comme de vrais basilics.

FABIAN.

Le voici qui vient avec votre nièce ; laissez-les ensemble, jusqu'à ce qu'il prenne congé d'elle, et aussitôt suivez-le.

SIR TOBIE.

Je vais en attendant méditer quelque terrible message pour rendre un défi.

(Ils s'écot.)

(Entrent Olivia et Viola.)

OLIVIA.

J'en ai trop dit à un cœur de pierre, et j'ai ex-

posé mon honneur à trop bon marché. Il est en moi une voix secrète qui me reproche ma faute ; mais ma passion est si opiniâtre, qu'elle se rit des reproches.

VIOLA.

La passion de mon maître vient de même d'un penchant invincible qui l'entraîne malgré lui.

OLIVIA.

Recevez et portez ce grêge en souvenir de moi ; c'est mon portrait : ne le refusez pas ; il n'a point de langue qui puisse vous être importune, et je vous en conjure, revenez me trouver demain. Que pourrez-vous me demander, que je vous refuse, de tout ce que l'honneur peut, sans se compromettre, accorder à votre demande ?

VIOLA.

Rien autre chose que cette grâce ; un retour d'amour sincère pour mon maître.

OLIVIA.

Comment puis-je, sans blesser mon honneur, lui donner à lui ce que je vous ai déjà donné ?

VIOLA.

Je vous tiendrai quitte.

OLIVIA.

Allons, revenez demain ; adieu : un démon tel que toi pourrait conduire mon âme à l'enfer.

(Elle sort.)

(Rentrent sir Tobie Belch et Fabian.)

SIR TOBIE.

Jeune chevalier, Dieu te garde !

OLIVIA.

Et vous aussi, monsieur !

SIR TOBIE.

Songez à employer, pour te défendre, tout ce que tu as de force et d'adresse. De quelle nature sont les insultes que tu lui as faites, c'est ce que j'ignore : mais ton ennemi en embuscade, plein de courroux, respirant le sang comme un chasseur, t'attend au bout du verger. Dégaine ta courte épée, sois leste à te mettre sur la parade ; car ton assaillant est vif, habile, et poussé par une haine à mort.

VIOLA.

Vous vous méprenez, monsieur. Je suis certain que nul homme au monde n'est en querelle avec moi : ma mémoire est bien nette et ne me retrace pas la moindre idée d'aucune offense que j'aie faite à qui que ce soit.

SIR TOBIE.

Vous trouverez le contraire, je vous en assure : ainsi, si vous attachez quelque prix à votre vie, songez à vous bien tenir sur vos gardes. Car votre adversaire a pour lui tous les avantages que peuvent donner la jeunesse, l'art et la fureur.

VIOLA.

Je vous prie, monsieur, dites-moi ce qu'il est.

SIR TOBIE.

Il est chevalier ; il a reçu l'accolade avec une rapière sans brèche et sur un tapis ⁽⁵⁹⁾ : mais c'est un démon dans une querelle privée : il a déjà séparé trois âmes et trois corps ; et sa furie est dans ce mo-

ment si implacable, qu'il n'y a point d'autre satisfaction qu'il accepte, que l'agonie de la mort et le tombeau : à toute outrance ⁽⁶⁰⁾ est son mot ; prendre ou laisser.

VIOLA.

Je vais rentrer dans la maison, et demander à madame quelques avis sur la conduite que je dois tenir. Je ne suis point un escrimeur. J'ai ouï parler d'une espèce d'hommes qui suscitent exprès des querelles aux autres, pour tâter leur valeur : il y a apparence que c'est un homme qui a cette manie.

SIR TOBIE.

Non ; son indignation dérive d'une injure formelle : ainsi, préparez-vous, et donnez-lui satisfaction. Vous ne retournerez point au logis, à moins que vous ne venilliez tenter avec moi ce que vous pouvez avec autant de sûreté vider avec lui. Ainsi, point de réplique, et tirez votre épée de son fourreau : car il est indispensable pour vous de combattre, cela est certain ; ou bien renoncez à porter cette arme à votre côté.

VIOLA.

Mais cela est aussi incivil qu'étrange. Je vous en conjure, faites-moi l'amitié de m'apprendre quelle est mon offense envers ce chevalier : ce ne peut être qu'une inattention de ma part, et rien dont ma volonté soit complice.

SIR TOBIE.

Je le veux bien, seigneur Fabian ; restez auprès du jeune cavalier jusqu'à mon retour.

(Sir Tobie sort.)

VIOLA.

De grâce, monsieur, êtes-vous instruit du sujet de cette querelle?

FABIAN.

Ce que je sais, c'est que le chevalier est irrité contre vous, au point d'en venir à une décision à mort ; mais je ne sais rien sur les circonstances.

VIOLA.

Dites-moi, je vous prie, quelle espèce d'homme est-ce ?

FABIAN.

Son air ne promet rien d'extraordinaire, et l'on ne lit point sur sa figure qu'il est ce que vous le trouverez à l'épreuve de sa valeur. C'est l'adversaire le plus habile, le plus sanguinaire et le plus fatal que vous puissiez trouver dans toute l'Illyrie. Voulez-vous que nous marchions à sa rencontre ? Je ferai votre paix avec lui, si je puis.

VIOLA.

Je vous en aurai la plus grande obligation. Je suis un de ces hommes qui aimeraient beaucoup mieux faire société avec messire le curé, qu'avec sir le chevalier ; je ne me soucie pas, moi, de faire tant connaître aux gens jusqu'où va mon courage.

(Ils sortent, et sir Tobie revient avec sir André.)

SIR TOBIE.

Oh ! ma foi, c'est un vrai démon ; je n'ai jamais vu un tel champion. J'ai fait un assaut avec lui ; lame, fourreau, tout ; il m'a porté la botte, et d'une rapidité de mouvement si inconcevable, qu'il

est impossible de l'éviter; et à la riposte, il vous répond aussi sûrement que votre pied frappe la terre sur laquelle il marche. On dit qu'il a été le maître d'armes du Sophi.

SIR ANDRE.

La peste l'étouffe; je ne veux point avoir affaire à lui.

SIR TOBIE.

Oui, mais il ne se laissera pas apaiser. Fabian a bien de la peine à le reténir là-bas.

SIR ANDRÉ.

Malepeste! Si j'avais pu croire qu'il fût si vaillant, et si consommé dans l'escrime, je l'aurais vu damné avant de lui envoyer un cartel. S'il veut laisser les choses là, je lui ferai présent de mon cheval, le gris *capilet*.

SIR TOBIE.

Je veux bien lui en faire la proposition; restez ici, faites bonne contenance; cela finira; j'espère, sans aucune perte d'âmes. Mordienne, je monterai votre cheval, aussi volontiers que je vous monte. (*Re-trent Fabian et Viola.*) (*A Fabian*). J'ai son cheyal pour apaiser la querelle. — Je lui ai persuadé que le jeune homme était un diable.

FABIAN, à sir Tobie.

Le jeune homme a de lui une idée aussi formidable, et il est haletant et pâle, comme s'il sentait un ours à ses talons.

SIR TOBIE, à Viola.

Il n'y a point de remède. Il faut qu'il se batte avec vous, ne fût-ce que pour l'honneur de son serment.

Il a réfléchi depuis sur sa querelle, et il trouve à présent qu'à peine vaut-elle la peine d'en parler : ainsi, tirez l'épée seulement pour l'honneur de sa parole : il proteste qu'il ne vous blessera pas.

VIOLA.

Dieu me protège; il ne s'en faut guère que je ne leur dise tout ce qu'il me manque pour faire un homme.

FABIAN.

Cédez le terrain, si vous le voyez trop furieux.

SIR TOBIE, à sir André.

Allons, il n'y a pas moyen de l'éviter, sir André : le jeune cavalier ne tirera qu'une botte avec vous, pour sauver son honneur : il ne peut, par les lois du duel, s'en dispenser : mais il m'a promis, foi de gentilhomme et de guerrier, qu'il ne vous blessera pas. Allons, en défense.

SIR ANDRÉ.

Dieu veuille qu'il tienne sa parole!

(Entre Antonio.)

(Il tire l'épée.)

VIOLA.

Je vous assure que c'est contre ma volonté.

(Elle tire l'épée.)

ANTONIO, à sir André.

Remettez votre épée : si ce jeune gentilhomme vous a fait quelque insulte, je prends la faute sur moi. Si vous lui faites le moindre mal, j'embrasse sa défense et vous attaque.

(Tirant son épée.)

SIR TOBIE, à Antonio.

Vous, monsieur? Quoi! qui êtes-vous?

ANTONIO.

Un homme, monsieur, qui, pour l'amour de ce jeune cavalier, fera plus encore que vous ne l'avez entendu se vanter à vous qu'il en ferait.

SIR TOBIE.

Si vous êtes un *entrepreneur* ^(6^r), je suis pour vous.

(Il tire l'épée.)

(Entrent des officiers de justice.)

FABIAN.

Ah! cher sir Tobie, arrêtez; voici les officiers de justice.

SIR TOBIE, à Antonio.

Je serai à vous dans un moment.

VIOLA, à sir André.

Je vous en prie, monsieur, remettez votre épée, si c'est votre bon plaisir.

SIR ANDRÉ.

Oh! bien volontiers, monsieur; et quant à ce que je vous ai promis, je vous réponds de tenir ma parole. Il vous portera bien doucement, et il a une excellente bouche.

PREMIER OFFICIER.

Voilà l'homme; faites votre devoir.

SECOND OFFICIER.

Antonio, je vous arrête à la requête du comte Orsino.

ANTONIO.

Officier, vous vous méprenez.

PREMIER OFFICIER.

Non, monsieur, pas du tout. — Je connais vos traits à merveille, quoique vous n'avez pas maintenant le bonnet de mer sur la tête. — Emmenez-le : il sait que je le connais très-bien.

ANTONIO, à Viola.

Je suis forcé d'obéir. — Voilà ce qui m'arrive en vous cherchant, mais il n'y a pas de remède. Je saurai faire face à l'événement : vous, que ferez-vous ? Maintenant la nécessité me force de vous demander ma bourse ; je ressens bien plus de peine, de ne pouvoir rien faire pour vous, que du malheur qui m'arrive. Vous restez confondu ; allons, rassurez-vous.

SECOND OFFICIER.

Allons, monsieur, partons.

ANTONIO.

Je suis forcé de vous demander de cet argent.

VIOLA.

Quel argent, monsieur ? Je veux bien, en considération de l'intérêt généreux que vous venez de montrer ici pour moi, et touché aussi de l'accident qui vous arrive, vous prêter quelque chose de mes minces et modiques facultés : ce que je possède est peu de chose ; je le partagerai volontiers avec vous : tenez, voilà la moitié de ma bourse.

ANTONIO.

Voulez-vous me refuser à présent ? Est-il possible que mes services envers vous ne soient pas capables de vous persuader ? N'insultez pas à mon infortune,

de crainte que le ressentiment ne me pousse à l'inconséquence de vous reprocher les services que je vous ai rendus.

VIOLA.

Je ne sache pas que vous m'en ayez rendu aucun ; et je ne vous reconnais ni au son de voix , ni à vos traits ; je hais plus dans un homme l'ingratitude que le mensonge, la fausseté, la babillarde ivresse, ou tout autre vice honteux, dont le germe impur corrompt notre sang.

ANTONIO.

O ciel !

SECOND OFFICIER.

Allons, monsieur, je vous prie, suivez-nous.

ANTONIO.

Laissez-moi dire encore un mot. Ce jeune homme, que vous voyez là, je l'ai arraché des bras de la mort ; je l'ai secouru avec le zèle le plus pur et le plus généreux, ... et je m'étais dévoué à lui, séduit par la candeur de son visage, qui promettait, à ce que je m'imaginai, le plus respectable mérite.

SECOND OFFICIER.

Qu'est-ce que cela nous fait ? Les momens s'écoulent. — Allons, partons.

ANTONIO.

Mais en quelle vile idole s'est changé ce dieu ! — Sébastien, tu as étrangement déshonoré cette heureuse physionomie. — Il n'est dans la nature de véritables difformités que celles de l'âme ; nul ne peut être taxé de laideté que l'ingrat. La vraie

beauté c'est la vertu ; le vice que couvre un beau masque n'est qu'un coffre vide que le démon a décoré à l'extérieur.

PREMIER OFFICIER.

Cet homme perd la raison ; emmenez-le sans délai. — Allons, allons, monsieur.

ANTONIO.

Conduisez-moi.

(Les officiers emmènent Antonio.)

VIOLA.

Il me semble que ses reproches partent d'un sentiment et d'une idée que je ne partage pas. Oh ! réalise-toi, illusion ; réalise-toi ! que je sois en effet prise ici pour mon frère !

SIR TOBIE.

Approche, chevalier ; approche, Fabian ; nous nous dirons tout bas une ou deux sages sentences.

VIOLA.

Il a nommé Sébastien ! Je sais que mon frère vit encore dans mon image. Oui, c'étaient là les traits, oui, les traits de mon frère ; et il était toujours vêtu de cette façon : même couleur, même parure ; car je l'imite en tout. Oh ! si cette conjecture est une vérité, la tempête est donc compatissante, et les flots savent s'attendrir.

(Elle sort.)

SIR TOBIE.

Voilà un jeune homme sans honneur et des plus méprisables : il est plus poltron qu'un lièvre ; sa malhonnêteté se manifeste en laissant ici son ami dans l'infortune, et il pousse la lâcheté jusqu'à le

renier ; quant à sa poltronnerie , interrogez Fabian.

FABIAN.

Un poltron , un poltron des plus fieffés , poltron jusqu'au scrupule.

SIR ANDRÉ.

Par le ciel , je veux courir après lui et le battre.

SIR TOBIE.

Oui , faites-le , et étrillez-le d'importance ; mais ne tirez jamais l'épée.

SIR ANDRÉ.

Et je ne la tire pas non plus.

(Sir André sort.)

FABIAN.

Allons , voyons le dénoûment.

SIR TOBIE.

Je gagerais bien quelque argent qu'il n'arrivera rien encore.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rue, devant la maison d'Olivia.

Entrent SÉBASTIEN et LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Voudriez-vous me faire croire que ce n'est pas vous qu'on m'a envoyé chercher ?

SÉBASTIEN.

Va-t'en, va-t'en ; tu n'es qu'un fou. Débarrasse-moi de ta personne.

LE BOUFFON.

Fort bien soutenu, en vérité ! Non, sans doute, je ne vous connais pas ; et il n'est pas vrai que j'aie été envoyé par ma maîtresse pour vous dire de venir lui parler, et votre nom n'est pas monsieur Césarino, et ce nez n'est pas à moi non plus sans doute ? — Non, tout ce qui est n'est pas.

SÉBASTIEN.

Je t'en prie, va exhaler ta folie ailleurs. Tu ne me connais point.

LE BOUFFON.

Exhaler ma folie ! Il a entendu dire ce mot de

quelque grand homme, et maintenant il l'applique à un fou. *Exhaler ma folie!* J'ai bien peur que ce grand lourdeau, qu'on appelle le monde, ne devienne tout-à-fait badaud. Je vous en prie instamment, quittez enfin cet air de surprise étrange, et daignez me dire ce que je dois exhaler à ma maîtresse; irai-je lui dire que vous allez venir?

SÉBASTIEN.

Je t'en conjure, Grec sans cervelle ⁽⁶²⁾, laisse-moi; voilà de l'argent pour l'obtenir de toi : si tu restes plus long-temps, je te paierai dans une autre monnaie qui te plaira moins.

LE BOUFFON.

Sur ma foi, tu as une main facile à s'ouvrir. — Les hommes qui donnent de l'argent aux fous, savent se procurer des décisions favorables après un marché de quatorze ans.

(Entrent sir André, sir Tobie et Fabian,)

SIR ANDRÉ, prenant Sébastien pour Viola.

Quoi! je vous rencontre encore ici, l'ami? Voilà pour vous.

(frappe Sébastien.)

SÉBASTIEN.

Et voilà pour toi (*il le lui rend*), et encore, et encore. Sont-ils tous fous ici?

SIR TOBIE.

Arrêtez, monsieur, ou je jetterai votre épée par-dessus la maison.

LE BOUFFON.

Je veux aller annoncer cela tout de suite à ma

maîtresse. Je ne voudrais pas être dans l'une de vos casaques pour deux sous.

(Il sort.)

SIR TOBIE, contenant Sébastien.

Allons, monsieur, arrêtez.

SIR ANDRÉ.

Oh! laissez-le libre; je vais m'y prendre d'une autre façon pour l'arranger; j'aurai contre lui une action en batterie pour peu qu'il y ait des lois en Illyrie; quoique je l'aie frappé le premier, cela ne fait rien à la chose.

SÉBASTIEN.

Otez votre main.

SIR TOBIE.

Allons, monsieur, je ne vous lâcherai point. Allons, mon jeune guerrier, rengainez votre fer. Vous êtes bien échauffé. Allons.

SÉBASTIEN.

Parbleu! je me débarrasserai de tes mains. (*Il se dégage.*) Que veux-tu à présent? Si tu oses me provoquer encore, tire ton épée.

SIR TOBIE.

Quoi, quoi? Allons, il faut que je tire de toi une ou deux onces de ce sang insolent.

(Ils tirent l'épée et se battent.)

(Entre Olivia.)

OLIVIA.

Arrêtez, sir Tobie. Sur votre vie, je vous l'ordonne, arrêtez.

SIR TOBIE.

Madame . . .

OLIVIA.

Sera-ce toujours la même chose? Homme incivil et grossier, fait pour habiter les montagnes, les cavernes sauvages, où jamais l'on n'enseigna la politesse, sortez de ma vue. — Ne vous scandalisez pas, cher Césario. — Homme brutal, sortez. (*Sir Tobie et sir André sortent.*) (*A Césario.*) Je vous prie, mon doux ami, que votre sage prudence, et non la passion, vous gouverne dans cette incivile et féroce violence contre votre paix. Venez avec moi dans ma maison, et après que je vous aurai conté combien de scènes extravagantes et bizarres ce rustre a faites, vous ne ferez que rire de celle-ci; vous ne pouvez vous dispenser de venir. Ne me refusez pas; maudite soit son âme! il a effrayé mon pauvre cœur en vous attaquant.

SÉBASTIEN.

A quoi ceci ressemble-t-il? De quel côté va le courant? Ou suis-je dans le délire, et tout ceci est-il un songe? — Que mon imagination plonge ainsi mes sens dans les flots du Léthé! et si c'est un songe, puisse mon sommeil durer toujours!

OLIVIA.

Allons, venez, je vous en prie; je voudrais que vous voulussiez vous laisser conduire par mes conseils.

SÉBASTIEN.

Madame, je le veux bien.

OLIVIA.

Dites toujours de même, et que ce soit une vérité.

SCÈNE II.

Appartement dans la maison d'Olivia.

MARIE et LE BOUFFON.

MARIE.

Ah ! je t'en prie, mets cette robe, et ajuste-toi cette barbe ; fais-lui croire que tu es messire Topas, le curé : fais-le promptement ; je vais pendant ce temps-là chercher sir Tobie.

(Marie sort.)

LE BOUFFON.

Hé bien, je vais la mettre, et me déguiser sous cet accoutrement ; et je voudrais être le premier qui se fût jamais travesti sous une pareille robe. Je ne suis pas assez grand pour en bien remplir la fonction, ni assez maigre pour être réputé bon étudiant ; mais si l'on dit d'un homme qu'il est honnête homme, un bon économe de maison, cela vaut bien autant que si l'on disait qu'il est un bon sujet et un grand clerc. Voici les confédérés qui viennent.

(Entrent sir Tobie Belch et Marie.)

SIR TOBIE.

Que Jupiter vous bénisse, monsieur le curé.

LE BOUFFON.

Bonos dies ⁽⁶³⁾, sir Tobie ; car de même que le vieil ermite de Prague, qui de sa vie n'avait vu plume ni encre, dit fort ingénieusement à la nièce du roi Gorboduc ⁽⁶⁴⁾ *ce qui est, est* ⁽⁶⁵⁾ ; de même,

moi, étant monsieur le curé, je suis monsieur le curé : qu'est-ce que cela, si ce n'est cela ; et qu'est-ce qui est, que ce qui est ?

SIR TOBIE, indiquant Malvolio.

A lui, messire Topas.

LE BOUFFON.

Holà, dis-je ! La paix dans cette prison !

SIR TOBIE.

Le coquin contrefait à merveille ; c'est un adroit fripon.

MALVOLIO, dans une chambre.

Qui appelle là ?

LE BOUFFON.

Messire Topas le curé, qui vient visiter Malvolio le lunatique.

MALVOLIO.

Messire Topas, messire Topas, bon monsieur Topas, allez trouver madame.

LE BOUFFON.

Hors d'ici, démon hyperbolique ; comme tu tourmentes ce malheureux ! Ne parles-tu donc jamais que de dames ?

SIR TOBIE.

Bien dit, monsieur le curé.

MALVOLIO.

Monsieur Topas, jamais homme ne reçut un pareil affront : bon monsieur Topas, ne croyez point que je sois fou ; ils m'ont mis ici dans une horrible obscurité.

LE BOUFFON.

Fi, tu déshonores Satan ! Je t'ai appelé dans les termes les plus modérés ; car je suis un de ces hommes polis qui savent traiter honnêtement le diable lui-même : tu dis que la maison est ténébreuse ?

MALVOLIO.

Comme l'enfer, monsieur Topas.

LE BOUFFON.

Elle a des fenêtres cintrées qui sont transparentes comme des treillages, et les pierres qui sont vers le sud-nord sont claires et lustrées comme l'ébène ; et tu te plains que le passage de la lumière est obstrué ?

MALVOLIO.

Je ne suis pas fou, monsieur Topas ; je vous dis que cette maison est ténébreuse.

LE BOUFFON.

Homme insensé, tu es dans l'erreur. Je te dis, moi, qu'il n'y a point d'autres ténèbres que l'ignorance ; et tu y es enfoncé plus avant que ne le sont les Égyptiens dans leur brouillard.

MALVOLIO.

Je vous dis que cette maison est sombre comme l'ignorance, l'ignorance fût-elle noire comme l'enfer ; et je dis qu'il n'y a jamais eu d'homme aussi indignement traité. Je ne suis pas plus fou que vous l'êtes ; mettez-moi à l'épreuve par quelque question régulière.

LE BOUFFON.

Quelle est l'opinion de Pythagore sur l'espèce volatile ?

MALVOLIO.

Que l'âme de notre grand'mère pourrait bien loger dans le corps d'un oiseau.

LE BOUFFON.

Et que penses-tu de son opinion ?

MALVOLIO.

J'ai de l'âme une idée noble, et je n'approuve nullement son opinion.

LE BOUFFON.

Adieu, reste dans les ténèbres ; tu soutiendras l'opinion de Pythagore avant que je te croie dans ton bon sens ; et tu craindras de tuer un coq de bruyère, de peur de déposséder l'âme de ta grand-mère : allons, porte-toi bien.

MALVOLIO.

Monsieur Topas ! monsieur Topas !

SIR TOBIE.

Mon cher et charmant monsieur Topas !

LE BOUFFON.

Je suis bon pour toutes les eaux ⁽⁶⁶⁾.

MARIE.

Tu pouvais jouer ce rôle sans robe ni barbe : il ne te voit pas.

SIR TOBIE.

Va le trouver et parle-lui de ton son de voix naturel, et tu viendras me rendre compte de l'état

où tu l'auras trouvé. Je voudrais que nous fussions tous bien quittes de ce méchant tour que nous lui avons joué. Si on peut lui rendre sa liberté sans inconvénient, je voudrais que cela fût déjà fait. Car je suis déjà si mal dans l'esprit de ma nièce, que je ne peux, sans m'exposer, conduire cette farce jusqu'où elle pourrait aller. Viens au plus tôt me trouver dans ma chambre.

(Il sort avec Marie.)

LE BOUFFON chantant.

Allons, Robin, joyeux Robin,
Dis-moi comment va ta maîtresse.

MALVOLIO.

Fou !

LE BOUFFON chantant.

Ma maîtresse est par ma foi une cruelle.

MALVOLIO.

Fou !

LE BOUFFON.

Hélas, pourquoi l'est-elle ?

MALVOLIO.

Fou, réponds-moi donc.

LE BOUFFON.

C'est qu'elle en aime un autre.

Qui m'appelle ici ?

MALVOLIO.

Bon fou, si jamais tu fus jaloux de bien mériter de moi, procure-moi de la lumière, une plume, de l'encre et du papier : comme je suis gentilhomme, j'en serai reconnaissant toute ma vie.

LE BOUFFON.

Quoi, monsieur Malvolio !

MALVOLIO.

Oui, mon cher fou.

LE BOUFFON.

Hélas, monsieur, comment avez-vous perdu l'usage de vos cinq sens ?

MALVOLIO.

Fou, il n'y eut jamais d'homme insulté d'une manière aussi indigne : je jouis de tout mon bon sens aussi bien que toi, fou.

LE BOUFFON

Aussi bien que moi ? En ce cas vous êtes donc fou, si vous n'êtes pas plus dans votre bon sens qu'un fou.

MALVOLIO.

Ils m'ont enfermé ici comme un homme en démence ; ils me tiennent dans les ténèbres, ils m'envoient des ministres, des ânes, et font tout ce qu'ils peuvent pour me faire perdre en effet la raison.

LE BOUFFON.

Faites bien attention à ce que vous dites : le ministre est ici présent. (*Le Bouffon aussitôt varie sa voix et contrefait dans l'obscurité celle du ministre.*) —Malvolio, Malvolio, que le ciel veuille te rendre l'usage de ta raison ! Tâche de dormir, et laisse là ton vain babil.

MALVOLIO.

Sir Topas !

LE BOUFFON.

Ne perdez point de paroles avec lui , cher monsieur. — Qui , moi monsieur ? Non pas moi , monsieur. Dieu soit avec vous , bon monsieur Topas. — Ainsi soit-il , ainsi soit-il ! — Je le ferai , monsieur , je le ferai.

MALVOLIO.

Fou , fou , fou , réponds-moi donc.

LE BOUFFON.

Hélas , monsieur , tâchez d'être tranquille. Que dites-vous , monsieur ? On me maltraite , parce que je vous parle.

MALVOLIO.

Cher fou , oblige-moi de m'apporter de la lumière et un peu de papier. Je te dis que je jouis de toute ma raison , autant qu'homme qui soit dans toute l'Illyrie.

LE BOUFFON.

Hélas ! plutôt au ciel que cela fût vrai , monsieur !

MALVOLIO.

Par cette main , cela est. Cher fou , un peu d'encre , de papier et de lumière , et ensuite porte à madame ce que j'aurai écrit. Ce message te sera plus fructueux qu'aucune lettre que tu aies jamais portée.

LE BOUFFON.

Je veux bien vous obliger en cela. — Mais dites-moi la vérité : n'êtes-vous pas fou réellement comme vous paraissez l'être ; ou si vous ne faites que le contrefaire ?

MALVOLIO.

Crois-moi , je ne suis point fou : je te dis la vérité.

LE BOUFFON.

Allons , je ne croirai plus jamais qu'un homme soit fou , à moins que je n'aie vu sa cervelle. Je vais vous chercher de la lumière , du papier et de l'encre.

MALVOLIO.

Fou , je ne mettrai point de bornes à la récompense. Je t'en prie , va.

LE BOUFFON sort en chantant.

Je suis parti , monsieur ;
 Et dans un moment , monsieur ,
 Je vous rejoins
 Dans un clin d'œil ,
 Pour pourvoir à vos besoins :
 Comme l'antique fou du théâtre ,
 Qui , avec une dague de bois ,
 Dans sa colère et sa rage
 Crie *Ah ! ah !* au diable ;
 Comme un enfant insensé :
Rogne tes ongles , papa !
 Adieu , écume d'un honnête homme.

SCÈNE III.

Le jardin d'Olivia.

Entre SÉBASTIEN.

C'est bien l'air que je respire : c'est bien le soleil qui m'éclaire. Voilà bien la perle qu'elle m'a donnée ; je la sens , je la vois ; et quoique je sois environné de merveilles , je suis surpris , mais non dans le délire. Où est donc Antonio ? Je n'ai pu le découvrir

à l'hôtellerie de l'Éléphant : et cependant il y était ; et j'y ai trouvé ce rapport , qu'il avait parcouru toute la ville pour me chercher. Ses conseils seraient maintenant un trésor pour moi ; car quoique ma raison , d'accord avec mes sens , puisse conclure que tout ceci peut bien être une méprise , et non pas de la folie , cependant les hasards singuliers et accumulés de cette aventure surpassent si fort tout exemple , tout raisonnement ordinaire , que je suis prêt à me défier de mes yeux , et à chercher querelle à ma raison , qui me persuade tout possible , hors une chose , que nous sommes fous moi ou la dame. Cependant si elle l'était , elle serait incapable de gouverner , comme elle fait , sa maison , de commander à ses gens , de prendre en main les affaires , et de les expédier avec cette suite , cette prudence , cette stabilité que je remarque dans toute sa conduite : il y a là-dessous quelque illusion. — Mais voici cette dame elle-même.

(Entre Olivia avec un prêtre.)

OLIVIA.

Ne blâmez point cette précipitation de ma part. Si vos intentions sont honnêtes , suivez-moi à l'instant , et venez avec le saint ministre dans la chapelle voisine : là , en sa présence et sous ces lambris sacrés , engagez-moi la pleine assurance de votre foi , afin que mon âme inquiète et défiante puisse trouver le calme et la paix. Ce prêtre cachera notre union jusqu'au moment où vous trouverez bon de la rendre publique ; et alors nous célébrerons nos

noces avec une solennité digne de ma naissance. —
Que répondez-vous ?

SÉBASTIEN.

Je consens à suivre ce saint ministre, et à vous accompagner ; et quand une fois je vous aurai juré fidélité, ma fidélité sera éternelle.

OLIVIA.

En ce cas, conduisez-nous, vénérable prêtre.—Et que le ciel éclaire d'une lumière propice l'acte que je vais accomplir.

(Ils sortent tous trois.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rue devant la maison d'Olivia.

LE BOUFFON et FABIAN.

FABIAN.

AH! je t'en prie, si tu m'aimes, laisse-moi voir sa lettre.

LE BOUFFON.

Et vous, mon cher monsieur Fabian, accordez-moi une autre requête.

FABIAN.

Tout au monde.

LE BOUFFON.

C'est de ne pas désirer voir cette lettre.

FABIAN.

Hé mais, c'est me faire don d'un chien, et puis, pour récompense, me redemander mon chien.

(Entrent le duc, Viola, et suite.)

LE DUC.

Mes amis, appartenez-vous à la dame Olivia?

LE BOUFFON.

Oui, monsieur, nous faisons partie des meubles de sa maison.

LE DUC.

Ah! je te reconnais à merveille : hé bien, comment t'en va, mon garçon?

LE BOUFFON.

Vraiment, monsieur, bien pour mes ennemis, et mal pour mes amis.

LE DUC.

C'est précisément le contraire; bien pour tes amis.

LE BOUFFON.

Non, monsieur, mal.

LE DUC.

Comment l'entends-tu?

LE BOUFFON.

Eh! monsieur, mes amis me flattent et font de moi un imbécile; au lieu que mes ennemis me disent tout uniment que je suis un imbécile: ensorte que, grâce à mes ennemis, je profite dans la connaissance de moi-même; tandis que mes amis se jouent de moi: bref, si les conséquences sont comme les baisers, deux négatives équivalent à deux affirmatives ⁽⁶⁷⁾. Voilà pourquoi je suis mal pour mes amis et bien pour mes ennemis.

LE DUC.

Ton explication est excellente.

LE BOUFFON.

Par ma foi ! non , monsieur , quoiqu'il vous plaise d'être un de mes amis.

LE DUC.

Tu ne diras pas que tu sois mal par rapport à moi : voilà de l'or.

LE BOUFFON.

Si ce n'est que cela aurait l'air de *duplicité* , monsieur , je voudrais que vous pussiez redoubler.

LE DUC.

Ah ! tu me donnes là un mauvais conseil.

LE BOUFFON.

Mettez votre grandeur dans votre poche , seigneur , pour cette seule fois , et laissez obéir la chair et le sang.

LE DUC.

Allons , je veux bien être assez grand pécheur pour me rendre coupable de *duplicité* : voilà une seconde bourse.

LE BOUFFON.

Primo , secundo , tertio , c'est un beau jeu , et le vieux proverbe dit que la troisième fois paie pour toutes les autres : tripler , monsieur , c'est une vive et joyeuse mesure ; et les cloches de Saint-Bennet , monsieur , peuvent vous rappeler , *une , deux , trois*.

LE DUC.

Ta folie ne tirera plus d'argent de ma bourse. Si tu veux faire savoir à ta maîtresse que je suis ici pour lui parler , et l'amener avec toi , ce service pourrait encore réveiller ma générosité à ton profit.

LE BOUFFON.

Ah ! monsieur, bercez-la , endormez-la , jusqu'à ce que je revienne ; j'y vais , monsieur. Mais je ne voudrais pas que vous crussiez que mon désir d'avoir est le péché de la convoitise. Mais comme vous le dites , monsieur , je vous en prie , que votre générosité fasse un somme , et je viendrai la réveiller tout à l'heure.

(Le bouffon sort)

(Entrent Antonio et des officiers de justice.)

VIOLA.

Voici l'honnête homme qui m'a sauvée.

LE DUC.

Je remets très-bien ses traits , et cependant la dernière fois que je l'ai vu , son visage était noir comme celui de Vulcain au milieu de l'épaisse fumée du combat. Il était le capitaine d'un malheureux vaisseau qu'on méprisait pour sa petitesse et le peu d'eau qu'il tirait ; et pourtant avec cette petite coquille , il a fait un si furieux abordage avec le plus noble navire de notre flotte , que l'envie même , et le parti vaincu , furent forcés de pousser des cris d'admiration à sa gloire , et de vanter sa renommée. — De quoi s'agit-il ?

PREMIER OFFICIER.

Comte , cet homme est cet Antonio qui prit le Phénix et sa cargaison , à son retour de Candie ; et c'est encore lui qui monta à l'abordage du Tigre , dans le combat où votre jeune neveu Titus perdit une jambe : nous l'avons arrêté dans les rues de cette ville , où il osait se montrer avec l'imprudenc d'un

désespéré ; nous l'avons trouvé mêlé dans une querelle particulière.

VIOLA.

Il m'a rendu service, seigneur : il a tiré l'épée pour ma défense ; mais il a fini par m'adresser un discours si étrange , que je ne puis y comprendre autre chose , sinon que ce doit être un effet de la folie.

LE DUC, à Antonio.

Insigne pirate, écumeur de mer , quelle audace insensée t'a conduit ici à la merci de ceux que tu as rendus tes ennemis par le combat sanglant et la perte énorme que tu leur as fait essayer ?

ANTONIO.

Orsino, noble duc, souffrez que je repousse les noms déshonorans que vous me donnez. Jamais Antonio ne fut un pirate ni un brigand , quoiqu'il soit, je l'avoue, et cela sur des motifs assez fondés, l'ennemi d'Orsino. C'est un véritable enchantement qui m'a attiré ici : ce jeune homme, qui est à côté de vous, le plus grand des ingrats, c'est moi qui l'ai arraché aux gouffres écumans d'une mer furieuse : il avait fait naufrage, et n'avait plus d'espoir ; je lui ai fait présent de la vie, et j'ai encore ajouté à ce don celui de mon amitié, sans restriction ni réserve, en me dévouant à lui. C'est pour ses intérêts, par pur amour pour lui, que je me suis exposé au danger d'entrer dans cette ville ennemie. J'ai tiré l'épée pour le défendre dans une querelle où il était attaqué ; et c'est là que j'ai été arrêté ; c'est là que le perfide, par une indigne dissimulation, a refusé de

prendre aucune part à mon danger, et que son cœur ingrat lui a appris à me renier pour être de sa connaissance ; il est devenu en un clin d'œil comme un étranger qui ne m'aurait pas vu depuis vingt ans ; il a refusé de me rendre ma propre bourse, que j'avais recommandée à son usage il n'y avait pas une demi-heure.

VIOLA.

Comment cela peut-il être ?

LE DUC.

Depuis quand ce jeune homme est-il entré dans cette ville ?

ANTONIO.

D'aujourd'hui, seigneur. Et nous étions ensemble depuis trois mois, sans nous être quittés d'un instant, d'une seule minute.

(Entre Olivia avec sa suite.)

LE DUC.

Voici la comtesse qui s'avance : je crois voir le ciel se promener sur la terre. (*A Antonio.*) Quant à toi, mon ami, ce que tu dis est de la démence. Il y a trois mois que ce jeune homme est attaché à mon service. — Mais nous reviendrons tout à l'heure à ton affaire. — Qu'on l'emmène à l'écart.

OLIVIA.

Que désire mon noble comte, excepté ce qu'Olivia ne peut lui accorder, en quoi mes services lui fussent agréables ? — Césario, vous ne me tenez pas votre parole.

VIOLA.

Madame ?

LE DUC.

Aimable Olivia. . . .

OLIVIA.

Que dites-vous, Césarïo ? — Mon cher seigneur.

VIOLA.

Son altesse veut parler ; et mon respect m'impose silence.

OLIVIA.

Si c'est toujours sur votre ancien ton , seigneur, il est aussi dissonant , aussi fâcheux à mon oreille, que le sont des hurlemens après une douce musique.

LE DUC.

Toujours aussi cruelle ?

OLIVIA.

Toujours aussi constante, seigneur.

LE DUC.

Quoi ! constante dans la perversité ? Vous, cruelle beauté, qui avez vu mon cœur offrir à vos autels ingrats et défavorables les vœux les plus ardens et les plus fidèles que la religion ait jamais adressés aux dieux ! — Que ferai-je ?

OLIVIA.

Tout ce qu'il plaira à votre altesse de faire d'elle.

LE DUC.

Eh ! qui m'empêcherait, si j'avais le cœur de le faire, d'imiter le ravisseur égyptien ⁽⁶⁸⁾ sur le point de mourir, et de tuer ce que j'aime ? C'est une jalousie sauvage, mais qui parfois annonce de la noblesse. — Écoutez ce que je vais vous dire : puisque

vous rebutez ma foi avec dédain , et que je connais en partie l'instrument subalterne qui m'enlève la place qui m'était due dans votre faveur, vivez, vivez tranquille, tyran au cœur de marbre : mais ce favori, que je connais pour l'objet de votre amour, et que, j'en jure par le ciel, je chéris moi-même tendrement, je l'arracherai de ces yeux cruels pour moi, où il est assis triomphant sur la ruine de son maître. — Venez, jeune homme, suivez-moi : mon cœur est tourné à la vengeance, je vais immoler l'agneau que j'aime, et déchirer un cœur de vautour en perçant le sein d'une colombe.

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

VIOLA.

Et moi, tout prêt, tout joyeux et tout dévoué, je subirais volontiers mille morts pour rendre le repos à votre âme.

(Elle va pour suivre le duc.)

OLIVIA.

Où va Césario ?

VIOLA.

Sur les pas de celui que j'aime plus que je n'aime mes yeux, plus que je n'aime ma vie, et mille fois plus que je n'aimerai jamais une femme. Si je feins, ô vous, puissances du ciel qui en êtes témoins, punissez sur ma vie mes fautes contre l'amour.

OLIVIA.

Hélas ! malheureuse que je suis, comme je suis trompée !

VIOLA.

Qui donc vous trompe ? qui vous outrage ?

OLIVIA.

T'es-tu donc oublié toi-même ? Y a-t-il si longtemps que... Allez chercher le respectable ministre.

LE DUC, à Viola.

Allons, viens.

OLIVIA.

Où voulez-vous qu'il aille, seigneur ? Césario, mon époux, arrête.

LE DUC.

Votre époux ?

OLIVIA.

Oui, mon époux : peut-il le nier ?

LE DUC, à Viola.

Tu serais son époux, misérable ?

VIOLA.

Non, seigneur ; non pas moi.

OLIVIA.

Hélas ! c'est la lâcheté de ta crainte qui te fait désavouer le bien qui t'appartient. Ne crains point, Césario : use librement de ta fortune. Ose être ce que tu sais que tu es, et tu seras aussi grand que celui que tu redoutes. — Ah ! soyez le bienvenu, vénérable ministre. (*Entre le prêtre.*) Bon père, je vous somme, au nom de votre état saint et respectable, de déclarer ici ouvertement ce que nous avons dernièrement résolu de tenir renfermé dans l'obscurité, que les circonstances forcent maintenant de révéler avant le temps. — Oui, dites ce que vous savez qui s'est tout à l'heure passé entre ce jeune homme et moi.

LE PRÊTRE.

Un contrat d'union éternelle , formé par le lien mutuel de vos mains , attesté par la sainte promesse de vos lèvres, confirmé par l'échange de vos anneaux : toutes les cérémonies de cet engagement ont été scellées par mon ministère , et appuyées de mon témoignage ; et depuis ce moment , ma montre me dit que je n'ai avancé vers le tombeau que de l'espace de deux heures.

LE DUC, à Viola

O toi , perfide renard , que seras-tu donc quand le temps aura semé les cheveux blancs sur ta tête ? ou ne mérites-tu pas , par ces progrès si rapides de ta perfidie , que tes efforts pour en supplanter un autre te précipitent toi-même ? Adieu , prends-la ; mais songe à conduire tes pas en des lieux où toi et moi ne nous rencontrions jamais.

VIOLA.

Seigneur , je vous proteste....

OLIVIA.

Ah ! ne-fais point de sermens : conserve un peu de foi au milieu des craintes qui t'épouvantent.

(Entre sir André la tête cassée.)

SIR ANDRÉ.

Pour l'amour de Dieu , un chirurgien ; et envoyez quelqu'un dans l'instant à sir Tobie.

OLIVIA.

Quel est le sujet ?

SIR ANDRÉ.

Il m'a blessé la tête, et donné aussi à sir Tobie une sanglante estafilade. — Au nom de Dieu, du secours : pour quarante guinées je voudrais être chez moi.

OLIVIA

Quel est le coupable, sir André ?

SIR ANDRÉ.

Le page du comte, un nommé Césario. Nous l'avons pris pour un poltron, mais c'est un vrai diable incarné.

LE DUC.

Mon page, Césario ?

SIR ANDRÉ.

Mort de ma vie ! le voilà ici. — Oui, vous m'avez fendu la tête pour rien ; et moi ce que j'ai fait, je ne l'ai fait que par l'instigation de sir Tobie.

VIOLA.

Pourquoi vous adressez-vous à moi ? Jamais je ne vous ai fait aucun mal. Vous avez tiré votre épée sur moi sans aucun sujet : je vous ai parlé doux, et je ne vous ai fait aucune blessure.

SIR ANDRÉ.

Si une entaille sanglante est une blessure, vous m'avez blessé ; je crois que vous ne faites pas cas d'une entaille sanglante. (*Entre sir Tobie ivre et soutenu par le bouffon.*) Voici sir Tobie qui vient tout chancelant : vous allez en entendre davantage. Mais, s'il n'avait pas été pris de boisson, il vous aurait chatouillé d'une autre manière qu'il n'a fait.

LE DUC.

Hé bien, chevalier, en quel état êtes-vous donc ?

SIR TOBIE.

Cela est égal : il m'a blessé, et voilà tout. —
(*Au fou.*) Sot, as-tu vu Dick le chirurgien ? réponds.

LE BOUFFON.

Oh ! il est ivre, sir Tobie, depuis près d'une heure. Ses yeux se sont fermés à huit heures du matin.

SIR TOBIE.

Eh bien, c'est un drôle ; et après un passamezze ⁽⁶⁹⁾, et un pavan ⁽⁷⁰⁾, ce que je hais le plus, c'est un drôle qui s'enivre.

SIR ANDRÉ.

Je vais vous aider, sir Tobie ; nous nous ferons panser ensemble.

SIR TOBIE.

Voulez-vous aider une tête d'âne, un fat, un fripon, un drôle à la face effilée, une dupe ?

OLIVIA.

Qu'on le mène à son lit, et que sa blessure soit pansée.

(Le bouffon, sir André et sir Tobie sortent.)

(Sébastien entre.)

SÉBASTIEN.

Je suis fâché, madame, d'avoir blessé votre parent ; mais eût-il été mon propre frère, je n'aurais pu en faire moins, par prudence et pour ma sûreté. Vous jetez sur moi un regard tout-à-fait étrange, qui me fait sentir que je vous ai offensée. Pardon-

nez-moi, ma chère, au nom des sermens que nous nous sommes mutuellement faits il y a si peu de temps.

LE DUC.

Une même figure, une même voix, un même habillement, et deux personnes ! Perspective naturelle ⁽⁷¹⁾, où ce qui est et ce qui n'est pas paraissent absolument semblables !

SÉBASTIEN.

Antonio ! ô mon cher Antonio ! dans quelles inquiétudes, dans quels cruels tourmens j'ai passé les heures qui se sont écoulées depuis que je t'ai perdu !

ANTONIO.

Êtes-vous Sébastien ?

SÉBASTIEN.

As-tu quelque raison de craindre que je ne le sois pas, Antonio ?

ANTONIO.

Comment donc as-tu fait de ta personne une si étrange division ? Une pomme, coupée en deux, ne donne pas deux moitiés d'un même tout aussi semblables que ces deux créatures. Lequel est Sébastien ?

OLIVIA.

Cela tient du prodige !

SÉBASTIEN.

Suis-je ici présent, ou non ? Jamais je n'ai eu de frère, et je ne possède pas dans mon essence le privilège de la Divinité, d'être à la fois ici et partout ailleurs. J'avais une sœur, que l'avengle fureur

des flots a engloutie. (*A Viola.*) Par charité, quelle relation avez-vous avec moi? Êtes-vous ma compatriote? Quel est votre nom, votre famille?

VIOLA.

Je suis de Messaline : mon père s'appelait Sébastien : j'avais aussi pour frère un Sébastien : telle était sa physionomie, tels étaient ses habits, lorsqu'il est descendu dans sa tombe humide. Si les esprits ont le pouvoir d'emprunter la forme et les vêtemens des vivans, vous venez nous effrayer de votre apparition.

SÉBASTIEN.

Je suis un esprit en effet, mais revêtu de ces dimensions grossières et matérielles que j'ai puisées dans le sein d'une mortelle. S'il était vrai que vous fussiez aussi une femme, je laisserais couler mes larmes de joie sur vos joues, et je dirais : Sois trois fois la bienvenue, chère Viola, que j'ai crue noyée.

VIOLA.

Mon père avait un signe sur le front.

SÉBASTIEN.

Et le mien aussi.

VIOLA.

Et il est mort le jour même que Viola comptait treize années depuis sa naissance.

SÉBASTIEN.

Oh! ce souvenir est vivant dans mon âme! Il finit en effet le cours de sa vie mortelle le jour qui compléta les treize années de ma sœur.

VIOLA.

Si nul autre obstacle ne s'oppose à notre bonheur mutuel que cet habillement d'homme et ce costume usurpé, ne m'embrasse point, qu'après être convaincu que chaque circonstance des lieux, des temps et de la fortune, s'accordent et concourent à t'assurer que je suis Viola : et pour te le confirmer, je vais te conduire au capitaine qui est dans cette ville, et chez qui sont déposés mes vêtemens de fille. C'est par son généreux secours que j'ai été sauvée pour servir cet illustre comte; et depuis ce moment, toute mon histoire s'est passée entre cette dame et ce seigneur.

SÉBASTIEN, à Olivia.

Il résulte de là, madame, que vous vous êtes méprise; mais la nature a suivi en cela son instinct et son penchant. Vous vouliez vous unir à une fille; sur ma vie, vous êtes digne dans votre choix, et vous êtes engagée à la fois avec une fille et avec un homme.

LE DUC, à Olivia.

Ne restez point confondue : son sang est noble. Si tout cela est vérité, comme le montrent jusqu'ici les apparences, j'aurai ma part dans cet heureux naufrage. (*A Viola.*) Jeune homme, tu m'as dit mille fois que tu n'aimerais jamais femme autant que tu m'aimes.

VIOLA.

Je confirmerai par mes sermens ce que je vous ai mille fois répété; et je garderai aussi fidèlement dans mon cœur tous ces sermens, que ce globe garde le feu qui sépare le jour de la nuit.

LE DUC.

Donne-moi ta main, et que je te voie sans plus tarder avec les habits de ton sexe.

VIOLA.

Le capitaine qui m'a conduite sur le rivage les a chez lui; il est maintenant en prison pour une affaire à la requête de Malvolio, gentilhomme attaché au service de madame.

OLIVIA.

Il le fera élargir : qu'on fasse venir ici Malvolio. Et pourtant, hélas! je me souviens qu'on dit que ce pauvre gentilhomme est en démence. (*Entre le bouffon avec une lettre.*) Un accès de folie des plus violens, que j'ai éprouvé, a banni tout-à-fait de ma mémoire l'idée de la sienne. — Comment est-il?

LE BOUFFON.

En vérité, madame, il tient Belzébut à distance de lui, autant qu'un homme dans son état puisse le faire : il vous a écrit ici une lettre que je devais vous rendre ce matin; mais comme les épîtres d'un fou ne sont pas mots d'Évangile, il importe peu en quel temps elles soient remises à leur adresse.

OLIVIA.

Ouvre-la, et lis-la.

LE BOUFFON.

Attendez-vous donc à être édifiée, quand le fou remet une lettre d'un insensé. — (*Lisant.*) *Par le seigneur, madame.....*

OLIVIA.

Comment, es-tu fou?

LE BOUFFON.

Non, madame : je ne sais que lire de la folie. Si vous voulez qu'elle soit lue du ton et dans l'accent où elle doit l'être, vous pouvez lui prêter vous-même une voix.

OLIVIA.

Je t'en prie, lis-la en homme qui jouit de sa raison.

LE BOUFFON.

C'est ce que je fais, ma chère dame. Pour représenter en lisant l'état de son esprit, il faut le lire comme je fais : ainsi attention, ma princesse, et prêtez l'oreille.

OLIVIA, à Fabian.

Lis-la, toi.

FABIAN prend la lettre, et lit.

« Par le seigneur, madame, vous me faites injure, et le monde en sera instruit ; quoique vous m'ayez fait mettre dans les ténèbres, et que vous ayez donné à votre ivrogne d'oncle l'empire sur moi, cependant j'ai l'avantage de jouir de mes facultés àussi bien que vous, madame. Je suis porteur de votre propre lettre qui m'a excité à prendre le maintien que j'ai emprunté, et cette lettre me servira, j'en suis certain, ou à me faire rendre justice, ou à vous couvrir de honte. Pensez de moi ce qu'il vous plaira. J'oublie un peu le respect que je peux vous devoir, pour ne songer qu'à l'affront que j'ai reçu.

» MALVOLIO, *qu'on a traité en insensé.* »

OLIVIA.

Est-ce bien lui qui a écrit cette lettre ?

LE BOUFFON.

Oui, madame.

LE DUC.

Cela ne sent pas trop la folie.

OLIVIA.

Fabian, voyez à ce qu'on le mette en liberté : amenez-le ici. Seigneur, laissons ces soins à d'autres temps, et daignez me croire aussi bonne sœur que tendre épouse ; qu'un seul et même jour couronne cette double alliance, ici dans mon palais, et à mes frais.

LE DUC.

Je suis très-disposé à accepter votre offre. (*A Viola.*) Votre maître vous tient quitte de vos services ; et pour ceux que vous lui avez rendus, si opposés au caractère de votre sexe, si au-dessous de votre délicate et tendre constitution, et en récompense de ce que vous m'avez appelé si long-temps votre maître, voilà ma main : vous serez désormais la maîtresse de votre maître.

OLIVIA.

Vous, ma sœur ? — Oui, vous l'êtes.

(Fabian amène Malvolio.)

LE DUC.

Est-ce là l'homme qu'on dit fou ?

OLIVIA.

Oui, seigneur, c'est lui même. — Hé bien, Malvolio ?

MALVOLIO.

Madame, vous m'avez fait un outrage, un cruel outrage.

OLIVIA.

Quoi ! moi , Malvolio ? Cela n'est pas.

MALVOLIO.

Vous , madame , vous-même. Je vous en prie , lisez cette lettre. Vous ne devez pas nier que c'est là votre écriture. Écrivez autrement , si vous le pouvez , soit pour le caractère , soit pour le style ; ou dites que ce n'est pas là votre cachet , ni votre ouvrage ; vous ne pouvez nier aucun de ces points. Allons , convenez-en donc , et daigner me dire , sans blesser votre honneur , pourquoi vous m'avez donné tant d'indices irrécusables d'affection pour moi , pourquoi vous m'avez recommandé de vous aborder en souriant , et en belles jarretières croisées , de mettre des bas jaunes , de montrer un front grondeur à sir Tobie et à vos gens ; pourquoi , lorsque l'espoir de vous plaire m'a fait remplir ce rôle par obéissance , vous avez souffert qu'on m'emprisonnât dans une espèce de cachot ténébreux , où j'ai été visité par un prêtre , et suis devenu la dupe et le jouet le plus ridicule dont la malice se soit jamais amusée ? Dites-moi pourquoi ?

OLIVIA.

Hélas ! Malvolio , cette lettre n'est pas de moi , quoique , j'en fais l'aveu , ce caractère ressemble beaucoup au mien ; mais , sans autre doute ni question , c'est à coup sûr la main de Marie ; et en ce moment , je me le rappelle , c'est elle qui m'a dit la première que vous étiez devenu fou : et aussitôt après je vous ai vu venir me trouver le sourire sur les lèvres , et mis de la manière qu'on vous l'in-

diquait ici dans cette lettre. Je vous en prie, apaisez-vous ; c'est assurément un bien méchant tour qu'on s'est permis de vous jouer là : mais quand vous en connaîtrez et les motifs et les auteurs, vous serez, je vous le promets, juge et partie dans votre propre cause.

FABIAN.

Daignez, madame, daignez m'écouter un moment, et ne permettez pas qu'aucune querelle, aucune discorde fâcheuse vienne troubler la joie de cette heure fortunée, dont les aventures m'ont rempli d'admiration et de surprise. C'est dans l'espérance que vous ne le permettrez pas, que je vous avoue franchement et sans détour que c'est moi-même et sir Tobie, qui avons comploté cette farce contre Malvolio que voilà, pour nous venger de quelques procédés incivils et brutaux que nous avons remarqués en lui : c'est Marie qui a écrit la lettre, pressée par les importunités de sir Tobie ; et en récompense de ce bon tour, il l'a épousée. Toute la malice des farces divertissantes qui en ont été la suite mérite plutôt d'exciter le rire que la vengeance, si l'on veut bien examiner et balancer avec équité les torts réciproques dont les deux parties ont à se plaindre.

OLIVIA.

Hélas ! pauvre homme, comme ils se sont moqués de toi !

LE BOUFFON.

Quoi ! il est des hommes qui naissent dans les grandeurs, d'autres qui y parviennent à force d'efforts, et d'autres que la grandeur vient chercher d'elle-même.

(*A Malvolio.*) J'ai fait un rôle, monsieur, dans cet intermède; oui, j'ai fait un certain M. Topas, monsieur: mais qu'est-ce que cela fait? — *Par le Seigneur, fou, je ne suis pas insensé.* Mais vous rappelez-vous ce que vous disiez: « Madame, pourquoi » riez-vous des platitudes de ce fou? Si vous ne riez » pas, il aura un bâillon dans la bouche. » C'est ainsi que les pirouettes du fou amènent les vengeances.

MALVOLIO.

Je me vengerai de vous tous, mente de chiens.

(Il sort.)

OLIVIA.

Il a été cruellement joué!

LE DUC.

Courez après lui, et engagez-le à faire la paix. Il ne nous a encore rien dit du capitaine; quand cet article sera connu et que l'heure du bonheur nous rassemblera, nos tendres cœurs s'uniront par un nœud solennel. — En attendant, chère sœur, nous ne sortirons pas d'ici. — Césario, venez, car vous serez toujours Césario, tant que vous serez homme; mais dès que vous serez vu sous d'autres habits, vous serez l'amante d'Orsino, et la reine de ses volontés.

(Ils sortent.)

LE BOUFFON.

Quand j'étais un petit garçon
Au vent et à la pluie,
Tous nos tours d'espièglerie
Passaient pour enfantillage,
Car la pluie tombe tous les jours.

Mais lorsque je devins grand,

Et hi , et ho , le vent et la pluie ;

Les gens ferment leurs portes contre les filous et les voleurs ;
Car la pluie tombe tous les jours.

Mais quand je vins à prendre femme ,

Et hi , et ho , le vent et la pluie ,

Je ne pus faire fortune en faisant le brave ,

Car la pluie tombe tous les jours.

Mais quand j'allais au lit ,

Et hi , et ho , le vent et la pluie ,

Je me grisais avec des ivrognes ;

Car la pluie tombe tous les jours.

Il y a long-temps que le monde a commencé ,

Et hi , et ho , le vent et la pluie ;

Mais n'importe , la pièce est finie ,

Et nous tâcherons de vous plaire tous les jours.

(Il sort.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

NOTES

SUR

LA DOUZIÈME NUIT.

(¹) *Ague-cheek*, mal de joue.

(²) Allusion à l'histoire d'Actéon.

(³) Le foie, le cerveau et le cœur, regardés comme le siège des passions, des jugemens et des sentimens.

(⁴) En anglais *exceptions*, d'où la réponse de sir Tobie.

(⁵) *Let her except before excepted.*

(⁶) *To confine*, jeu de mots sur *con-fine* et *fine*.

(⁷) Instrument qu'on tenait entre les jambes.

(⁸) *Coystriil*, un coq peureux.

(⁹) Sabot qu'on tenait jadis dans les villages, et que les paysans fouettaient pour s'échauffer, et aussi pour éviter l'oisiveté.

(*Steevens.*)

(¹⁰) *Castiliano vulgo*. Ces mots veulent sans doute dire à l'espagnole.

(¹¹) Peut-être pour dire elle est vide, ou bien, d'après la chiromancie, une main sèche signifie ici une constitution froide.

(¹²) *I am barren.*

(¹³) *Pourquoi*; sir Tobie dit ce mot en français.

(¹⁴) Espèce de danse.

(¹⁵) *Caper*, capriole, capre.

(16) *Mall*, surnommée Coupe-Bourse, femme fameuse dans les annales des lieux de prostitution. On dit qu'elle était à la fois hermaphrodite, au service des deux sexes, m..., voleuse et recéleuse de vols.

(17) *A cinque-pace*.

(18) Allusion à l'astrologie médicale, qui rapporte les différentes affections des parties du corps à l'influence dominante de certaines constellations.

(19) *A lontan answer*, réponse brève et misérable.

(20) Gray dit qu'une coutume espagnole autorisait toute femme veuve à sauver, en l'épousant, un malfaiteur condamné à être pendu. Un voleur, qui marchait au supplice, plut à une femme, qui s'écria qu'elle demandait sa grâce avec la condition d'usage. Le condamné se retourne, et à peine l'a-t-il aperçue du haut de la charrette, qu'il dit : Allous, fouette, cocher.

(21) Les fainéans le deviennent encore davantage vers la saison de l'été, plus sûrs de trouver leur subsistance et de pouvoir coucher à la belle étoile.

(22) *Fool*, en anglais, est, comme tous les adjectifs, du féminin aussi-bien que du masculin ; d'où l'équivoque qui suit.

(23) Le capuchon ne fait pas le moine.

(24) La pie-mère, membrane du cerveau, prise ici pour le cerveau lui-même.

(25) Équivoque entre *lechery* et *lethargy*.

(26) Les poteaux placés à la porte du shérif, pour afficher les actes publics, les ordonnances, etc.

(27) Allusion aux géans préposés à la garde des demoiselles dans les romans, et à la petite taille de Marie.

(28) Ridicule jeté sur les hyperboles amoureuses.

(29) Arbre de la mélancolie et des amans.

(30) *Mine eye too great a flatterer for my mind.*

(31) Se lever au petit jour est utile à la santé. (*Adage latin.*)

(32) *A whipstock*, il a l'odorat fin.

(33) *A dulcet in contagion*, jeu de mots intraduisible.

(34) *A velkin-danse*, boire jusqu'à ce que le ciel tourne sur nos têtes.

(35) Terme de mépris, dont l'origine est indifférente.

(*Steevens.*)

(36) *Malvolio is a peg-ramsay, and three merry men be we.*
Ces derniers mots sont le commencement d'une chanson.

(37) C'est le sens qu'il faut donner, selon Malone, à ces mots :
Sneck up.

(38) Chanson qu'on trouve dans le recueil de Percy.

(39) C'était la coutume de faire des gâteaux en famille à la Toussaint. Les puritains traitaient cette coutume de superstition.

(40) Les intendans ou maîtres d'hôtel portaient au cou une chaîne en signe de supériorité sur les autres domestiques ; et le meilleur moyen d'éclaircir un métal, c'est de le frotter avec de la mie de pain.
(*Steevens.*)

(41) Tirwhylt pense qu'il faut donner cette réponse et celle d'après à sir Tobie ; il les trouve trop fines pour sir André, qui ne juge rien par lui-même, et ne fait que répéter l'avis des autres.

(42) Nom d'une amazone.

(43) *Cut.* Par les lois forestières, on coupait la queue aux chiens des paysans et roturiers. (*Steevens.*) Selon d'autres, il faut traduire *cut* par *cheval*.

(44) *A blank.*

(45) Apparemment l'ortie marine, qui abonde dans les mers des Indes. (Johnson.)

(46) Ce mot est resté sans explication, en dépit de tous les commentaires.

(47) Nom de chien de chasse.

(48) Allusion à la forme d'un collier de chanvre : O.

(49) Allusion à sir Robert Shirley, ambassadeur près du sôphi.

(50) Équivoque sur le mot *by*, qui peut exprimer également *par et près de*; et dans ce dernier cas, *tambourin* et *église* ne sont que des désignations de la demeure du fou.

(51) Ces mots sont en français dans l'original.

(52) *Westward-hoe*, nom d'une comédie de Decker, dont la troupe était rivale de celle de Shakspeare. (Steevens.) Cette équivoque ne signifie rien pour nous.

(53) Secte dont le chef était un nommé Brown, objet des quolibets du temps.

(54) Nous avons négligé ici le sens de Letourneur.

(55) *Cubiculo*, dans la chambre à coucher.

(56) *Fellow* n'a pas toujours été pris en anglais dans une acception défavorable. Malvolio le prend ici pour un terme de considération.

(57) C'était une insulte grave de ce temps-là que le mot de charbonnier.

(58) Jour consacré par des fêtes.

(59) C'est un chevalier de salon.

(60) *Hob, nob*, corruption de ces mots : *Let it happen or not*. (Steevens.)

(61) *Undertaker* devint un terme satyrique à cette occasion.

A la session du parlement, en 1614, ce fut l'opinion générale que le roi avait été engagé à convoquer le parlement par certaines personnes qui avaient entrepris (*undertaken*) de favoriser les vues du roi par leur influence dans la chambre des communes. On les appela *undertakers*; la chose devint si sérieuse, que le roi jugea nécessaire de dissuader le peuple par deux discours. Bacon fit aussi une harangue à cette occasion. Peut-être aussi *undertaker* n'est-il ici que pour désigner ces bretteurs de profession qui se chargent des affaires des autres.

(62) Grec est ici pour m...., comme Corinthe se disait pour un lieu de débauche.

(63) D'heureux jours.

(64) Tragédie de Gorboduc, par le comte Dorset.

(65) Argument de l'école, tourné en ridicule.

(66) *Tu hai mantillo da ogni acqua.*

Bon pour toutes les friponneries.

Et aussi le mot *water*, eau, peut être pris dans le sens qu'y attachent les joailliers, ce qui fait une équivoque.

(67) Apparemment allusion aux noms d'une jeune fille qui veut souvent dire oui.

(68) Théagène et Chariclée tombèrent entre les mains de Thiamis de Memphis, chef d'une bande de voleurs, qui devint amoureux de Chariclée. Quelque temps après, une autre troupe fondit sur celle de Thiamis, qui, craignant pour sa maîtresse, l'enferma dans une caverne, avec son trésor. La coutume de ces barbares était de tuer avec eux ceux qui leur étaient chers, afin de les avoir avec eux dans l'autre monde; Thiamis se trouvant investi d'ennemis, court à sa caverne, et se met à appeler à haute voix, en langue égyptienne; il entend répondre en grec, et, suivant la direction de la voix, il saisit par les cheveux la première personne qu'il rencontre dans les ténèbres, et, la prenant pour Chariclée, il lui plonge son épée dans le sein.

(69-70) Danses d'un caractère sérieux.

(7¹) Perspective naturelle. On appelle perspective naturelle ces jeux d'optique où plusieurs traits et objets forment, dans leur ensemble, et à un certain point de vue, une figure régulière avec laquelle ils n'ont rien de semblable dans le détail.

Nous ne citerons que le nom du kaléidoscope.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

